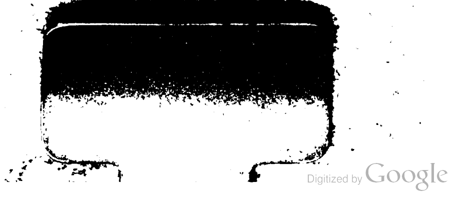




MIREILLE

POÈME PROVENÇAL

4991. — BOURLOTON. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris

MIREILLE

POÈME PROVENÇAL

DE

FRÉDÉRIC MISTRAL

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS

PAR

le premier Président RIGAUD

AVEC LE TEXTE EN REGARD

QUATRIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1884

PRÉFACE

Il y a vingt ans environ, un jeune homme provençal publiait un poème en douze chants, écrit dans l'idiome de son pays et destiné surtout à montrer les ressources de cet idiome et à peindre les mœurs de ceux qui ont l'habitude de s'en servir.

Ce livre, écrit avec un talent qui tient du génie, a obtenu un succès prodigieux dans le monde pour lequel il avait été fait.

En même temps qu'il valait une grande renommée à son auteur, il imprimait une impulsion nouvelle au mouvement littéraire qui s'est produit en Provence dans ces derniers temps, et qui, sans avoir la

prétention ridicule qu'on lui a prêtée, de détrôner la langue française, n'a que le but plus modeste et plus sérieux de remettre en honneur et de maintenir dans son intégrité celle que parlèrent les troubadours.

La célébrité de ce poème ne s'est pas bornée là. A la simple lumière d'une traduction littérale que l'auteur lui-même avait mise en regard du texte, il a franchi les limites du sol natal. La grande littérature française l'a applaudi par les mains de ses plus illustres représentants, et l'auteur de *Faust*, en l'introduisant sur la scène, lui a acquis une véritable popularité.

Ce n'est pas tout encore; alors peut-être que dans la pensée de son auteur cette charmante idylle n'avait été écrite que pour les villages environnants, elle s'est envolée sur les ailes de la renommée, au delà même de nos frontières. Ni les monts ni les mers n'ont suffi pour arrêter son essor, et l'on ne compte plus aujourd'hui le nombre des traductions en langues étrangères à l'aide desquelles elle a pénétré jusqu'aux extrémités de l'univers.

En présence de ce succès universel, qui ailleurs qu'en Provence n'avait pu avoir sa cause que dans la traduction mot à mot qui accompagnait le poème, je me suis souvent demandé quelles proportions il

aurait prises si le texte lui-même avait pu être connu et apprécié.

Entre une traduction et un original il y a toujours un abîme, car le génie d'une langue lui est propre et ne saurait passer dans une autre.

Cet abîme s'élargit si, l'original étant en vers, la traduction n'est qu'en prose : car alors le langage perd le charme et l'attrait particuliers que lui donnent la mesure, la cadence et le nombre.

Enfin cet abîme devient immense si la traduction, négligeant même la construction ordinaire des phrases qu'elle emploie, s'attache avec intention à ne donner que le sens des mots et à ne reproduire que la pensée.

Ces réflexions m'ont conduit à essayer de traduire *Mireille* en vers français; non point que j'aie ignoré qu'une traduction de ce genre ne pourrait jamais être qu'une imitation plus ou moins parfaite; mais parce qu'il m'a semblé que pour ceux aux yeux desquels le poème original devait fatalement demeurer lettre close, il gagnerait toujours quelque chose à être reproduit dans un langage qui, sans avoir la couleur du sien, en conserverait au moins le mouvement, le rythme et l'harmonie. En d'autres termes, j'ai voulu offrir une estampe à ceux qui ne peuvent pas avoir le tableau.

S'il m'était permis de recourir à une image pour mieux expliquer ma pensée, je dirais que, rencontrant Mireille dans les champs où elle est née et dans lesquels il faut qu'elle vive sous peine de n'être plus elle ; comprenant parfaitement l'idiome qu'elle parle et jaloux de la faire connaître à ceux qui ne le comprennent pas, j'ai pris cette gentille paysanne par la main, je l'ai revêtue du costume exigé pour paraître dans une société plus élevée, je l'ai exercée à balbutier de son mieux la seule langue qui y soit reçue, et sous ce nouvel appareil je la présente dans le monde.

Elle y réussira certainement, si ce déguisement ne lui donne pas un air trop emprunté, et si elle sait s'en servir pour laisser au moins deviner les charmes divers qu'elle réunit en sa personne.

La quatrième édition que je publie aujourd'hui diffère des trois premières par un grand nombre de corrections dont j'ai pris l'initiative, ou qui m'ont été suggérées par les observations qu'on a bien voulu me faire.

Ces corrections tendent surtout à rapprocher de plus en plus la traduction du texte original sans cependant que j'aie jamais voulu renoncer à la méthode que je m'étais proposé de suivre, et devenir, en l'abandonnant, un traducteur absolument servile.

J'explique et je justifie ma résolution par un exemple.

A la page 42, à l'avant-dernière strophe du premier chant, Mistral a dit :

> Li grihet, cantant dins li mouto,
> Mai d'un cop fagueron escouto;
> Souvent lou roussignòu, souvent l'aucèu de niue
> Dins lou bos fagueron calamo;
> E pertoucado au founs de l'amo,
> Elo, assetado sus la ramo,
> Eu jusqu'à la primo aubo aurié pas plega l'iue.

J'ai traduit ainsi cette strophe :

> Les grillons, dont l'herbe foisonne,
> Ont cessé leur chant monotone;
> Le rossignol s'est tu, sous les feuillages verts;
> Elle, assise sur la ramée,
> Sentait, dans son âme charmée,
> Une ivresse inaccoutumée,
> Et son front s'inclinait sous des pensers divers.

Il eût été bien facile de serrer le texte de plus près en modifiant ainsi les quatre derniers vers :

> Elle, assise sur la ramée,
> Sentant, dans son âme charmée,
> Une ivresse inaccoutumée,
> Aurait jusqu'au matin tenu ses yeux ouverts.

C'eût été presque textuel, et, cependant, à mon avis, c'eût été moins heureux. J'ai mieux aimé exprimer une autre pensée que celle du poète, alors que la sienne était déjà suffisamment rendue dans le reste de la strophe, et alors surtout que celle que j'ajoutais était également dans la situation.

Eh bien! ce que j'ai fait pour cette strophe, je l'ai fait pour quelques autres encore, toutes les fois qu'enfermé dans mon cercle de Popilius, et comdamné par mon programme à traduire *Mireille* sans une strophe, sans un vers, sans une syllabe de plus qu'à l'original, j'ai été réduit à la nécessité d'opter entre les exigences du texte et celles de la rime ou du génie de notre langue.

Mais, que les amis rigoureux de la fidélité se rassurent! ces licences ne sont pas très-fréquentes; et sur les six mille vers qui forment le poème, il n'en est peut-être pas dix dans lesquels l'écart existe au même degré que dans celui que je viens de citer pour exemple.

En tout cas, je le déclare, parmi les divers systèmes de traduction sur lesquels la critique s'est exercée, celui que j'ai adopté m'a paru et me paraît encore préférable. J'iguore si en le suivant j'ai réussi à donner au moins une idée du poème et

du poëte, à ceux qui ne pouvaient pas le comprendre dans sa langue ; mais ce que je sais bien, c'est que je n'ai pas voulu refaire, en le rimant, le dictionnaire dont il avait lui-même accompagné son œuvre.

Qu'il me soit permis de dire enfin que le soin que j'ai donné à ce travail ne m'a pas détourné du moindre de mes devoirs, et qu'il ne serait pas juste de me reprocher cette diversion innocente à l'austérité de mes fonctions.

É. RIGAUD.

ACADÉMIE FRANÇAISE

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

du jeudi 4 août 1881

EXTRAIT

DU RAPPORT DE M. CAMILLE DOUCET, SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1881.

Après avoir annoncé que trois ouvrages que l'Académie a distingués et réservés ont été placés hors concours, par la raison, pour l'un des concurents, M. Egger, qu'il est membre de l'Institut, et pour l'autre, M. le baron de Dumreicher, qu'il n'est pas français, M. Camille Doucet arrive à parler du livre de M. le premier président Rigaud en ces termes :

Écrit par un Français, celui-là, par un bon Français qui, au mérite d'être un magistrat éminent, joint celui d'avoir, en prose et en vers, une plume élégante et facile, un autre livre, qui n'est pas de Mistral, mais qui en a l'air, s'est présenté à nous bravement sous ce titre : *Mireille, poème provençal de Frédéric Mistral, traduit en vers par E. Rigaud, premier président de la cour d'Aix.*

Ce livre a du malheur avec nous ; nous en avons avec lui.

L'an dernier déjà, il frapait à la porte du concours Langlois et nous lui opposions tout d'abord cette fin de non recevoir : En fondant son prix de traduction, M. Langlois a voulu surtout répandre et vulgariser en France les chefs-d'œuvre anciens et étrangers. *Mireille* est un chef-d'œuvre, mais un chef-d'œuvre d'hier, français comme son auteur, qui vit encore, Dieu merci ! Vous ne pouvez donc concourir.

Mais alors, nous dit aujourd'hui le même ouvrage, au lieu d'une traduction ne voyez en moi qu'une œuvre littéraire, un poème dont j'ai fait les vers et dont la forme est bien de moi, si le fond m'est venu d'un autre. Accueillez-moi à ce titre, non plus dans le concou Langlois, mais dans le concours Montyon, où les poète sont toujours les bienvenus.

Si excellente que fût la traduction de M. le premier président Rigaud, nous ne pouvions vraiment y voir une œuvre personnelle, et nous avons dû l'écarter encore, avec chagrin, mais avec respect, en rendant hommage au mérite des vers, au talent du poète et à la dignité du magistrat qu'on ne saurait trop louer de consacrer ses loisirs au culte des lettres, loin que nous lui *reprochions*, comme il le dit avec tant de bonne grâce dans sa préface, *cette diversion innocente à l'austérité de ses fonctions.*

MIREILLE

POÈME PROVENÇAL

MIRÈIO

CANT PROUMIÉ

LOU MAS DI FALABREGO [1]

Espousicioun. — Invoucacioun au Crist, nascu dins la pastriho. — Un vièi panieraire, Mèste Ambròsi, emé soun drole, Vincèn, van demanda la retirado au Mas di Falabrego. — Mirèio, fiho de Mèste Ramoun, lou mèstre dóu mas, ié fai la benvengudo. — Li ràfi après soupa, fan canta Mèste Ambròsi. — Lou vièi, àutri-fes marin, canto un coumbat navau dóu Baile Sufren. — Mirèio questiouno Vincèn. — Recit de Vincèn : la casso di cantarido, la pesco dis iruge, lou miracle di Sànti Mario, la courso dis ome à Nimes. — Mirèio es espantado e soun amour pounchejo.

Cante uno chato de Prouvènço.
Dins lis amour de sa jouvènço,
A travès de la Crau [2], vers la mar, dins li bla,
Umble escoulan dóu grand Oumèro,
Iéu la vole segui. Coume èro
Rèn qu'uno chato de la terro,
En foro de la Crau se n'es gaire parla.

Emai soun front noun lusiguèsse
Que de jouinesso; emai n'aguèsse
Ni diadèmo d'or ni mantèu de Damas,
Vole qu'en glòri fugue aussado
Coume uno rèino, e caressado,
Pèr nosto lengo mespresado,
Car cantan que pèr vautre, o pastre e gènt di mas!

MIREILLE

CHANT PREMIER

LE MAS DES MICOCOULES

Exposition. — Invocation au Christ, né parmi les pâtres. — Un vieux vannier, Maître Ambroise, et son fils Vincent, vont demander l'hospitalité au Mas des Micocoules. — Mireille, fille de Maître Ramon, le maître de la ferme, leur fait la bienvenue. — Les laboureurs, après le repas du soir, invitent Maître Ambroise à chanter. — Le vieillard, autrefois marin, chante un combat naval du Bailli de Suffren. — Mireille questionne Vincent. — Récit de Vincent : la chasse aux cantharides, la pêche des sangsues, le miracle des Saintes Maries, la course des hommes à Nîmes. — Ravissement de Mireille, naissance de son amour.

Je chante une enfant de Provence.
Dans les amours de sa jouvence*,
Par la Crau, vers la mer, et dans les champs de blé,
Humble écolier du grand Homère,
Je la suivrai. Comme sa mère
Ne la destina qu'à la terre,
Plus loin que la Crau d'Arle il s'en est peu parlé.

Bien qu'elle n'ait que sa jeunesse
Pour briller; qu'elle ne connaisse
Ni diadème d'or, ni manteau de Damas,
Je veux qu'elle soit exhaussée
Comme une reine, et caressée
Par notre langue délaissée,
Car mes chants sont pour vous, pâtres et gens des *mas* !

Tu, Segnour Diéu de ma patrio,
Que nasquères dins la pastriho,
Enfioco mi paraulo e douno-me d'alen!
Lou sabes : entre la verduro,
Au soulèu em' i bagnaduro,
Quand li figo se fan maduro,
Vèn l'ome aloubati desfrucha l'aubre en plen.

Mai sus l'aubre qu'éu espalanco,
Tu toujour quihes quauco branco
Ounte l'ome abrama noun posque aussa la man,
Bello jitello proumierenco,
E redoulènto e vierginenco,
Bello frucho madalenenco
Ounte l'aucèu de l'èr se vèn leva la fam.

Iéu la vese, aquelo branqueto,
E sa frescour me fai lingueto!
Iéu vese, i ventoulet, boulega dins lou cèu
Sa ramo e sa frucho inmourtalo...
Bèu Diéu, Diéu ami, sus lis alo
De nosto lengo prouvençalo,
Fai que posque avera la branco dis aucèu!

De-long dóu Rose, entre li pibo
E li sauseto de la ribo,
En un paure oustaloun pèr l'aigo rousiga
Un panieraire demouravo,
Qu'emé soun drole pièi passavo
De mas en mas, e pedassavo
Li canestello routo e li panié trauca.

Toi, Seigneur, Dieu de ma patrie,
Né dans une humble bergerie,
Inspire, inspire-moi de ton souffle puissant!
Tu le sais : quand sous la verdure
Au soleil, près d'une onde pure,
La figue s'enfle et devient mûre,
L'homme arrive et ravit tout le fruit, en passant.

Mais sur cet arbre qu'il ébranche,
Toi, tu conserves quelque branche
Que l'homme ne peut pas atteindre de sa main;
Belle tige fraîche, odorante,
Où, d'une sève fécondante,
Un fruit précoce s'alimente,
Où vient l'oiseau de l'air pour apaiser sa faim.

Moi, je la vois et je l'envie
Cette branche pleine de vie!
Je vois, au gré des vents, s'agiter ses rameaux,
Ses fruits, et sa feuille immortelle!
Dieu beau, Dieu bon, fais que, sur l'aile
De notre langue maternelle,
Je puisse atteindre aussi la branche des oiseaux!

Au bord du Rhône, sur la rive
Que ronge en vain son eau captive,
A travers des bouquets de saules et d'osiers,
L'œil découvre un modeste gîte
Qu'avec son fils un homme habite,
Tous les deux du premier mérite
Pour manier les joncs et tresser les paniers.

Un jour qu'èron ansin pèr orto,
Emé si long fais de redorto :
— Paire, diguè Vincèn, espinchas lou soulèu !
Vesès, eila sus Magalouno [3],
Coume lou nivo l'empielouno !
S'aquelo emparo s'amoulouno,
Paire, avans qu'èstre au mas nous bagnaren belèu.

— Hòu ! lou vènt-larg [4] brando li fueio....
Noun !... acò sara pas de plueio,
Respoundeguè lou vièi... Ah ! s'acò 'ro lou Rau [5],
Es diferènt !... — Quant fan d'araire,
Au Mas di Falabrego, paire ?
— Sièis, respoundè lou panieraire.
Ah ! 'cò 's un tenamen di plus fort de la Crau !

Tè, veses pas soun óuliveto ?
Entre-mitan i'a quàuqui veto
De vigno e d'amelié... Mai lou bèu, recoupè,
(E n'i'a pas dos dins la coustiero !)
Lou bèu, es que i'a tant de tiero
Coume a de jour l'annado entiero
E, tant coume de tiero, en chasco i'a de pèd !

— Mai, faguè Vincèn, caspitello [6] !
Dèu bèn falé d'óulivarello
Pèr óuliva tant d'aubre ! — Hòu ! tout acò se fai !
Vèngue Toussant, e li Baussenco [7],
De vermeialo, d'amelenco,
Te van clafi saco e bourrenco !...
Tout en cansounejant n'acamparien bèn mai !

Un jour qu'ensemble et d'un pas ferme
Ils s'en allaient de ferme en ferme :
– Mon père, dit Vincent, regardez le soleil !
Voyez là-bas sur Maguelonne
Ce nuage qui l'environne !
Il s'épaissit et tourbillonne,
Nous pourrions nous mouiller avec un temps pareil.

— Non, mon fils, le vent vient du large,
Et jamais la mer ne le charge,
Répondit le vieillard ; ah ! si c'était le Rau,
Il faudrait dire le contraire !...
— Quel est le labour qu'on peut faire
Au mas des Micocoules, père ?
– C'est un des tènements les plus forts de la Crau.

Vois d'ici sa belle olivette !
Un peu de vigne la complète
Et quelques amandiers en ceignent les contours ;
Mais le beau, c'est que, de l'année,
Chaque rang marque une journée,
Et que chaque file alignée,
Contient autant de pieds que l'année a de jours !

— Mais, dit Vincent, les oliveuses
Sont-elles donc assez nombreuses
Pour cueillir tant de fruits ? — Oh ! mieux que les moissons
Cette récolte est assurée,
Et les filles de la contrée,
Dès que l'hiver fait sa rentrée,
En cueilleraient bien plus en chantant leurs chansons

E Mèste Ambroi toujour parlavo...
E lou soulèu que trecoulavo
Di plus bèlli coulour tegnié li nivoulun;
E li bouié, sus si coulado,
Venien plan-plan à la soupado,
Tenènt en l'èr sis aguïado...
E la niue soumbrejavo alin dins la palun.

— An! deja s'entrevèi dins l'iero
Lou camelun de la paicro,
Diguè mai Vincenet : sian au recatadou!...
— Aqui, ié vènon bèn li fedo!
Ah! pèr l'estiéu, an la pinedo,
Pèr dins l'ivèr, la claparedo,
Recoumencè lou vièi... Hòu! aqui i'a de tout!

E tóuti aquéli grands aubrage
Que sus li téule fan oumbrage!
E 'quelo bello font que raio en un pesquié!
E tóuti aquéli brusc d'abiho
Que chasco autouno desabiho,
E, tre que Mai s'escarrabiho,
Pendoulon cènt eissame i grand falabreguié!

— Ho! pièi, en touto la terrado,
Paire, lou mai qu'à iéu m'agrado,
Aqui faguè Vincèn, es la chato dóu mas...
E, se vous n'en souvèn, moun paire,
L'estiéu passa, nous faguè faire
Dos canestello d'óulivaire,
E metre ùni maniho à soun pichot cabas.

Et pendant tout ce beau parlage,
Colorant de pourpre un nuage,
Le soleil sous les monts éteignait ses lueurs;
L'ombre tombait dans les vallées,
Et sur leurs bêtes accouplées,
Pique en l'air, le long des allées,
Vers le repas du soir marchaient les laboureurs.

— Mais déjà j'entrevois sur l'aire,
La meule de paille; allons! père,
Reprit Vincent, allons! le logis n'est pas loin.
— Oh! dit le vieux, quel beau domaine!
Heureux les troupeaux qu'on y mène!
Au bois, à l'étable, à la plaine
Ils ont tout à souhait, la provende et le soin.

Et tout ce verdoyant feuillage
Qui sur les tuiles fait ombrage,
Cette source qui coule au milieu des viviers,
Et ces ruches pleines d'abeilles
Qui, travailleuses sans pareilles,
Suspendent en grappes vermeilles
Cent essaims, chaque année, aux grands Micocouliers!

— Oh! puis, là, de tout ce qu'on loue,
Dit alors Vincent, je l'avoue,
Ce qui me plaît le plus, c'est la fille du mas;
Et s'il vous en souvient, mon père,
Ce fut elle qui nous fit faire
Deux corbeilles de ménagère,
Et mettre une anse neuve à son petit cabas.

En devisant de talo sorto,
Se capitèron vers la porto.
La chatouno venié d'arriba si magnan;
E sus lou lindau, à l'eigagno,
Anavo alor torse uno escagno.
— Bon vèspre en touto la coumpagno!
Faguè lou panieraire en jitant si vergan.

— Mèste Ambròsi, Diéu vous lou doune!
Diguè la chato; mouscouloune
La pouncho de moun fus, vès!... Vautre? sias tardié!
D'ounte venès? de Valabrego [8]?
— Just! e lou Mas di Falabrego
Se devinant sus nosto rego,
Se fai tard, avèn di, coucharen au paié. —

E 'mé soun fiéu, lou panieraire
S'anè 'seta su 'n barrulaire.
Sènso mai de resoun, à trena tóuti dous
Uno banasto coumençado
Se groupèron uno passado,
E de sa garbo desnousado
Crousavon e toursien li vege voulountous.

Vincèn avié sege an pancaro,
Mai tant dóu cors que de la caro,
Certo, acò 'ro un bèu drole, e di miéus estampa;
Emé li gauto proun moureto,
Se voulès... mai terro negreto
Adus toujour bono seisseto,
E sort di rasin negre un vin que fai trepa.

En devisant de cette sorte,
Ils arrivent près de la porte.
Mireille, aux vers à soie avait donné son soin,
Et sur le seuil, tâche finie,
Des cieux admirait l'harmonie.
— Bonsoir, bonsoir la compagnie!
Dit Ambroise en jetant ses osiers dans un coin.

— Dieu vous le donne, Maître Ambroise,
Répond la fillette courtoise,
allais mettre une thie au fuseau que voici;
J'y renonce sans qu'il m'en coûte...
Mais vous voilà bien tard en route!
D'où venez-vous? De loin sans doute?
—Oui, de loin, c'est pourquoi nous cherchons gite ici.—

A ces mots, sur un banc rustique,
Ils vont installer leur boutique;
Et, sans plus de façon, tous les deux à la fois,
Dénouant leur gerbe pressée,
Une corbeille commencée
En un clin d'œil est agencée
Avec cent brins d'osier qu'ils tordent sous leurs doigts.

Vincent n'avait pas seize ans d'âge,
Mais, tant de corps que de visage,
C'était, certe, un beau gars et des plus vigoureux
Et d'une trempe peu commune;
Brun, si l'on veut, mais terre brune
Donne un blé riche, et par fortune
Le raisin noir produit un vin plus généreux.

De quete biais fau que lou vege
E se prepare e se gaubeje,
Éu lou sabié de founs ; noun pas que sus lou fin
Travaiejèsse d'ourdinàri :
Mai de banasto pèr ensàrri,
Tout ço qu'i mas es necessàri,
E de rous terreiròu, e de bràvi coufin ;

De panié de cano fendudo,
Qu'es tout d'eisino lèu vendudo,
E d'escoubo de mi... tout acò, 'mai bèn mai,
Éu lou façounavo à grand dèstre,
Bon e poulit, de man de mèstre...
Mai, de l'estoublo e dóu campèstre,
Lis ome èron deja revengu dóu travai.

Deja deforo, à la fresquiero,
Mirèio, la gènto masiero,
Sus la taulo de pèiro avié mes lou bajan ;
E dóu platas que treviravo,
Chasque ràfi deja tiravo,
A plen cuié de bouis, li favo...
E lou vièi e soun fiéu trenavon. — Bèn ? vejan !

Venès pas soupa, Mèste Ambròsi ?
Emé soun èr un pau renòsi
Diguè Mèste Ramoun, lou majourau dóu mas.
An ! leissas dounc la canestello !
Vesès pas naisse lis estello ?...
Mirèio, porge uno escudello...
An ! à la taulo ! d'aut ! que devès èstre las.

Par quel art, avec quelle adresse
L'osier se prépare et se tresse,
Lui le savait à fond; non pas que sur le fin
Il fit son travail ordinaire;
Mais la corbeille élémentaire,
La manne, aux fermes nécessaire,
Le panier, pour cueillir la figue ou le raisin,

Le balai, d'un débit facile,
Bref! tout engin, tout ustensile
Fait d'osier, de millet, de roseaux refendus,
Bon et joli comme il doit être,
Il le faisait de main de maître...
Mais, de la jachère champêtre,
Déjà les journaliers au mas s'étaient rendus.

Déjà, sur la table de pierre,
Mireille, la gente fermière,
Avait placé la fève avec le brin d'oignons;
Et de sa cuiller qu'il avance
Chaque valet, en abondance,
Puisait au plat de résistance...
Le vieillard et son fils tressaient toujours. — Voyons!

Viendrez-vous souper, Maître Ambroise?
Qu'au moins la faim vous apprivoise,
Dit vivement Ramon, le souverain du mas;
Laissez donc là votre corbeille,
Voyez les étoiles... Mireille!
Apporte encore une bouteille....
Allons! allons! à table, à cette heure on est las!

— Anen! faguè lou panieraire.
E s'avancèron à-n-un caire
De la taulo de pèiro, e coupèron de pan.
Mirèio, vitamen, braveto,
Emé l'òli de l'óuliveto
Ié garniguè 'n plat de faveto;
Venguè pièi en courrènt i'adurre de si man.

Dins si quinge an èro Mirèio...
Coustiero bluio de Font-Vièio [9],
E vous, colo baussenco [10], e vous, plano de Crau,
N'avès plus vist de tant poulido!
Lou gai soulèu l'avié 'spelido;
E nouveleto, afrescoulido,
Sa caro, à flour de gauto, avié dous pichot trau.

E soun regard èro uno eigagno
Qu'esvalissié touto magagno...
Dis estello mens dous èi lou rai, e mens pur;
Ié negrejavo de trenello
Que tout-de-long fasien d'anello;
E sa peitrino redounello
Èro un pessègue double e panca bèn madur.

E fouligaudo, e belugueto,
E sóuvagello uno brigueto!...
Ah! dins un vèire d'aigo, entre vèire aquéu biai,
Touto à la fes l'aurias begudo!
Quand pièi chascun, à l'abitudo,
Aguè parla de sa batudo,
(Coume au mas, coume au tèms de moun paire, ai! ai! ai!)

Alors Ambroise se décide;
Son fils le suit d'un pas timide;
Et, pendant qu'avec calme ils découpent leur pain,
Mireille, vitement, proprette,
Prend le plat de fèves, l'apprête
Avec l'huile de l'olivette,
Et, le sourire à l'œil, le leur tend de la main.

Mireille avait ses quinze années...
Bleus coteaux! plaines fortunées
Qui vîtes cette fleur sortir de son bouton,
Qu'il vous fut doux de la connaître!
Le gai soleil l'avait fait naître;
La grâce anime tout son être,
Une fossette rit à son joli menton,

Son regard est une rosée,
Ravivant toute herbe brisée;
Le rayon d'une étoile est moins doux et moins pur;
Sous ses cheveux noirs, se dessine
Un front serein, et sa poitrine
S'enfle assez pour qu'on y devine
Deux pêches, fruit d'élite au moment d'être mûr;

Et puis folâtre, aimable, sage,
Peut être même un peu sauvage...
On eût voulu la boire au fond d'un verre d'eau!...
Lorsque chacun, selon l'usage,
Eut parlé de son attelage,
Et du labour, et du pacage
(Comme au temps de mon père, aux beaux jours de la Crau):

— Bèn? Mèste Ambroi, aquesto bruno,
Nous n'en cantarés pas quaucuno?
Diguèron : es eiçò lou repas que se dor?
— Chut! mi bons ami... Quau se trufo,
Respoundè lou vièi, Diéu lou bufo
E fai vira coume baudufo?...
Cantas vautre, jouvènt, que sias jouine emai fort!

— Mèste Ambroi, diguèron li ràfi,
Noun, noun, parlan pas pèr escàfi!
Mai vès! lou vin de Crau vai tout-aro escampa
De voste got... D'aut! touquen, paire!
— Ah! de moun tèms ère un cantaire,
Alor faguè lou panieraire;
Mai aro, que voulès? li mirau soun creba [11]!

— Si! Mèste Ambroi, acò recrèio :
Cantas un pau, diguè Mirèio.
— Bello chatouno, Ambroi venguè dounc coume acò,
Ma voues noun a plus que l'aresto;
Mai pèr te plaire es deja presto.
E tout-d'un-tèms coumencè 'questo,
Après agué de vin escoula soun plen got :

I

Lou Baile Sufren, que sus mar coumando,
Au port de Touloun a douna signau...
Partèn de Touloun cinq cènt Prouvençau.

— Eh bien! Maître Ambroise, à la brune,
N'en chanterez-vous pas quelqu'une?
Dit l'un d'eux; sans cela tout à l'heure on s'endort.
— Chut! dit Ambroise, l'ironie
Doit tôt ou tard être punie,
Et Dieu le prouve à qui le nie....
Chante, toi, jouvenceau, toi plus jeune et plus fort!

— Non, ce n'est point par moquerie,
Dirent les valets, qu'on vous prie;
Voyez! Nos verres pleins veulent être levés!
Trinquons! et vous, chantez, grand père!
— Ah! de mon temps, et pour vous plaire,
Dit le vieux, j'aurais pu le faire,
Mais l'orgue ne va plus, les soufflets sont crevés!

— Oui, maître Ambroise, dit Mireille,
Chantez un peu, cela réveille.
— Ma voix est un épi dont est tombé le grain,
Dit le vieillard, mais votre instance
Sera comme une eau de jouvence.
Et sans plus tarder il commence,
Après avoir vidé son grand verre de vin

I

Le bailli Suffren, qui sur mer commande,
Au port de Toulon a fait ses signaux....
Nous nous embarquons cinq cents Provençaux

D'ènsaca l'Anglés l'envejo èro grando :
Voulèn plus tourna dins nòstis oustau
Que noun de l'Anglés veguen la desbrando.

II

Mai lou proumiè mes que navegavian,
N'avèn vist degun, que dins lis anteno
Li vòu de-gabian voulant pèr centeno...

Mai lou segound mes que vanegavian,
Uno broufounié nous baiè proun peno!
E, la niue, lou jour, dur agoutavian.

III

Mai lou tresen mes, nous prenguè l'enràbi:
Nous bouié lou sang de degun trouba
Que noste canoun pousquèsse escouba.

Mai alor Sufren : Pichoun, à la gàbi!
Nous fai; e subran lou gabié courba
Espincho eilalin vers la costo aràbi...

IV

O tron-de-bon-goi! cridè lou gabié,
Tres gros bastimen tout dre nous arribo!
— Alerto, pichoun! li canoun en ribo!

Cridè quatecant lou grand marinié.
Que taston d'abord li figo d'Antibo!
N'i'en pourgiren, pièi, d'un autre panie.

De battre l'Anglais l'envie était grande ;
Nous ne voulons plus rentrer dans nos eaux,
Sans qu'il soit défait ou sans qu'il se rende.

II

Mais le premier mois que nous naviguions,
Rien n'est aperçu, sinon aux antennes
De noirs goëlands volant par centaines...

Mais le second mois qu'en mer nous voguions,
Le temps fut mauvais aux humides plaines,
Nos fonds s'emplissaient et nous les vidions

III

Le troisième mois nous eûmes la rage ;
Le sang nous bouillait de ne rien trouver,
Que nos vieux canons pussent enlever.

Mais alors Suffren : Enfants, du courage !
Soudain, se courbant pour mieux observer,
Le gabier épie au loin vers la plage...

IV

Mille noms d'un nom ! cria le gabier,
Trois gros bâtiments sont là, tout en face !
— Alerte, petits ! les canons en place !

Cria sur-le-champ le grand marinier,
Qu'ils tâtent d'abord des figues de Grasse,
Puis ils en auront d'un autre panier.

V

N'avié panca di, se vèi qu'uno flamo :
Quaranto boulet van coume d'uiau
Trauca de l'Anglés li veissèu reiau...

Un di bastimen, iè restè que l'amo!
Long-tèms s'entèud plus que li canoun rau,
Lou bos que cracino e la mar que bramo.

VI

Di nemi pamens un pas tout-au-mai
Nous tèn separa : que bonur! que chale!
Lou Baile Sufren, intrepide e pale,

E que sus lou pont brandavo jamai :
— Pichot! crido enfin, que voste fiò cale!
E vougneu-lèi dur 'mé d'òli de-z-Ai!

VII

N'avié panca di, mai tout l'equipage
Lampo is alabardo, i visplo, i destrau,
E, grapin en man, l'ardit Prouvençau,

D'un soulet alen, crido : A l'arrambage!
Sus lou bord anglés sautan dins qu'un saut,
E coumenço alor lou grand mourtalage!

V

A peine a-t-il dit, tout n'est qu'une flamme ;
Prompt comme l'éclair, un gros de boulets
Bat la flotte anglaise à coups redoublés ;

L'un des bâtiments n'a bientôt que l'âme ;
Et lougtemps encor, dans les airs troublés,
Tonne le canon et gronde la lame !

VI

Un pas tout au plus de chaque vaisseau
Nous tient séparés : ô douce allégresse !
Le bailli Suffren que le péril presse,

Debout sur le pont, Dieu! qu'il était beau !
— Mes enfants, dit-il, que votre feu cesse !
Avec l'huile d'Aix, frottons-leur la peau !

VII

A peine a-t-il dit, que tout l'équipage
S'élance à la vouge, au croc, au grappin,
Et le Provençal, la hache à la main,

D'une seule voix crie : à l'abordage!
Sur le bord anglais nous sommes enfin,
Et commence alors un affreux carnage!

VIII

Oh! quénti bacèu! oh! que chapladis!
Que crèbis que fau l'aubre que s'esclapo
Souto li marin lou pont que s'aclapo!

Mai que d'un Anglés cabusso e peris;
Mai d'un Prouvençau à l'Anglés s'arrapo,
L'estren dins sis arpo, e s'aproufoundis.

— Sèmblo, parai? qu'es pas de crèire!
Aqui se coupè lou bon rèire.
Es pamens arriba tau que dins la cansoun...
Certo, poudèn parla sèns crento.
Iéu i'ère que teniéu l'empento!...
Ha! ha! tambèn, dins ma memento,
Quand visquèsse milo an, milo an sara rejoun!

— Hoi!... sias esta d'aquéu grand chaple?
Mai, coume un dai souto l'enchaple,
Deguèron, tres contro un, vous escrapouchina!
— Quau? lis Anglés? fai en coulèro
Lou vièi marin que s'engimerro...
Tourna-mai, risoulet coume èro,
Reprenguè fieramen soun cant entamena :

IX

Li pèd dins lou sang, durè 'quelo guerro
Desempièi dos ouro enjusqu'à la niue.
Verai, quand la poudro embourgnè plus l'iue,

VIII

Dieu! quel branle-bas! quel massacre on fit!
Avec quel fracas le mât se disloque!
Sous le tremblement le pont tombe en loque.

Plus d'un fier Anglais chancelle et périt,
Plus d'un Provençal le cogne et le choque,
L'étreint dans ses bras, roule et s'engloutit.

— Ce récit paraît peu croyable,
Dit le vieillard imperturbable;
Et pourtant la chanson dépeint tout, trait pour trait,
Ce qu'elle dit, c'est de l'histoire;
J'étais de quart, on peut m'en croire,
Et ce jour-là, dans ma mémoire,
Si je vivais mille ans, mille ans il resterait.

— Quoi!... vous étiez de la bataille!
Jour de Dieu! Mais, sous leur mitraille,
Ils ont dû vous broyer; trois contre un, ils l'ont pu!
— Qui? les Anglais!... On les fit taire,
Dit le vieux marin en colère...
Puis d'une voix sonore et claire
Il reprit fièrement son chant interrompu:

IX

Les pieds dans le sang dura cette guerre
Depuis midi plein jusque vers le soir;
Après la fumée, alors qu'on put voir,

Mancavo cènt ome à nosto galèro;
Mai tres bastimen passèron pèr iue,
Tres bèu bastimen dóu rèi d'Anglo-Terro

X

Pièi quand s'envenian au païs tant dous,
Emé cènt boulet dins nòsti murado,
Emé vergo en tros, velo espeiandrado,

Tout en galejant, lou Baile amistous :
— Boutas, nous diguè, boutas, cambarado!
Au rèi de Paris parlarai de vous.

XI

— O noste amirau, ta paraulo es franco,
l'avèn respoundu, lou rèi t'ausira...
Mai, pàuri marin, de-que nous fara?

Avèn tout quita, l'oustau, la calanco,
Pèr courre à sa guerro e pèr l'apara,
E veses pamens que lou pan nous manco!

XII

Mai se vas amount, ensouvène-te,
Quand se clinaran sus toun bèu passage,
Que res t'amo autant que toun equipage.

Car, o bon Sufren, s'avian lou poudé,
Davans que tourna dins nòsti vilage,
Te pourtarian rèi sus lou bout dóu det!

Cent hommes manquaient à notre galère;
Mais trois bâtiments allaient bientôt choir,
Trois beaux bâtiments du roi d'Angleterre!

X

Puis, quand nous voguions vers le doux pays,
Avec cent boulets dans notre bordage,
Vergues en tronçons, sans mâts ni cordage,

Le Bailli prenant son plus doux souris:
— Amis, nous dit-il, allez je m'engage
A parler de vous au Roi de Paris.

XI

— O notre amiral, ta parole est franche,
Répondîmes-nous, le Roi t'entendra...
Mais dis-nous quel bien nous en reviendra?

Nos enfants chéris, notre maison blanche,
Pour faire sa guerre, on s'en sépara,
Et nous n'avons pas de pain sur la planche!

XII

Mais dans tous les cas, Bailli, souviens-toi
Que, des courtisans qu'aura ton passage,
Nul ne t'aima plus que ton équipage,

Car, si nous pouvions refaire la loi,
Avant de rentrer dans notre village,
Nos bras mutilés te porteraient Roi.

XIII

Es un Martegau[12] qu'à la vesperado
A fa la cansoun en calant si tis...
Lou Baile Sufren partè pèr Paris;

E dien que li gros d'aquelo encountrado
Fuguèron jalous de sa renoumado,
E si vièi marin jamais l'an plus vist!

A tèms lou vièi dis amarino
Acabè sa cansoun marino,
Que sa voues dins li plour anavo s'ennega;
Mai pèr li râfi noun pas certo,
Car sèns muta, la tèsto alerto,
E 'mé li bouco entre-duberto,
Long-tèms après lou cant escoutavon enca.

— E vaqui, quand Marto fielavo[13],
Li cansoun, dis, que se cantavo!
Èron bello, o jouvènt, e tiravon de long...
L'èr s'es fa 'n pau vièi, mai que provo?
Aro n'en canton de plus novo,
En franchimand, ounte s'atrovo
De mot forço plus fin... mai quau i'entènd quicon! —

E dóu vièi su 'quelo paraulo,
Li bouié, s'aussant de la taulo,
Èron ana mena si sièis couble au raiòu
De la bello aigo couladisso;
E sout la triho penjadisso,
En zounzounant la cantadisso
Dóu vièi Valabregan, abéuravon li miòu.

XIII

C'est un Martégal, d'heureuse mémoire,
Qui fit la chanson qu'il chantait le soir..
Le Bailli partit, sans trop s'émouvoir,

Et les grands d'alors, oyant son histoire,
Furent tous, dit-on, jaloux de sa gloire
Et nul d'entre nous n'a pu le revoir !

Ainsi finit le chant nautique,
A point, pour le marin antique,
Car sa voix dans les pleurs n'a presque plus d'essor;
Mais trop tôt pour les autres, certes,
Car muets, attentifs, alertes,
Leurs grandes lèvres entr'ouvertes,
Longtemps après le chant ils écoutaient encor.

— Voilà, dit-il, dans mon jeune âge,
Les chants qu'on chantait au village!
Ils célébraient l'amour, la gloire, les combats...
Si l'air en a vieilli, qu'importe?
Je sais que la mode comporte
D'en composer d'une autre sorte,
Avec des mots plus fins... mais qu'on ne comprend pas —

A ces mots, se levant de table,
Vers le grenier ou vers l'étable,
Pâtres et laboureurs, tous s'en étaient allés;
Et dans une belle eau courante,
Non loin de la treille pendante,
Fredonnant la chanson récente
Les garçons de la ferme abreuvaient leurs mulets.

Mai Mirèio, touto souleto,
Èro restado, risouleto,
Restado emé Vincèn, lou fiéu de Mèste Ambroi;
E tóuti dous ensèn parlavon,
E si dos tèsto pendoulavon
Uno vers l'autro, que semblavon
Dos cabridello[14] en flour que clino un vènt galoi.

— Ah! ço, Vincèn, fasié Mirèio,
Quand sus l'esquino as ta bourrèio
E que t'envas pèr orto adoubant li panié,
N'en dèves vèire, dins ti viage,
De castelas, de liò sóuvage,
D'endré, de vot, de roumavage!...
Nautre, sourtèn jamai de noste pijounié!

— Acò 's bèn di, Madamisello!
De l'enterigo di grounsello
Tant vous levas la set que de béure au boucau;
E se, pèr acampa l'óubrage,
Dóu tèms fau eissuga l'óutrage,
Tambèn a soun plesi, lou viage,
E l'oumbro dóu camin fai óublida la caud.

Coume tout-aro, tre qu'estivo,
Tant lèu que lis aubre d'óulivo
Se saran tout-de-long enrasina de flour,
Dins li plantado emblanquesido
E sus li frais, à la sentido,
Anan cassa la cantarido,
Quand verdejo e lusis au gros de la calour.

Mais la jeune fille enchantée
Près de Vincent était restée ;
Et tout en se parlant, ils se buvaient des yeux ;
Et leurs deux têtes rapprochées
L'une vers l'autre étaient penchées :
Tels, sur leurs tiges détachées,
Deux lys vont l'un vers l'autre au gré d'un vent joyeux.

Ah çà ! disait la jeune fille,
Quand, chargé de ta pacotille,
Tu vas, par ci par là, vendre quelque panier,
En dois-tu voir, dans tes voyages,
De vieux châteaux, des lieux sauvages,
Des trains, des fêtes, des villages !...
Nous, nous ne sortons pas de notre pigeonnier !

— Ne me plaignez pas trop, Mireille !
Du jus de l'acide groseille
La soif s'étanche autant que si l'on boit au pot ;
Et si, pour amasser l'ouvrage,
Du temps il faut subir l'outrage,
Gai tout de même est le voyage,
Et l'ombre du chemin fait oublier le chaud.

Ainsi, dès qu'on peut quitter l'âtre,
Sitôt que l'olivier verdâtre
Est devenu tout blanc sous ses grappes en fleur,
Côtoyant le verger splendide,
Sur le frêne, au flair qui nous guide,
Nous poursuivons la cantharide,
Qui verdoie et qui luit au fort de la chaleur.

Pièi nous li croumpon i boutigo...
Quouro cuièn, dins li garrigo[15],
Lou vermé rouge; quouro, i clar, anan pesca
De tiro-sang... La bravo pesco!
Pas besoun de fielat ni d'esco :
I'a que de batre l'aigo fresco,
L'iruge à vòsti cambo arribo s'empega.

Mai sias jamai estado i Santo[16]?...
Es aqui, pauro! que se canto,
Aqui que de pertout s'adus li malandrous!
Ié passerian qu'èro la voto...
Certo, la glèiso èro pichoto,
Mai quénti crid! e quant d'esvoto!
— O Santo, gràndi Santo, agués pieta de nous!

Es l'an d'aquéu tant grand miracle...
Moun Diéu! moun Diéu! quet espetacle!
Un enfant èro au sòu, plourant, malautounet,
Poulit coume Sant Jan-Batisto;
E d'uno voues pietouso e tristo :
— O Santo, rendès-me la visto,
Fasié, vous adurrai moun agneloun banet. —

A soun entour li plour coulavon.
Dóu tèms, li caisso davalavon[17],
Plan-plan, d'eilamoundaut, sus lou pople agrouva;
E pas-pulèu la tourtouiero
Moulavo un pau, la glèiso entiero,
Coume un gros vènt dins li broutiero,
Cridavo : Gràndi Santo, oh! venès nous sauva.

Nous la vendons au premier bouge...
Puis nous cueillons le kermès rouge,
Ou nous allons pêcher au lac le plus prochain
La sangsue... O pêche charmante!
Là, pas de filet, pas d'attente,
Pourvu qu'on batte l'eau dormante,
La sangsue à vos pieds vient se coller soudain.

Mais êtes-vous allée aux Saintes?
C'est là qu'on chante des complaintes,
Et qu'un tas d'écloppés se donnent rendez-vous!
Un jour de douce souvenance,
J'y passai; quelle foule immense!
Quels élans! quelle confiance!
O Saintes! criait-on, ayez pitié de nous!

C'était l'an de ce grand miracle...
Je crois toujours voir ce spectacle!
Un enfant était là, gracieux, ingénu,
Mais aveugle dès sa naissance,
Et disant : — Saintes de Provence,
Ouvrez mes yeux; en récompense
Je viendrai vous offrir mon agnelet cornu. -

Les femmes pleuraient sur ses traces;
Entre-temps descendaient les châsses,
Lentement, de là-haut, sur le peuple à genoux
Au moindre arrêt, l'Église entière,
L'œil fixé sur le sanctuaire,
Comme un grand vent dans la bruyère
Criait : O Saintes Sœurs, ayez pitié de nous!

Mai, dins li bras de sa meirino,
De si manoto mistoulino
Tre que l'enfantounet pousquè touca lis os
Di tres Marìo benurouso,
S'arrapo i caisso miraclouso,
Emé l'arpiado vigourouso
Dóu negadis en quau la mar jito uno post!

Mai pas-pulèu sa man aganto
Em' afecioun lis os di Santo,
(Lou veguère!) subran cridè l'enfantounet
Emé 'no fe meravihouso :
— Vese li caisso miraclouso!
Vese ma grand touto plourouso!
Anen querre, lèu, lèu, moun agneloun banet !

E vous tambèn, Madamisello,
Diéu vous mantèngue urouso e bello!
Mai s'un chin, un lesert, un loup, o 'n serpatas,
O touto autro bèsti courrènto,
Vous fai senti sa dènt pougnènto,
Se lou malur vous despoutènto,
Courrès, courrès i Santo! aurés lèu de soulas. —

Ansin fusavo la vihado.
La carreto desatalado
Emé si gràndi rodo oumbrejavo pas liun;
Tèms-en-tèms dins li palunaio
S'entendié dinda 'no sounaio...
E la machoto que pantaio
Au cant di roussignòu apoundié soun plagnun.

Mais soutenu par sa marraine,
Qui guidait sa marche incertaine,
Dès que l'enfantelet, ses petits bras en l'air,
Peut saisir la sainte relique,
Il s'y cramponne et se l'applique
Avec la vigueur frénétique
D'un naufragé qui trouve une planche à la mer!

Et pas plus tôt sa main joyeuse
Touche la châsse bienheureuse,
Qu'à l'état naturel son œil est revenu.
— Oh! dit-il, grâce inespérée!
Je vois la châsse vénérée!
Je vois mon aïeule éplorée!
Courons vite chercher mon agnelet cornu!

Et vous aussi, Mademoiselle,
Que Dieu vous garde heureuse et belle!
Mais si jamais un loup, ou tout autre animal,
Vous mordait de sa dent cruelle;
Si le sort, jaloux, infidèle,
Vous touchait jamais de son aile,
Vite aux Saintes! c'est là qu'on guérit de tout mal! —

Ainsi, s'écoulait la veillée;
Non loin de là, sous la feuillée,
Le grand char projetait son ombre sur le sol;
Le son aigu d'une clochette
Tintait dans la lande muette...
Et sur les ormes la chouette,
Mêlait son cri plaintif au chant du rossignol.

— Mai, dins lis aubre e dins li lono
D'abord qu'aniue la luno dono,
Voulès, dis, que vous conte uno fes qu'en courrènt
D'en-tant-lèu gagnave li joio? —
La chatouneto diguè : Soio!
E mai qu'urouso, la ninoio
En tenènt soun alen s'aprouchè de Vincèn.

— Èro à Nimes, sus l'Esplanado,
Qu'aquéli courso èron dounado,
A Nimes, o Mirèio!... Un pople amoulouna
E mai espés que péu de tèsto,
Èro aqui pèr vèire la fèsto.
En péu, descaus e sènso vèsto,
Proun courrèire au mitan deja venien d'ana.

Tout-en-un-cop van entre-vèire
Lagalanto, rèi di courrèire,
Lagalanto, aquéu fort que soun noum de-segur
Es couneigu de vosto auriho,
Aquéu celèbre de Marsiho,
Que de Prouvènço e d'Italìo
Avié desalena lis ome li plus dur...

T'avié de cambo, avié de cueisso
Coume lou Senescau Jan Cueisso[18]!
De large plat d'estam avié 'n plen estanié,
Mounte si courso èron escricho;
E tant n'avié, de cherpo richo,
Qu'aurias jura qu'à si traficho,
Mirèio, l'arc-de-sedo espandi se tenié!

— Pendant, dit le gars, que la lune
Oscille et dort sur la lagune,
Voulez-vous qu'en passant je vous conte comment,
Un jour de fête patronale,
J'ai cru décrocher la timbale?
— Oui, dit la jeune Provençale
Qui soudain se rapproche un peu plus de Vincent.

— C'est à Nîmes, sur l'Esplanade,
Vaste et superbe promenade,
Que ceci se passait... Un peuple aggloméré,
Et plus épais que poils de tête,
Se pressait là pour voir la fête;
Et, dans la lice toute prête,
Des agiles coureurs le groupe était entré.

Tout à coup parut Lagalante,
Roi des coureurs, sans qu'on le vante;
Lagalante, ce fort dont le nom, à coup sûr,
A dû sonner à votre oreille;
Ce fils célèbre de Marseille,
Dont tout le monde dit merveille,
Tant il battit de fois le rival le plus dur...

Quelle taille! quelle membrure!
Tout est vigueur en sa nature;
De larges plats d'étain son mur est constellé;
Chaque plat marque une victoire;
On voit tant d'écharpes de moire
A son plafond, qu'on pourrait croire
Que l'arc-en-ciel y loge et s'y tient étalé.

Mai tout-d'un-tèms, beissant la tèsto,
Lis autre cargon mai si vèsto...
Res emé Lagalanto auso courre. Lou Cri,
Un jouveinet de primo traco,
(Mai qu'avié pas la cambo flaco!)
Èro vengu mena de vaco
A Nimes, aquéu jour : soul, ausè l'agarri.

Iéu que d'asard me i'atrouvère :
Eh! noum-d'un-gàrri! m'escridère,
Sian courrèire peréu!... Mai qu'ai di, fouligau
Tout acò vèn : — D'aut! te fau courre!
E jujas vèire : sus li moure,
E pèr temouin rèn que li roure,
N'aviéu just courregu qu'après li perdigau!

Fauguè i'ana! I'a Lagalanto,
Qu'entre me vèire, ansin m'aplanto :
— Pos, moun paure pichot, liga ti courrejoun [9]!
E 'nterin, de si cueisso redo
Éu estremavo la mouledo
En de braieto facho en sedo,
Que dès cascavèu d'or à l'entour i'èron joun.

Pèr que l'alen se ié repause,
Prenèn i bouco un brout de sause;
Tóuti, coume d'ami, nous toucan lèu la man.
Trefouli de la petelego,
Emé lou sang que nous boulego,
Tóuti tres, lou pèd sus la rego,
Esperan lou signau!... Es douna! Coume un lamp

En le voyant, la tête basse,
Tous les coureurs quittent la place...
Comment se mesurer avec un tel rival!
Seul, un berger, vaillant jeune homme,
Le Cri, c'est ainsi qu'on le nomme,
Flaire, se tâte, et trouve en somme
Que pour lui le combat n'est pas trop inégal.

Moi, témoin de tout ce manège,
Nom d'un bonhomme! m'écriai-je,
Nous aussi nous courons!... Malheureux, qu'ai-je dit!
On encourage ma folie,
On m'excite dans mon envie,
Moi qui n'ai couru de ma vie,
Qu'après quelques perdreaux échappés de leur nid!

Je me risque, arrive que plante.
— Tu cours, petit? dit Lagalante,
Serre donc ta chaussure; oh! serre, serre encor;
En même temps, sa main calleuse
Enfermait sa chair musculeuse
Dans une brayette soyeuse,
A laquelle pendaient dix joyeux grelots d'or.

Pour que le souffle s'y repose,
Nos dents pressent un brin de rose;
Tous, comme des amis, nous nous tendons la main;
Tressaillant, respirant à peine,
Le sang bouillant dans chaque veine,
Nous voilà tous trois sur l'arène,
Attendant le signal!... il est donné! Soudain

Tóuti tres avalan la plano!
Tè tu! tè iéu! E dins l'andano
Un revoulun de póusso embarro nòsti saut!
E l'èr nous porto, e lou péu tubo...
Oh! qu'afecioun! oh! queto estubo!
Long-tèms, dóu vanc que nous atubo,
Creseguèron qu'en front empourtarian l'assaut!

Iéu à la fin prene l'avanço.
Mai fuguè bèn ma maluranço!
Car, en estènt que iéu, coume un fièr fouletoun,
A la perdudo m'abrivave,
Tout-en-un-cop, mourènt e blave,
Au bèu moumen que li passave,
Darboune, court d'alen, e de mourre-bourdoun!

Mai éli dous, coume quand danson
A-z-Ais li Chivau-frus[20], se lançon,
Regla, toujour regla. Lou famous Marsihés
Cresié segur de l'avé bello!...
S'èi di qu'avié ges de ratello :
Lou Marsihés, Madamisello,
Pamens trouvè soun ome en lou Cri de Mouriés[21]!

Dintre lou pople que i'afloco,
Deja brulavon de la toco[22]...
Ma bello, aguessias vist landa lou Cri!... Velou!
Ni pèr li mount ni pèr li sèrvi,
I'a ges de lèbre, ges de cèrvi
Qu'agon au courre tant de nèrvi!
Lagalanto s'alongo en ourlant coume un loup...

Nous nous lançons dans la carrière
A l'envi; des flots de poussière
Enveloppent nos pas; l'éclair n'est pas plus prompt!
Et le poil fume, et l'air nous porte;
C'est l'un, c'est l'autre qui l'emporte;
Telle est l'ardeur qui nous transporte,
Qu'on s'attend à nous voir tous arriver de front!

Enfin, c'est moi qui prends l'avance;
Mais ce fut là ma male chance!
Car pendant que mes bonds ardents, désordonnés,
M'aident à dévorer l'espace,
Au moment où je les dépasse,
Tout à coup, sur ma jambe lasse,
Je fléchis, court d'haleine, et vais donner du nez!

Eux, par contre, imitant la danse
Des Chevaux-frux d'Aix en Provence,
Courent d'un pas réglé, bien réglé... qui l'eût dit?
Le Marseillais, chance cruelle
Alors qu'elle semblait si belle!
Le Marseillais, Mademoiselle,
Cette fois se trouva dépassé par le Cri.

A travers la foule qu'ils fendent,
Et presque au but, leurs bras se tendent,
Comme pour le toucher... Ruisselant de partout,
Le Cri s'élance à tire d'aile;
Ce n'est plus le daim qu'il rappelle
Ni le lièvre, c'est l'hirondelle!
Lagalante se rue en hurlant comme un loup...

E lou Cri, courouna de gloio,
Embrasso la barro di joio!
Tóuti li Nimausen, en se precepitant,
Volon counèisse sa patrìo;
Lou plat d'estam au soulèu briho,
Li palet[23] dindon, is auriho
Canto l'auboi... Lou Cri reçaup lou plat d'estam.

— E Lagalanto? fè Mirèio.
— Agroumeli, dins la tubèio
Que lou trapé dóu pople aubouravo à l'entour,
Tenié sarra de si man jouncho
Si dous geinoui; e l'amo pouncho
De l'escorno que tant lou councho,
I degout de soun front éu mesclavo de plour.

Lou Cri l'abordo e lou saludo:
— Souto l'autin d'uno begudo,
Fraire, diguè lou Cri, 'mé iéu vène-t'en lèu!
Vuei lou plesi, deman la reno!
Vène, que beguen lis estreno!
Alin, darrié li grands Areno,
Pèr tu, coume pèr iéu, vai, i'a 'nca proun soulèu! —

Mai, aubourant sa caro blavo,
E de sa car que trampelavo
Arrancant si braieto emé d'esquerlo d'or.
— D'abord que iéu l'age m'esbréuno,
Tè! ié respoundeguè, soun tiéuno!
Tu, Cri, la jouinesso t'assiéuno:
Em' ounour pos pourta li braio dóu plus fort.

Mais le Cri, couronné de gloire,
Touche le but... hurrah! victoire!
On veut savoir son nom, on vient serrer sa main;
Le plat dans les airs se balance,
Les palets tintent en cadence,
Le tambour bat... Le Cri s'avance
Et triomphalement reçoit le plat d'étain.

— Et Lagalante? dit Mireille;
— Le pauvre vaincu de Marseille,
Accroupi, désolé, dévorant son affront,
Il était là, dans la poussière,
Ne supportant plus la lumière,
Et, plus qu'à son heure dernière,
Il mêlait à ses pleurs les gouttes de son front.

Le Cri l'aborde et le salue;
— Au cabaret de l'Avenue,
Viens, dit-il, oublier les caprices du sort!
Aux plaisirs succèdent les peines,
Viens, allons boire les étrennes!
Là-bas, derrière les Arènes,
Pour toi, comme pour moi, le soleil luit encor! —

Mais, l'œil éteint, la face blême,
Toujours plus honteux de lui-même,
Il tire la brayette aux joyeux grelots d'or :
— Puisque la force m'abandonne,
Tiens, lui dit-il, je te la donne!
En toi la jeunesse rayonne,
Tu peux, tu peux porter les grelots du plus fort.

Acò-d'aqui fuguè sa dicho.
E dins la prèisso que s'esquicho,
Triste coume un long frais que l'an descapela
Despareiguè lou grand courrèire.
Ni pèr Sant-Jan ni pèr Sant-Pèire,
En-liò jamai s'es plus fa vèire
Pèr courre vo sauta sus l'ouire boudenfla. —

Davans lou Mas di Falabrego,
Ansin Vincèn fasié desplego
Di causo que sabié. Li rouito ié venien,
E soun iue negre flamejavo.
Ço que disié, lou brassejavo,
E la paraulo i'aboundavo
Coume un ruscle subit su 'n reviéure maien.

Li grihet, cantant dins li mouto,
Mai d'un cop faguèron escouto;
Souvènt li roussignòu, souvènt l'aucèu de niue
Dins lou bos faguèron calamo;
E pertoucado au founs de l'amo,
Elo, assetado sus la ramo,
Enjusqu'à la primo aubo aurié pas plega l'iue.

— Iéu m'es d'avis, fasi' à sa maire,
Que, pèr l'enfant d'un panieraire,
Parlo rudamen bèn!... O maire, es un plesi
De soumiha, l'ivèr; mai aro
Pèr soumiha la niue 's trop claro:
Escouten, escouten-l'encaro...
Passariéu mi vihado e ma vido à l'ausi!

A ces mots, dans la foule émue,
Il se dérobe et s'insinue,
Plus triste qu'un vieux pin quand la foudre le fend;
Et depuis lors, aucune fête
Ne l'a plus vu, vaillant athlète,
Le regard fier et haut là tête,
Ni courir, ni sauter sur le bouc plein de vent. —

Devant le mas, sous le feuillage,
Ainsi Vincent fait l'étalage
De tout son gai savoir; son regard animé,
Son geste, sa pose éloquente
Secondent sa parole ardente,
Qui tombe rapide, abondante,
Comme un orage dru sur un regain de Mai.

Les grillons, dont l'herbe foisonne,
Ont cessé leur chant monotone;
Le rossignol s'est tu, sous les feuillages verts;
Elle, assise sur la ramée,
Sentait, dans son âme charmée,
Une ivresse inaccoutumée,
Et son front s'inclinait sous des pensers divers!

— Un fils de vannier, dit Mireille,
Parler ainsi! Quelle merveille!...
L'hiver, je le comprends, il est doux de dormir!
Mais l'été, quand l'air qui se dore
Joint le crépuscule à l'aurore,
Écoutons, écoutons encore....
Je passerais mes jours et mes nuits à l'ouïr!

NOTES DU CHANT PREMIER

*Quoique le mot *jouvence*, encore usité dans la langue provençale, le soit peu dans la langue française, il nous a semblé qu'il trouverait ici sa grâce, en faveur de la fidélité de la traduction.

1. *Lou Mas di Falabrego* (le Mas des Micocoules). Le mot *mas*, maison rustique, ferme, métairie, est usité surtout dans l'arrondissement d'Arles et en Languedoc. Dans la Provence orientale, on emploie de préférence le mot *bastido*, et dans le Comtat celui de *granjo*.

Chaque Mas porte un nom distinctif et caractéristique : ainsi *lou Mas de la Font, lou Mas de l'Oste, lou Mas Crema, lou Mas di Falabrego*.

La *falabrego* est le fruit du micocoulier, en provençal *falabreguié* (*Celtis australis* de Linné), grand arbre commun en Provence. Les mots *mas* et *falabrego* sont tous deux d'origine celtique. On prétend même que Marseille, *Massalia*, vient de *mas Salyum*, habitation des Salyens.

2. *A travès de la Crau* (à travers la Crau). La Crau (du grec κραῦρος, aride), vaste plaine aride et caillouteuse, bordée au nord par la chaîne des Alpines, au sud par la mer, au levant par les étangs du Martigue, au couchant par le Rhône. C'est l'Arabie Pétrée de la France. Elle est traversée par le canal de Craponne, qui la parsème d'oasis. (Voyez le chant VIII.)

3. *Magalouno* (Maguelonne), sur le littoral du département de l'Hérault. De cette cité, ancienne colonie grecque, il ne reste aujourd'hui qu'une église en ruine. M. Moquin-Tandon, membre de l'Institut et poète languedocien, a composé, sous le nom de *Carya magalonensis*, une spirituelle chronique en langue romane sur les principaux événements dont cette ville fut le théâtre pendant les premières années du quatorzième siècle.

4. *Vènt-larg* (vent largue), qui souffle du large, brise de mer.

5. *Lou Rau* (le Rau), vent d'ouest qui amène quelquefois la pluie.

6. *Càspi* ou *caspitello*, interjection qui marque la surprise, pouvant se rendre par *dame! tudieu!*

7. *Li Baussenco* (les filles des Baux). *Li Baus* (les Baux) ville ruinée, ancienne capitale de la maison princière des Baux. « A trois lieues d'Arles, au sommet rocailleux d'un versant des Alpines, sont épars les débris d'une ville qui, par le grandiose du site, par l'ancienneté de sa fondation et l'importance du rôle qu'elle a joué dans les annales du pays, attire les pas du voyageur, exalte l'imagination de l'artiste, offre à la curiosité des archéologues une abondante pâture, irrite et confond souvent leur docte sagacité. » (Jules Canonge, *Histoire de la ville des Baux en Provence.*)

Comme le nom de cette poétique localité reparaît plusieurs fois dans le poème, nous croyons que le lecteur lira avec plaisir la description suivante, empruntée au même auteur.

« ... Enfin s'ouvrit une étroite vallée : je m'inclinai devant une croix de pierre dont les débris sanctifient la route, et quand mon regard se releva, il s'arrêta étonné sur un ensemble de tours et de murailles perchées à la cime d'un roc, tel que je n'en avais jamais vu, excepté sur les œuvres où le génie de la peinture s'est inspiré des plus fabuleuses imaginations de l'Arioste. Mais si mon étonnement fut grand à ce premier aspect, il redoubla lorsque j'eus gravi une éminence d'où la ville entière se déploya devant moi : c'était un tableau de grandeur désolée comme ceux que nous fait rêver la lecture des prophètes ; c'était, ce dont je ne soupçonnais pas l'existence, c'était une ville presque monolithe. Ceux qui les premiers eurent la pensée d'habiter ce rocher taillèrent leur abri dans ses flancs ; ce nouveau système d'architecture fut jugé bon par leurs successeurs, car la masse était vaste et compacte : une ville en sortit bientôt comme une statue du bloc d'où l'art la fait jaillir : une ville imposante, avec ses fortifications, ses chapelles et ses hospices, une ville où l'homme

semblait avoir éternisé sa demeure. L'empire de cette cité s'étendit au loin; de brillants faits d'armes lui conquirent une noble place dans l'histoire, mais elle n'en fut pas plus durable que tant d'autres moins solidement construites. »

L'action du poème commence au pied de ces ruines.

8. *Valabrego* (Valabrègue), village situé sur la rive gauche du Rhône, entre Avignon et Tarascon.

9. *Font-Vièio* (Font-Vieille), village situé dans une vallée des Alpines. aux environs d'Arles.

10. *Colo Baussenco* (collines des Baux). (Voyez la note 7.)

11. *Li mirau soun creba* (les miroirs sont crevés). En provençal on appelle *mirau*, miroirs, deux petites membranes luisantes et sonores que les cigales ont sous l'abdomen, et qui, par leur frottement, produisent le bruit connu sous le nom de chant. On dit proverbialement d'une personne dont la voix est brisée par l'âge : *a li mirau creba*, elle a les miroirs crevés.

12. *Martegau* (Martégal), habitant du Martigue, en provençal *lou Martegue*, curieuse ville de Provence, presque entièrement peuplée de pêcheurs, bâtie sur des îlots, au milieu de la mer et de nombreux étangs, sillonnée de canaux en guise de rues, ce qui lui a valu le surnom de *Venise provençale*. Elle a donné le jour à Gérard Tenque, fondateur des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

13. *Quand Marto fielavo* (quand Marthe filait), expression proverbiale qui signifie : Dans un temps plus heureux, dans le bon vieux temps, par allusion peut-être à Marthe, l'hôtesse du Christ, qui, après avoir, selon la légende, délivré Tarascon du monstre qui ravageait son territoire, termina ses jours dans cette contrée, habitant une maisonnette aux bords du Rhône, et filant modestement sa quenouille au milieu de ses néophytes.

14. *Cabridello* (cabridelle, *aster tripolium*, Lin.), plante commune dans les marécages du Midi.

15. *Garrigo* (garrigue), lande où il ne croît que des chênes-nains, *agarrus*.

16. *Sias jamai estado i Santo* (n'avez-vous jamais été aux Saintes?). Les Saintes-Maries-de-la-Mer, en provençal *Li Santo*, petite ville de 543 habitants, située dans l'île de Camargue, au bord de la mer, entre les embouchures du Rhône. Une vénérable et poétique tradition y attire, le 25 mai de chaque année, de tous les points de la Provence et du Bas-Languedoc, une affluence innombrable de pèlerins.

La légende rapporte qu'après la mort du Christ les Juifs contraignirent quelques-uns de ses plus fervents disciples à monter sur un navire désemparé, et les livrèrent à la merci des flots. Voici comment un vieux cantique français décrit cette scène :

LES JUIFS

Entrez, Sara, dans la nacelle,
Lazare, Marthe et Maximin,
Cléon, Trophime, Saturnin,
Les trois Maries et Marcelle,
Eutrope et Martial, Sidoine avec Joseph (d'*Arimathie*).
Vous périrez dans cette nef.

Allez sans voile et sans cordage,
Sans mât, sans ancre, sans timon,
Sans aliments, sans aviron,
Allez faire un triste naufrage!
Retirez-vous d'ici, laissez-nous en repos,
Allez crever parmi les flots.

Conduite par la Providence, la barque vint aborder en Provence, à l'extrémité de l'île de Camargue. Les pauvres bannis, miraculeusement échappés aux périls de la mer, se dispersèrent dans la Gaule méridionale et en furent les premiers apôtres.

Marie-Magdeleine, l'une des trois Maries, se retira dans le désert de la Sainte-Baume, pour y pleurer ses péchés. Les deux autres, Marie-Jacobé, mère de saint Jacques le Mineur, et Marie-Salomé, mère de saint Jacques le Majeur et de saint Jean l'Évangéliste, accompagnées de leur servante Sara, après avoir converti à la foi nouvelle quelques-unes des peuplades voisines, revinrent mourir au lieu de leur débarquement. (Voyez le chant XI.)

M. B. Laurens, qui a raconté et dessiné, dans le journal *l'Illustration* (t. XX, p. 7), le pèlerinage des Saintes Maries, ajoute : « On dit qu'un prince dont le nom n'est pas désigné, sachant que les corps des Saintes Maries reposaient en cet endroit, y fit bâtir une église en forme de citadelle, pour la mettre à couvert de l'invasion des pirates. Il fit bâtir également à l'entour de l'église des maisons et des remparts pour mettre les habitants du pays en sûreté. Les constructions que l'on voit encore aujourd'hui répondent parfaitement à cette dernière tradition.

» En 1448, après avoir entendu un sermon sur le bonheur qu'avait la Provence de posséder les dépouilles des Saintes Maries, le roi René alla visiter l'église bâtie en leur honneur, fit faire des fouilles pour trouver les saints ossements, et le succès de son entreprise fut constaté par l'odeur merveilleuse qui s'exhala au moment où chaque corps fut mis à découvert. Il est inutile de dire tous les honneurs qu'on rendit à ces reliques et tout le soin qu'on en prit. »

17. *Li caisso davalavon* (les châsses descendaient).

« Le chœur de l'église présente cette particularité d'être formé de trois étages : une crypte, qui est désignée comme étant la place même de l'antique oratoire des Saintes, un sanctuaire exhaussé plus qu'à l'ordinaire, et une chapelle supérieure où sont exposées les châsses des reliques... Cependant d'innombrables cierges tenus par les assistants s'allument, et le cabestan dont la chaîne retenait la châsse des reliques se déroulant, cette châsse descend lentement de la chapelle supérieure dans le chœur. C'est le moment favorable aux miracles. Aussi un concours immense de supplications s'élève de tous côtés : *Saintes Maries, guérissez mon enfant!* tel est le cri pénétrant qui vient arracher des larmes au cœur le plus froid. Tout le monde attend, en chantant des cantiques, le moment où il pourra faire asseoir sur la châsse un pauvre aveugle ou un épileptique, et quand il y est parvenu, tout le monde se croit exaucé. » (B. Laurens.)

18. *Jan Cueisso* (Jean de Cossa), seigneur napolitain, qui avait suivi le roi René, grand sénéchal de Provence, mort en

1476. *Jan Cueisso* est très populaire à Tarascon, où le peuple lui attribue la construction du clocher de Sainte-Marthe. Il est enterré dans la crypte de cette église, et sa statue couchée surmonte son tombeau.

19. *Pos, moun paure pichot, liga ti courrejoun* (tu peux, mon pauvre petit, lier les courroies de tes souliers), c'est-à-dire te préparer à une course rapide : express. prov.

20. *Li chivau-frus* (les chevaux frux), chevaux de carton peint, en usage dans les réjouissances publiques de la Provence, et particulièrement à Aix, lors de la Fête-Dieu. — Les cavaliers les ajustent à leur ceinture, et parcourent les rues en dansant au son du tambourin.

21. *Mouriès* (Mouriés), village au midi des Alpines.

22. *Brulavon de la toco* (ils *brûlaient* du but), pour dire : ils touchaient presque le but.

23. *Li palet* ou *cimbaleto* (les palets) sont des disques d'acier qu'on frappe l'un contre l'autre comme les cymbales.

CANT SEGOUND

LA CULIDO

Mirèio cueie de fueio d'amourié pèr si magnan. — D'asard, Vincèn lou panieraire passo au carreiroun vesin. — La chato lou sono. — Lou drole cour, e pèr i'ajuda, mounto e m'elo sus l'aubre. — Charradisso di dous enfant. — Vincèn fai la coumparesoun de sa sorre Vinceneto emé Mirèio. — Lou nis de pimparrin. — La branco routo. — Mirèio emé Vincèn toumbon de l'aubre. — L'amouroso chatouno se declaro. — Lou drole apassiouna desboundo. — La Cabro d'or, la figuiero de Vau-Cluso. — Mirèio es sounado pèr sa maire. — Escaufèstre e separacioun di calignaire.

Cantas, cantas, magnanarello [1],
Que la culido es cantarello!
Galant soun li magnan e s'endormon di tres [2];
Lis amourié soun plen de fiho
Que lou bèu tèms escarrabiho,
Coume un vòu de blóundis abiho
Que raubon sa melico i roumanin dóu gres.

En desfuiant vòsti verguello,
Cantas, cantas, magnanarello!
Mirèio es à la fueio, un bèu matin de Mai.
Aquéu matin, pèr pendeloto,
A sis auriho, la faroto!
Avié penja dos agrioto.....
Vincèn, aquéu matin, passè 'qui tourna-mai.

CHANT DEUXIÈME

LA CUEILLETTE

Mireille cueille des feuilles de mûrier pour ses vers à soie. — Par hasard, Vincent, le raccommodeur de corbeilles, passe au sentier voisin. — La jeune fille l'appelle. — Le gars accourt, et, pour l'aider, monte avec elle sur l'arbre. — Causerie des deux enfants. — Vincent fait le parallèle de sa sœur Vincenette et de Mireille. — Le nid de pinsons bleus. — La branche rompue. —Mireille et Vincent tombent de l'arbre. — La jeune fille déclare son amour. —Brûlante explosion du jeune homme.—La Chèvre d'or, le figuier de Vaucluse. — Mireille est rappelée par sa mère. — Émoi et séparation des deux amants.

Chantez, chantez, magnanarelles !
Les chants joyeux vont bien aux belles !
Trois fois les vers à soie ont dormi leur sommeil ;
Dans les mûriers, fraîches, gentilles,
Se répandent les jeunes filles,
Ainsi qu'on voit dans les charmilles
Un vol d'oiseaux s'ébattre au lever du soleil.

En cueillant les feuilles nouvelles,
Chantez, chantez, magnanarelles !
Mireille est à la feuille un beau matin de mai.
Coquettement, toutes pareilles,
Au lieu de boucle à ses oreilles,
Pendaient deux cerises vermeilles....
Vincent faisait par là son tour accoutumé.

A sa bárreto escarlatino,
Coume an li gènt di mar latino,
Avié poulidamen uno plumo de gau,
E'n trapejant dins li draiolo
Fasié fugi li serp courriolo,
E di dindànti clapeirolo
Emé soun bastounet bandissié li frejau.

— O Vincèn, ié faguè Mirèio
D'entre-mitan li vèrdi lèio,
Passes bèn vite, que! — Vincenet tout-d'un-tèm
Se revirè vers la plantado,
E, sus un amourié quihado
Coume une gaio couquihado[3],
Destousquè la chatouno, e ié landè, countènt.

— Bèn? Mirèio, vèn bèn la fueio?
— He! pau-à-pau tout se despueio...
— Voulès que vous ajude? — O!... Dóu tèms qu'eilamount
Elo risié jitant de siéule,
Vincèn, picant dóu pèd lou tréule,
Escalè l'aubre coume un gréule.
— Mirèio, n'a que vous lou vièi Mèste Ramoun?

Fasès li baisso! aurai li cimo,
Iéu, boutas! — E 'mé sa man primo,
Elo en móusènt la ramo : — Engardo de langui
De travaia 'n pau en coumpagno!
Souleto, vous vèn uno cagno!
Dis. — Iéu peréu ço que m'enlagno,
Respoundeguè lou drole, es just acò-d'aqui.

Sur le bonnet rouge écarlate
Qui le relève et qui le flatte,
S'élevait gentiment une plume de coq;
Et, de son bâton, dans sa ronde,
Il battait l'écume de l'onde,
Ou la couleuvre vagabonde,
Ou les cailloux poudreux qui roulaient sous le choc.

Vincent! dit la fillette accorte,
Du haut du mûrier qui la porte,
Mais tu passes bien vite...? Où vas-tu si matin...? —
Vincent regarde à la cueillette,
Et dénichant sur sa branchette,
La jeune fille guillerette,
Il s'élance vers elle et bénit son destin.

— Eh bien! Mireille, cette feuille
Vient-elle bien? — Elle se cueille.
— Faut-il vous aider? — Soit! — Et ce petit démon,
Sur ce simple mot qui l'appelle,
Là-haut, sur l'arbre où rit la belle,
Est déjà debout auprès d'elle...
— Mireille, il n'a que vous, le vieux Maître Ramon?

Vous plairait-il que, par étage,
Notre besogne se partage?
Vous le bas, moi le haut? — Oui, dit-elle, il fait bon
Avoir un peu de compagnie!
Seule on a la mélancolie!
— Justement c'est la maladie
Qui m'affecte souvent, dit le jeune garçon.

Quand sian eiça dins nosto bòri,
Mounte n'ausèn que lou tafòri
Dóu Rose tourmentau que manjo lis auvas,
Oh! de fes, quéti languitudo!
Pas tant l'estiéu, que, d'abitudo,
Fasèn nòstis escourregudo,
L'estiéu, emé moun pai, d'un mas à l'autre mas.

Mai quand lou verbouisset vèn rouge,
Que li jour se fan ivernouge,
E longo li vihado; autour dóu recaliéu,
Entanterin qu'à la cadaulo
Quauque esperitoun siblo o miaulo,
Sènso lume e sèns grand paraulo
Fau espera la som, tout soulet iéu em' éu!...

La chato ié fai à la lèsto :
— Mai dounc ta maire, mounte rèsto?
— Es morto!... Lou drouloun se teisè 'n moumenet,
Pièi reprenguè : — Quand Vinceneto
Èro emé nautre, e que, jouineto,
Gardavo enca la cabaneto,
Alor èro un plesi! — Mai coume? Vincenet,

As uno sorre? — E la jouvènto,
Braveto qu'es e bèn-fasènto,
Diguè lou verganié;... trop! qu'à la Font-dóu-Rèi,
Alin en terro de Bèu-Caire,
Èro anado après li segaire,
Tant i'agradè soun galant faire
Que pèr tanto l'an presso, e tanto i'es dempièi.

Vivre au loin, dans une mazure,
N'entendant rien que le murmure
Du Rhône qui s'écoule en rongeant les graviers;
Quel ennui! quelle solitude!
En été, la vie est moins rude;
Car mon père et moi, d'habitude,
Nous allons par les mas raccoutrer des paniers.

Mais l'hiver, quand dort la nature;
Quand le houx rougit sa verdure;
Que la bise est dans l'air, qu'à la hutte, le soir,
Passant par des portes disjointes,
Elle entre et fait sentir ses pointes,
Et qu'on est là, deux, les mains jointes,
Attendant le sommeil, sans parler, sans y voir!...

— Comment, deux? dit la jouvencelle;
Mais ta mère où demeure-t-elle?
— Elle est morte!... A ces mots, Vincent essuie un pleur;
Puis reprenant : — Quand Vincenette
Vivait chez nous, gente sœurette,
Elle égayait la maisonnette...
— Eh quoi, Vincent! le ciel te fit don d'une sœur?

— Oui, d'une sœur modeste et sage,
Et bonne fille de ménage;
Trop bonne... car naguère à la ferme des Puits,
Là-bas, en terre de Beaucaire,
Elle eut si bien le don de plaire,
Que le maître, pour ménagère
L'a prise à son service et la garde depuis.

— Ié dones d'èr, à ta sourreto?
— Quau? iéu? pas mai! Elo èi saureto,
E iéu siéu, lou vesès, brun coume un courcoussoun...
Mai pulèu, sabès, quau reverto?
Vous! Vòsti tèsto disaverto,
Coume li fueio de la nerto
Vòsti péu aboundous, dirias que soun bessoun.

Mai pèr sarra la claro telo
De vosto couifo, bèn mies qu'elo
Mirèio, avès lou fiéu!... N'es pas laido, tambèn,
Ma sorre, nimai endourmido;
Mai vous, de quant sias pu poulido!
Mirèio aqui, mita culido,
Leissant ana sa branco : Oh! dis, d'aquéu Vincèn! ...

Cantas, cantas, magnanarello!
Dis amourié la fueio es bello,
Galant soun li magnan e s'endormon di tres:
Lis amourié soun plen de fiho
Que lou bèu tèms escarrabiho,
Coume un vòu de blóundis abiho
Que raubon sa melico i roumanin dóu gres.

— Alor, m'atroves galantouno
Mai que ta sorre? La chatouno
Faguè 'nsin à Vincèn. — De forço, éu respoundè.
— E qu'ai de mai? — Maire divino!
E qu'a de mai la cardelino
Que la petouso mistoulino,
Senoun la bèuta meme, e lou cant, e l'estè!

— Et ta sœur te ressemble-t-elle?
— Non, rien en moi ne la rappelle,
Elle est blonde et je suis noir comme un puceron...
Vous plutôt! la taille, l'aisance,
Vous donnent quelque ressemblance;
C'est surtout la même abondance
De beaux cheveux roulés autour de votre front.

Mais combien vous savez mieux qu'elle
Les serrer sous votre dentelle!...
Ma sœur n'est pas plus mal qu'une autre assurément,
Mais vous, sans que je l'humilie,
Ah! que vous êtes plus jolie!...
Là, Mireille, à moitié cueillie
Laisse échapper la branche et dit : Oh! ce Vincent!...

Chantez, chantez, magnanarelles!
Des mûriers les feuilles sont belles,
Trois fois les vers à soie ont dormi leur sommeil;
Dans les mûriers, fraîches, gentilles,
Se répandent les jeunes filles,
Ainsi qu'on voit dans les charmilles,
Un vol d'oiseaux s'ébattre au lever du soleil.

— Donc, tu me trouves plus gentille
Que ta sœur? dit la jeune fille
Qui s'en doutait un peu. — De beaucoup, dit Vincent.
— Et qu'ai-je de plus? — O coquette!
Mais qu'a donc de plus la fauvette
Que la piteuse mauviette,
Sinon la beauté même, et la grâce et le chant!

— Mai encaro? — Ma pauro sorre,
Noun vas agué lou blanc dóu porre!
Coume l'aigo de mar Vinceneto a lis iue
Que ié bluiejon e clarejon....
Li vostre coume un jai negrejon,
E quand dessus me beluguejon,
Iéu me sèmblo que chourle un cigau de vin cuc[1].

De sa voues linjo e clarinello,
Quand cantavo la *Peirounello*,
Ma sorre, aviéu grand gau d'ausi soun dous acord;
Mai vous, la mendro resouneto
Que me digués, o jouveineto!
Mai que pas ges de cansouneto
Encanto moun auriho e bourroulo moun cor

Ma sorre, en courrènt pèr li pàti,
Ma sorre, coume un brout de dàti
S'èi roustido lou coui e la caro au soulèu;
Vous, bello, crese que sias facho
Coume li flour de la pourracho;
E de l'estiéu la man mouracho
Noun auso caressa voste front blanquinèu

Coume uno damo de gandolo
Ma sorre es enca primacholo;
Pecaire! dins un an a fa tout soun creissènt...
Mai de l'espalo enjusqu'à l'anco,
Vous, o Mirèio, rèn vous manco!
Mirèio, lachant mai la branco,
E touto rouginello : Oh! dis, d'aquéu Vincèn!

— Mais encor ? — Dans ce parallèle,
Le prix ne sera pas pour elle,
Pauvre sœur ! Son œil bleu sous ses longs cils reluit ;
Le vôtre est noir ; votre prunelle
Scintille et plus vive et plus belle,
Et sur moi quand elle étincelle,
Il semble que je boive un godet de vin cuit.

Quand, de sa voix douce comme elle,
Elle chante la *Peyronelle*,
Rien ne me plaît autant que le chant de ma sœur;
Mais que votre fine languette
Dise un seul mot; cette bluette
Plus qu'aucune autre chansonnette
Enchante mon oreille et transporte mon cœur.

En courant par les pâturages,
Comme un fruit des palmiers sauvages
Ma sœur brûla son teint et sa chair au soleil;
Vous, votre chair n'est pas brûlée,
L'été ne vous a point hâlée,
Et, dans le creux de la vallée,
Les roses et les lis n'offrent rien de pareil !

A l'égal d'une sauterelle,
Ma sœur est encor toute grêle ;
La pauvrette ! Elle a fait sa croissance en un an !
Mais ! de l'épaule à la ceinture,
En vous, Mireille, rien ne jure....
Mireille, rouge outre mesure,
Lâche à nouveau la branche et dit : Oh ! ce Vincent !

En desfuiant vòsti verguello,
Cantas, cantas, magnanarello !...
Ansin li bèus enfant, de l'aubre panouious
Escoundu souto lou ramage,
Dins l'innoucènci de soun age
S'assajavon au calignage.
Pamens, de mens en mens, li serre èron neblous.

Amount sus li roco pelado,
Sus li grand tourre esbarboulado
Ounte trèvon, la niue, li vièi prince di Baus,
Li capoun-fèr[5], que blanquejavon,
Dins l'estendudo s'enauravon,
E sis alasso fouguejavon
Au soulèu, que deja caufavo lis avaus.

— Oh ! n'avèn rèn fa ! que vergougno!
Elo venguè 'mé 'n èr de fougno.
Aquéu galo-bon-tèms dis que vèn m'ajuda,
Pièi me fai rèn que faire rire....
Anen ! d'aut ! que la man s'estire,
Que pièi ma maire pourrié dire
Qu'ai panca proun de biais, o, pèr me marida.

Vai, vai, dis, tu que te vantaves,
Moun paure ami ! se te lougaves
Pèr la cueie à quintau, la fueio, crese que,
Quand fuguèsse touto en pivello,
Pourriés manja de regardello[6] !
— Me cresès dounc uno ganchello ?
Respoundeguè lou drole, un brigouloun mouquet.

En cueillant les feuilles nouvelles,
Chantez, chantez, magnanarelles!
Ainsi ces beaux enfants, sous les rameaux ombreux,
Dans l'innocence de leur âge,
De l'amour et de son langage,
Faisaient le doux apprentissage.
Déjà de moins en moins les monts étaient brumeux;

Là-haut, vers les roches pelées,
Sur les grandes tours écroulées
Où reviennent la nuit les vieux princes des Baux,
Volant de nuage en nuage,
Les sacres, de leur blanc plumage,
Faisaient le brillant étalage,
Et le soleil déjà chauffait les chêneteaux.

— Mais nous n'avons fait rien qui vaille,
Reprend la fillette qui raille;
Ce drôle dit qu'il vient pour m'aider, et voilà
Qu'il n'est bon qu'à me faire rire;
Allons! sus! que la main s'étire!
Sans quoi, ma mère pourrait dire
Qu'on ne s'établit guère avec ce flegme-là.

Pour cueillir la feuille nouvelle,
Petit vantard, ajouta-t-elle,
Si jamais tu louais tes œuvres à prix fait,
Je gage que tout ton salaire
Ne te vaudrait pas de l'eau claire!
— Ce serait une épreuve à faire,
Reprit, entre ses dents, le gars peu satisfait.

Bèn! quau sara meiour cuièire,
Madamisello, l'anan vèire!
E zóu! 'mé li dos man, feroun, atravali,
Vague de torse e móuse ramo!
Plus de resoun! plus de calamo!
(Perd lou moussèu fedo que bramo.
L'amourié que li porto es tout-aro culi.

Fuguèron lèu, pamens, à pauso.
Quand sias jouine, la bello causo!
Estènt qu'au meme sa metien la fueio ensèn,
Un cop li poulit det cherescle
De la chatouno, dins l'arescle[7],
Se devinèron entre-mescle
Emé li det brulant, li det d'aquéu Vincèn.

Elo emai éu trefouliguèron;
D'amour si gauto s'enflourèron,
E tóuti dous au cop, d'um fiò noun couneigu
Sentiguèron l'escandihado.
Mai coume aquesto, à l'esfraiado,
Sourtié sa man de la fuiado,
Éu, de la treboulino enca tout esmougu:

— Qu'avès? Uno guèspo escoundudo
Vous a belèu, dis, pougnegudo?
— Noun sai! clinant lou front, elo respoundè plan.
E sènso mai, chascun se bouto
A tourna cueie quauco brouto.
Emé d'iue couquin, tèsto souto,
S'espinchavon pamens quau ririé de davan.

Faisons assaut, Mademoiselle !...
Et soudain le couple s'attelle
Au travail, des deux mains; tout l'arbre est farfouillé;
Deci, delà leur bras se lance;
Le caquet fait place au silence
(Agneau bêlant perd sa pitance).
Le mûrier qui les porte est bientôt dépouillé.

Ici, pourtant, vint une pause.
Être jeune, ô la belle chose !
Comme dans un seul sac les brins étaient roulés,
Sous la toile, où leur main s'avance,
Il se fit, par inadvertance,
(Honni soit donc qui mal y pense !)
Il se fit que leurs doigts se trouvèrent mêlés.

Et sur-le-champ ils tressaillirent,
Et leurs beaux visages rougirent;
D'un feu qu'ils ignoraient, tous les deux à la fois,
Sentirent leur âme brûlée;
Et comme Mireille troublée,
Sortait sa main de la feuillée,
Vincent l'interpellant de sa plus douce voix :

Qu'avez-vous? dit-il; une abeille
Vous aura piquée, ô Mireille !
— Je ne sais... répond-elle à voix basse au vannier.
Et pendant que chacun butine
Sur les brindilles qu'il incline,
D'un œil coquin, à la sourdine,
Ils épiaient aussi qui rirait le premier.

Lou pitre ié batié!... La fueio
Toumbè pièi mai coume la plueio;
E quand pièi au saquet venié que la metien,
Li dos manoto blanco e bruno,
Que fugue esprès o pèr fourtuno,
Venien toujour uno vers l'uno,
Memamen qu'au travai grand joio èli prenien.

Cantas, cantas, magnanarello,
En desfuiant vòsti verguello!...
— Ve! ve! tout-en-un-cop Mirèio crido, ve!
— Qu'es acò? — Lou det sus la bouco,
Vivo coume un créu su 'no souco,
Dre de la branco ounte s'ajouco
Fasié signe dóu bras... — Un nis... qu'anan avé!

— Espèro!... E 'n retenènt soun gréule,
Coume un passeroun long di téule,
Vincèn de branco en branco a boumbi vers lou nis.
Au founs d'un trau que de naturo,
Entre-mitan la rusco duro,
S'èro fa, de l'embouncaduro
Li pichot se vesien, flame e boulegadis.

Mai Vincèn qu'à la branco torto
Vèn de nousa si cambo forto,
E penja d'uno man, dins lou trounc baumelu
Furno emé l'autro. Un pau plus auto,
Mirèio alor, la flamo i gauto :
— Qu'èi! ié demando cauto-cauto.
— De pimparrin! — De-que? — De bèu sarraié blu.

Et leur cœur battait... et la feuille
Cédait à la main qui la cueille!...
Puis lorsqu'ils la mettaient dans le sac, coup sur coup,
Et la main blanche et la main brune,
Soit à dessein, soit par fortune,
Avaient une étreinte commune;
Et ce petit jeu là les amusait beaucoup.

Chantez, chantez, magnanarelles,
En cueillant les feuilles nouvelles!...
— Vois! vois! dit tout-à-coup la fillette; viens voir!
— Mais qu'est-ce donc? — Et vive, alerte,
Le doigt sur la bouche entr'ouverte,
Elle indique sa découverte
De l'autre main... — Un nid... que nous allons avoir!

— Attends !... et retenant l'haleine,
Comme un écureuil sur un chêne,
Vincent de branche en branche a bondi vers le nid.
Au fond d'un trou qui, d'aventure,
S'était fait sous l'écorce dure,
On découvrait par l'ouverture
Le groupe d'oisillons dont il était garni.

Vincent, à la branche rugueuse
Colle sa jambe vigoureuse;
Suspendu d'une main, dans le tronc caverneux
Il fouille de l'autre; Mireille
Du haut de sa branche surveille;
— Qu'est-ce, dit-elle? — Une merveille,
Des *pimparrins*.—Comment?—Oui, de beaux pinsons bleus!

Mirèio esclafiguè lou rire.
— Que! dis, l'as jamai ausi dire?
Quand, dous, trouvas un nis au bout d'un amourié,
O de tout aubre que lou sèmble,
Passo pas l'an que noun ensèmble
La santo Glèiso vous assèmble.....
Prouvèrbi, dis moun paire, es toujour vertadié.

— O, ié fai éu; mai fau apoundre
Qu'aquelo espèro pòu se foundre,
S'avans que d'èstre en gàbio escapon li pichot.
— Jèsu, moun Diéu! dono-te gardo!
Cridè la chato; e sènso tardo
Rejoun-lèi bèn, que nous regardo!
— Ma fisto! lou jouvènt ié respond coume eiçò,

Lou miéus que li poudèn rejougne
Sarié bessai dins voste jougne...
— Ah! tè, baio! verai!... Lou drole quatecant
Mando sa man dins la caforno;
E sa man pleno que s'entorno
Quatre n'en tiro de la borno.
— Boudiéu! diguè Mirèio en aparant, oh! quant

Queto nisado galantouno!
Tè! tè! pecaire, uno poutouno!
E, folo de plesi, de milo poutounet
Li devouris e poumpounejo;
Piéi em' amour plan-plan li vejo
Souto soun jougne que gounflejo...
— Té! tè! paro la man, cridè mai Vincenet.

Mireille alors pouffe de rire;
—Ne l'as-tu jamais ouï dire?
Lorsqu'on découvre à deux un nid sur un mûrier,
Ou tout arbre qui lui ressemble,
Il faut moins d'un an pour qu'ensemble
La sainte Église vous rassemble...
Proverbe ne ment pas et l'on peut s'y fier.

—Oui, dit Vincent, mais on ajoute
Que cet espoir se fond en route,
Si tel qui prend le nid laisse échapper l'oiseau.
—Jésus! mon Dieu! prends donc bien garde,
Reprend-elle, et sous bonne garde
Serrons-les; cela nous regarde!
—Ma foi, répond alors le galant jouvenceau,

A mon sens, la meilleure cage
Serait votre joli corsage...
—C'est juste, donne donc!... Et Vincent, dans le creux,
Plonge sa main et la ramène
De petits pinsons toute pleine;
Quatre ou cinq y tenaient à peine.
Bon Dieu! cria Mireille, en ouvrant de grands yeux,

Qu'ils sont gentils! que je les baise!...
Encor! encor! ne vous déplaise!
Et folle de plaisir, de baisers continus
Doucement elle les caresse,
Et puis les coule avec adresse
Dans son sein qui renfle.... — ô liesse!
Reprit Vincent, tiens! tiens! en voici trois de plus!

— Oh! li poulit! Si tèsto bluio
An d'uioun fin coume d'aguïo!
E lèu mai, dins la blanco e lisqueto presoun,
Tres pimparrin elo recato;
E, dins lou sen caud de la chato,
La couvadeto que s'amato
Se crèi que l'an remesso au founs de soun nisoun.

— Mai, de bon? Vincenet, n'i'a 'ncaro?
— O! — Santo Vierge! Ve, tout-aro
Dirai qu'as la man fado! — Eh! pauro que vous sias?
Li pimparrin? quand vèn Sant Jorge,
Fan dès, douge iòu, emai quatorge,
Souvènti-fes!... Mai tè! tè! porge,
Li cago-nis!... E vous, bello borno, adessias! —

Coume lou drole se despènjo,
E qu'elo vite lis arrènjo
Bèn delicadamen dins soun fichu flouri...
— Ai! ai! ai! d'uno voues tendrino
Subitamen fai la mesquino.
E, vergougnouso, à la peitrino
S'esquicho li dos man. — Ai! ai! ai! vau mouri!

Houi! houi! plouravo, me grafignon!
Ai! me grafignon e m'espignon!
Courre lèu, Vincenet, lèu!... Es que, i'a 'n moumen...
Que vous dirai? dins l'escoundudo
Grando e vivo èro l'esmougudo!
I'a 'n moumen, dins la bando aludo
Avien, li cago-nis, mes lou bourroulamen.

— Beaux mignons! leur tête est si fine
Que l'œil à peine s'y dessine!
Et trois de plus vont voir la prison des amours;
Dans le sein de la jeune fille
Bientôt toute la volatille,
Comme une noix dans sa coquille,
Croit avoir de son nid retrouvé le velours.

— Est-ce tout? dit la jouvencelle.
— Pas encor. — Quelle ribambelle!
Jamais on n'en vit tant! — Vous oubliez un peu
Qu'un pinson, quand rien ne le gêne
Pour pondre ses œufs, peut sans peine
Dépasser même la douzaine!...
Voici les derniers nés!... et vous, beau creux, adieu! —

Vincent aussitôt se décroche;
Mireille au fond de leur sacoche
Laisse les oisillons se blottir à leur gré...
Quand tout à coup, sur sa poitrine
Portant ses mains, elle s'incline
Pudique, et d'une voix câline :
— Aï! aï! dit-elle, aï! aï! je crois que j'en mourrai.

Oh! les méchants qui se rebiffent!
Ils m'égratignent et me griffent!
Accours, Vincent. — Disons que depuis un moment,
Dans ce joli nid de commande,
L'agitation était grande,
Et que, dans l'innocente bande,
Les derniers avaient mis le bouleversement.

E dins l'estrecho valounado,
La fouligaudo moulounado
Que noun pòu libramen faire soun roudelet,
A grand varai d'arpioun e d'alo,
Fasié, dins li mounto-davalo,
Cambareleto sènso egalo,
Fasié long di galis milo bèu redoulet.

— Ai! ai! vène lèi querre! lampo,
Ié souspiravo. E coume pampo
Que l'auro atremoulis, coume di cabrian
Quand se sènt pouncho uno junego,
Ansin gemis, sauto e se plego
La chatouno di Falabrego...
Éu pamens i'a voula... — Cantas, en desfuiant,

En desfuiant vòsti jitello,
Cantas, cantas, magnanarello!
Sus la branco ounte plouro éu pamens a voula:
— La cregnès dounc bèn, la coutigo?
Éu ié fai de sa bouco amigo.
Eh! coume iéu, dins lis ourtigo,
Se descausso proun fes vous falié barrula,

Coume farias? — E pèr rejougne
Lis enfourniau qu'a dins soun jougne,
Éu ié porge, en risènt, soun bounet de marin.
Deja Mirèio, sout l'estofo
Que la nisado rendié gofo,
Mando sa man, e dins la cofo
Un pèr un adeja torno li pimparrin;

Les bords de la tiède vallée
Compriment trop la troupe ailée,
Qui cherchant autour d'elle un lit plus spacieux,
S'aidant de la griffe et de l'aile,
Montant, tombant, et de plus belle,
Risquant une chute nouvelle,
Le long des doux talus roulait à qui mieux mieux.

— Aï! aï. Vincent, viens donc les prendre,
Dit-elle d'une voix plus tendre,
Et comme un pampre vert sous la brise tremblant,
Ou comme un faon, quand une abeille,
Vient bourdonner à son oreille,
Ainsi se trémousse Mireille.
Alors, Vincent s'élance auprès d'elle...— En cueillant,

En cueillant les feuilles nouvelles,
Chantez, chantez, magnanarelles!
—Mireille! lui dit-il, cessez de pleurnicher;
Mais que feriez-vous, pauvre amie,
Si, tous les jours de votre vie,
Sur le chardon ou sur l'ortie,
Ainsi que moi, nu-pieds, il vous fallait marcher? —

Et pour remplacer le corsage,
Imaginant une autre cage,
Il présente en riant son bonnet de marin;
Et Mireille, à moitié guérie,
Puisant dans sa gorge arrondie,
A plusieurs reprises marie
Au rouge du bonnet le bleu du pimparrin.

Deja, 'mé lou front clin, pecaire!
E revirado un pau de caire,
Deja lou risoulet se mesclavo à si plour;
Semblablamen à l'eigagnolo
Que, lou matin, di courrejolo
Bagno li campaneto molo,
E perlejo, e s'esbéu i proumiéri clarour...

E souto éli vèn que la branco
Tout-en-un-cop peto e s'escranco!..
Au coui dóu panieraire, elo, en quilant d'esfrai,
Se precepito e se i'embrasso;
E dóu grand aubre que s'estrasso,
En un rapide viro-passo
Toumbon, embessouna, sus lou souple margai... [8]

Fres ventoulet, Larg e Gregàli [9],
Que di bos boulegas lou pàli,
Sus lou jouine parèu que voste gai murmur
Un moumenet mole e se taise!
Fòlis aureto, alenas d'aise!
Dounas lou tèms que l'on pantaise,
Lou tèms qu'à tout lou mens pantaison lou bonur!

Tu que lalejes dins ta gorgo,
Vai plan, vai plan, pichouno sorgo!
Dintre ti cascagnòu menes pas tant de brut!
Pas tant de brut, que si dos amo
Soun, dins lou meme rai de flamo,
Partido coume un brusc qu'eissamo..
Leissas-lèi s'emplana dins lis èr benastru!

Déjà le front baissé, pauvrette!
Et détournant un peu la tête,
Un sourire indécis se mêlait à ses pleurs;
Comme on voit l'humide rosée,
De la campanule rosée,
S'écouler en perle irisée,
Et puis s'évaporer aux premières lueurs...

Mais voilà qu'à moitié pourrie,
Sous eux la branche éclate et crie!...
Au cou du beau vannier, avec un cri perçant,
Mireille tend un bras avide;
Mais l'arbre sous eux fait le vide,
Et par une chute rapide
Ils tombent enlacés sur le gazon naissant...

Frais zéphirs, brise aux doux aromes,
Qui des bois balancez les dômes,
Respectez un moment cette ivresse du cœur!
Zéphirs, retenez votre haleine!
Folles brises, soufflez à peine!
Paix au rêve qui les entraîne,
Qu'ils aient au moins le temps de rêver le bonheur!

Toi qui gazouilles sous la mousse,
Source limpide et fraîche et douce,
Coule plus lentement sur ton lit de galets!
Pas de bruit, tais-toi, car leur âme,
Dans le même rayon de flamme,
Ravie en extase, se pâme...
Oh! laisse-les monter vers les cieux étoilés!

Mai elo, au bout d'uno passado,
Se daverè de la brassado...
Mens palinello soun li flour dóu coudounié.
Pièi sus la ribo s'assetèron,
Un contro l'autre se boutèron,
Un moumenet se regardèron,
E m' acò parlè 'nsin lou drole di panié :

— Vous sias rèn facho mau, Mirèio?...
O la vergougno de la lèio,
Aubre dóu diable, aubras qu'un divèndre an planta,
Que la marrano t'agarrigue,
Que l'artisoun te devourigue,
E que toun mèstre t'abourrigue! —
Mai elo, em' un tramblun que noun pòu arresta .

— Me siéu pas, dis, facho mau, nàni!
Mai, coume un enfant dins si làni,
Que de fes plourinejo e noun saup per-de-que,
Ai quaucarèn, dis, que me grèvo;
L'ausi, lou vèire, acò me lèvo;
Moun cor n'en boui, moun front n'en rèvo
E lou sang de moun cors noun pòu demoura quet

— Belèu, diguè lou panieraire,
Es de la pòu que vosto maire
Vous charpe qu'à la fueio avès mes trop de tèm?
Coume iéu, quand veniéu subr'ouro,
Estrassa, moustous coume un Mouro,
Pèr èstre ana cerca d'amouro...
— Oh! noun, diguè Mirèio, autro peno me tèn.

Mais elle, alors, le cœur malade,
Se dégagea de l'embrassade...
Moins pâles sont les fleurs du cognassier fleuri.
Bientôt sur la rive ils s'assirent,
Tout près l'un de l'autre ils se mirent,
Et pendant qu'ensemble ils s'admirent,
Voici comment parla le jeune homme attendri :

— Belle! vous seriez-vous foulée !
O mûrier, honte de l'allée!
Arbre infernal, planté sans doute un vendredi,
Que ta sève au vent s'évapore,
Qu'un ver atroce te dévore,
Et que ton vieux maître t'abhorre! —
Mais Mireille en tremblant le contemple et lui dit :

— Vincent! je ne suis pas blessée!
Mais si bien qu'elle soit bercée,
L'enfant quelquefois pleure et ne sait pas pourquoi;
Ainsi couve dans ma poitrine
Un mal inconnu qui la mine,
Mal étrange! langueur divine,
Qui me trouble et m'enivre en s'emparant de moi!

C'est peut-être que votre mère
Vous aura dit, d'un ton sévère,
Que la cueillette aux champs n'allait pas assez bien,
Tout comme on me monte des gardes,
Lorsque, parfois, aux heures tardes,
J'arrive, ayant frippé mes hardes...
— Non, répondit Mireille, autre peine me tient.

— O belèu uno souleiado,
Faguè Vincèn, vous a'mbriado.
Sabe, dis, uno vièio, aperamount i Bau
(Ie dison Taven) : vous asaigo
Bèn sus lou front un got plen d'aigo,
E lèu, di cervello embriaigo,
Li rai escounjura gisclon dins lou cristau.

— Noun, noun! respoundè la Cravenco;
Lis escandihado maienco
N'es pa'i chato de Crau que podon faire pòu!...
Mai en que sièr de te deçaupre?
Dins moun sen acò pòu plus caupre!
Vincèn, Vincèn, vos-ti lou saupre?
De tu siéu amourouso!... Au bord dóu rajeiròu,

Emai l'èr linde, emai la tèpo,
Emai li vièi sause de cepo,
Fuguèron claramen espanta de plesi!...
— Ah! princesso, que, tant poulido,
Agués la lengo tant marrido,
Lou panieraire aqui s'escrido,
I'a de que pèr lou sòu se traire estabousi!

Coume! de iéu vous amourouso?
De ma vidasso encaro urouso
Anés pas vous jouga, Mirèio, au noum de Diéu!
Me fagués pas crèire de causo
Qu', aqui dedins uno fe 'nclauso,
De ma mort sarien pièi l'encauso!
Mirèio, d'aquéu biais vous trufés plus de iéu!

— C'est un coup de soleil peut-être,
Dont il faudrait se rendre maître;
Je sais aux Baux, dit-il, vers la gauche en montant,
Une matrone qu'on appelle
La Taven, et qui, sûre d'elle,
Au front qu'atteignit l'étincelle,
Applique un verre d'eau qui l'attire à l'instant.

— Non, non, dit la fille candide,
De son rayon le plus perfide,
Le so[illegible] ne peut rien sur les filles de Crau!
Ma peine, hélas! est moins frivole...
Mais de celle qui me désole
Je sens que le secret s'envole,
Vincent, Vincent, je t'aime!... Au bord du clair ruisseau,

Les saules du bosquet humide,
Le gazon frais et l'air limpide,
Furent pris à ce mot d'un doux frémissement!...
— Ah! reine, quand on est si belle,
On devrait être moins cruelle!
Dit Vincent, l'œil fixé sur elle,
Et lent à revenir de son saisissement.

Quoi! vous de moi, vous amoureuse?
D'une existence encore heureuse
N'allez donc pas troubler le fragile bonheur!
Ne raillez pas, je vous en prie,
Car bientôt votre raillerie
Pourrait bien me coûter la vie!
Pitié pour ma raison et pitié pour mon cœur!

— Que Diéu jamai m'emparadise,
Se i'a messorgo en ço que dise!
Vai, de crèire que t'ame acò fai pas mouri,
Vincèn!... Mai se, pèr marridesso,
Noun vos de iéu pèr ta mestresso,
Sara iéu, de malo tristesso,
Sara iéu qu'à ti pèd me veiras coumbouri!

— Oh! digués plus de causo ansinto!
De iéu à vous i'a 'n laberinto,
L'enfant de Mèste Ambroi faguè 'n bretounejant.
Vous, sias dóu Mas di Falabrego
La rèino davans quau tout plego...
Iéu, banastié de Valabrego,
Siéu qu'un gandard, Mirèio, un trevaire de champ!

— Eh! que m'enchau que moun fringaire
Siegue un baroun o 'n panieraire,
Mai que m'agrade à iéu! ié respoundeguè lèu
E touto en fiò coume uno liandro.
Mai se noun vos que la malandro
Fure moun sang, dins ti peiandro
Perqué dounc, o Vincèn, m'aparèisses tant bèu? —

Davans la vierge raubativo,
Éu restè mè, coume di nivo
Quand toumbo pau-à-pau un aucèu pivela [10].
— Sies dounc masco, piéi faguè proumte,
Pèr que ta visto ansin me doumte,
Pèr que ta voues au su me mounte,
E me rènde foulas coume un ome enchuscla?

— Dans les enfers que Dieu me plonge
Si ma parole est un mensonge !
La foi dans mon amour, va, ne te tuera pas...
Mais si ton âme indifférente
Ne veut pas de moi pour amante,
C'est moi qui, faible et languissante,
Viendrai jusqu'à la mort me traîner sur tes pas !

— Parler ainsi, c'est presque un crime !
Entre nous existe un abîme,
Répond le fils d'Ambroise en la considérant.
D'un superbe et vaste domaine,
Vous, Mireille, vous êtes reine...
Moi, je suis un homme de peine,
Un batteur de campagne, un pauvre juif-errant !

— Eh ! que me fait à moi qu'un homme
Soit vannier ou soit gentilhomme,
S'il me plaît, si je l'aime, et s'il est comme il faut ?
Ah ! si tu veux que je reprenne
La paix du cœur, la paix sereine,
Sous tes grossiers habits de laine
Pourquoi donc, ô Vincent ! m'apparais-tu si beau ? —

Devant la vierge ravissante
Il resta là, bouche béante,
Comme un timide oiseau qu'un aigle a fasciné.
Puis, repris d'une ardeur soudaine :
— Mais qu'es-tu donc, fée ou sirène,
Pour qu'aucune parole humaine
Comme la tienne ici m'ait jamais dominé ?

Lou veses pas que ta brassado
A mes lou fiò dins mi pensado?
Car, tè! se vos lou saupre, à l'agrat que de iéu,
Paure pourtaire de bourrèio,
Vogues faire que ta risèio,
T'ame peréu, t'ame, Mirèio!
T'ame de tant d'amour que te devouririéu!

T'ame, que se disien ti labro:
Vole la Cabro d'or [11], la cabro
Que degun de mourtau ni la pais ni la mous,
Que sout lou ro de Baus-Maniero [12]
Lipo la moufo roucassiero, —
O me perdriéu dins li peiriero,
O me veiriés tourna la cabro dóu péu rous!

T'ame, o chatouno encantarello,
Que se disiés: Vole uno estello;
I'a ni travès de mar, ni bos, ni gaudre foui,
I'a ni bourrèu, ni fiò, ni ferre
Que m'aplantèsse! Au bout di serre,
Toucant lou cèu, l'anariéu querre,
E Dimenche l'auriés, pendoulado à toun coui

Mai, o bellasso! au mai t'aluque,
Au mai, pecaire! m'emberluque!...
Veguère uno figuiero, un cop, dins moun camin,
Arrapado à la roco nuso
Contro la baumo de Vau-Cluso:
Maigro, pecaire! i lagramuso
Ié dounarié mai d'oumbro un clot de jaussemin!

Ne vois-tu pas que ton langage
Me surexcite et m'encourage?
Eh bien! sache-le donc, dût cet aveu naïf
D'un pauvre vannier qui s'oublie,
Paraître un acte de folie,
Je t'aime aussi, fille accomplie,
Et je te mangerais, tant cet amour est vif!

Je t'aime tant que si ta lèvre
Me murmurait : Je veux la Chèvre,
La Chèvre d'or que nul ni ne paît ni ne trait,
Qui, sous le pic de Baus-Manière,
Lèche la mousse de la pierre,
Ou je mourrais dans sa tanière,
Ou la Chèvre au poil roux à tes pieds bêlerait!

Je t'aime tant que si le voile
De la nuit avait une étoile
Qui te tentât; il n'est ni feu, ni torrent fou,
Ni vent que l'orage accompagne
Qui m'arrêtât dans ma campagne!
J'irais plus haut que la montagne,
Et l'étoile demain brillerait à ton cou!

Mais plus je t'admire, ô bel ange!
Et plus ma raison se dérange!...
A Vaucluse, une fois, je vis sur mon chemin
Un figuier de maigre venue,
Cramponné sur la roche nue,
Donnant une ombre plus ténue
Que celle de l'hysope ou celle du jasmin.

Un cop pèr an vers si racino
Vèn flouqueja l'oundo vesino;
E l'aubret secarous, à l'aboundouso font
Que mounto à-n-éu pèr que s'abéure,
Tant que n'en vòu, se bouto à béure...
D'acò tout l'an n'a proun pèr viéure.
Coume à l'anèu la pèiro, à iéu acò respond:

Que siéu, Mirèio, la figuiero,
E tu, la font e la fresquiero
E basto, à iéu pauret! basto, uno fes de l'an,
Que pousquèsse, à geinoui coume aro,
Me souleia i rai de ta caro!
E subre-tout de poudé 'ncaro
Te floureja li det d'un poutoun tremoulant! —

Mirèio, d'amour tresananto,
L'escoutavo... Mai éu l'aganto,
Éu l'aganto esperdu; contro soun pitre fort
L'adus esperdudo... — Mirèio!
Subran coume eiçò dins la lèio
S'entendeguè 'no voues de vièio,
Li magnan, à miejour, manjaran rèn, alor?

Dedins un pin, en grando fogo,
Un vòu de passeroun que jogo,
Emplisson, i'a de fes, d'un chamatan galoi
La vesprado que s'enfresquèiro;
Mai d'un glenaire que li guèiro
Se tout-d'un-cop toumbo la pèiro,
De tout caire, esfraia, tabouscon dins lou boi.

Une fois l'an, vers sa racine
Vient clapoter l'onde voisine,
Et ses flots abondants abreuvent l'arbrisseau.
Mais il faut, arrêt trop sévère,
Que cette eau qui le désaltère
Lui suffise une année entière...
Tout ceci me va mieux que la pierre à l'anneau :

Je suis le figuier, ô ma reine,
Et toi la fraîcheur, la fontaine;
Et puissé-je à genoux, là, comme tu m'y vois,
Une fois l'an, pas davantage,
Pauvre fou, pour calmer ma rage,
Boire aux splendeurs de ton visage,
Et d'un baiser tremblant te becqueter les doigts !

Mireille d'amour palpitante,
L'écoutait.... d'une main brûlante,
Lui la prend, éperdu, cherchant à l'amener
Contre sa poitrine... Mireille!
Fit soudain une voix de vieille
Qui vint vibrer à son oreille :
Alors! les vers à soie à midi vont jeûner!

Souvent le soir, sur un vieux chêne,
Un vol de moineaux se démène,
En cherchant bruyamment son gîte pour la nuit;
Qu'un jeune glaneur de passage
Lance un caillou dans le feuillage,
Aussitôt cesse le tapage,
Et le vol effrayé vers les coteaux s'enfuit.

Desmemouria de l'escaufèstre,
Ansin fugis pèr lou campèstre
Lou parèu amourous. Elo, de-vers lou mas,
Sènso muta, part à la lèsto,
Emé sa fueio sus la tèsto...
Éu, planta coume un sounjo-fèsto,
L'arregardo landa peralin dins l'ermas,

Ainsi, troublé par le message,
Le jeune couple se dégage
De ses doux entretiens remis à d'autres temps;
Mireille, agile et bientôt prête,
Court au mas, son sac sur la tête...
Lui, debout comme un songe-fête,
La suit des yeux, au loin, courant à travers champs!

NOTES DU CHANT DEUXIÈME

1. *Magnanarello* (Magnanarelles). On désigne par ce mot les femmes préposées à l'éducation des vers à soie, *magnan*.

2. *S'endormon di tres* (ils s'endormirent de leur troisième somme). Les vers à soie vivent à l'état de larve trente-quatre jours environ, et dans cet intervalle changent quatre fois de peau. A l'approche de chaque mue, ils s'engourdissent et cessent de manger, *dormon*. On dit *dourmi de la premiero*, *di dos*, *di tres*, *di quatre*, ce qui signifie littéralement *dormir de la première (mue)*, *des deux (mues)*, *des trois (mues)*, etc.

3. *Couquihado* (cochevis, *alauda cristata*, Lin.).

4. *Vin cue* (vin cuit), moût qu'au sortir de la fouloire on fait bouillir dans un chaudron, et qui, étant cuit à point, rappelle, après un an de bouteille, la couleur et le goût des meilleurs vins d'Espagne. Les Provençaux le boivent dans les festins, et principalement au repas de Noël.

5. *Capoun-fèr* (sacre), sacre d'Égypte (*vultur percnopterus* Gm.), oiseau de proie.

6. *Regardello* (regardelles), mets imaginaire. *Manja de regardello*, manger des yeux, mâcher à vide, comme dit Rabelais.

7. *Arescle* (cerceau qu'on adapte à la gueule d'un sac pour le tenir ouvert). On donne en général le nom d'*arescle* aux bois de fente dont on fait les sas, les cribles, les tambours, les boisseaux.

8. *Margai* (ivraie). Il s'agit de l'ivraie vivace (*lolium perenne*, Lin.), *ray-grass* des Anglais.

9. *Gregàli*, *gregau*, ou simplement *grè* (vent grec), vent du nord-est.

10. *Pivela* (fasciné). Le verbe *pivela* ou *pipa* signifie l'action, vraie ou imaginaire, par laquelle un reptile attire à lui un oiseau, et même une personne. Le peuple attribue cette attraction à une aspiration irrésistible, qui peut néanmoins être interceptée par le passage subit d'un corps étranger.

11. *La Cabro d'or* (la Chèvre d'or), trésor ou talisman que le peuple prétend avoir été enfoui par les Sarrasins sous l'un des antiques monuments de la Provence. Les uns prétendent qu'elle gît sous le mausolée de Saint-Remy, d'autres dans la grotte de Corde, d'autres sous les roches des Baux. « Cette tradition, dit George Sand (*les Visions de la nuit dans les campagnes*), est universelle ; il y a peu de ruines, châteaux ou monastères, peu de monuments celtiques qui ne recèlent leur trésor. Tous sont gardés par un animal diabolique. M. Jules Canonge, dans un charmant recueil de contes méridionaux, a rendu gracieuse et bienfaisante la poétique apparition de la Chèvre d'or, gardienne des richesses cachées au sein de la terre. »

12. *Baus-Maniero* (Bau-Manière), rocher à pic au nord de la ville des Baux. Cette localité tire son nom des escarpements qui l'entourent ; car en provençal le mot *baus* veut dire escarpement, précipice, et *Baus-Maniero*, *Baus-Besso*, sont les noms que portent encore divers quartiers du territoire des Baux.

CANT TRESEN

LA DESCOUCOUNADO

Li recordo prouvençalo. — Au Mas di Falabrego, un gai roudelet de chato descoucounon. — Jano-Mario, maire de Mirèio. — Taven, la masco di Baus. — La malo-visto. — Li descoucounarello fan, pèr passo-tèms, de *castèu en Prouvènço.* — La fièro Lauro, rèino de Pamparigousto. — Clemènço, rèino di Baus. — Lou Ventour, lou Rose, la Durènço. — Azalaïs e Vióulano. — La Court d'amour. — Lis amour de Mirèio e de Vincèn descuberto pèr Nourado. — Li galejado. — Taven la masco fai teisa li chato : l'ermitan dóu Leberoun e lou sant pastre. — Noro canto Magali.

Quand li pausito soun braveto,
Qu'à plen barrau lis óuliveto
Dins li gerlo d'argelo escampon l'òli rous,
Quand, sus li terro e dins li draio
Dóu garbejaire que varaio
Lou grand càrri reno e trantraio,
E tuerto de pertout 'mé soun front auturous;

Nus e gaiard coume un luchaire,
Quand Bacus vèn, e di chauchaire
Coundus la farandoulo i vendèmio de Crau;
E, de la caucadouiro emplido,
Quand la bevèndo benesido,
Souto li cambo enmoustousido,
Dins l'escumouso tino escapo à plen de trau,

CHANT TROISIÈME

LE DÉPOUILLEMENT DES COCONS

Les récoltes provençales. — Au Mas des Micocoules une joyeuse réunion de jeunes filles détache des rameaux les cocons des vers à soie. — Jeanne-Marie, mère de Mireille. — Taven, la sorcière des Baux. — La mauvaise œillade. — Les dépouilleuses de cocons, pour passer le temps, font des *châteaux en Provence.* — La fière Laure, reine de Pamparigouste. — Clémence, reine des Baux. — Le Ventour, le Rhône, la Durance. — Azalaïs et Violane. — La Cour d'amour. — Les amours de Mireille et de Vincent divulgués par Norade. — Raillerie des jeunes filles. — La sorcière Taven leur impose silence : l'ermite du Luberon et le saint pâtre. — Nore chante Magali.

Quand les récoltes sont honnêtes,
Qu'à pleins barils les olivettes
Épanchent l'huile rousse aux jarres du cellier ;
Quand les gerbes gisent sur place,
Et que le char qui les ramasse,
Gémit, cahote sous leur masse,
Et heurte de partout avec son front altier.

Quand des fouleurs la troupe est prête,
Que Bacchus, héros de la fête,
Les mène en farandole aux vendanges de Crau ;
Que de la fouloire profonde,
Sous leurs pieds rouges qu'il inonde,
Le moût s'écoule à pleine bonde
Dans la cuve écumante et fait le vin nouveau ;

E, clarinèu, sus li genèsto
Quand li magnan mounton en fèsto
Pèr fiela si presoun bloundinello; e que lèu
Aquéli toro mai qu'abilo
S'ensevelisson, à cha milo,
Dins si bressolo tant sutilo
Que vous sèmblon teissudo em' un rai de soulèu;

Alor, en terro de Prouvènço,
I'a mai que mai divertissènço!
Lou bon muscat de Baumo[1] e lou Ferigoulet[2]
Alor se chourlo à la gargato;
Alor se canto e l'on se trato;
Alor se vèi e drole et chato
Au son dóu tambourin fourma si vertoulet.

— Iéu claramen siéu fourtunado!
Sus mi canisso encabanado
Quéti flo de coucoun!... Un bos miéus enseda,
Un plus riche descoucounage,
L'aviéu plus vist dins lou meinage,
Vesino, dempièi moun jouine age,
Desempièi l'an de Diéu que nous sian marida. —

Dóu tèms que lou coucoun se trio,
Ansin disié Jano-Marlo,
Dóu vièi Mèste Ramoun ounourado mouié,
De Mirèio ourgueiouso maire;
E li vesino e li coumaire,
En trin de rire e de desfaire,
Èron à soun entour, dins la magnanarié.

Quand sur les genêts se déploie
La pléiade des vers à soie,
Qui montent pour filer leurs brillantes prisons;
Quand, diligent autant qu'habile,
Chaque ver s'enferme à la file,
Dans une trame si subtile
Qu'il semble qu'au soleil elle ait pris ses rayons;

Alors, en terre de Provence,
Tout est fête et réjouissance!
Le bon Muscat de Baume et le Férigoulet
Se boivent à la régalade;
Alors on chante et l'on gambade;
On entend la joyeuse aubade
Du tambourin battant sous l'air du galoubet.

— Vraiment! je suis des plus heureuses!
Et sur mes tiges plantureuses
Quels bouquets de cocons!... J'en dois faire l'aveu,
Jamais pareil décoconage
Ne s'était vu dans mon ménage,
Depuis qu'à la fleur de mon âge,
Je me suis mariée ainsi qu'il plut à Dieu.

Pendant que le cocon se trie,
Ainsi parlait Jeanne-Marie,
Du vieux maître Ramon vénérable moitié,
De Mireille orgueilleuse mère;
Autour d'elle mainte commère
Et caqueteuse et familière,
L'aidait avec l'entrain d'une bonne amitié.

Descoucounavon : elo-memo,
Mirèio, à tout moumen, i femo
Pourgié li brout d'avaus, li clot de roumanin
Ounte, à l'óudour de la mountagno,
Tant voulountié 'mé soun escagno
La noblo toro s'embaragno
Que, coume rampau d'or, n'èron clafi dedin.

— Sus l'autar de la Bono Maire [3],
Jano-Mario à si coumaire
Venié dounc, aièr, femo, anère lèu pourta
De mi brout lou plus bèu pèr dèime :
Ansin fau, tóuti li milèime ;
Car es pièi elo qu'à bèl èime
Coumando, quand ié plais, i magnan de mounta.

— Iéu, diguè Zèu dóu Mas de l'Oste,
Ai bello póu que me n'en coste !
Lou jour que tant boufavo aquéu gros Levantas,
(D'aquéu laid jour vous n'en remèmbre !)
Aviéu leissa, pèr destinèmbre,
A brand lou fenestroun dóu mèmbre...
Adès n'ai coumta vint, canela [4] sus lou jas ! —

Taven, pèr douna soun ajudo,
Peréu di Baus èro vengudo.
A Zèu Taven diguè : — Toujour, mai que li vièi,
Cresès, li jouine, de counouisse !
Mai fau que l'age nous angouisse,
Fau que l'on ploure e que l'on gouisse :
Alor, mai bèn trop tard, l'on vèi e l'on counèi !

On décoconnait : elle-même
Aux auxiliaires qu'elle aime
Mireille présentait les jets de romarin;
Odorante et saine brindille,
Qu'en filant, la noble chenille
Orne tant et tant qu'elle brille
Comme une palme d'or sortant de son écrin.

— Sur l'autel de la sainte Vierge,
Au lieu d'un bouquet ou d'un cierge,
Dit Jeanne, hier encor, j'ai pris soin de porter
De mes brindilles la plus belle;
Ce soin m'est doux, j'y suis fidèle;
Car, somme toute, c'est bien elle
Qui parle aux vers à soie et leur dit de monter.

— Moi, dit Iseult du Mas de l'Hôte,
J'ai commis une grande faute!
Le jour que tant soufflait l'autan impétueux,
(De l'oublier que Dieu me garde!)
Pour n'avoir pas clos, par mégarde,
La fenêtre de ma mansarde,
Je viens d'en compter vingt aussi blancs que des œufs! —

Taven des Baux, qui donnait l'aide,
Dit alors : La leçon est raide!
Mais vous la méritez en croyant tout savoir!
Apprenez donc que la science
Ne vient que par l'expérience,
Et qu'il est tard, quand on commence
A pouvoir se flatter de connaître et de voir!

Vàutri, li femo tartavello,
Se l'espelido parèis bello,
Lèu-lèu que pèr carriero anas en bardouiant :
I'a mi magnan qu'es pas de crèire
Coume soun bèu! Venès lèi vèire!
L'Envejo rèsto pas à rèire :
Darrié vous à la chambro escalo en remoumiant.

— Fan gau! te dira la vesino;
Es bèn tout clar qu'as ta crespino[5] !
Mai tant lèu de contro elo auras vira lou pèd,
Te ié dardaio, l'envejouso,
Uno espinchado verinouso
Que te li brulo e te li nouso!...
Es l'auro, dirés pièi, que me lis engipè[6]!

— Dise pas qu'acò noun ié fague,
Respoundè Zèu. Coume que vague,
Poudiéu bèn, aquéu jour, barra moun fenestroun
— Di verinado que l'iue lanço,
Quand dins la tèsto briho e danso,
Faguè Taven, n'as dounc doutanço?...
E sus Zèu entremen mandavo d'iue feroun.

— Oh! pau-de-sèn qu'emé l'escaupre
Furnant la mort, creson de saupre
La vertu de l'abiho e lou secrèt dóu mèu!
Quau t'a pas di que, davans terme,
Pòu, un regard lusènt e ferme,
Dóu femelan torse lou germe,
Di vaco poussarudo agouta li mamèu!

Vous autres, femmes sans cervelle,
Si l'éclosion paraît belle,
Dans tous les carrefours vous allez babillant :
Mes vers à soie! Oh! de la vie
Je n'en eus tant! J'en suis ravie;
Venez donc les voir! Et l'Envie
Vous suit dans l'escalier et monte en grommelant.

— Qu'ils sont beaux! dira ta voisine,
Tu naquis avec la crépine,
C'est évident! Et puis, quand nul ne la verra,
Le front en dessous, l'envieuse
Darde une œillade venimeuse,
Qui te les noue ou te les creuse!...
Et tu diras après: le vent me les plâtra!

— Moi, je n'exclus aucun système,
Répondit Iseult, tout de même,
En fermant sa fenêtre on se garantit mieux!
— Du maléfice que l'œil lance,
Quand sous les cils il se balance,
Tu doutes donc? Quelle ignorance!
Et Taven en parlant la dévorait des yeux!

— Insensé, qui pour sonder l'être
Fouille la mort et croit connaître
La vertu de l'abeille, et le secret du miel!
Mais ne sais-tu pas qu'avant terme,
Un seul regard, luisant et ferme,
Des femmes peut tordre le germe,
Dénaturer le lait et le changer en fiel!

Is auceloun vèn la mascoto,
Rèn qu'à l'aspèt de la machoto;
Au regard de la serp degoulon tout-d'abord
Lis auco,... e souto l'iue de l'ome,
Tu, vos qu'un verme noun s'endrome?...
Mai, contro l'iue dóu juvenome,
Quand trespiro l'amour, la flamo, o l'estrambord,

Mounte es la chato proun savènto
Pèr s'apara? — Quatre jouvènto
Leissèron de si man escapa li coucoun : —
Que fugue en jun, fugue en óutobre,
Toun aguïoun fau toujour qu'obre,
Que! ié cridèron, vièi coulobre!
Li drole?... digo-ié qu'avançon un brigoun!

Noun! venié la gaio ninèio,
N'en voulèn ges! parai, Mirèio?
— Se descoucouno pas, faguè, tóuti li jour :
Sabe une fiolo, dins l'estivo,
Qu'anas trouva fort agradivo...
E Mirèio, despachativo,
Davalo dins lou mas escoundre sa roujour.

— Bèn! iéu, mi bono, siéu bèn pauro!
Acoumencè la fièro Lauro.
Mai se, d'escouta res, iéu, l'aviéu envela,
Quand lou rèi de Pamparigousto [7]
De sa man me farié soumousto,
Sarié moun chale, ma coungousto,
De lou vèire sèt an à mi pèd barbela!

Le seul aspect de la chouette
Aux oisillons tourne la tête ;
Au regard du serpent l'aigle tombe du ciel,...
Et tu voudrais qu'une chenille
Au regard de l'homme qui brille
Pût résister ?... O pauvre fille !
Quand l'œil d'un amoureux lance son trait mortel,

La vierge ne peut se défendre... —
Quatre fillettes au cœur tendre
Laissèrent de leurs mains échapper les cocons;
Mais bientôt reprenant leur œuvre :
— Faudra-t-il donc, vieille couleuvre,
Que sans cesse ton dard manœuvre !
Les garçons te font peur ?... Qu'ils viennent, les garçons !

Pas une ici ne les redoute;
L'amour vaut moins cher qu'il ne coûte;
Mireille, qu'en dis-tu ? — Je dis que toute ardeur
S'éteint, si rien ne la réveille ;
Et je cours prendre une bouteille
Dont la liqueur fera merveille...
A ces mots, elle fuit pour cacher sa rougeur...

Et comme on devisait encore,
Ainsi parla la fière Laure :
— Je suis pauvre, mais si, de n'avoir pas d'époux
J'avais fait vœu, le roi de France
Viendrait m'offrir son alliance,
Que ma plus douce jouissance
Serait de le laisser sept ans à mes genoux !

— Iéu noun ! aqui diguè Clemènço.
Se quauque rèi, pèr escasènço,
De iéu veni' amourous, pòu arriba bessai,
Subre-tout s'èro jouine e lèri
E lou plus bèu de soun empèri,
Que, sènso tant de refoulèri,
Me leissèsse pèr éu mena dins soun palai.

Mai uno fes que m'aurié messo
Emperairis e segnouresso,
Emé capo ufanouso, à papàrri d'orfré,
Em' autour de ma tèsto caudo
Uno courouno qu'esbrihaudo,
Rèn que de perlo e d'esmeraudo,
M'envendriéu, iéu la rèino, i Baus, moun paure endré !

Di Baus fariéu ma capitalo !
Sus lou roucas que iuei rebalo,
De nòu rebastiriéu noste vièi castelas :
I'apoundriéu uno tourrello
Qu'emé sa pouncho blanquinello
Ajougneguèsse lis estello !
E pièi, quand voudriéu un pauquet de soulas,

Au tourrihoun de ma tourriho,
Sènso courouno ni mantiho,
Souleto emé moun prince amariéu d'escala.
Souleto em' éu, sarié, ma fisto !
Causo de bon e de requisto
Peralin de perdre sa visto,
Contro lou releisset, couide à couide apiela !

— Pas moi ! reprit alors Clémence,
Et si le roi, par occurrence,
De mes faibles appas devenait amoureux,
Surtout s'il était galant homme,
Et le plus beau de son royaume,
Ah ! pour le coup, vous verriez comme
Je serais bientôt prête à me rendre à ses vœux.

Mais du jour où je serais reine,
Impératrice et souveraine,
Sous mon manteau de pourpre, en mes riches lambris,
Lorsque j'aurais ceint la couronne,
Qui d'or et de rubis rayonne,
Fuyant l'ivresse qu'elle donne,
Je reviendrais aux Baux, mon pauvre et beau pays !

Les Baux seraient ma capitale !
Sur leur roche monumentale,
Ma main rebâtirait leur noble et vieux château ;
Fendant l'air, attirant la vue,
Une tourelle à flèche aiguë
Irait se perdre dans la nue !
Et puis, de temps en temps, sur le donjon nouveau,

Sans diadème, sans mantille,
Sous mes habits de jeune fille,
J'aimerais à monter avec mon amoureux...
Quel plaisir ! Quelle jouissance,
Tout seuls, coude à coude, en silence,
Suspendus sur le vide immense,
Vers l'horizon au loin de promener ses yeux !

De vèire en plen, fasié Clemènço,
Moun gai reiaume de Prouvènço
Coume un claus d'arangié davans iéu s'espandi;
E sa mar bluio estalouirado
Souto si colo e si terrado,
E li grand barco abandeirado,
Poujanto à plen de velo i pèd dóu Castèu d'I;

E Ventour [8] que lou tron labouro,
Ventour que, venerable, aubouro
Subre li mountagnolo amatado souto éu,
Sa blanco tèsto fin qu'is astre,
Coume un grand e vièi baile-pastre
Qu'entre li fau e li pinastre,
Couta 'mé soun bastoun, countèmplo soun vaciéu;

E lou Rose, ounte tant de vilo
Pèr béure vènon à la filo
En risènt e cantant s'amourra tout-de-long,
Lou Rose, tant fièr dins si ribo,
E qu'Avignoun tant-lèu arribo,
Counsènt pamens à faire gibo,
Pèr veni saluda Nosto-Damo de Dom;

E la Durènço, aquelo cabro,
Alandrido, feroujo, alabro,
Que rousigo en passant e cade e rebaudin,
Aquelo chato boulegueto
Que vèn dóu pous 'mé sa dourgueto,
E que degaio soun eigueto
En jougant 'mé li chat que trovo pèr camin.

De voir, dans sa magnificence,
Mon gai royaume de Provence
S'étendre et caresser mon regard attentif;
Sa mer bleue aux splendeurs lointaines,
Et ses collines et ses plaines,
Et ses navires par centaines
Cinglant à pleine voile autour du château d'If;

Le Ventour que la foudre assiége,
Et dont le front couvert de neige,
Bien au-dessus des monts courbés sous son niveau,
Va se perdre dans les nuages;
Tel qu'un pasteur des anciens âges,
A travers les hêtres sauvages,
Debout, bâton planté, contemple son troupeau;

Le Rhône, fier même à sa source,
Dont les flots baignent, dans leur course,
Tant de belles cités, qui fond sur Avignon,
Et qu'aux abords de cette ville,
On voit, vers la plaine fertile,
S'infléchir en courbe docile,
Pour aller saluer Notre-Dame de Dom;

La Durance capricieuse,
Qui, dans sa carrière orageuse,
Déracine l'osier, abat le romarin,
Comme une folle jeune fille,
Revenant du puits, éparpille
L'eau de sa cruche qui vacille,
Et joue avec les gars qu'elle trouve en chemin.

Tout en disènt eiçò, Clemènço,
La gènto rèino de Prouvènço,
Quitè sa cadiereto, e dins lou canestèu
Anè veja sa faudadouno.
Azalaïs, bruno chatouno,
Emé Vióulano e sa bessouno
(Que si gènt d'Estoubloun menavon lou castèu),

Azalaïs [9], bruno chatouno,
Emé Vióulano sa bessouno,
Au Mas di Falabrego ensèn venien souvènt.
L'Amour, aquéu terrible glàri
Qu'is amo tèndro e nouvelàri
Se plais qu'à faire de countràri,
I'avié douna d'ardour pèr lou meme jouvènt.

Azalaïs levè la tèsto :
— Fiheto, perqué sian en fèsto,
Meten, dis, qu'à moun tour fugue la rèino, iéu!
E que Marsiho emé si velo,
E la Cióutat, que ris em' elo,
Emé Seloun e sis amelo,
Bèu-Caire emé soun Prat, tout açò fugue miéu!

— Damiseleto e bastidano,
D'Arle, di Baus, de Barbentano,
Diriéu, à moun palais landas coume d'aucèu!
Vole chausi li sèt pu bello,
E pesaran dins l'archimbello
L'amour que troumpo o que barbèlo...
Gaiamen, tóuti sèt, venès teni counsèu!

Tout en parlant ainsi, Clémence,
La gente reine de Provence,
Quitte sa chaise et va vider son corbillon.
Azalaïs la pastourelle
Avait Violane auprès d'elle ;
L'une de l'autre était jumelle,
(Leurs parents cultivaient la terre d'Estoublon).

Azalaïs la pastourelle,
Et Violane sa jumelle,
Venaient souvent jaser chez le père Ramon ;
L'amour qui fait tout par caprice,
Chez qui tout est ruse et malice,
Avait, par surcroît d'artifice,
Enflammé les deux sœurs pour le même garçon.

Azalaïs leva la tête :
— Admettons, pour combler la fête,
Dit-elle, qu'à mon tour je sois femme d'un roi !
Que Marseille et sa Canebière,
Toulon et sa rade guerrière,
Salon, la belle jardinière,
Et Beaucaire et son Pré, tout cela soit à moi !

— O vous, dirais-je, dont on parle,
Filles des Baux ou filles d'Arle,
Venez dans mon palais que dore le soleil ;
Je veux qu'il s'y tienne audience ;
Que l'amour vrai, que l'inconstance
Y soient pesés à la balance...
Sept, prises parmi vous, formeront le conseil.

Ni'a pas pèr èstre maucourado,
Se i'a 'n parèu que bèn s'agrado,
Que, la mita dóu tèms, noun posque s'aparia?
Mai iéu, Azalaïs la rèino,
Dins moun empèri, malapèino!
De quauco injusto e laido gèino
Se jamais un parèu se vèi countraria,

An tribunau di sèt chatouno
Trouvara lèi que ié perdouno!
Pèr jouièu o pèr or, de sa raubo d'ounour
Quau fara pache, à sa mestresso
Quau fara 'scorno vo treitesso,
Au tribunau di sèt beilesso
Trouvaran lèi terriblo e venjanço d'amour!

E quand pèr uno se rescontro
Dous calignaire; vo, pèr contro,
Quand se vèi dos chatouno amourouso que d'un,
Vole que lou counsèu designe
Quau mies ame, quau mies caligne,
E d'èstre ama quau es pu digne...
Enfin, e pèr coumpagno au bèu damiselun,

Sèt felibre vole que vèngon;
E, 'mé de mot que s'endevèngon,
E mounte enaussaran lou noble roudelet,
Vole qu'escrigon sus de rusco
O sus de fueio de lambrusco
Li lèi d'amour; e tau di brusco
Lou bon mèu coulo, tau van coula si coublet.

N'est-ce pas chose désolante,
Que souvent, malgré leur attente,
Deux cœurs faits pour s'aimer ne puissent pas s'unir?
Eh bien! je jure, moi, la reine,
Que si jamais, dans mon domaine,
Un couple que l'amour enchaîne
Voit briser sans raison ses rêves d'avenir,

A la Cour rendant sa sentence
Il trouvera loi de clémence.
Pour or ou pour joyau, de sa robe d'honneur
Qui fera pacte; à son amante
Qui fera trahison sanglante;
Dans sa justice intelligente
La Cour le frappera de la loi de rigueur.

Qu'une même fille convienne
A deux garçons, ou qu'il advienne
Que deux filles aient l'œil sur le même garçon;
Il faudra qu'à tel ou tel signe
La Cour reconnaisse et désigne
Le plus aimable et le plus digne...
Enfin, pour rehausser l'éclat de ma maison,

J'y veux amener sept poètes,
Qui, de myrtes ornant leurs têtes,
Aux arrêts de la Cour unissent leurs chansons,
Et qui, sur l'écorce des hêtres,
De l'amour, dans leurs jeux champêtres,
Gravent les lois, en toutes lettres;
Le miel ne sera pas plus doux que leurs leçons!

Antan, di pin souto lou tèume,
Ansin Faneto de Gantèume [10]
Devié parla segur, quand soun front estela
De Roumanin e dis Aupiho
Enluminavo li mountiho ;
Ansin la Coumtesso de Dio [11],
Quand tenié court d'amour, segur devié parla.

Mai, à sa man tenènt un flasco,
Bello coume lou jour de Pasco,
Dins la chambro di femo, en aquéu tèms d'aqui,
Mirèio èro tourna vengudo :
— An, se fasian uno begudo!
Acò 'sgaiejo la batudo,
Faguè ; femo, aparas, avans de persegui. —

E dóu flasquet bèn garni d'aufo,
La liquoureto que rescaufo,
Dins la tasso, à-de-rèng, raiè coume un fiéu d'or.
— Iéu l'ai facho, aquelo menèstro,
Diguè Mirèio ; s'amajèstro
Quaranto jour sus la fenèstro,
Pèr fin que lou soulèu n'adoucigue lou fort.

I'a de tres erbo de mountagno ;
E lou sumoustat que li bagno
N'en gardo uno sentour qu'embaimo l'estouma.
— Mai, que ! Mirèio, — veici qu'uno
Vèn à-n-aquesto, — ve, chascuno,
Se quauque jour èro en fourtuno,
Nous a di ço que, rèino, aurié lou mai ama ;

Ainsi, sur les vertes collines,
De Romanin dans les Alpines,
Fanette de Gantelme a dû souvent parler;
Et tel est aussi le langage
Que sans doute, dans son jeune âge,
Aux Cours d'amour du voisinage,
La comtesse de Die aimait à moduler.

Mais, pendant ce temps-là, Mireille
Arrive, montrant la bouteille
Qu'aux rayons du cellier elle vient de choisir;
Et vive, et gaie, et sémillante,
A tout verre qui se présente
Verse la liqueur enivrante,
Qu'on célèbre à la ronde et qu'on boit à plaisir.

Et de la bouteille épuisée
Quand toute la liqueur rosée,
Goutte à goutte, eut passé dans chaque verre plein :
— C'est moi, dit-elle, qui l'ai faite;
Il faut, pour qu'elle soit parfaite,
La laisser, pendant qu'on l'apprête,
Quarante jours entiers exposée au serein;

Trois fines herbes de montagne,
Qu'un clou de girofle accompagne,
Lui donnent le parfum qui réchauffe le cœur.
— C'est fort bien, dit alors Norade,
Venant de boire sa rasade,
Mais tout à l'heure, en sa ballade,
Chacune a dit ici son rêve de bonheur;

Tu peréu, digo lèu, Mirèio,
Digo-nous tambèn toun idèio!
— Que voulès que vous digue?... Urouso emé mi gènt,
A noste mas de Crau countènto,
I'a pas rèn autre que me tènto.
— Ah! faguè 'lor uno jouvènto,
Verai, ço que t'agrado es ni d'or ni d'argènt!

Mai, un matin, iéu m'ensouvène...
(Perdouno-me, se noun lou tène,
Mirèio!), èro un dimars; veniéu de buscaia;
Coume anave èstre à la Crous-Blanco,
Emé moun fais de bos sus l'anco,
T'entre-veguère, dins li branco,
Que parlaves em' un, proun escarrabiha!....

— Quau? quau? cridèron. De mounte èro?
— Emé lis aubre de la terro,
Nourado respoundè, destriave pas bèn;
Mai, se noun troumpo lou parèisse,
Me semblè bèn de recounèisse
Aquéu que li panié saup tèisse,
Aquéu Valabregan que ié dison Vincèn.

— Oh! la capouno, la capouno!
Esclafiguèron li chatouno.
Avié 'nvejo, parèis, d'un poulit gourbelin.
E i'a fa 'ncrèire au panieraire
Que lou voulié pèr calignaire!
Oh! la pu bello dóu terraire
Qu'a chausi pèr galant Vincèn lou rampelin!

Mireille, de ta préférence
Fais-nous aussi la confidence !
— Près d'une mère tendre et d'un père indulgent,
A notre mas de Crau, contente,
Rien autre au monde ne me tente.
— Oh ! toi ! reprit l'impertinente,
Ce qui te plaît le plus n'est ni d'or ni d'argent !

Un matin, je me le rappelle...
(Et, malgré moi, je le révèle),
Je revenais du bois, c'était jour de mardi ;
Comme j'arrive à la Croix-Blanche,
Avec mon fagot sur la hanche,
Je te vis derrière une branche,
Avec un beau jeune homme et pas mal dégourdi!...

— Qui donc? qui donc? crièrent-elles.
— Songez que les feuilles nouvelles
Me gênaient, dit Norade, et qu'à peine en passant
Je l'ai vu; mais, à sa tournure,
J'ai reconnu, je m'en crois sûre,
Ce jeune homme, brun de figure,
Qui tresse des paniers et qu'on nomme Vincent.

— Oh ! la coquette ! Oh ! la friponne !
Sans doute, que Dieu lui pardonne !
Sans doute pour avoir de plus jolis paniers,
Au vannier elle en fit accroire...
Voyez donc la plaisante histoire !
La plus belle du territoire,
Qui prend pour amoureux Vincent le va-nu-pieds !

E la galejavon. Tout-d'uno,
E sus la caro de caduno
Permenant tout au tour un regard de galis :
Malavalisco vàutri, pèco!
Faguè Taven. Que la Roumèco [12]
Vous rendeguèsse tóuti mèco!
Passarié lou bon Diéu dins soun camin d'Alis,

Que se n'en trufarien, esturto!
D'aquéu Vincèn, à touto zurto,
Es bèu, parai? de rire!... E sabès ço que tèn,
Paure que paure?... Ausès l'ouracle :
Meme davans soun tabernacle,
Diéu, uno fes, moustrè miracle!
Vous lou pode afourti, s'èi passa de moun tèm.

Èro un pastre : touto sa vido,
L'avié viscudo assóuvagido,
Dins l'aspre Leberoun [13], en gardant soun avé.
Enfin, de-vers lou cementèri
Sentènt plega soun cors de fèrri,
A l'ermitan de Sant-Ouquèri
Vouguè se counfessa, coume èro soun devé.

Soul, esmarra dins la Vau-Masco [14],
Desempièi si proumiéri pasco,
Dins glèiso ni capello avié plus mes li pèd;
l'avié passa de la memòri
Meme sis ouro!... De sa bòri
Éu mountè dounc à l'ermitòri,
E davans l'ermitan jusqu'au sòu se courbè.

Et comme pluie ou comme grêle,
Les traits railleurs fondaient sur elle ;
Quand lançant tout autour un regard de travers
Taven leur dit : — Filles maudites !
Pour tous les ragots que vous fîtes,
Que vos lèvres soient interdites !
Passerait le bon Dieu dans les cieux entr'ouverts,

Qu'elles s'en moqueraient, les folles !
Voilà qu'en vos propos frivoles
Vous raillez sans merci ce malheureux Vincent !...
Qui le connaît ?... Oyez l'oracle :
A deux pas de son tabernacle,
Une fois Dieu fit un miracle !
Je puis vous l'affirmer, le fait est tout récent.

C'était un pâtre : pauvre hère,
Qui vécut toujours solitaire,
En gardant son troupeau dans l'âpre Luberon ;
Quand la vague odeur de la bière
Lui vint du fond du cimetière,
Songeant à son heure dernière,
Comme tous, il voulut implorer son pardon.

Or, depuis sa plus tendre enfance,
Perdu dans l'ombre et le silence,
Dans église ou chapelle il n'était plus entré ;
Tout ce qu'un bon chrétien doit croire
Avait fui loin de sa mémoire !...
Pourtant il gagne l'oratoire
De Saint-Eucher, et tombe aux pieds de son curé.

— De que vous acusas, moun fraire?
Digué lou capelan. — Pecaire!
Respoundeguè lou vièi, iéu m'acuse qu'un cop
Dins moun troupèu, un galapastre
(Qu'es un aucèu ami di pastre)
Voulastrejavo... Pèr malastre
Tuère em'un caiau lou paure guigno-co!

— Se noun lou fai à bèl esprèssi,
Aquel ome dèu èstre nèsci!
Pensè l'ermito... E lèu roumpènt la counfessioun :
— Anas penja su 'quelo barro,
Ié fai en estudiant sa caro,
Voste mantèu, que iéu vau aro,
Moun fraire, vous douna la santo assoulucioun.

Aquelo barro que lou prèire,
Pèr lou prouva, ié fasié vèire,
Èro un rai de soulèu que toumbavo en galis
Dins la capello. — De sa jargo
Lou bon vièi pastre se descargo,
E, creserèu, en l'èr la largo...
E la jargo tenguè, pendoulado au rai lisc!

— Ome de Diéu! cridè l'ermito...
E tout-d'un-tèms se precepito
I geinoui dóu sant pastre, en plourant soun sadou :
— Iéu, se pòu-ti que vous assòugue?
Ah! de mis iue que l'aigo plòugue,
E sus iéu vosto man se mòugue,
Que vous sias un santas, e iéu un pecadou!

— Accusez vos fautes, mon frère,
Dit l'ermite. — Voici, mon père,
Ce dont je me confesse : Un jour dans mon troupeau
Arrive une bergeronnette
Oiseau propice à la houlette;
Horreur! pendant qu'elle volette.
J'ai, d'un coup de caillou, tué le pauvre oiseau.

— Vraiment! ou cet homme plaisante
Ou sa raison est chancelante!
Pensa le chapelain, qui, pour voir de plus près,
Si c'était bêtise ou malice,
Lui dit: A cette perche lisse,
Allez pendre votre pelisse,
Car je vais vous bénir et vous absoudre après.

Or, cette perche imaginaire
N'était qu'un beau rayon solaire
Qui du haut du vitrail tombait obliquement.
Plein de foi, le pâtre s'avance
Saisit sa pelisse et l'y lance....
Et la pelisse, en récompense,
Demeure suspendue à son rayonnement.

— Homme de Dieu! cria l'ermite,
Qui tout ému se précipite
Aux pieds du pauvre pâtre, en pleurant de tout cœur:
Puis-je encor faire mon office!
Que de larmes mon œil s'emplisse,
Et que votre main me bénisse!
Car vous êtes un saint, moi je suis un pécheur.

E Taven finiguè soun dire.
I chato avié coupa lou rire.
— Acò mostro, Laureto alor ajustè 'nsin,
Acò mostro, e noun lou countèsti,
Que noun fau se trufa dóu vièsti,
E que de tout péu bono bèsti...
Mai, chato, revenen. Coume un gran de rasin,

Nosto jouineto majouralo,
Ai vist que venié vermeialo,
Tant lèu que de Vincèn lou dous noum s'èi ausi;...
I'a mai que mai!... Vejan! poulido,
Quant durè de tèms la culido?
En estènt dous, l'ouro s'óublido,
Es que! 'mé 'n calignaire, avès toujour lesi!...

— Travaias, descoucounarello!
N'i'a panca proun, galejarello?
Mirèio respoundè; farias dana li sant!
Oh! dis, mai vès! pèr vous counfoundre,
Pu lèu que de me vèire apoundre
A-n-un marit, me vole escoundre
En un couvènt de mourgo, à la flour de mis an.

— Tan-deran-lan! tan-deran-lèron!
Tóuti li chato ensèn cantèron.
Anen! eiçò sara la bello Magali,
Magali, que, dóu grand esglàsi
Qu'avié pèr l'amourous estàsi,
En Arle au couvènt de Sant-Blàsi,
Touto vivo, amè mai courre s'enseveli.

Taven finit là son histoire...
Un frisson gagna l'auditoire.
— Ceci prouve, dit Laure, et ne le nions pas,
Que l'habit ne fait pas le moine,
Et qu'au plus maigre patrimoine
Tout champ peut donner bonne avoine...
Mais, filles, revenons, revenons sur nos pas;

Au seul nom de Vincent, Mireille
A pris une teinte vermeille...
Je l'ai vu, ceci cache un mystère profond...
Etait-il tard, voyons, jolie,
Quand la cueillette fut finie?
Lorsqu'on est deux, l'heure s'oublie!
Avec un amoureux le temps n'est jamais long!...

— Mais, travaillez donc, paresseuses!
Cessez surtout d'être railleuses,
Dit-elle; vos propos feraient damner les saints!
Eh bien! que ceci vous confonde;
Sachez qu'avant que je réponde
A l'amour d'un homme en ce monde,
Le cloître pourrait bien servir d'autres desseins.

— Tra la la la! Que vous en semble!
Répètent les filles ensemble;
Elle veut imiter la belle Magali,
Qui ne devait jamais se rendre,
Qui, plutôt que de laisser prendre
Son cœur par un sentiment tendre,
Aima mieux au couvent le voir enseveli.

Noro, an! d'aut! tu que tant bèn cantes,
Tu que, quand vos, l'ausido espantes,
Canto-ié Magali, Magali qu'à l'amour
Escapavo pèr milo escampo,
Magali que se fasié pampo,
Aucèu que volo, rai que lampo,
E que toumbè pamens, amourouso à soun tour.

— *O Magali, ma tant amado!...*
Coumencè Noro; e l'oustalado
A l'obro redoublè de gaieta de cor;
E coume, quand d'uno cigalo
Brusis la cansoun estivalo,
En Cor tóuti reprenon, talo
Li chatouno au refrin partien tóutis en Cor.

MAGALI

O Magali, ma tant amado,
Mete la tèsto au fenestroun!
Escouto un pau aquesto aubado
De tambourin e de vióuloun.

Es plen d'estello, aperamount
L'auro es toumbado,
Mai lis estello paliran,
Quand te veiran.

Allons, allons, gentille Nore,
Toi, dont la voix est si sonore,
Chante-lui Magali, Magali qu'à l'amour
On croyait à jamais rebelle ;
Qui, pour mieux fuir son étincelle,
Trouvait toujours ruse nouvelle,
Et qui tomba pourtant amoureuse à son tour.

— *O Magali, ma tant aimée!...*
Nore entonne, et la maisonnée
Redouble pour l'ouvrage et d'entrain et de cœur;
Et, comme aux champs, quand la cigale
Agite sa frêle cymbale,
Le chœur suit; d'une ardeur égale,
Les filles au refrain partaient toutes en chœur.

MAGALI

O Magali, ma tant aimée!
Ecoute un peu mon gai refrain;
Parais! et tu seras charmée,
Du son joyeux du tambourin.

D'étoiles d'or, le ciel est plein,
L'onde est calmée;
Mais quand les astres te verront,
Ils pâliront.

— Pas mai que dóu murmur di broundo
De toun aubado iéu fau cas!
Mai iéu m'envau dins la mar bloundo
Me faire anguielo de roucas.

— O Magali, se tu te fas
Lou pèis de l'oundo,
Iéu, lou pescaire me farai,
Te pescarai!

— Oh! mai, se tu te fas pescaire.
Ti vertoulet quand jitaras,
Iéu me farai l'aucèu voulaire,
M'envoularai dins li campas.

— O Magali, se tu te fas
L'aucèu de l'aire,
Iéu lou cassaire me farai,
Te cassarai.

— I perdigau, i bouscarido,
Se vènes, tu, cala ti las,
Iéu me farai l'erbo flourido
E m'escoundrai dins li pradas.

— O Magali, se tu te fas
La margarido,
Iéu l'aigo lindo me farai,
T'arrousarai.

— Pas plus qu'un autre bruit du monde,
Tes chants ne peuvent me toucher;
Et je m'en vais dans la mer blonde
Me faire anguille de rocher.

— O Magali, si tu te fais
Poisson de l'onde,
De l'onde j'irai m'approcher
Pour te pêcher!

— Si je te vois sur le rivage
Voulant me prendre dans tes rets,
Je deviendrai l'oiseau sauvage
Qui vit à l'ombre des forêts.

— O Magali, si tu te fais
Oiseau volage,
Au bois, tu me verras passer
Pour te chasser.

— Si jamais de l'oisellerie
Je vois les engins préparés,
Je deviendrai l'herbe fleurie
Qui forme le tapis des prés.

— O Magali, si tu te fais
Verte prairie,
Eau vive, j'irai m'épuiser
A t'arroser.

— Se tu te fas l'eigueto lindo,
Iéu me farai lou nivoulas,
E lèu m'enanarai ansindo
A l'Americo, perabas !

— O Magali, se tu t'envas
Alin is Indo,
L'auro de mar iéu me farai,
Te pourtarai !

— Se tu te fas la marinado,
Iéu fugirai d'un autre las :
Iéu me farai l'escandihado
Dóu grand soulèu que found lou glas !

— O Magali, se tu te fas
La souleiado,
Lou verd limbert iéu me farai,
E te béurai !

— Se tu te rèndes l'alabreno
Que se rescound dins lou bartas,
Iéu me rendrai la luno pleno
Que dins la niue fai lume i masc !

— O Magali, se tu te fas
Luno sereno,
Iéu bello nèblo me farai,
T'acatarai.

— Si tu te fais l'onde limpide,
Nuage, moi, je deviendrai,
Et là-bas, loin, dans la Floride,
Par le ciel bleu je m'en irai !

— O Magali, si tu te fais
Nuage humide,
Vent doux, j'irai me délecter
A te porter !

— Si tu te fais brise légère,
Je fuirai d'un autre côté,
Je serai la brillante sphère
Du grand soleil qui luit l'été !

— O Magali, si tu te fais
Rayon solaire,
En lézard je m'allongerai,
Je te boirai !

— Si ton astuce se promène
En lézard vert dans les halliers,
Moi, je serai la lune pleine,
Qui la nuit guide les sorciers !

— O Magali, si tu te fais
Lune sereine,
Je deviendrai brouillard léger
Pour t'ombrager.

— Mai se la nèblo m'enmantello,
Tu, pèr acò, noun me tendras;
Iéu, bello roso vierginello,
M'espandirai dins l'espinas!

— O Magali, se tu te fas
La roso bello,
Lou parpaioun iéu me farai,
Te beisarai.

— Vai, calignaire, courre, courre!
Jamai, jamai m'agantaras.
Iéu, de la rusco d'un grand roure
Me vestirai dins lou bouscas.

— O Magali, se tu te fas
L'aubre di moure,
Iéu lou clot d'èurre me farai,
T'embrassarai!

— Se me vos prene à la brasseto,
Rèn qu'un vièi chaine arraparas...
Iéu me farai blanco moungeto
Dóu mounastié dóu grand Sant Blas!

— O Magali, se tu te fas
Mounjo blanqueto,
Iéu, capelan, counfessarai,
E t'ausirai!

— Si tu te fais la brume pâle,
Pour voiler mon disque argenté,
Moi, d'une rose virginale
J'aurai l'odeur et la beauté !

— O Magali, si tu te fais
Fleur du Bengale,
Papillon, j'irai m'y poser
Pour te baiser.

— Oh! vole, vole à perdre haleine!
Ton vol sera désespéré;
Car de l'écorce d'un grand chêne
Au bois je me revêtirai.

— O Magali, si tu te fais
Yeuse ou frêne,
Moi, lierre, au pied, j'irai pousser,
Pour t'embrasser!

— Si le lierre vers moi se penche,
Croyant m'enlacer à son gré,
Sous un long voile, un beau dimanche,
J'entre au couvent de Saint-André!

— O Magali, si tu te fais
Nonnette blanche,
Moi, prêtre, je confesserai,
Je t'entendrai!

Aqui li femo ressautèron;
Li rous coucoun di man toumbèron...
E cridavon à Noro : Oh ! digo, digo pièi
Ço que fague, 'n estènt moungeto,
Magali, que deja, paureto !
S'èi facho roure emai flooureto,
Luno, soulèu e nivo, erbo, auceloun e pèi.

— De la cansoun, reprenguè Noro,
Vous vau canta ço que demoro.
N'erian, se m'ensouvèn, au rode ounte elo dis
Que dins la clastro vai se traire,
E que respond l'ardènt cassaire
Que i' intrara pèr counfessaire...
Mai d'elo tourna-mai ausès l'entravadis :

— Se dóu couvènt passes li porto,
Tóuti li mounjo trouvaras
Qu'à moun entour saran pèr orto,
Car en susàri me veiras !

— O Magali, se tu te fas
La pauro morto,
Adounc la terro me farai,
Aqui t'aurai !

Ici les femmes se pâmèrent;
Les cocons roux leur échappèrent...
Et toutes s'écriaient : Mais dis-nous, sans retard,
Ce que fit, derrière sa grille,
Magali, cette pauvre fille,
Qui tour à tour, fut rose, anguille,
Lune, soleil, nuage, oiseau, lierre ou lézard.

— De la chanson, répliqua Nore,
Il reste peu de chose encore;
J'en étais, je crois bien, à ce couplet qui dit
Que Magali se fait nonnette,
Pour échapper, sous sa cornette,
A son amoureux qui la guette...
Voici quel fut enfin le moyen qu'elle prit :

— Si tu franchis la sombre porte
Du monastère reculé,
Les nonnes t'y feront escorte
Autour de mon cercueil scellé!

— O Magali, si tu te fais
La pauvre morte,
Moi, la terre je deviendrai,
Là, je t'aurai!

— Aro coumence enfin de crèire
Que noun me parles en risènt:
Vaqui moun aneloun de vèire
Pèr souvenènço, o bèu jouvènt!

— O Magali, me fas de bèn!...
Mai, tre te vèire,
Ve lis estello, o Magali,
Coume an pali [15]!

Noro se taiso; res mutavo.
Talamen bèn Noro cantavo,
Que lis autro, enterin, d'un clinamen de front
L'acoumpagnavon, amistouso,
Coume li mato de moutouso
Que, penjouleto e voulountouso,
Se laisson ana 'nsèmble au courrènt d'uno font.

— Oh! lou bèu tèms que fai deforo!
En acabant ajustè Noro...
Mai deja li segaire, à l'aigo dóu pesquié,
De si daioun lavon la goumo...
Cuei-nous, Mirèio, quàuqui poumo
Di sant-janenco, e 'mé 'no toumo
Nautre anaren gousta sout li falabreguié.

— Tu ne deviendras pas la terre,
Car je vais me rendre à tes vœux;
Voici mon annelet de verre,
Pour souvenir, bel amoureux!

— O Magali, je suis heureux!...
Mais toi, sois fière!
Car, les étoiles ont pâli,
Vois! Magali!

Nore se tut; tout fit silence.
Le front des filles en cadence,
Pendant qu'elle chantait, d'un léger penchement
Semblait lui battre la mesure;
Telle la verte chevelure
Du souchet sur une onde pure,
Ondule avec ses plis et suit son mouvement.

— Oh! dit Nore, quel temps superbe
Il doit faire là-bas sur l'herbe!...
Mais déjà les faucheurs au cristal des viviers,
De leurs faux vont laver la gomme...
Qu'à son tour notre ouvrage chôme!
Cueille-nous, Mireille, une pomme,
Et nous irons goûter sous les Micocouliers!

NOTES DU CHANT TROISIÈME

1. *Lou bon muscat de Baumo* (le bon muscat de Baume). Baume, village du département de Vaucluse, produit un vin muscat estimé.

2. *Lou Ferigoulet* (le Ferigoulet), excellent vin qu'on récolte sur un coteau des collines de Graveson (Bouches-du-Rhône). — *Ferigoulo* signifiant *thym* en provençal, le vin de Ferigoulet, comme son nom l'indique, rappelle agréablement le parfum de cette plante.

3. *La Bono Maire* (la Bonne Mère), la sainte Vierge.

4. *Canela* (blanchis) se dit des vers à soie atteints de la terrible maladie appelée *muscardine*, due au développement d'une moisissure qui leur donne une apparence plâtrée.

5. *As ta crespino* (tu es née coiffée). — *Crespino*, coiffe, membrane que quelques enfants portent sur la tête en venant au monde, et qui est aux yeux du peuple un indice de bonheur.

6. *Engipè* (plâtra). (Voyez la note 4, même chant.)

7. *Pamparigousto* (Pamparigouste). Pays imaginaire, comme celui de Cocagne.

8. *Lou Ventour* (le Ventour), haute montagne, à 48 kilomètres au nord-est d'Avignon, s'élevant tout à coup à 1911 mètres au-dessus du niveau de la mer, isolée, escarpée, visible de quarante lieues, couronnée de neige durant six

mois de l'année. C'est à tort que les géographes écrivent *Ventoux* au lieu de *Ventour*. Les populations voisines de cette montagne prononcent unanimement *Ventour*. Un de ses appendices porte le nom de *Ventouret*, et un certain vent du nord s'appelle *la Ventoureso*, parce qu'il vient de ce côté.

9. *Azalaïs*, forme provençale du nom propre Adélaïde.

10. Fanette de Gantelme. — Estéfanette, et par abréviation Fanette, de la noble famille des Gantelme. présidait, vers 1340, la Cour d'amour de Romanin. On sait que les Cours d'amour étaient des assises poétiques où les dames les plus nobles, les plus belles, les plus savantes en *Gay-saber*, jugeaient les questions de galanterie, les litiges d'amour, et décernaient des prix à la poésie provençale. La belle et célèbre Laure était la nièce de Fanette de Gantelme, et faisait partie du gracieux aréopage.

Non loin de Saint-Remy, au pied du versant septentrional des Alpines, on voit encore les ruines du château de Romanin.

11. La comtesse de Die, célèbre *trouveresse* du milieu du douzième siècle. Les chants qui nous restent d'elle contiennent des élans plus passionnés quelquefois et plus voluptueux que ceux de Sapho :

> Bels amics, avenèns e bos,
> Quora us tendrai en mon poder?
> E que jaguès ab os un ser,
> E que'us dès un bais amoros!

12. *La Roumèco* (la Roumèque), espèce de vampire méridional. Voici comment la décrit le marquis de Lafare-Alais, dans ses *Castagnados :*

> Sus vint arpo d'aragno
> S'escasso soun cors brun...
> Soun vèntre que regagno,
> De fèbre e de magagno
> Suso l'orre frescun.

13. *Leberoun* (Lubéron), chaîne de montagnes du département de Vaucluse.

14. *Vau-Masco* (Valmasque, vallée des sorciers), vallée du Lubéron, habitée jadis par les Vaudois.

15. On trouvera à la fin du volume l'air populaire sur lequel a été composée la chanson de Magali.

CANT QUATREN

LI DEMANDAIRE

Lou tèms di vióuleto. — Li pescadou dóu Martegue. — Tres calignaire vènon demanda Mirèio : Alàri lou pastre, Veran lou gardian, Ourrias lou toucadou. — Alàri, si capitau d'avé. — La toundesoun. — Visto d'un escabot que davalo dis Aup, anant en ivernage. — Entre-visto d'Alàri emé Mirèio. — Lis Antico de Sant-Roumié. — Liéurèio dóu pastre, lou coucourelet de bouis escrincela. — Alàri es chabi. — Lou gardian Veran. — Li cavalo blanco de Camargo. — Veran demando Mirèio à Mèste Ramoun. — Lou vièi lou reçaup en grand joio, Mirèio lou refuso. — Ourrias, lou doumtaire de tau. — Li brau negre sóuvage. — La Ferrado. — Ourrias e Mirèio à la font. — Lou toucadou es chabi.

Vèngue lou tèms que li vióuleto,
Dins li pradello frescouleto,
Espelisson à flo, manco pas de parèu
Pèr ana li cueie à l'oumbrino !
Vèngue lou tèms que la marino
Abauco sa fièro peitrino
E respiro plan-plan de tóuti si mamèu,

Manco pas bèto e sicelando [1]
Que dóu Martegue [2], à bèlli bando,
S'envan de si paiolo [3] embourgina lou pèis
S'envan, sus l'alo de si remo,
Escampiha sus la mar semo ;
Vèngue lou tèms qu'entre li femo,
L'eissame di chatouno e flouris e parèis,

CHANT QUATRIÈME

LES PRÉTENDANTS

La saison des violettes. — Les pêcheurs du Martigue. — Trois prétendants briguent la main de Mireille : Alari, le berger; Véran, le gardien de chevaux; Ourrias, le toucheur de taureaux. — Alàri, ses richesses en brebis.— La tonte.—La transhumance ; description d'un grand troupeau qui descend des Alpes. —Entrevue d'Alari et de Mireille. — Le mausolée de Saint-Remy. — Offrande du berger, la coupe de buis sculpté. —Alari est éconduit. — Véran, le gardien de chevaux. — Les cavales blanches de Camargue. — Véran demande Mireille à Maître Ramon. —Joie et bon accueil du vieillard; refus de Mireille. — Ourrias, le dompteur de taureaux. — Les taureaux noirs sauvages. — La Ferrade. — Ourrias et Mireille à la fontaine. — Le toucheur est éconduit.

Vienne le temps où les prairies
De violettes sont fleuries,
Que d'amoureux aux champs pour aller les cueillir,
A pleins bouquets, sous la verdure!
Vienne le temps où calme et pure,
La mer apaisant son murmure,
Semble se pâmer d'aise aux baisers du zéphir,

Que de vieux pêcheurs au Martigue,
Qui, sans péril et sans fatigue,
S'en vont sur leurs bateaux tendre au loin leurs filets,
S'en vont, sur l'aile de leurs rames
S'éparpiller parmi les lames...!
Vienne le temps où grandes dames
Et fillettes des champs tendent aussi leurs rets,

Que pastourello vo coumtesso
Prenon renoum de poulidesso,
Manco pas calignaire, en Crau e i castelas;
E rèn qu'au Mas di Falabrego
N'en venguè tres : un gardian d'ego,
Un peissejaire de junego,
Em' un pastre d'avé, tóuti tres bèu droulas.

Venguè premié lou pastre Alàri.
Dison qu'avié milo bestiàri
Arrapa, tout l'ivèr, long dóu clar d'Entressèn[1],
I bòni bauco salabrouso.
Dison qu'eiça quand lou blad nouso,
Dins li gràndis Aup fresqueirouso
Éu-meme li mountavo, entre que Mai se sènt.

Dison peréu, — e m'es de crèire, —
Que, vers Sant Marc, i'a nòu toundèire
Que, tres jour, ié toundien, e d'ome renouma!
E iéu noun comte aquéu que lèvo
Lis aus de lano blanco e grèvo
Ni lou mendi que sènso trèvo
Carrejavo i toundèire un douire lèu chima.

Mai quand la caud pièi s'apasimo,
E que la nèu sus li grand cimo
Adeja revouluno i terraire gavot,
De l'inmènso plano Cravenco
Pèr destepa l'erbo ivernenco,
Dis àuti coumbo Dóufinenco
Falié vèire descèndre aquéu riche escabot!

Que de soupirants dans le monde
Vont courir la brune et la blonde,
L'un à l'humble chalet, l'autre au manoir altier !
C'est ainsi qu'au Mas que signale
Sa richesse proverbiale,
A très-peu de jours d'intervalle,
Il en vint trois : un pâtre, un gardien, un bouvier.

Alari, le pâtre, commence.
Ses grands troupeaux, en abondance,
Paissent pendant l'hiver au quartier d'Entressen ;
Mais de la caillouteuse plaine,
Lui-même, en prudent capitaine,
Vers la montagne il les emmène,
Dès que de Mai fleuri le souffle se ressent.

On dit, — et ce n'est pas un conte, —
Que pour en achever la tonte
Neuf tondeurs de renom mettaient au moins trois jours ;
Sans parler de l'homme de peine
Qui choisit et classe la laine,
Ni du bergerot qui promène
Le broc sans cesse vide et qu'il remplit toujours.

Quand du froid on sent les approches,
Et qu'aux sommets des grandes roches
La neige tourbillonne avec son blanc manteau,
De la montagne pastorale,
Chassé par la froide rafale,
Et venant vers l'herbe hivernale,
Il était beau de voir descendre ce troupeau !

Falié vèire aquelo escarrado
S'esperlounga dins la peirado!
En front de tout lou rai, l'agnelun premieren
Sautourlejo pèr bando gaio...
I'a l'agnelié que lis endraio.
L'ensounaiado bourriscaio,
E li pòutre, e li saumo, à bóudre li seguien.

D'escambarloun dessus la bardo,
Es l'asenié que n'a la gardo:
Dins lis ensàrri d'aufo, es éli, sus lou bast,
Éli que porton la raubiho,
E la bevèndo e la mangiho,
E dóu bestiàri que s'espeio
La pèu enca saunouso, e l'agneloun qu'es las.

Capitàni de la bregado,
E li bano revertegado,
Après venien de front, en brandant si redoun,
E lou regard vira de caire,
Cinq fièr menoun cabessejaire;
Darrié li bòchi vèn li maire,
E li fòli cabreto, e li blanc cabretoun.

Troupo courriolo emai groumando,
Es lou cabrié que la coumando.
Li mascle de l'avé, li grands esparradou
De quau li mourre en l'èr se drèisson,
Dins la carrairo aqui parèisson :
A si grand bano se counèisson,
Tres fes envertouiado autour de l'ausidou,

Quel spectacle, quand cette foule
Le long du chemin se déroule!
En tête l'agnelier, que les jeunes agneaux
Suivent en ordre de bataille...
Un peu plus loin, par rang de taille,
Les ânes avec leur sonnaille
S'avancent au milieu de leurs ânons nouveaux.

A califourchon, sur sa selle,
L'ânier les a sous sa tutelle.
Dans les paniers cordés, sur le bât, ce sont eux
Qui portent le pain, le breuvage,
Les ustensiles de ménage,
Les peaux qu'un récent habillage
Laissa rouges de sang, et l'agneau souffreteux.

De front sur la même rangée,
Cornes en l'air, barbe allongée,
Le regard de travers, en princes du troupeau,
Cinq boucs à tête menaçante,
Branlent leur clarine bruyante;
Puis viennent la chèvre arrogante,
Et la chevrette folle et le petit chevreau;

Race indocile, à dent cruelle,
Du chevrier lassant le zèle.
Les mâles des brebis, les béliers conducteurs,
Dont les museaux dans l'air se dressent,
Après les chèvres apparaissent;
Leurs Altesses se reconnaissent
Aux cornes dont trois plis modèrent les hauteurs,

E peréu (ounourable signe
Que dóu troupèu acò 's li segne)
An li costo floucado e l'esquino tambèn.
Camino en tèsto de la troupo
Lou baile-pastre, e de sa roupo
Li dos espalo s'agouloupo.
Mai lou gros de l'armado arribo d'un tenènt.

E 'n uno pòusso nivoulouso,
E di proumiero, e di couchouso,
Courron lis agnelado, en bramant loungamen
Au belamen de si berouge;
E, lou coutet flouca de rouge,
Ensèn póussejon lis anouge
E li móutoun lanu que van paloutamen;

Li pastrihoun de vòuto en vòuto,
E qu'i chin cridon : A la vòuto!
E, pega sus lou flanc, l'innoumbrable vaciéu,
Li nouvello, li tardouniero,
E li segoundo, e li maniero,
E li fegóundi bessouniero [5]
Qu'an peno à tirassa soun vèntre empachatién.

Escarradoun tout espeiòti,
Entre li turgo, li vièi mòti
Qu'an agu lou dessouto i batèsto d'amour,
Emé li berco e li panardo,
Clauson enfin la rèire-gardo,
Aret creba, tristo desfardo,
Qu'an perdu tout ensèn e li bano e l'ounour.

Comme encore aux nombreuses houppes
Qui s'échelonnent sur leurs croupes.
C'est devant les béliers, son bâton à la main,
Ayant au bras sa houppelande,
Que le chef des pâtres commande,
Qu'il morigène et réprimande
Tout membre du troupeau qui quitte son chemin.

Dans un nuage de poussière,
Le gros de l'armée est derrière ;
Les brebis répondant par de longs bêlements
Aux bêlements de leur lignée ;
Les gros agneaux vieux d'une année,
Ayant la tête enrubannée ;
Et les moutons laineux qui marchent à pas lents.

Les bergerots, aides modestes,
Qui par leurs cris et par leurs gestes
Encouragent les chiens courant et bondissant
Pour maintenir la discipline ;
Puis toute cette plèbe ovine,
Qui, les flancs marqués de résine,
A du mal à traîner son ventre embarrassant.

Puis enfin, à l'arrière-garde,
Tous ceux que leur âge retarde ;
Les moutons de rebut, les brebis sans valeur,
Les invalides, les boiteuses,
Et les béliers à peaux galeuses,
Qui dans les luttes amoureuses
Perdirent à la fois les cornes et l'honneur.

E tout acò, fedo e cabrairo,
Tant que n'i'avié dins la carrairo,
Èro d'Alàri, tout, jouine e vièi, bèu o laid...
E davans éu quand davalavon,
Qu'à cha centeno defilavon,
Avié sis iue que se chalavon...
Pourtavo, coume un scètre, un rebatun de plai.

E 'mé si blanc chinas de pargue
Que lou seguien dins li relargue,
Li geinoun boutouna dins si guèto de pèu,
E l'èr seren, e lou front sàvi,
L'aurias cresu lou bèu rèi Dàvi
Quand, sus la tardo, au pous dis àvi
Anavo, en estènt jouine, abéura li troupèu.

— Vaqui Mirèio que vanego
Davans lou Mas di Falabrego!
Diguè lou pastre... Oh! Diéu! m'an di la verita :
Ni dins lou plan, ni sus l'auturo,
Ni pèr verai, ni pèr pinturo,
Iéu n'ai ges vist qu'à la centuro
Ié vague, pèr lou biais, la gràci, la bèuta!

Que, rèn que pèr la vèire, Alàri
S'èro escarta de soun bestiàri.
A dre d'elo pamens quand fuguè : Pourriés-ti,
Ié fai d'uno voues que tremolo,
Me faire vèire uno draiolo
Pèr travessa li mountagnolo?
Autramen, chato, ai pòu de pas me n en sourti.

Et tout cela, l'avant, l'arrière,
Bête fine, bête grossière,
Jeune ou vieux, blanc ou noir, tout était d'Alari !...
Leur nombre et leur bonne tenue,
Quand il en faisait la revue,
Délectaient son cœur et sa vue...
Un gourdin blanc était son sceptre favori.

Et quand, suivi le long du fleuve
De ses grands chiens de Terre-Neuve,
Les genoux boutonnés dans ses guêtres de peau,
Il promenait ses goûts champêtres,
Vous auriez cru voir sous les hêtres,
David, au puits de ses ancêtres,
Allant dans sa jeunesse abreuver son troupeau

Mais tout à coup voilà Mireille
Qui se promène sous la treille !
— Ciel ! dit-il, on m'avait bien dit la vérité,
Et pas plus en chair qu'en peinture
Je n'ai connu de créature
Qui puisse aller à sa ceinture,
Pour la taille, le port, la grâce et la beauté.

C'était pour la voir, on s'en doute,
Qu'Alari s'était mis en route;
Et dès qu'il l'aperçut, voulant la pressentir :
— Belle ! dit-il, d'un air timide,
Je cherche un avis qui me guide
A travers cette côte aride,
Sinon, j'aurais grand peur de ne pas en sortir.

— I'a que de prene la drechiero,
Vès ! respoundè la masagiero,
E pièi de Pèiro-Malo enregas lou desert,
E caminas dins la vau torto,
Fin que vegués uno grand porto,
Emé 'no toumbo que suporto
Dous generau de pèiro, eilamount dins lis èr [6];

Èi ço qu'apellon lis Antico.
— Gramaci ! lou jouvènt replico...
Milo bèsti d'avé, pourtant ma marco, en Crau,
Mounton deman à la mountagno,
E iéu precède la coumpagno
Pèr ié marca dins la campagno,
Li coussou, la couchado, e peréu lou carrau.

E tout de bèstio fino !... E quouro
Que me maride, ma pastouro
Entendra tout lou jour canta lou roussignòu...
E s'aviéu l'ur, bello Mirèio,
Que tu vouguèsses ma liéurèio,
Te semoundriéu, noun de daurèio,
Mai un vas que t'ai fa, de bouis, e flame-nòu. —

E de parla tant lèu s'arrèsto,
Coume un relicle, de sa vèsto
Sort un coucourelet taia dins lou bouis viéu,
Car, à sis oureto de pauso,
Amavo, asseta su 'no lauso,
De s'espassa 'n-aquéli causo ;
E rèn qu'emé 'n coutèu fasié d'obro de Diéu !

— Vous n'avez qu'à suivre la voie
Qui sur la droite se déploie,
Dit Mireille; par là vous allez aux déserts
De Peyremale, et de la sorte
Vous atteignez la grande porte
Et le grand tombeau qui supporte
Deux généraux de pierre élevés dans les airs

C'est ce qu'on nomme les Antiques ,
Des Romains ce sont des reliques.
— Merci, dit le berger, mille bêtes demain
Doivent aller à la montagne;
Quoiqu'un pâtre les accompagne,
Je fais moi-même la campagne ,
Pour marquer la couchée et montrer le chemin.

C'est la fleur de ma bergerie...
Et si jamais je me marie,
Ma femme sera plus que la femme d'un roi;
Et si toi, belle, d'occurrence,
Tu voulais de mon alliance,
Je t'offrirais en récompense
Un beau vase de buis que j'ai taillé pour toi.

Et sans attendre de réponse,
De sa veste, où sa main s'enfonce,
Il sort un vase roux fait du buis le plus beau.
Car bien souvent pour se distraire,
Dans sa demeure solitaire,
Alari se plaisait à faire
Des œuvres d'un grand art du bout de son couteau.

E d'uno man cascareleto
Escrincelavo de clincleto
Pèr la niue, dins lou champ, mena soun abeié;
E sus lou càmbis di sounaio,
E sus l'os blanc que li mataio,
Fasié de taio e d'entre-taio,
E de flour, e d'aucèu, e tout ço que voulié.

Mai lou vas que venié d'adurre,
Aurias nega, vous l'assegure,
Que i'aguèsse passa coutèu de pastrihoun:
Uno massugo bèn flourido
A soun entour èro espandido;
E dins si roso alangourido,
Dous cabròu ié peissien, fourmant li manihoun.

Un pau plus bas, vesias tres fiho
Qu'èron segur tres meraviho!...
Pas liuen, dessouto un cade, un pastourèu dourmié.
Li fouligàudi chatouneto
Se n'aprouchavon plan-planeto,
E ié metien sus la bouqueto
Uno alo de rasin qu'avien dins soun panié.

E lou pichot que soumihavo
Tout risoulet se revihavo;
E l'uno di chatouno avié l'èr esmóugu...
Sèns la coulour dóu racinage,
Aurias di que li persounage
Èron viéu dins aquel óubrage...
Sentie 'ncaro lou nòu, i'avié panca begu.

Ainsi de sa main fantaisiste
Il découpait, mieux qu'un artiste,
Des claquettes de bois pour garder les troupeaux;
Sur le collier d'une clarine,
Ou sur l'os blanc qui s'y dandine,
Il gravait des fleurs d'églantine,
Des arbres et des fruits, des nids et des oiseaux.

Mais le vase fait pour Mireille
Était une telle merveille,
Que nul ne l'aurait pris pour l'œuvre d'un berger;
On y voyait, entre autres choses,
Un grand rosier chargé de roses;
Et gracieuses dans leurs poses,
Deux biches formaient l'anse avec leur pied léger.

Un peu plus bas, sur des fougères,
Folâtraient trois jeunes bergères,
Non loin d'un pastoureau dormant sous le rosier;
Et sur sa lèvre souriante,
Chacune d'une main prudente,
Avec une grâce charmante,
Suspendait un raisin puisé dans son panier.

Et l'enfant comme pour leur plaire
Entr'ouvrait un peu sa paupière;
Et l'une des trois sœurs avait l'air tout ému;
Les herbes, les fleurs, le feuillage,
Les traits de chaque personnage,
Tout vivait dans ce bel ouvrage...
Et dans ce vase neuf personne n'avait bu.

— En verita, digué Mirèio,
Pastre, fai gau, vosto liéurèio... —
E l'espinchavo. Pièi partiguè tout d'un bound :
— Moun bon-ami n'a 'no plus bello :
Soun amour, pastre ! E quand me bèlo,
O fau que baisse li parpello,
O dins iéu sènte courre un bonur que me poun... —

E la chatouno, coume un glàri
Despareiguè... Lou pastre Alàri
Estremè soun vasèu ; e plan-plan, à l'errour[7],
Éu s'enanè de la bastido,
E la pensado entreboulido
Qu'aquelo chato tant poulido
Pèr autre que pèr éu aguèsse tant d'amour !

Au meme Mas di Falabrego
Venguè tambèn un gardian d'ego,
Veran. Aquéu Veran ié venguè dóu Sambu[8].
Au Sambu, dins li grand pradello
Ounte flouris la cabridello[9],
Avié cènt ego blanquinello
Despounchant di palun li rousèu escambu.

Cènt ego blanco ! La creniero,
Coume la sagno di sagniero,
Oundejanto, fougouso, e franco dóu cisèu.
Dins sis ardèntis abrivado,
Quand pièi partien, descaussanado,
Coume la cherpo d'uno fado,
En dessus de si còu floutavo dins lou cèu.

— Oui, votre coupe est fort jolie
Dit Mireille, et d'un œil d'envie
Elle l'admirait. . puis, partant d'un air moqueur:
Mais j'en sais une bien plus belle,
L'amour de mon ami fidèle;
Et quand sur moi luit sa prunelle,
Il faut baisser les yeux ou mourir de bonheur...

Comme un lutin qu'un diable étrille,
S'évapora la jeune fille...
Et le berger confus, fermant dans son étui
La coupe qu'on ne veut pas prendre,
Repartit sans pouvoir comprendre
Comment une fille aussi tendre
Concevait tant d'amour pour un autre que lui!

Bientôt, aux heures matinales,
Arrive un gardien de cavales,
Véran, le beau Véran; il venait du Sambuc;
Du Sambuc, aux immenses plaines,
De cabridelles toutes pleines,
Où ses cavales par centaines
Épointaient les roseaux et vivaient de leur suc.

Cavales blanches! Leur crinière
S'étalait sur leur tête altière,
Ondoyante, touffue et franche des ciseaux;
Et sitôt qu'à leur fougue innée
Leur course était abandonnée,
Comme l'écharpe d'une Fée,
Elle flottait dans l'air où fument leurs naseaux.

Vergougno à tu, raço oumenenco :
Li cavaloto camarguenco[10],
Au pougnènt esperoun que i'estrasso lou flanc,
Coume à la man que li caresso,
Li veguèron jamai soumesso.
Encabestrado pèr traitesso,
N'ai vist despatria liuen dóu pàti salan;

E 'n jour, d'un bound rabin e proumte,
Embardassa quau que li mounte,
D'un galop avala vint lègo de palun,
La narro au vènt! e revengudo
Au Vacarès[11], que soun nascudo,
Après dès an d'esclavitudo,
Respira de la mar lou libre salabrun.

Qu'aquelo meno sóuvagino,
Soun elemen es la marino :
Dóu càrri de Netune escapado segur,
Es encaro tencho d'escumo;
E quand la mar boufo e s'embrumo,
Que di veissèu peton li gumo,
Li grignoun de Camargo endihon de bonur,

E fan brusi coume uno chasso
Sa longo co que ié tirasso;
E gravachon lou sòu, e sènton dins sa car
Intra lou trent dóu diéu terrible
Qu'en un barrejadis ourrible
Mòu la tempèsto e l'endoulible,
E bourroulo de founs li toumple de la mar.

Honte à toi, grande race humaine!
La belle cavale arlésienne,
Ni sous l'âpre éperon qui déchire ses flancs,
Ni sous la main qui la caresse,
N'eut jamais la moindre faiblesse ;
J'en ai vu qu'une main traîtresse
Put dérober un jour aux pacages salants ,

Et qui, d'une secousse prompte,
Jetant bas l'homme qui les monte,
Du vaste Valcarès flairant le lac amer,
Après de longs jours de souffrance,
Revinrent, malgré la distance,
Aux lieux chéris de leur naissance,
Pour respirer l'air libre et salé de la mer.

Car à cette race sauvage
La mer fut donnée en partage ;
Et sans doute échappée au char du dieu des flots,
Elle est encor teinte d'écume ;
Et quand l'eau s'enfle sous la brume,
Le poil de la cavale fume,
Et l'étalon s'entend hennir dans les flots.

Sa queue onduleuse, incertaine,
Avec bruit dans l'air se promène;
Son pied gratte le sol, car il sent dans sa chair
Sous une puissance invisible,
Pénétrer le trident terrible
Du dieu dont l'humeur irascible
Bouleverse à son gré les gouffres de la mer.

Aquéu Veran li pasturgavo.
En Crau un jour que traficavo,
Enjusquo vers Mirèio, acò s'es di, Veran
Se gandiguè. Car en Camargo,
E fin qu'alin i bouco largo
D'ounte lou Rose se descargo,
Se disié qu'èro bello, e long-tèms lou diran!

Ié venguè fièr, emé reboundo
A l'arlatenco, longo e bloundo,
Jitado sus l'espalo en guiso de mantèu;
Emé taiolo chimarrado
Coume uno esquino de rassado,
E capèu de telo cirado
Ounte se rebatié lou trelus dóu soulèu.

E quand fuguè davans lou mèstre
— Bon jour à vous emai benèstre!
Dóu Rose camarguen siéu, dis, un ribeiròu;
Siéu lou felen dóu gardian Pèire :
Es pas que noun lou déugués vèire,
Qu'au mens vint an 'mé si courrèire,
Moun grand, lou gardian Pèire, a cauca voste eiròu!

Dins la palun que nous enrodo,
Moun segne-grand n'avié tres rodo [12],
Vous n'en souvèn! Mai, mèstre, oh! se vesias dempièi
Lou riche crèis d'aquéu levame!
Podon n'en toumba li voulame!
N'avèn sèt rodo emé sèt liame [13]!
— Longo-mai! o moun fiéu, respoundeguè lou vièi,

Véran gardait aux pâturages
Toutes ces cavales sauvages.
Un beau jour vers Mireille il dirigea ses pas;
Car dans tout le delta du Rhône,
Et jusque là-bas vers la zone
Où le fleuve aux mers s'abandonne,
Il n'était bruit que d'elle et de tous ses appas!

Il y vint confiant et leste,
Sur son épaule ayant sa veste
Selon l'us Arlésien; dans son simple appareil,
Une écharpe bariolée
A sa ceinture était roulée;
Un chapeau de toile cirée
Réfléchissait au loin les rayons du soleil.

Et quand Ramon vint à paraître :
— Bonjour, dit-il, illustre maître!
Du Rhône camarguais je suis un riverain,
Et petit-fils du gardien Pierre,
Dont le souvenir doit vous plaire;
Car pendant vingt ans sur votre aire,
Il revint vous aider à fouler votre grain!

Lui, dans ses jours les plus prospères,
N'eut jamais plus de quinze paires
De beaux et bons chevaux; mais depuis, quel écart!
Ah! viennent des moissons superbes!
Nous aurons, nourris par nos herbes,
Autant de chevaux que de gerbes!
— Ah! puisses-tu longtemps, répondit le vieillard,

O, loungo-mai n'en vegues naisse,
E li coundugues dins lou paisse!
Ai couneigu toun grand; e certo, acò 'ro em' éu
Uno amista de longo toco!
Mai quand pièi l'age nous desfioco,
A la clarta de nosto moco [14]
Demouran en repaus, e l'amistanço, adiéu!

— Es pas lou tout! venguè lou drole,
E noun sabès qu'èi que vous vole:
Mai d'un cop, au Sambu, quand vènon li Craven
Querre de càrri d'apaiage,
Entandaumens que de si viage
I'ajudan faire lou bihage,
Di chatouno de Crau arribo que parlen;

E m'an retra vosto Mirèio
Tant de moun goust, qu'à vosto idèio
Se trouvas Veranet, voste gèndre sara.
— Veranet! Pousquèsse lou vèire,
Cridè Ramoun, que de toun rèire
De moun ami lou gardian Pèire
Lou sagatun flouri noun pòu que m'ounoura! —

E coume un ome que rènd gràci
Au Segnour Diéu, dins lis espàci
Aubourè si dos man 'm' aquesto esclamacioun:
— Mai qu'agrades à la pichoto,
(Car es souleto e la mignoto!)
En premierage de la doto
Lou sant toustèms t'avèngue e la benedicioun!

Au milieu de tes pâturages,
Voir prospérer tes élevages!
J'ai connu ton aïeul ; il se rencontre peu
D'amitiés d'aussi bonne trempe;
Mais quand la jeunesse décampe,
A la clarté de notre lampe
Nous restons en repos, et les amis, adieu!

— Ce n'est pas tout, dit le jeune homme;
Voici ce que je veux, en somme:
Souvent, lorsque au Sambuc les gens du littoral
Viennent charger notre fourrage,
Pendant qu'on en fait l'emballage,
Des fillettes du voisinage
Nous jasons entre nous, sans croire faire mal.

On m'a tant parlé de Mireille
Qu'un instinct vague me conseille
De demander sa main, et me dit d'espérer..
— Véran! Chez moi rien ne s'oppose
Au vœu que ta parole expose,
Car de ton aïeul, et pour cause,
Le rejeton fleuri ne peut que m'honorer. —

Et tel qu'un homme qui rend grâces
Au Seigneur Dieu, dans les espaces
Il levait à la fois et les mains et les yeux.
— Puisses-tu plaire à la petite!
Fille unique, elle est favorite;
Et qu'avant la dot, ton mérite
Vaille à tous tes souhaits le sourire des cieux! —

E sono quatecant sa chato,
E ié dis lèu de que se trato.
Palo subitamen, lou regard enebi,
E tremoulanto de cregnènço :
— Mai vosto santo couneissènço,
Ié fagué 'nsin, paire, en que pènso,
Que vougués, liuen de vous, tant jouino me chabi?

— Ve, fau que plan acò se mene,
M'avès agu di, pèr se prene
Fau counèisse li gènt, fau n'èstre couneigu...
E li counèisse, qu'es encaro?...
E dins la nèblo de sa caro
Subitamen pareiguè claro
L'no douço pensado.... Un matin qu'a plóugu,

Se vèi ansin li flour negado
A travès l'aigo bautugado.
La maire de Mirèio aprouvè sa resoun...
E lou gardian emé 'n sourrire :
— Mèste Ramoun, dis, me retire!
Car dóu mouissau, ai à vous dire
Qu'un gardian camarguen counèis la pougnesoun. —

Au mas, dins lou meme estivage,
Venguè, di pàti dóu Sóuvage [15],
Pèr vèire la chatouno, Ourrias [16] lou toucadou.
Dóu Sóuvage, negro, malino,
E renoumado es la bouvino...
I souleias, à la plouvino,
Souto lou batedis di glavas negadou,

Et vite en conseil de famille
Il mande et sa femme et sa fille.
— Père, dit celle-ci, tremblant sur ses genoux,
Mais votre sainte intelligence
Sait-elle bien ce qu'elle pense,
En voulant, par cette alliance,
Me condamner si jeune à m'éloigner de vous?

Souvent votre parole sage
M'a dit que pour le mariage
Il fallait avant tout connaître, être connu...
Et qu'est-ce encore que connaître?...
Et sous sa chair qu'elle pénètre,
Aussitôt on vit apparaître
Une douce pensée... Un matin qu'il a plu,

On voit ainsi les feuilles blondes
Sous les plis nébuleux des ondes.
La mère de Mireille admira sa raison,
Et Véran sous un fin sourire :
— Maître, dit-il, je me retire,
Car du moustique, puis-je dire,
Un gardien camarguais connaît bien l'aiguillon. —

Enfin des steppes du Sauvage
Arrive, après un long voyage,
Un dernier prétendant, Ourrias le grand toucheur.
Entre toutes, cette contrée
Par ses bœufs noirs est illustrée;
Et, que la terre soit givrée,
Ou qu'elle se fendille au fort de la chaleur,

Aqui, tout soul emé si bravo,
Ourrias tout l'an li pasqueiravo.
Nascu dins la manado, abari 'mé li biòu,
Avié di biòu l'estampaduro,
E l'iue sóuvage, e la negruro,
E l'èr menèbre, e l'amo duro...
Un bihoun à la man, lou vièsti tra pèr sòu,

Quant de cop, rufe desmamaire,
D'entre li pousso de si maire
N'avié pas derraba, desteta li vedèu!
E sus la maire encourroussado
Rout de barroun uno brassado,
D'aqui que fuge l'espóussado,
Ourlanto, e revirado entre li pinatèu!

Quant de doublen e de ternenco [17],
Dins li ferrado [18] Camarguenco,
N'avié pas debana! N'en gardavo, tambèn,
A l'entre-ciho, uno cretasso
Coume lou niéu qu'un tron estrasso;
E lis engano e li tirasso
De soun sang regoulant s'èron tencho pèr tèm.

Èro un bèu jour de grand ferrado.
Pèr veni faire la virado,
Li Santo, Faraman, Aigo-Morto, Aubaroun [19],
Avien manda dedins lis erme
Cènt cavalié de si plus ferme.
Aqui pamens ounte es lou terme,
E mounte un pople foui embarro un vaste round,

Seul en ces lieux, loin de tout maître,
Ourrias, tout l'an, les faisait paître;
Nourri dès sa naissance au milieu du troupeau,
Des bœufs il avait la structure,
Et l'œil farouche et l'âme dure,
Je dirais presque la nature...
Un bâton à la main, habit bas, le front haut,

Que de fois de ses mains grossières,
Il a soustrait au sein des mères,
Les veaux l'étourdissant de leurs cris enfantins,
Et de sa trique renforcée,
Battu la mère courroucée,
Qui s'enfuit enfin harassée,
Hurlante et retournant la tête entre les pins.

Combien de bœufs et de génisses,
Quand la Ferrade ouvre ses lices,
N'a-t-il pas terrassés avec son bras de fer!
Si bien qu'une balafre énorme
De son front altérait la forme,
Et qu'on montre encor sous un orme,
La place où de son sang le sable fut couvert.

C'était un beau jour de Ferrade.
Pour ranger les bœufs en brigade,
Albaron, Faraman, les Saintes, lieu béni,
Par les landes et par les bermes,
Avaient envoyé de leurs fermes,
Tous leurs cavaliers les plus fermes.
Vers le point où le peuple en cercle est réuni,

Destrassouna dins la sansouiro,
Acoussegui de la tichouiro
Que ié tanco au galop lou bouiènt toucadou,
A courso folo, tau e tauro
Venien coume un brounzimen d'auro,
En escrachant sagno e centauro,
Venien de s'acampa, tres cènt, au marcadou.

La troupelado banarudo
S'aplanto, espavourdido e mudo.
Mai, l'armo dins li costo, à coucho d'esperoun,
Tres fes encaro ié fan batre
Lou virouioun de l'anfitiatre,
Coume lou chin après lou matre,
Coume après li ratié l'aiglo dóu Leberoun[20].

Quau lou creirié ? de sa cavalo,
Contro l'usage, Ourrias davalo.
I porto de l'areno amoulouna, li biòu
Terriblamen subran s'esbrandon,
E dins l'areno lèu s'alandon
Cinq bouvachoun, que sis iue brandon,
E que traucon lou cèu de si fièr cabassòu !

Coume lou vènt Ourrias s'abrivo,
Coume lou vènt après li nivo,
Li secuto à la courso, à la courso li poun ;
Quouro à la courso li davanço,
Quouro li coto emé la lanço,
A l'endavans quouro ié danso,
Quouro li remouchino emé 'n dur cop de poung.

Surpris et traqués d'importance,
Par le bâton à triple lance,
Dont les pique au galop le toucheur véhément,
Trois cents taureaux, à course folle,
Comme un rugissement d'Éole,
En foulant aux pieds l'herbe molle,
Viennent se rassembler au lieu du *marquement*.

Sans trop savoir ce qui s'apprête,
La foule bovine s'arrête.
Pourtant il faut encor que sous l'âpre aiguillon,
Avec plus ou moins de bravoure,
Trois fois de suite elle parcoure
Le cercle d'hommes qui l'entoure;
Ainsi tourne l'oiseau fuyant devant l'aiglon.

Bravant l'usage et la prudence,
Bientôt Ourrias à pied s'avance.
Aux portes de l'arène, agglomérés, les bœufs
Soudain s'ébranlent dans leur masse;
Issus d'une meilleure race,
Et de l'œil dévorant l'espace,
Cinq jeunes bouvillons s'élancent devant eux!

Comme le vent suit un nuage,
Ourrias à leur suite s'engage;
S'il n'est pas sur leurs flancs, il n'est jamais bien loin;
Quelquefois même il les devance,
Puis il les heurte de sa lance,
Puis devant eux il se balance,
Et puis il les gourmande avec un coup de poing.

Ai! tout lou pople di man pico:
Ourrias, blanc de pòusso oulimpico,
Pèr li bano, à la courso, à la fin n'a pres un,
E tèsto e mourre, e forço à forço!
Vòu desclava si bano torso,
Lou negre moustre, e se bidorso,
E bramo de furour, e niflo sang e fum.

Vano furour! bound inutile!
Lou bouvatié, d'un cop sutile,
Amourro à soun espalo, en 'ié troussant lou còu,
L'orro testasso dóu bestiàri;
E rudamen e pèr countràri
Butant la bèsti, coume un bàrri
E crestian e bestiau barrulon pèr lou sòu.

Uno esglairado cridadisso
Estrementis li tamarisso:
Bon ome, Ourrias! bon ome!... E cinq drole espalu
Tenien lou brau. De soun empèri
Pèr ié marca lou batistèri,
Ourrias éu-meme pren lou fèrri,
E 'mé lou fèrri caud ié rimo lou malu.

Un vòu de fiho d'Arle, en sello,
Emé lou sen que ié bacello,
Enflourado au galop de si cavalot blanc,
Vènon i'adurre uno grand bano
Raso de vin; e dins la plano,
Zóu mai! lou fouletoun s'esvano...
Un vòu de cavalié li seguisson, brulant.

Mais qu'est-ce ? Le peuple en délire
Bat des mains; des bœufs qu'on admire,
Par les cornes Ourrias a saisi le plus grand;
Et force à force, et mufle à tête,
Pour lui dérober sa conquête,
Dans tous les sens la pauvre bête
Se tortille et mugit, et renifle du sang.

Vaines fureurs ! bonds inutiles !
Le bouvier de ses mains habiles
Appuie à son épaule, en lui tordant le cou,
L'horrible tête de la brute ;
Maître passé dans cette lutte,
D'un grand coup sec il la culbute,
Et l'homme et l'animal s'affaissent sous le coup.

Une clameur, dont l'air frissonne,
S'étend jusqu'aux rives du Rhône :
Bonhomme, Ourrias ! Bon homme ! Et cinq gars s'épaulant,
Quoique avec une peine extrême,
Tiennent le bœuf ; comme baptême
De son triomphe, Ourrias lui-même
Le marque sur la croupe avec un fer brûlant.

Soudain de jeunes Arlésiennes,
La tête au vent, la main aux rênes,
Caracolant de front sur de beaux chevaux blancs,
Lui portent une corne pleine
D'un vin exquis ; et vers la plaine,
Dans la volte qui les ramène,
Part à leur suite un vol de cavaliers brillants.

Ourrias vèi que biòu à-n-abatre...
E n'en demoro encaro quatre ;
Mai coume lou daiaire es à toumba lou fen
Tant mai ardènt que mai n'en rèsto,
I durs esfors de la batèsto
Sèmpre que-mai éu tenié tèsto,
E de quatre animau despouderè li ren.

Taco de blanc, bano superbo,
Lou que restavo toundié l'erbo...
— Ourrias ! n'i'a proun ! n'i'a proun ! tóuti li vièi vaquié
Ié cridèron. Vano restanco !
Contro lou brau di taco blanco,
Lou ficheiroun pausa sus l'anco,
Relènt, despeitrina, deja se bandissié.

Zan ! coume en plen mourre l'encapo,
Lou ficheiroun volo en esclapo.
L'atroço pougneduro endemóunio lou brau ;
Lou toucadou ié sauto i bano,
Parton ensèn, e de la plano
Ensèn afoudron lis engano.
Sus si lòngui fourquello apiela d'à chivau,

Li vaquié d'Arle e d'Aigo-Morto
Tenien d'à ment la lucho forto :
A vincre, tóuti dous feroun, acarnassi,
L'ome doumtant lou biòu bramaire,
Lou biòu empourtant lou doumtaire,
E' m' un lengau escumejaire
Lipant, tout en courrènt, soun mourre ensaunousi.

Les taureaux qu'il s'agit d'abattre
Sont encore au nombre de quatre.
Mais, comme le faucheur qui doit faucher un pré,
Est d'autant plus vif à l'ouvrage
Qu'il en reste encor davantage,
Ourrias ranime son courage,
Et, sur les quatre, trois ont bientôt chaviré.

Taché de blanc, cornes superbes,
Le cinquième tondait les herbes...
— Ourrias ! assez ! assez ! C'est le cri général.
Vains propos ! Comme une avalanche,
Sur le bœuf roux, à tache blanche,
Il fond, le trident sur la hanche,
Et suant, le sein nu, tente un combat final.

D'un coup qu'il porte en pleine face,
Le trident trop faible se casse ;
Au trait qui l'a percé, l'animal pantelant,
Dans sa rage, n'a plus de bornes ;
Ourrias d'un bond saisit ses cornes,
Et tous deux, dans les salicornes
Ils partent, emportés vers le marais salant.

L'œil fixé sur l'homme et la brute,
De loin, le peuple suit la lutte ;
Qui sortira vainqueur de ce duel à mort ?
Tantôt c'est l'homme qui l'emporte ;
Tantôt la bête est la plus forte ;
La bête folle en quelque sorte,
Léchant son sang qui coule et sa bave qui sort.

Misericòrdi ! lou biòu gagno !
Coume uno vilo rastelagno,
L'ome i'a darbouna davans, dóu vanc qu'avié...
— Fai lou mort ! fai lou mort ! — En terro
Lou biòu 'mé si pivèu l'aferro,
E, dins lis èr, sa tèsto fèro
A sèt cano d'autour lou bandis à l'arrié.

Uno esglaiado cridadisso
Estrementis li tamarisso...
Alin liuen lou pauras vai toumba d'abouchoun,
Amaluga. Dempièi pourtavo
La creto que lou descaravo.
Sus la cavalo que mountavo,
Venguè dounc vers Mirèio, arma de soun pounchoun.

Aquéu matin, la piéuceleto
Èro à la font touto souleto ;
Avié 'stroupa si mancho emé soun coutihoun
E netejavo li fiscello [21]
Em la counsòudo fretarello.
Santo de Diéu ! coume èro bello,
Quand dins lou sourgènt clar gafavon si petoun !

Ourrias faguè : — Bonjour, la bello,
Bèn ? refrescas vòsti fiscello ?
A-n-aquéu sourgènt clar, se vous fasié pas mai,
Abéurariéu ma bèsti blanco.
— Oh ! n'es pas l'aigo, eici, que manco,
Respoundeguè : dins la restanco
Poudès la faire béure, autant coume vous plai.

Grand Dieu! le bœuf a la victoire!
Chute fatale pour sa gloire,
L'homme a roulé par terre entraîné par l'élan.
— Fais le mort, fais le mort, s'écrie
La foule anxieuse, attendrie ;
Mais l'animal dans sa furie
L'accroche et loin de lui le lance sur le flanc.

Une clameur dont l'air frissonne
S'étend jusqu'aux rives du Rhône ;
Ourrias n'en mourut pas ; mais le jeune imprudent,
Par sa balafre à la figure,
Rappelle encor son aventure...
Donc, il enfourche sa monture
Et s'en vient vers Mireille, armé de son trident.

Ce jour-là, la gente fillette
A la fontaine était seulette ;
Elle avait retroussé manches et tablier
Pour mieux nettoyer sa vaisselle
Avec les feuilles de la prêle.
Saintes de Dieu! Qu'elle était belle,
Au fond du clair ruisseau baignant son petit pied!

Ourrias lui dit : — Bonjour, la belle ;
Donc, vous rincez votre vaisselle!
Si vous le permettez, à cette source-là
J'abreuverai ma pauvre bête.
— A cette écluse où l'eau s'arrête,
Dit-elle, accueillant la requête,
Vous pouvez l'abreuver autant qu'il vous plaira.

— Bello, diguè l'enfant sóuvage,
Se, pèr mariage o roumavage,
Venias à Séuvo-Riau [22], ounte la mar s'entènd,
Bello, n'aurias pas tant de peno;
Car la vaco de negro meno,
Libro e feroujo, se permeno,
E jamai noun se mous, e li femo an bèu tèm.

— Jouvènt, ounte li biòu demoron,
De languimen li chato moron.
— Bello, de languimen, en estènt dous, n'i'a ges!
— Jouvènt, quau eilalin s'esmarro,
Dison que béu uno aigo amaro,
E lou soulèu i'usclo la caro...
— Bello, souto li pin à l'oumbro vous tendrés.

— Jouvènt, dison qu'i pin i'escalo
De tourtouioun de serp verdalo!
— Bello, avèn li flamen, avèn li serpatié
Qu'en desplegant soun mantèu rose
Ié fan la casso, long dóu Rose.....
— Jouvènt, escoutas (que vous crose),
Soun trop liuen, vòsti pin, de mi falabreguié.

— Bello, entre capelan e fiho,
Noun podon saupre la patrio
Ounte anaran, se dis, manja soun pan un jour.
— Mai que lou manje emé quau ame,
Jouvènt, rèn autre noun reclame
Pèr que de moun nis me desmame.
— Bello, s'acò 's ansin, dounas-me voste amour!

— Belle ! dit le bouvier sauvage,
Si jamais, en pèlerinage,
Vers la Sylve-Réal vous veniez au printemps,
Vous n'auriez pas autant de peine,
Car la vache en son grand domaine
Libre et farouche se promène ;
Comme on ne la trait point, la femme a du bon temps.

— Au pays où les bœufs demeurent,
Bouvier ! d'ennui les femmes meurent.
— Belle ! il n'est pas d'ennui quand on l'éprouve à deux.
— Bouvier ! qui va sur cette plage,
Ne boit plus qu'un amer breuvage ;
Le soleil brûle son visage.
— Belle ! vous vous tiendrez sous les vieux pins ombreux.

— On dit, bouvier, que sous leur ombre
Se cachent des serpents sans nombre.
— Belle, dans mon pays, les oiseaux échassiers,
Hérons, flamants, mieux que personne,
Leur font la chasse au bord du Rhône.
— Bouvier, votre raison est bonne,
Mais vos pins sont trop loin de mes Micocouliers.

— Belle ! fille qui se marie
Ne sait pas en quelle patrie
Le destin lui fera manger son pain un jour.
— Bouvier ! pourvu que je le mange
De compagnie avec mon ange,
Mon bonheur sera sans mélange.
— Belle ! dans ce cas-là, donnez-moi votre amour.

— Jouvènt, l'aurés, diguè Mirèio;
Mai 'quéli planto de ninfèio
Pourtaran peravans de rasin couloumbau,
Auperavans vosto fourcolo
Jitara flour, aquéli colo
Coume de ciro vendran molo,
E s'anara pèr aigo à la vilo di Bau!

— Bouvier ! lui répondit Mireille,
Vous l'aurez; mais alors la treille
Au lieu de raisins noirs aura des bigarreaux;
Sur votre trident, sans épines,
Naîtront des roses purpurines;
Le soleil fondra ces collines,
Et l'on ira par mer à la ville des Baux.

NOTES DU CHANT QUATRIÈME

1. *Sicelando* (sicelande), espèce de bateau.

2. *Martegue* (Martigue). (Voyez chant I, note 12.)

3. *Paiolo* (paillole), espèce de grand filet à mailles étroites.

4. *Clar d'Entressèn* (lac d'Entressen), dans la Crau.

5. *Bessouniero* (bessonnière), brebis qui met bas des jumeaux.

6. Un portique, avec un tombeau, qui supporte deux généraux de pierre.

A une demi-heure de Saint-Remy, au pied même des Alpines, s'élèvent, l'un à côté de l'autre, deux beaux monuments romains. L'un est un arc de triomphe, l'autre un magnifique mausolée construit sur trois étages, orné de riches bas-reliefs, et surmonté d'un gracieux campanile, que soutiennent dix colonnes corinthiennes à travers lesquelles se montrent debout deux statues. Ce sont les derniers vestiges de *Glanum*, colonie marseillaise détruite par les barbares.

7. *A l'errour*, entre chien et loup, au crépuscule.

8. *Lou Sambu* (le Sambuc), hameau du territoire d'Arles dans l'île de Camargue.

9. *Cabridello* (cabridelle). (Voyez chant I, note 14.)

10. *La Camargo* (la Camargue), vaste delta formé par la bifurcation du Rhône. Cette île, qui s'étend depuis Arles jusqu'à la mer, contient 74727 hectares de superficie. L'im-

mensité de ses horizons, le silence grandiose de ses plaines unies, son étrange végétation, son mirage, ses étangs, ses essaims de moustiques, ses grands troupeaux de bœufs et de chevaux sauvages, étonnent le voyageur et font penser aux *pampas* de l'Amérique du Sud. (Voyez chant X.)

11. *Lou Vacarès* (le Valcarès), dans l'île de Camargue, est un vaste ensemble de marécages, d'étangs salés et de lagunes. *Vacarés* est formé du mot *vaco* et de la désinence provençale *arés*, qui indique la réunion, la généralité. Il signifie un lieu où sont de nombreuses vaches. C'est ainsi que de *vigno*, vigne, *barco*, barque, *ribo*, rive, on a fait *vignarés*, vignoble, *barcarés*, flotte, *ribeirés*, rivage.

12. *Rodo* (rodes). La race sauvage des chevaux camargues est employée au foulage des gerbes. Ces animaux se comptent par *rode* (roue, cercle). La *rode* est composée de six liens (*liame*); le *lien* est une paire, la *rode* contient par conséquent douze chevaux.

13. *Liame* (lien). (Voyez la note précédente.)

14. *A la clarta de nosto moco* (à la clarté de notre lampe). La *moco* est un tronçon de roseau qu'on suspend dans les *mas* aux solives de la salle à manger. Elle porte la lampe romaine appelée *calèu*.

15. *Lou Sóuvage* (le Sauvage), vaste contrée déserte, nommée aussi petite Camargue, circonscrite au levant par le petit Rhône, qui la sépare de la grande Camargue, au midi par la Méditerranée, au couchant et au nord par le Rhône mort et le canal d'Aigues-Mortes. C'est le principal séjour des taureaux noirs sauvages.

16. Ourrias, forme provençale du nom propre *Elzéar*.

17. *Quant de doublen e de ternenco* (combien de bouvillons et de génisses). Un bouvillon d'un an s'appelle en provençal *un anouble;* de deux ans, *un doublen;* de trois ans, *un ternen*. Une *ternenco* est une génisse de trois ans.

18. *Ferrado* (ferrade), opération pastorale qu'on célèbre à Arles avec beaucoup d'appareil, et qui consiste à réunir tous

les jeunes bœufs dans un espace déterminé, pour les marquer au chiffre du propriétaire avec un fer rouge.

19. *Li Santo* (les Saintes). (Voyez chant I, note 15.) — (*Faraman*, *Aubaroun*), Faraman, Albaron, hameaux de la Camargue. — (*Aigo-Morto.*) Aigues-Mortes (Gard), C'est dans le port de cette ville que saint Louis s'embarqua deux fois pour la Terre Sainte. François I[er] et Charles-Quint y eurent une entrevue en 1539.

20. *Leberoun* (Luberon). (Voyez chant III, note 12.)

21. *Fiscello* (éclisse), faisselle, vase de terre dont le fond est percé de petits trous, destiné à former et à faire égoutter les fromages. *Fiscello*, du latin *fiscella*, même signification.

22. *Séuvo-Riau* (Sylve-Réal), forêt de pins-parasols, située dans la petite Camargue. (Voyez ci-dessus, note 14.) Un petit fort, construit dans ces parages pour protéger la navigation, domine cette île et porte aussi le nom de fort de Sylve-Réal.

CANT CINQUEN

LA BATÈSTO

Lou bouvatié s'entorno, furious dóu refus de Mirèio. — Calignage de Mirèio emé Vincèn. — L'erbo di frisoun. — Ourrias rescontro Vincenet, e brutalemen ié cerco reno.—Li prejit : Jan de l'Ourse. — Mourtalo batèsto di dous rivau dins la Crau vasto. — Vitòri e generouseta de Vincenet. — Treitesso dóu toucadou. — Ourrias trauco Vincèn d'un cop de ficheiroun, e fugis au galop de sa cavalo. — Arribo au Rose. — Li tres barquié fantasti. — Lou batèu s'enarco souto lou pes de l'assassin. — La niue de sant Medard : proucessioun di negadis sus lou dougan dóu flum. — Ourrias s'aproufoundis. — Danso di Trèvo sus lou pont de Trenco-Taio.

L'oumbro dis aubo s'aloungavo ;
La Ventoureso boulegavo ;
Lou soulèu avié 'ncaro un parèu d'ouro d'aut,
E li bouié que labouravon
Vers lou soulèu se reviravon
De tèms en tèms, car desiravon
Lou retour dóu seren, e si femo au lindau.

Lou toucadou se retournavo :
Dins sa cabesso remenavo
L'escorno que venié de reçaupre à la font.
Sa tèsto èro destimbourlado,
E de sa ràbi recatado
De tèms en tèms li lancejado
Ié jitavon lou sang e la vergougno au front.

CHANT CINQUIÈME

LE COMBAT

Le bouvier s'en retourne, furieux du refus de Mireille. — Les amours de Vincent et de Mireille. — La *Valisneria spiralis*. — Rencontre d'Ourrias et de Vincent. — Brutale agression du bouvier. — Les invectives : Jean de l'Ours. — Combat à mort des deux rivaux dans la Crau déserte. — Victoire et générosité de Vincent. — Félonie du toucheur. — Ourrias perce Vincent d'un coup de trident et fuit au galop de sa cavale. — Il arrive au Rhône. — Les trois bateliers fantastiques. — La barque se révolte sous le poids de l'assassin. — La nuit de Saint-Médard : procession des noyés sur la rive du fleuve. — Ourrias est englouti. — Danse des Trèves sur le pont de Trinquetaille.

Les trembles allongeaient leur ombre;
Le Ventour devenait plus sombre;
Le soleil rayonnait encore à l'horizon;
Mais, l'œil fixé sur la colline,
Le laboureur voit qu'il décline,
Et marque enfin l'heure voisine
De celle qui lui rend le frais et la maison.

Le bouvier marchait solitaire,
Ruminant la réponse amère
Qu'auprès de la fontaine il reçut en passant.
Sa tête était bouleversée,
Et de temps en temps la pensée
De son avance repoussée
Lui jetait au visage et la honte et le sang.

E tout en lampant dins li terro,
Remiéutejavo sa coulèro ;
E de l'aspre despié que ié gounflo soun lèu,
I code que la Crau n'es pleno
Coume un bouissoun de sis agreno,
Pèr se batre aurié cerca reno !
Aurié de soun pounchoun fichouira lou soulèu!...

Un porc-singlié que de sa tousco
An fa parti, e que tabousco
Sus li moure desert de l'Oulimpe [1] negras,
Avans de courre sus li chino
Que lou secuton, revechino
Lou rufe péu de soun esquino,
En amoulant si pivo i pèje di blacas.

A l'endavans dóu gardo-vaco
Que lou mourbin pounchouno e maco,
Dins lou meme draiòu lou bèu Vincèn venié,
E dins soun amo risouleto
Revassejavo i parauleto
Que l'amourouso piéuceleto
l'avié dicho un matin dessouto l'amourié.

Dre coume un canié de Durènço,
Éu caminavo ; e de plasènço
E de pas, e d'amour clarejavon sis èr ;
L'aureto molo s'engourgavo
Dins sa camiso que badavo ;
Dins li coudelet caminavo,
Descaus, e lóugeiret, e gai coume un lesert.

En frappant le sol de sa lance,
Il s'excitait à la vengeance;
Son cœur était si plein de colère et de fiel,
Qu'à défaut d'autres adversaires,
Pour passer ses ardeurs guerrières,
Il eût cherché querelle aux pierres;
Il eût de son trident voulu percer le ciel...

Pour mieux assurer sa défense,
Le sanglier que l'on relance
Des gorges de l'Olympe à ses sommets déserts,
Au moment d'attaquer en face
La meute en feu qui le pourchasse.
Cherche un secours à son audace
En aiguisant ses dents aux troncs des chênes verts.

Vis-à-vis d'Ourrias qui promène
Le dépit dont son âme est pleine,
Venait le beau Vincent dans le même sentier;
Et dans son âme souriante.
Il rêvait de sa douce amante,
Et de la scène ravissante,
Du jour de la cueillette à l'ombre du mûrier.

Droit devant lui, battant la plage,
Il cheminait, et son visage
Rayonnait à la fois et de paix et d'amour;
Dans sa chemise qu'elle frôle,
Tourbillonnait la brise molle;
Il cheminait, le petit drôle,
Pieds nus, d'un pas léger, gai comme un troubadour.

Souvènti-fes, à l'ouro fresco
Ounte la terro s'enmouresco,
Alor que dins li prat li fueio de tréuloun
Se replegon afrejoulido,
Is alentour de la bastido
Ounte restavo la poulido,
Venié, tout treboula, faire lou parpaioun.

E d'escoundoun, emé 'n fin gàubi,
Dóu lucre d'or o dóu reinàubi,
Imitavo de liuen lou canta dindoulet:
La jouveineto afecciounado
Qu'a lèu coumprés quau l'a sounado,
Venié lèu à la bouissounado,
Cauto-cauto, e lou cor douçamen tremoulet.

E lou clar de luno que dono
Sus li boutoun de courbo-dono;
E l'aureto d'estiéu que frusto, à jour fali,
L'auto barbeno dis espigo,
Quand, souto la molo coutigo,
En milo e milo regoumigo
Se fringouion d'amour coume un sen trefouli;

E la joio desmemouriado
Qu'a lou chamous, quand à si piado
Tout un jour a senti, dins li ro dóu Queiras [2],
Li cassaire que lou fan courre,
E qu'à la longo sus un moure
Escalabrous coume uno tourre,
Se vèi soul, dins li mèle, au mitan di counglas;

Souvent à l'heure où la nuit sombre
Verse aux vallons sa première ombre,
Où, dans les prés fleuris, l'herbe de la saison,
Toute frileuse se replie,
Aux abords de la métairie,
Où demeure sa douce amie,
Il venait tout troublé faire le papillon.

Blotti sous un arbre, en cachette,
Du tarin d'or, de la fauvette
Il roucoulait le chant savamment imité;
Soudain, l'ardente jouvencelle,
Comprenant la voix qui l'appelle,
Vite à la haie habituelle
Venait furtivement et le cœur agité.

Ni le clair de lune qui donne
Sur le bouton de l'anémone;
Ni le zéphir frôlant à la chute du jour
Les épis à barbe naissante,
Qui dans la plaine jaunissante
Balancent leur tige élégante,
Et flottent comme un sein agité par l'amour;

Ni la joie éperdue, immense
Du daim que le chasseur relance,
Quand, pressé par la meute attachée à ses pieds,
Il peut, ranimant son courage,
S'élancer sur un pic sauvage,
Et des chiens défier la rage,
Dans l'asile qu'il trouve au milieu des glaciers;

N'es qu'uno eigagno, en coumparanço
Di moumenet de benuranço
Que passavon alor e Mirèio e Vincèn...
Mai parlen plan, o mi bouqueto
Que li bouissoun an d'auriheto!
Escoundu dins l'oumbro caieto,
Si man d'à pau à pau se mesclavon ensèn.

Pièi se teisavon de long rode,
E si pèd turtavon li code;
E tantost, noun sachènt que se dire autramen,
Lou calignaire nouvelàri
Countavo en risènt lis auvàri
Que i'arribavon d'ourdinàri:
E li niue que dourmié souto lou fiermamen,

E di chin de mas li dentado
Contro sa cueisso enca cretado.
E Mirèio, tantost, de la vueio e dóu jour
Ié racountavo sis oubreto,
E li prepaus de sa maireto
Emé soun paire, e la cabreto
Qu'avié desverdega touto uno triho en flour.

Un cop Vincèn fuguè plus mèstre:
Sus l'erbo rufo dóu campèstre
Coucha, coume un cat-fèr, venguè de rebaloun
Toucant li pèd de la jouineto...
Mai parlen plan, o mi bouqueto,
Que li bouissoun an d'auriheto!
— Mirèio! acordo-me que te fague un poutoun!

Rien de cela n'est comparable
A l'ivresse, au charme ineffable
Des courts moments qu'alors ces deux enfants passaient...
Vincent était près de Mireille.....
Mais parlons bas : quand l'eau sommeille,
Chaque buisson a son oreille ;
Et petit à petit leurs deux mains se pressaient.

Puis venait un profond silence;
Puis un signe d'intelligence ;
Puis lorsque le sujet manquait à l'entretien,
L'amant aux naïves allures,
Parlait de ses mésaventures,
De sa peur des loups, des morsures
Qu'au vu de ses haillons lui fit un mauvais chien ;

Des nuits que, sous son sac de toile,
Il passait à la belle étoile.
Mireille, gentiment, lui contait à son tour,
Les petits secrets du ménage ;
Le ver qui se mit au fromage,
Le lait qui tourna, le ravage
Qu'à la tonnelle en fleur la chèvre fit un jour.

Vincent, une fois, sentit naître
Cette ardeur dont on n'est plus maître ;
Et souple, en tapinois, enclin à tout oser,
Il vint jusqu'aux pieds de Mireille...
Mais parlons bas : quand l'eau sommeille,
Chaque buisson a son oreille ;
— Mireille ! accorde-moi de te faire un baiser !

Mirèio, dis, manje ni beve,
De l'amour que de tu receve!
Mirèio! voudriéu estrema dins moun sang
Toun alen que lou vènt me raubo!
A tout lou mens, de l'aubo à l'aubo,
Rèn que sus l'orle de ta raubo
Laisso-me que me viéute en la poutounejant!

— Vincèn! acò 's un pecat negre!
E li bouscarlo emé li piegre
Van pièi di calignaire esbrudi lou secrèt.
— Agues pas pòu que se n'en parle,
Que iéu deman, ve, desbouscarle
Touto la Crau enjusqu'en Arle!
Mirèio! vese en tu lou paradis escrèt!

Mirèio, escouto: dins lou Rose,
Disié lou fiéu de Mèste Ambrose,
I'a 'no erbo, que nouman l'*erbeto di frisoun* [3]:
A dos floureto, separado
Bèn sus dos planto, e retirado
Au founs dis oundo enfresqueirado.
Mai quand vèn de l'amour pèr éli la sesoun,

Uno di flour, touto souleto,
Mounto sus l'aigo risouleto,
E laisso, au bon soulèu, espandi soun boutoun;
Mai, de la vèire tant poulido,
I'a l'autro flour qu'es trefoulido,
E la vesès, d'amour emplido,
Que nado tant que pòu pèr ié faire un poutoun.

Ton amour, dit-il, ô bel ange,
Fait que je ne bois ni ne mange.
Mireille, je voudrais enfermer dans mon sang
Ton souffle que l'air me dérobe,
Mais tout au moins, de l'aube à l'aube,
Rien que sur l'ourlet de ta robe,
Laisse-moi me rouler, rouler en la baisant.

— De ce que tu veux Dieu s'offense,
Dit Mireille pour sa défense;
Et d'ailleurs les secrets des amants trop hardis
Sont divulgués par la fauvette.
— Pauvre volatile indiscrète!
J'en fais demain rafle complète...
Mireille! dans tes yeux je vois le paradis!

Mireille! écoute : Dans le Rhône,
Pousse une herbe à laquelle on donne
Vulgairement le nom d'*herbette des frisons;*
Elle a deux fleurs bien séparées
Sur deux tiges, et retirées
Au fond des ondes diaprées;
Mais que le temps d'aimer vienne au cours des saisons,

L'une des deux fleurs, la première,
Monte sur l'eau vers la lumière,
Et s'ouvre aux doux rayons qui viennent l'iriser;
Et l'autre, en la voyant si belle,
Loin d'accuser cette infidèle,
Tressaille, et montant après elle,
Nage tant qu'elle peut pour lui faire un baiser.

E tant que pòu, se desfrisouno
De l'embuscun que l'empresouno,
D'aqui, paureto ! que roumpe soun pecoulet ;
E libro enfin, mai mourtinello,
De si bouqueto palinello
Frusto sa sorre blanquinello...
Un poutoun, pièi ma mort, Mirèio !... e sian soulet. —

Elo èro palo ; éu pèr delice
La miravo... Dins soun broulice,
Coume un cat-fèr s'enarco, alor, e vitamen
De soun anqueto enredounido
La chatouneto espavourdido
Vòu escarta la man ardido
Que deja l'encenturo ; éu tourna-mai la pren...

Mai parlen plan, o mi bouqueto,
Que li bouissoun an d'auriheto !
— Finisse ! elo gemis, e lucho en se toursènt ;
Mai d'uno caudo caranchouno
Deja lou drole l'empresouno,
Gauto sus gauto... La chatouno
Lou pessugo, se courbo, e s'escapo en risènt.

E 'm' acò pièi la belugueto
De liuen en se trufant : Lingueto [4] !
Lingueto ! ié cantavo... Es ansin, éli dous,
Que semenavon à la bruno
Soun blad, soun poulit blad de luno [5],
Mauno flourido, ur de fourtuno
Qu'i pacan coume i rèi Diéu li mando aboundous.

Sans que sa force l'abandonne,
Hors de l'algue qui l'emprisonne,
Elle arrive, et brisant ses humides linceuls,
Suant l'amour par chaque feuille,
Sur sa jumelle qui l'accueille,
Elle se pose et puis s'effeuille...
Un baiser! puis ma mort... belle! nous sommes seuls! —

Elle était pâle; avec tendresse,
Lui l'admirait... Dans son ivresse,
Il cherche à la saisir... mais elle, lestement,
Écarte la main trop hardie
Qui touche à sa taille arrondie;
Il l'enlace, elle se délie...
La résistance ajoute à son entraînement...

Mais parlons bas : quand l'eau sommeille,
Chaque buisson a son oreille;
— Laisse-moi, laisse-moi, dit-elle en se tordant;
Plus elle dit, moins il la laisse...
Ravit-il enfin sa caresse...?
On le croit; mais la fine pièce
Le pince, se recourbe et rit en s'évadant;

Et puis après, vive, animée,
D'un peu plus loin, sous la ramée,
Elle lui fait la nique avec ses jolis doigts!
Ces enfants, chose assez commune,
Semaient ainsi leur blé de lune;
Manne fleurie, heur de fortune,
Qui tombe en abondance aux manants comme aux rois!

Un vèspre dounc, en la Crau vasto,
Lou bèu trenaire de banasto
A l'endavans d'Ourrias venié dins lou draiòu.
Lou tron d'uno chavano acipo
Lou proumier aubre que lou pipo,
E, l'iro bourroulant si tripo,
Veici coume parlè lou doumtaire de biòu :

— Es belèu tu, fiéu de baudrèio,
Que l'as enclauso, la Mirèio ?
En tout cas, o 'speia, d'abord que vas d'alin
Digo-ié 'n pau que m'enchau d'elo
E de soun mourre de moustelo,
Pas mai que dóu vièi tros de telo
Que te cuerbe la pèu !... l'auses, bèu margoulin ? —

Vincenet ressautè ; soun amo
Se revihè coume la flamo ;
Soun cor ié boumbiguè coume un fio-grè que part :
— Panto ! vos dounc que te coustible,
E que moun arpo en dous te gible ?
Ié fai en l'alucant, terrible
Coume quand, afama, se reviro un léupard.

E de soun iro li trambleto
Fasien ferni si car vióuleto.
— Sus la gravo, dis l'autre, anaras mourreja !
Car, as li man trop mistoulino,
E noun sies bon, raubo-galino,
Que pèr gibla 'n brout d'amarino,
Pèr camina dins l'oumbro, e pèr gourrineja !

Un soir donc, dans la Crau paisible,
Au devant du toucheur terrible,
Venait le beau Vincent dans le même sentier.
On sait que la foudre déchire
Le premier arbre qui l'attire;
Et, dans son orageux délire,
Voici comment parla le farouche bouvier :

— Alors! fils de femme tarée,
C'est toi qui l'as énamourée,
La Mireille! Eh bien donc, lorsque tu la verras,
Puisqu'en ta voile le vent souffle,
Et que tu la vois, toi, maroufle,
Dis-lui qu'entre elle et ma pantoufle,
S'il me fallait choisir, j'aurais de l'embarras.

Vincent tressaillit, et son âme
Se réveilla, comme la flamme
D'un foyer mal éteint qui ressuscite et part.
— Ah! dit-il, rustre qu'on renomme ;
Mais tu veux donc que je t'assomme! —
Et son œil le regardait comme
Regarde l'œil du tigre ou l'œil du léopard.

Et tous les traits de son visage
Bouillaient de colère et de rage.
— Morveux! tiens, sur le sol je vais te placarder,
Dit l'autre, d'un air impassible ;
Car tu n'es bon, vannier sensible,
Que pour ployer l'osier flexible,
Pour cheminer dans l'ombre et pour vagabonder!

— O, coume torse l'amarino,
Respond Vincèn qu'eiçò 'nverino,
Vau torse toun galet !... Ve ! ve ! fuge, se pos,
Fuge, capoun, qu'ai la maliço !
Fuge, o, Sant Jaque de Galiço !
Reveiras plus ti tamarisso,
Car vai, 'quest poung de ferre, embreniga tis os ! —

Meraviha de trouva 'n ome
Sus quau enfin sa ràbi gome :
— Un moumen ! ié respond lou vaquié regagnous,
Un moumenet, moun jouine tòchi,
Qu'abren la pipo !... E de sa pòchi
Tiro un boursoun de pèu de bòchi,
E'n negre cachimbau qu'embouco ; e desdegnous :

— Quand te bressavo au pèd d'un ourse [6],
T'a jamai counta Jan de l'Ourse [7],
Ta bóumiano de maire ? à Vincèn diguè 'nsin.
I'a Jan de l'Ourse, l'ome double,
Que, quand soun mèstre, emé dous couble,
Lou mandè fouire si restouble,
Arrapè, coume un pastre arrapo un barbesin,

Li bèsti tóutis atalado,
E su 'no pibo encimelado
Li bandiguè pèr l'èr, emé l'araire après !
E tu, marrias, bonur t'arribo
Qu'apereici i'a ges de pibo !...
— Levariés pa 'n ai d'uno ribo,
Grand porc ! n'as que de lengo ! E Vincèn, à l'arrèst,

— Oui, comme on tord l'osier flexible,
Répondit le vannier sensible,
Je te tordrai le cou ; vois, vois, fuis si tu peux ;
Fuis, coquin, car j'ai la malice,
Fuis, ou saint Jacques de Galice
M'aidant à hâter ton supplice,
Je fais craquer tes os sous ce poignet nerveux !

Ravi de trouver sous sa patte,
Quelqu'un sur qui sa rage éclate :
— Un moment reprit l'autre, et respirons un peu ;
Avant de se battre on s'équipe ;
Permets-moi d'allumer ma pipe.
Soudain embouchant sa tulipe,
De son briquet sonore il fait jaillir le feu.

— Dis donc, pour meubler ta mémoire,
T'a-t-on jamais conté l'histoire
D'un géant du Midi qu'on nommait Jean de l'Ours ?
Sache donc que ce personnage,
De quatre bœufs au labourage,
Conduisait un jour l'attelage ;
Et comme celui-ci marchandait son concours,

Saisi d'une fureur sublime,
D'un peuplier visant la cime,
Il y lança les bœufs et la charrue avec...
Eh bien ! franchement, je regrette
Qu'aucun arbre ici ne s'y prête ;
Car je t'assure qu'à son faîte
Tu percherais bientôt, jeune petit blanc-bec.

Coume un lebrié tanco un bestiàri,
Tancavo aqui soun aversàri.
— Que, digo! ié cridavo à s'esgargamela,
Long galagu, que t'estrampales
Sus ta ganchello, bèn? davales
O te davale?... Cales? cales,
Aro qu'anan saché quau tetè de bon la?

Es tu, gusas, que portes barbo?
Te caucarai coume uno garbo!
Es tu qu'as mespresa la vierge d'aquéu mas,
Mirèio, la flour dóu terraire?
O, iéu, lou marrit panieraire,
Iéu, Vincenet soun calignaire,
Vau lava ti mesprés dins toun sang, se n'en as! —

Mai lou vaquié bramo: Arri! àrri!
Bóumian, calignaire d'armàri!
Espèro, espèro-me!..... Sus-lou-cop sauto au sòu
Apereila li vèsto volon;
Picon di man, lis èr tremolon;
Souto éli li caiau regolon;
Un sus l'autre à la fes parton coume dous biòu.

Ansin dous brau, quand sus lis erme
Lou souleias dardaio ferme,
An vist lou péu courous e li large malu
D'uno vaco jouino e moureto
Bramant d'amour dins li sarreto...
E sus-lou-cop lou tron li peto,
E d'amour sus-lou-cop vènon foui e calu.

— Grand porc! tu n'as que de la langue,
Dit en épiçant sa harangue,
Vincent, qui du regard le tenait à l'arrêt :
Perché comme un polichinelle,
Tu t'écarquilles sur ta selle;
Descends donc de ta haridelle,
Et nous verrons alors qui téta du bon lait!

C'est toi, brigand, qui vas en guerre?
Je te briserai comme verre,
Tu tins contre Mireille un propos offensant;
Eh bien! mécréant, c'est moi-même,
Moi, le chétif vannier, qui l'aime,
Qui te donnerai ton baptême;
Mais ce sera, tonnerre! un baptême de sang!

— Ah! ah! tu veux une bataille!
Bohémien, amoureux de paille!
Eh bien, soit! dit Ourrias, en sautant de cheval.
Et tous les deux quittent leur veste;
Leur main ne s'arme pas du ceste;
Mais le poing suffisant de reste,
Ils fondent l'un sur l'autre avec un cœur égal.

Ainsi quand deux taureaux sauvages,
Dans les steppes des pâturages,
Aperçoivent de loin, sous les feux du soleil,
Une jeune et belle génisse,
Leur poil tout à coup se hérisse,
Tout leur être, au feu qui s'y glisse,
D'une fureur jalouse éprouve le réveil;

Pièi arpatejon, pièi s'alucon,
Prenon lou vanc, e zóu! s'ensucon.
E prenon mai lou vanc, e de mourre-bourdoun
Fan restounti li cop de tèsto.
Longo e marrido es la batèsto,
Car es l'Amour que lis entèsto,
Es l'Amour pouderous que li buto e li poun.

Ansin èli dous tabassavon,
Ansin, feroun, s'escabassavon.
Ourrias a recassa lou proumié lavo-dènt;
Mai coume l'autre lou menaço
D'un nouvèu cop, sa grand manasso
S'aubouro en l'èr coume uno masso,
E d'un large gautas amassolo Vincèn.

— Tè! tè! frestèu, paro aquéu lèpi!
— Tasto, moun ome, s'ai lou grèpi!
Se cridon l'un à l'autre. — Ardit! comto, bastard,
Li blaveiròu mounte s'enfounso
La rintraduro de mis ounso!
— E tu, moustras, comto lis ounço,
Lis ounço de sang viéu qu'espiron de ta car! —

Alor s'arrapon, se póutiron,
S'agroumoulisson e s'estiron,
Espalo contro espalo, em' artèu contro artèu;
Li bras se trosson, se fringouion
Coume de serp que s'entourtouion;
Souto la pèu li veno bouion,
Lis esfors fan tibla li tento di boutèu.

Ils trépignent et se provoquent,
A coups de tête ils s'entre-choquent,
Et, le mufle abaissé, raniment leur ardeur.
La bataille est longue et cruelle,
Car c'est l'amour qui les harcèle,
Et qui, pour prix de la querelle,
Leur montre la génisse attendant le vainqueur.

Ainsi luttaient nos deux athlètes;
Ainsi s'entre-choquaient leurs têtes :
Les coups partent ; Ourrias attrape le premier;
Mais, comme l'autre en son audace
Tentait de l'atteindre à la face,
Sa main se lève dans l'espace,
Et d'un large soufflet étourdit le vannier.

— Tiens voilà pour toi, camarade!
— Et toi, pare cette gourmade!
Se disaient-ils entre eux. — Tu n'y verras plus clair,
Aveuglé par la meurtrissure
Qui bouleverse ta figure.
— Monstre! guéris donc la blessure
Par où ton sang épais s'échappe de ta chair.

Puis ils se heurtent, se saisissent,
Se redressent ou s'accroupissent,
Épaule contre épaule, œil sur œil, corps à corps;
Leurs bras se croisent et se tordent
Comme des serpents qui se mordent;
De leur peau les veines débordent;
Sur leurs jarrets tendus se lisent leurs efforts.

Long-tèms, inmoubile, s'estellon,
Emé li flanc que ié bacellon,
Coume quand bat de l'alo un palot estardoun :
Imbrandable, la lengo muto,
Un coutant l'autre dins sa buto,
Coume li pielo grando e bruto
Dóu pont espetaclous qu'encambo lou Gardoun[8]

E tout-d'un-cop se desseparon,
E tourna-mai li poung se harron,
Lou trissoun tourna-mai engruno lou mourtié :
Dins la furour que li counjounglo,
Ié van di dènt, ié van dis ounglo...
Diéu! quénti cop Vincèn i'ajounglo!
Diéu! quénti bacelas mando lou bouvatié!

Abasimanto èron li mougno
Qu'aquest largavo à plen de pougno;
Mai lou Valabregan, rapide e picadis
Coume uno grelo que desboundo,
A soun entour boundo e reboundo,
Revoulunous coume uno foundo.
— Veici, dis, lou turtau, gourrin, que t'espóutis!

Mai coume tors l'esquino à rèire,
Pèr miéus pica soun empegnèire,
Lou gaiard toucadou subran l'arrapo i flanc,
A la maniero prouvençalo
Te lou bandis darrié l'espalo,
Coume lou blad dessus la palo,
E vai pica de costo apereila au mitan!

Longtemps encor ils se raidissent;
Leurs flancs rentrent ou s'élargissent,
Comme quand bat de l'aile un malheureux aiglon;
L'air manque à leurs voix oppressées;
Ils s'accotent, dans leurs poussées,
Comme les piles entassées
Du splendide aqueduc jeté sur le Gardon.

Puis, tout à coup, ils se séparent.
Mais d'autres assauts se préparent;
Derechef le pilon égruge le mortier ;
Dans la fureur qui les entraîne,
Leurs dents même servent leur haine...
Dieu! quels beaux coups Vincent assène!
Dieu ! par quels beaux soufflets riposte le bouvier !

La grêle même un jour d'orage
Ne fouette pas l'air davantage;
Mais soudain le vannier tournant autour de lui,
Comme un tourbillon qui se lève,
Ne lui laissant ni paix ni trêve :
— Tiens, voici le coup qui t'achève,
Misérable! dit-il, ton dernier jour a lui.

Comme il tord son dos en arrière
Pour mieux frapper son adversaire,
Le vigoureux bouvier l'empoigne par le flanc,
Et, lutteur de la bonne école,
Il le soulève et par bricole,
Comme un brin de paille qui vole,
Il le lance à dix pas sur le sable brûlant.

— Acampo! acampo l'eiminado
Qu'emé toun mourre as darbounado,
E s'ames lou póutras, vermenoun, manjo e béu!
— Proun de di! bèsti mal-estrucho,
I'a que li tres cop que fan lucho!
Respond lou drole, en quau s'encucho
L'amar verin. Lou sang ié mounto au bout di péu.

Se relèvo, lou panieraire,
Coume un coulobre ; e, fièr luchaire,
A l'agrat de peri vo de venja soun noum,
Part sus lou Camarguen sóuvage,
E d'uno forço e d'un courage
Meravihous pèr aquel age,
I'alongo dins lou pitre un mourtau cop de poung.

Lou Camarguen trantaio, tasto
Pèr couta soun esquino vasto;
Mai à sis iue neblous ié sèmblo quatecant
Qu'à soun entour tout fai que courre;
La tressusour ié mounto au mourre,
E pataflòu! coume uno tourre
Toumbo lou grand Ourrias, au mitan dóu trescamp!

La Crau èro tranquilo e mudo.
Aperalin soun estendudo
Se perdié dins la mar, e la mar dins l'èr blu
Li ciéune, li fòuco lusènto,
Li becaru, qu'an d'alo ardènto,
Venien de la clarta mourènto
Saluda, long di clar, li bèu darrié belu.

— Va, dit-il, mordre la poussière ;
La terre est bonne nourricière,
Si la saveur t'en plaît, vermisseau, manges-en!
— Un échec n'est pas une preuve;
Je veux une seconde épreuve,
Dit Vincent que la honte abreuve,
Et dont chaque poil sue et s'injecte de sang.

Sur ce, le vannier se relève;
Devant ses yeux flotte le rêve
De la vierge aux doux yeux dont son cœur est l'autel;
Et d'une force et d'un courage
Qui sont au-dessus de son âge,
Il fond sur le bouvier sauvage,
Et lui porte au sein gauche un coup de poing mortel.

Sous le coup celui-ci chancelle,
Son bras fléchit, son sang se gèle;
La lumière vacille à ses yeux nébuleux;
Autour de lui tout tourbillonne,
Le vent de la mort l'environne,
Et, comme une énorme colonne,
Il tombe avec fracas sur le sol rocailleux.

La Crau dormait silencieuse;
Au loin, la plage vaporeuse
Se perdait dans la mer et la mer dans l'air bleu;
Ici, les macreuses lustrées,
Les flamants aux ailes pourprées
Au bord des mares azurées,
Venaient au jour mourant dire un dernier adieu!

Dóu vaquié la cavalo blanco
Toundié dis agarrus li branco ;
E vueje, lis estriéu, li grands estriéu ferra,
Balin-balòu contro soun vèntre...
— Breguigno mai ! se noun t'esvèntre
Lis ome, aro, bregand, pos sèntre
S'à la cano vo au pan se dèvon mesura ! —

Dins lou silènci dóu campèstre,
Lou panieraire, d'un pèd mèstre,
Esquichavo lou pies d'Ourrias amaluga.
Souto la cambo que lou sarro,
Lou toucadou luchavo encaro,
E pèr li brego e pèr li narro
Racavo à gros mouchoun un sang encre e maca.

Tres cop vouguè jita de caire
Lou pèd ounglu dóu panieraire ;
Tres cop d'un tai de man lou fiéu de Mèste Ambroi
L'esterniguè mai sus la gravo,
E lou vaquié qu'escumejavo,
Emé d'iue torge, retoumbavo
En boufant e badant coume un orre bóudroi [9].

— Lis ome, dounc, o barataire,
Lis a pas tóuti fa, ta maire !
Vincenet ié cridavo. I biòu de Séuvo-Riau
Vai, vai counta quento es ma pougno !
Vai-t'en escoundre ti boudougno,
Toun arrouganço e ta vergougno
Au founs de ta Camargo, au mitan de ti brau !

Du bouvier la jument sauvage
Des kermès broutait le feuillage;
Et vides, et pendants, les étriers de fer
Oscillaient le long de son ventre...
— Remue encore et je t'éventre.
Il est temps que ta morgue rentre,
Ce n'était pas le cas de se montrer si fier,

Disait Vincent qui le domine,
Et du pied presse sa poitrine,
Plus radieux qu'un coq monté sur ses ergots.
Ourrias, d'une vigueur èteinte,
Se débattait sous cette étreinte,
Et la terre au loin était teinte
Du sang que sa narine y répandait à flots.

Trois fois, d'une forte secousse,
Ourrias, haletant, le repousse;
Trois fois aussi Vincent, d'un rude coup de main,
Le cloue à la terre sanglante.
Ourrias, dont la faiblesse augmente,
Retombe, la bouche béante,
Et promène en tous sens son regard incertain.

— Ainsi donc, les forts de la terre
Ne sont pas tous fils de ta mère,
Disait Vincent; au fond de ta Sylve-Réal,
S'il te reste un peu de vergogne,
Va cacher ta honte et ta trogne!
Va! parle à tes bœufs de ma poigne,
Et dis-leur quelquefois le nom de ton rival! —

Acò di, lachè la bestiasso.
Tau un toundèire, dins la jasso,
Retèn entre si cambo un grand aret banard;
Mai tant-lèu i'a toumba soun àbi,
Sus lou malu ié mando un bàbi,
E lou bandis. Gounfle de ràbi,
Ansin, e tout póussous, lou vaquié sauto e part.

Uno pensado maladito
A travès champ lou precepito;
Jitavo d'escoumenge; ourlant e fernissènt,
Dins lis avaus, dins li genèsto
Que cerco dounc?... Ai! ai! s'arrèsto...
Ai! ai! ai! brando sus la tèsto
Soun ficheiroun terrible, e lampo sus Vincèn.

Quand se veguè souto la lanço,
Sènso revenge ni 'speranço,
Vincenet paliguè coume au jour de sa mort:
Noun que la mort ié fugue duro,
Mai ço qu'aclapo sa naturo,
Es de se vèire la caturo
D'un feloun que l'engano avié fa lou plus fort.

— Traite! ausariés? faguè que dire.
E, voulountous coume un martire,
S'aplanto... Alin, alin, dins lis aubre escoundu,
I'avié lou mas de sa mestresso.
Se ié virè 'mé grand tendresso,
Coume pèr dire à la pastresso:
Mirèio, espincho-me, que vau mouri pèr tu!

Cela dit, il le congédie.
Tel on voit, dans la bergerie,
Un tondeur retenir sous sa main un bélier;
Et puis, quand il a pris sa laine,
D'un geste ou d'un mot qu'il comprenne,
Il le délivre. Empli de haine,
Ainsi congédié s'éloigne le bouvier.

Mais de quelle horrible pensée
Sa tête est-elle traversée?
Pourquoi donc tout à coup rebrousse-t-il chemin?
Dans les genêts, dans les broussailles,
Que cherche-t-il? Dieu des batailles!
Permettras-tu ces représailles?
Il fond sur le vannier, son trident à la main.

Contre le fer de cette lance
Vincent n'a rien pour sa défense;
Il pâlit, le pauvret, à l'aspect de la mort;
Non point que la mort lui soit dure,
Mais de la douleur qu'il endure
De se voir ainsi la pâture
D'un félon que la ruse a rendu le plus fort.

Traître! dit-il, et sans plus dire,
Vincent se résigne au martyre...
Au loin, le mas qu'il aime à ses yeux vient s'offrir;
Sur cet asile qui la tente
Se fixe sa prunelle ardente,
Comme pour dire à son amante :
C'est pour toi que je meurs, regarde-moi mourir.

O bèu Vincèn! d'aquelo qu'amo
Enca pantaiavo soun amo...
— Fai ta preiero! Ourrias ié venguè coume un tron,
D'uno voues despietouso e rauco.
E de soun ferre aqui lou trauco.
Em' un fort gème, sus la bauco
Lou paure verganié barrulo de soun long.

E l'erbo plego, ensaunousido;
E de si cambo enterrousido
Li fournigo de champ fan deja soun camin.
Mai lou toucadou galoupavo.
— Au clar de luno, sus la gravo,
Tout en fugènt éu prejitavo,
Aniue li loup de Crau van rire, à tau festin!...

La Crau èro tranquilo e mudo.
Aperalin soun estendudo
Se perdié dins la mar, e la mar dins l'èr blu;
Li ciéune, li fòuco lusènto,
Li becaru, qu'an d'alo ardènto,
Venien de la clarta mourènto
Saluda, long di clar, li bèu darrié belu.

E galopo, vaquié, galopo,
Que galouparas!... — Hopo! hopo!
Ié venien coume acò lis esclapaire verd [10]
A sa cavalo que chauriho
Dis iue, di narro e dis auriho.
Souto la luno deja briho
Lou Rose, entre-dourmi dins soun lié descubert

O beau Vincent! celle qu'il aime
Remplissait son heure suprême!
— Allons! fais ta prière, aimable jouvenceau,
Dit Ourrias, dont la voix fulmine,
Et baissant sa fourche assassine,
Il lui transperce la poitrine;
L'infortuné vannier tombe sur le carreau.

Et l'herbe ploie, ensanglantée;
Et sur sa jambe contractée
Des milliers de fourmis font déjà leur chemin.....
Mais Ourrias, fier de sa prouesse,
S'enfuyait à toute vitesse,
Grommelant de sa voix traîtresse :
— Ce soir, les loups de Crau riront de leur festin.

La Crau dormait silencieuse;
Au loin la plage vaporeuse
Se perdait dans la mer et la mer dans l'air bleu;
Ici, les macreuses lustrées,
Les flamants aux ailes pourprées,
Au bord des mares azurées,
Venaient au jour mourant dire un dernier adieu!

— Et galope, vacher, galope!
Galope toujours! hoppe! hoppe!
Du milieu des étangs criait le crabier vert
A sa jument dressant l'oreille.
Pendant que la terre sommeille,
Du haut du ciel la lune veille;
Le Rhône s'endormait dans son lit découvert,

Coume un roumiéu de Santo-Baumo [11]
Que, nus, de lassige e de caumo
S'estalouiro e s'endor au founs d'un vabre. — Hòu!
L'ausès?... hòu de la ratamalo!
Hòu! hòu!... En cuberto vo'n calo,
Me passarias 'mé ma cavalo?
De liuen lou capounas crido à tres barqueiròu.

— Vène lèu, vène, bono-voio!
Respoundeguè 'no voues galoio,
Que, pèr vèire mounta de la niue lou calèu,
Entre li remo e la partego
Lou pèis entrefouli vanego...
La pesco prèsso, acò boulego,
Moun ome! l'ouro es bono... Abordo, abordo lèu. —

En poupo lou fena [12] s'assèto.
La cavalo, darrié la bèto,
Nadavo, la caussano estacado à l'estrop.
E li grand pèis, vesti d'escaumo,
Abandounant si fóunsi baumo,
Dóu Rose mouvien la calaumo,
E lusènt, boumbissien à l'entour de la pro.

— Mèstre pilot, douno-te gardo!
La nau, sèmblo que vèn panardo! —
E lou qu'avié parla, pèd sus banc [13], sus lou rèm
Tourna se pleguè coume un vise.
— I'a 'n moumenet que me n'avise...
Pourtan un marrit pes, vous dise,
Respoundè lou pilot; e pièi diguè plus rèn.

Comme un pèlerin en voyage
Qui, lassé du pèlerinage,
S'endort près de sa gourde au milieu d'un ravin.
— Ohé! ohé! pêcheurs de l'onde,
Sur votre barque vagabonde,
Ma bête et moi, courant le monde,
Pouvez-vous nous passer jusques au bord voisin?

— Arrive, garnement, arrive!
Répond une voix de la rive;
Pour voir monter au ciel la lampe de la nuit,
Près de la barque qui brandille,
Le poisson circule et frétille;
La pêche presse, l'eau scintille;...
Aborde, garnement, mais aborde sans bruit. —

Le brigand s'assied sur l'arrière;
La cavale nageait derrière,
Suspendue au licol tenant aux cavillots.
Des poissons de toutes les tailles,
Vêtus de leurs blondes écailles,
Quittaient en foule leurs rocailles,
Et près des avirons serpentaient sous les flots.

— Prends bien garde, maître pilote,
Il semble que la nef ballote,
Dit l'un des bateliers qui, souple et pied sur banc,
Se tord comme un sarment de vigne.
— Je le vois bien, et c'est un signe
Que nous portons charge maligne,
Répond le nautonier qui se tait à l'instant.

La ratamalo trantaiavo
D'un biais, de l'autre, gansouiavo
D'un balans esfraious coume un ome ebria.
La ratamalo èro marrido,
Avié li post mita pourrido...
— Tron de Diéu! lou toucadou crido...
E s'arrapo à l'empento, e s'aubouro esfraia.

Mai, souto uno invesiblo forço,
La nau sèmpre que mai bidorso,
Coume uno serp en quau un pastre em' un clapas
A coupa lis esquino. — Sòci,
Perqué fasès aquéu trigòssi?
Voulès dounc que me nègue? i mòssi
Venguè lou toucadou, pale coume un gipas.

— Pode plus mestreja la barco!
Respoundè lou pilot. S'enarco
Souto iéu, e boumbis coume uno escarpo fai :
As tua quaucun, miserable!
— Iéu?... Quau te l'a di?... Que lou diable,
S'acò 's verai, 'mé soun rediable
Me péu-tire subran au founs di garagai!

— Ah! countuniè lou pilot blave,
Es iéu que me troumpe! óublidave
Qu'es aniue Sant Medard. Tout paure negadis,
Di toumple afrous, di revòu sourne,
Pèr founs que l'aigo l'encafourne,
Sus terro aniue fau que retourne...
La longo proucessioun adeja s'espandis.

Comme au plus fort d'une tourmente,
Deci, delà, la nef errante
Vacillait comme un homme aux vignes du Seigneur.
La vieille barque, assez mauvaise,
Avait pourri sous la falaise...
— Tonnerre! on n'est pas trop à l'aise,
Dit Ourrias, qui se lève et change de couleur.

Mais, sous une invisible force,
Toujours le roulis se renforce;
Comme un serpent blessé la nacelle se tord.
— Vous voulez donc que je me noie,
Dit le bouvier, dont l'âme ploie,
Tant la tempête se déploie,
Et tant l'onde bouillonne et monte vers le bord!

— Ce n'est plus moi, dit le pilote
Qui gouverne ma galiote;
Et quelque esprit malin la pousse de travers :
— Tu versas le sang, misérable!
— Moi! qui l'a dit? Oh! que le Diable,
Avec sa fourche impitoyable,
Me tire, si c'est vrai, dans le fond des enfers!

— Que ton jurement s'interrompe,
Dit le pilote, je me trompe;
C'est, et je l'oubliais, la nuit de Saint-Médard.
Les malheureux noyés, que l'onde
Retient dans la gorge profonde,
Cette nuit reviennent au monde;
J'en vois le groupe entier qui s'ébranle et qui part.

Ve-lèi!... pàuris amo plourouso!
Ve-lèi! sus la ribo peirouso
Mounton à pèd descaus : de si vièsti lima,
De soun péu amechouli, coulo
A gros degout l'aigo treboulo.
Dins l'oumbro, souto li piboulo,
Caminon à renguiero, em' un cire aluma.

Coume regardon lis estello!
Dóu sablas que lis empestello
En derrabant si cambo arrampido, pecai!
Emé si bras blu, 'mé sa tèsto
Mounte la nito encaro rèsto,
Es éli, coume uno tempèsto,
Que tuerton lou batèu d'aquéu rude trantai.

Toujour quaucun de mai arribo,
E mounto, afeciouna, la ribo.
Coume bevon l'èr linde, e la visto di Crau,
E la sentour que vèn di fòure!
E coume trovon dous lou mòure,
En regardant si vièsti plòure!...
Toujour quaucun de mai mounto dóu cadarau!...

I'a de vièi, de jouine, de femo,
Disié lou mèstre de la remo...
Coume espòusson la fango e l'ourrour dóu pesquié!
De formo descarnado e berco;
De pescadou qu'èron en cerco
D'aganta lou lampre e la perco,
E qu'i perco em' i lampre an servi de pasquié.

Vois! vois leurs âmes affligées
Sur le bord du fleuve rangées!
Ils y montent pieds nus; de leurs habits fangeux,
De leur chevelure sablée,
Découle encore une eau troublée,
Et dans l'ombre, sous la feuillée,
Un grand cierge à la main ils marchent deux à deux.

Comme ils regardent les étoiles!
C'est en se dégageant des voiles
Que l'onde sablonneuse a formés autour d'eux,
Qu'avec leurs bras bleus ou leur tête,
Heurtant notre barque inquiète,
Ils font sur l'eau cette tempête,
Qui rend en ce moment le trajet dangereux.

Toujours quelqu'un de plus arrive
Et gravit ardemment la rive.
Comme ils boivent l'air pur et l'aspect de la Crau,
Et l'odeur de l'herbe coupée!
Même sous leur robe trempée,
Comme ils aiment cette équipée!
Toujours quelqu'un de plus monte du fond de l'eau;

Dans ces bizarres amalgames,
On voit des vieillards et des femmes
Sortir de leur étui de fange et de limon;
Des formes qu'on ne peut pas rendre,
Des pêcheurs qui cherchaient à prendre
La perche ou le carpillon tendre,
Et qui servent de proie au tendre carpillon.

Ve! regardo aquéu vòu qu'esquiho,
Descounsoula, sus li graviho...
Es li bèlli chatouno, es li folo d'amour,
Que, de se vèire separado
De l'ome ama, desesperado,
An demanda la retirado
Au Rose, pèr nega soun inmènso doulour!

Ve-lèi!... O pàuri pichounello!
Dins la sournuro clarinello,
Boulegon, si sen nus, em' un tau rangoulun,
Souto l'augo que li mascaro,
Que, de soun péu neblant sa caro
A long trachèu, iéu doute encaro
S'es d'aigo que regoulo, o s'es l'amar plourun. —

Lou pilot quinquè plus. Lis amo
A la man tenien uno flamo,
E seguien à la mudo, e plan, lou ribeirés.
Aurias ausi voula 'no mousco...
— Mèstre pilot! mai, dins la fousco,
Vous sèmblo pas que soun en bousco?
Ié fai lou Camarguen, d'orre e d'espaime pres.

— O, soun en bousco... Ve, pecaire!
Coume testejon de tout caire!
Cercon li bònis obro e lis ate de fe
Que sus la terro semenèron,
Espés o clar, quand ié passèron.
Tre qu'apercevon ço qu'espèron,
Coume au fres margaioun vesèn courre l'avé,

Vois cette foule qui s'élève
Inconsolable sur la grève !...
C'est l'essaim langoureux des malades du cœur,
Des jeunes filles fiancées
Aux doux objets de leurs pensées,
Et qui, se voyant délaissées,
Se jetèrent à l'eau pour noyer leur douleur

Dieu! quelle triste caravane!
Dans l'obscurité diaphane
Palpitent leurs seins nus, demeurés amoureux,
Et, de l'amour triste dépouille,
Sous l'algue verte qui les souille,
On ne sait si l'eau qui les mouille
Provient du fleuve même ou coule de leurs yeux. —

Le pilote se tut. Les âmes,
De leur cierge élevant les flammes,
Cheminaient près du fleuve en silence, à pas lents.
Autour tout se tait, tout repose.
— Ne semble-t-il pas, à leur pose,
Qu'elles recherchent quelque chose?
Dit Ourrias, affaissé sur ses genoux tremblants.

— Oui, ces revenants sont en quête
D'une bonne œuvre qu'ils aient faite,
D'un acte d'espérance ou d'un acte de foi,
D'une aumône, d'une prière,
Simple hommage qu'à leur manière,
Pendant qu'ils étaient sur la terre
Ils aient offert au Dieu dont ils suivaient la loi.

Se precepiton; e, culido,
Entre si man l'obro poulido
Vèn uno flour; e quand, pèr un bouquet n'an proun,
A Diéu, alègre, lou fan vèire,
E vers li porto de Sant Pèire
La flour emporto lou cuièire.
Dins l'engrau de la mort toumba de reviroun,

I negadis ansin Diéu meme
Douno un relais pèr se redeme.
Mai souto lou glavas dóu fluve segrenous,
Avans que l'aubeto s'enaure,
Ve-n-en que tournaran s'enclaure :
Negaire de Diéu, manjo-paure,
Tuaire d'ome, traite, escabot vermenous.

Cercon uno obro que li sauve,
E noun poussigon dins lis auve
Que pecatas e crime, en formo de caiau
Mounte soun artèu nus s'embrounco.
Fin de miòu, fin de cop de rounco!
Mai éli, dins l'erso que rounco,
Sèns fin barbelaran lou perdoun celestiau! —

Coume un bregand à-n-un recouide,
Ourrias aqui l'arrapo au couide :
— L'aigo dins lou batèu!! — I'a l'agouta, respond,
Tranquile, lou pilot. En aio,
Ourrias agoto, e zóu! travaio
Coume un perdu!... De Trenco-Taio [14]
Li Trèvo [15] aquelo niue dansavon sus lou pont.

Dès qu'ils en trouvent quelque reste,
L'œuvre se change en fleur modeste ;
Heureux qui peut former un bouquet de ces fleurs!
Car, aussitôt, chacune d'elles
Revêt des couleurs immortelles,
Et le bouquet, prenant des ailes,
S'envole et porte l'âme en des mondes meilleurs.

C'est ainsi qu'aux noyés eux-mêmes
Dieu donne des moyens suprêmes
Pour adoucir leur sort en payant leur rançon ;
Tel autre d'entre eux, au contraire,
Assassin, voleur, adultère,
Avant que le jour nous éclaire,
S'en ira sous les eaux reprendre sa prison,

Et dans quelque sens qu'il se meuve,
Devra heurter au lit du fleuve,
Des pierres meurtrissant ses pieds et ses genoux.
« Fin d'âne, fin de coups de trique, »
Dit un proverbe véridique;
Mais Dieu ne veut pas qu'il s'applique
Aux morts qui n'ont rien fait pour calmer son courroux.–

Ourrias, voyant l'eau qui s'élève,
Houleuse, sans merci ni trêve :
— Nous périssons, dit-il... — Prends l'écope, répond
Le malin pilote, qui raille.
Ourrias à vider l'eau travaille,
Et vide et vide... A Trinquetaille,
Les Trèves cette nuit dansèrent sur le pont.

E zóu! agoto, Ourrias, agoto,
Qu'agoutaras!... La cavaloto,
Pèr se descabestra, folo! — Blanco, de-qu'as?
As pòu di mort? ié dis soun mèstre
Qu'a li péu dre de l'escaufèstre. —
E, sournaru, lou toumple eiguèstre
De long dóu breganèu afloco, ras à ras.

— Sabe pas nada, capitàni!...
La sauvarés la barco? — Nàni!
Encaro un vira-d'iue, la barco toumbo à foun...
Mai, de la dougo, ounte varaio
La proucessioun que tant t'esfraio,
Li mort nous van manda 'no traio...
E coume a di, la barco au Rose se prefound.

E, dins la liuencho escuresino,
E di viholo fouscarino
Qu'i man di negadis tremolon, un long rai
D'uno ribo à l'autro lampejo.
E coume, au soulèu que pounchejo,
Coume uno aragno que fielejo
Se laisso resquiha de-long dóu fiéu que trai,

Li pescadou (qu'èron de Trèvo!)
Au rai claret que fai co-lèvo
Se guindon, e lèu-lèu s'esquihon tout-de-long.
D'entre l'aigo que l'enmourraio,
Ourrias peréu mando à la traio
Si man crespado!... A Trenco-Taio,
Li Trèvo, aquelo niue, dansèron sus lou pont!

Oui, vide, Ourrias, avec courage,
Vide encor!.... La jument sauvage
Veut rompre son licol... — Mais, Blanchette, qu'as-tu?
As-tu peur des morts? dit son maître,
Qui, lui, tremblait de tout son être. —
Et sur le point de disparaître,
Le canot, bord à bord, par la vague est battu.

— Ciel! dit Ourrias, la barque est pleine;
La sauverez-vous, capitaine?
— Non; encore un clin d'œil et le flot l'engloutit;
Mais, pendant son dernier tangage,
Les morts vont jeter du rivage
Une corde de sauvetage... —
Il dit, le Rhône s'ouvre et la barque périt.

Et dans l'obscurité lointaine,
La lueur blafarde, incertaine,
Des cierges tremblotants, projette un rayon clair
Qui va de l'une à l'autre rive.
Et comme, dès que l'aube arrive,
Une araignée agile et vive,
Glisse le long du fil qu'elle file dans l'air;

Tels, les pêcheurs qui sont des Trèves,
Au rayon qui joint les deux grèves,
S'élancent vivement et glissent tout le long.
A ce câble, dont l'eau s'émaille,
Vainement, de toute sa taille,
Ourrias s'élance... A Trinquetaille,
Les Trèves, cette nuit, dansèrent sur le pont.

NOTES DU CHANT CINQUIÈME

Olympe, haute montagne, sur les limites du Var et des Bouches-du-Rhône.

2. Queiras, vallée des Hautes-Alpes.

3. *L'erbeto di frisoun* (l'herbette aux boucles), (*valisneria spiralis*, Lin.); plante qu'on trouve dans le Rhône et dans les mares qui l'avoisinent, aux environs de Tarascon et d'Arles.

4. *Lingueto!* mot intraduisible, qu'on répète en riant à quelqu'un, et en lui montrant quelque chose de loin ou de haut, pour exciter sa convoitise.

Quasi bramosi fantolini e vani
Che pregano, e 'l pregato non risponde.
Ma per fare esser ben lor voglia acuta,
Tien alto lor disio e nol nasconde.

(DANTE, *Purgatorio*, c. XXIV.)

5. *Blad de luno* (blé de lune). Au propre, *faire de blad de luno*, signifie dérober du blé à ses parents à la clarté de la lune. *Blad de luno*, au figuré, désigne les larcins amoureux

6. *Ourse* (ansérine ligneuse), (*chenopodium fruticosum* Lin.), plante commune au bord de la mer.

7. *Jan de l'Ourse* (Jean de l'Ours), héros des contes de veillées, espèce d'Hercule provençal auquel on attribue une foule d'exploits. Il était fils d'une bergère et d'un ours qui l'avait enlevée, et avait pour compagnon de gloire deux aven-

turiers d'une force fabuleuse. L'un se nommait Arrache-Montagne, et l'autre Pierre-de-Moulin.

8. *Lou pont espetaclous qu'encambo lou Gardoun* (le pont prodigieux qui enjambe le Gardon), le pont du Gard.

9. *Bòudroi* (Baudroie) ou diable-de-mer, poisson hideux.

10. *Esclapaire*, crabier vert (*ardea viridis*, Lin.); oiseau de l'ordre des échassiers, ainsi nommé (*esclapaire* signifie *fendeur de bois*), à cause de son cri : *Ha ! Ha !*

11. *Santo-Baumo* (Sainte-Baume); grotte célèbre, au milieu d'une forêt vierge, près de Saint-Maximin (Var), dans laquelle se retira sainte Magdeleine pour faire pénitence. (Voyez le chant XI.)

12. *Fena*, mauvais sujet, sacripant, scélérat. Horace a dit dans le même sens en parlant d'un méchant homme : *Fenum habet in cornu*. C'était proverbial chez les Romains; et ce dicton venait de l'usage où l'on était autrefois de mettre du foin aux cornes des taureaux dangereux, pour avertir de s'en garder.

13. *Pèd sus banc* (pieds sur banc). Mettre pieds sur banc (*metre pèd sus banc*), en terme de marine, c'est mettre le pied sur le petit banc qui est devant le siège des rameurs, pour faire plus de force, et au figuré, travailler avec ardeur. (Honnorat, *Dict. provençal.*)

14. *Trenco-Taio* (Trinquetaille), faubourg d'Arles, situé dans la Camargue, et réuni autrefois à la cité par un pont de bateaux.

15. *Trèvo* (Trèves), lutins qui dansent à la pointe des ondes, quand le soleil ou la lune fait miroiter les eaux.

CANT SIÈISEN

LA MASCO

A l'aubo, tres pourcatié trovon Vincèn dins soun sang, estendu dins lis erme de Crau. — L'aduson à la brasseto au Mas di Falabrego. — Digressioun : lou Felibre se recoumando à sis ami, li felibre de Prouvènço. — Doulour de Mirèio. — Porton Vincèn au Trau di Fado, cafourno dis Esperit de niue e demouranço de la masco Taven, escounjurarello de tout mau. — Li Fado. — Mirèio acoumpagno soun calignaire dins li borno de la mountagno. — La Mandragouro. — Lis aparicioun de la baumo : li Fouletoun, l'Esperit Fantasti, la Bugadiero dóu Ventour. — Raconte de la masco : la Messo di mort, lou Sabatòri, la Garamaudo, lou Gripet, la Bambaroucho, la Chaucho-Vièio, lis Escarinche, li Dra, lou Chin de Cambau, lou Baroun Castihoun. — L'Agnèu negre, la Cabro d'or. — Taven escounjuro la plago de Vincèn. — Enauramen e proufetiso de la masco.

A l'aubo claro se marido
Lou clar canta di bouscarido.
La terro enamourado espèro lou soulèu,
Vestido de frescour e d'aubo,
Coume la chato que se raubo,
Dins la plus bello de si raubo
Espèro lou jouvènt que i'a di : Parten lèu.

En Crau tres ome caminavon,
Tres pourcatié, que s'entournavon
De Sant-Chamas lou riche, ounte èro lou marcat.
Venien de vèndre sa toucado.
E, tout en fasènt la charrado,
Sus l'espalo, à l'acoustumado,
Pourtavon sis argènt dins si roupo amaga.

CHANT SIXIÈME

LA SORCIÈRE

A l'aube du jour, trois porchers trouvent Vincent étendu dans le désert de la Crau et baigné dans son sang. — Ils l'apportent dans leurs bras au Mas des Micocoules. — Digression : appel du poète à ses amis, les poètes de Provence. — Douleur de Mireille. — On porte Vincent à l'antre des Fées, repaire des Esprits de la nuit et habitation de la sorcière Tavèn, charmeuse de tous maux. — Les Fées. — Mireille accompagne son amant dans les excavations de la montagne. — La Mandragore. — Les apparitions de la Caverne : les Follets : l'Esprit fantastique, la Lavandière du Ventour. — Récits de la Sorcière : la Messe des Morts, le Sabbat, la Garamaude, le Gripet, la Bambarouche, le Cauchemar, les Escarinches, les Dracs, le Chien de Cambal, le baron Castillon. — L'Agneau noir, la Chèvre d'or. — Tavèn charme la blessure de Vincent. — Exaltation et prophéties de la sorcière.

L'oiseau chante, sa mélodie
A l'aube claire se marie.
Sous sa robe d'aurore, attendant le soleil,
La terre tressaille... Ainsi celle
Qui fuit la tente paternelle,
Sous sa parure la plus belle,
Attend le jouvenceau qui donna ce conseil.

Dans la Crau cheminaient trois hommes,
Trois porchers, emportant les sommes
Faites à Saint-Chamas, du prix de leurs troupeaux.
Et jasant de leur renommée,
Du temps, du pays, de l'armée,
Sur l'épaule, à l'accoutumée,
Ils portaient leur argent serré dans leurs manteaux.

Quand tout-d'un-cop : — Chut! cambarado,
Fai un di tres. I'a 'no passado
Que me sèmblo d'ausi souspira dins li brusc.
— Hòu! fan lis autre, es la campano
De Sant-Martin o de Maussano [1],
O belèu bèn la Tremountano
Que gansouio en passant li tousco d'agarrus. —

Coume acabavon, di genèsto
Sort un plagnoun que lis arrèsto,
Un plagnoun tant doulènt que trancavo lou cor.
— Jèsu! Maia! tóuti faguèron,
I'a mai que mai! — E se signèron,
E d'aise, d'aise, caminèron
De mounte li plagnoun venien toujour plus fort.

Oh! que 'spetacle! Dins l'erbage,
Sus li caiau, 'mé lou visage
Revessa pèr lou sòu, Vincèn èro estendu :
La terro à l'entour chaupinado,
Lis amarino escampihado,
E sa camiso espeiandrado,
E l'erbo ensaunousido, e soun pitre fendu?

Abandouna dins la campagno,
Emé lis astre pèr coumpagno,
Aqui lou paure drole avié passa la niue,
E l'aubo umido e clarinello,
En ié picant sus li parpello,
Dedins si veno mourtinello
Reviscoulè la vido, e ié durbè lis iue.

Quand tout à coup : — Faites silence,
Dit l'un; à petite distance,
J'ai cru, dans les buissons, entendre des sanglots.
— Bah! dit l'autre, c'est la liane
Qui gémit sous la Tramontane,
Ou bien la cloche de Maussane
Qui sonne l'Angelus, diane des dévots.

Ces propos s'achevaient à peine,
Quand, de la clairière prochaine,
S'échappent des soupirs qui leur navrent le cœur.
— Bonté de Dieu! tous trois crièrent :
C'est bien étrange! — Ils se signèrent
Et doucement s'acheminèrent
Vers le lieu d'où partaient ces accents de douleur.

Dieu! quel spectacle! Sur la mousse,
Dans les cailloux où l'herbe pousse,
Renversé sur le dos, Vincent était gisant!
La terre à vingt pas dévastée,
Sa botte d'osier tourmentée,
Sa chemise déchiquetée,
Sa poitrine percée, et le sol teint de sang!

Abandonné dans la campagne,
Avec la lune pour compagne,
Là le pauvre vannier avait passé la nuit ;
Nuit d'angoisses! nuit douloureuse!
Mais l'aube humide et lumineuse,
En touchant sa lèvre poudreuse,
Semblait avoir remis un peu de vie en lui.

E li tres ome, tout en aio,
Quitèron tout-d'un-tèms la draio ;
E, courba tóuti tres, ié faguèron un brès
De si roupo, qu'espandiguèron;
Pièi entre tóuti lou prenguèron
A la brasseto, e l'aduguèron
Au Mas di Falabrego, ounte èro lou plus près...

O dous ami de ma jouvènço,
Valènt Felibre de Prouvènço,
Qu'escoutas, atentiéu, mi cansoun d'autre-tèms :
Tu que sabes, o Roumaniho,
Entrena dins tis armounio
E li plour de la pacaniho,
E lou rire di chato, e li flour dóu printèms ;

Tu que di bos e di ribiero
Cerques lou sourne e la fresquiero,
Pèr toun cor coumbouri de pantai amourous,
Fièr Aubanèu ! e de ti soubro,
Tu, Crousihat, qu'à la Touloubro
Fas mai de noum, que n'en recoubro
De soun Nostradamus, l'astroulò souloumbrous [2] !

E tu tambèn, Matiéu Ansèume,
Que, di triho souto lou tèume,
Regardes, pensatiéu, li chato que fan gau !
E tu, Pauloun, fin galejaire;
E tu, lou paure trenquejaire,
Tavan, umble cansounejaire
Emé li grihet brun qu'espinchon toun magau !

Et d'un mouvement unanime
Les trois porchers vers la victime
Marchèrent, et soudain lui firent un berceau
De leurs manteaux qu'ils déployèrent;
Puis, dans leurs bras ils le serrèrent,
Et lentement ils le portèrent
Vers les Micocouliers aimés du jouvenceau...

O doux amis de mon enfance,
Vaillants Félibres de Provence,
Qui suivez, attentifs, mes chansons d'autres temps:
Toi qui, dans tes chants, Roumanille!
Unis, sous un air de famille,
Les rires de la jeune fille
Et les larmes du peuple et les fleurs du printemps!

Aubanel! toi qui des bois sombres
Cherches la fraîcheur et les ombres
Pour ton cœur inondé de ses rêves émus!
Toi, Crousillat, qui fais la gloire
De Salon, et dont la mémoire
Illustrera plus son histoire
Que les quatrains obscurs de son Nostradamus!

Toi qui, sous le berceau des treilles,
Rêveur candide, t'émerveilles
Des filles du pays, doux Anselme Mathieu!
Toi, cher Paul, au malin sourire!
Toi que l'aspect des champs inspire,
Modeste Tavan! dont la lyre
Chante l'abeille blonde et le papillon bleu!

Tu mai, que dins li durençado
Trempes encaro ti pensado,
Tu qu'à nòsti soulèu caufes lou franchimand,
Moun Adòufe Dóumas : grandido,
Quand pièi Mirèio s'es gandido
Liuen de soun mas, novo e candido,
Tu que l'as, dins Paris, menado pèr la man!

Tu 'nfin, de quau un vènt de flamo
Ventoulo, emporto e fouito l'amo,
Garcin, o fiéu ardènt dóu manescau d'Alen!...
Vèrs la frucho bello e maduro,
O vàutri tóuti, à mesuro
Que iéu escale moun auturo,
Alenas moun camin de voste sant alen!...

— Mèste Ramoun, bonjour! diguèron
Li pourcatié, quand arribèron :
Avèn trouva, pecaire! aquéu paure jouvènt
Aperavau dins la champino;
Poudès cerca de pato fino,
Car a 'n bèu trau à la peitrino! —
Sus la taulo de pèiro alor pauson Vincèn.

Au brut de la malemparado,
Mirèio cour, despouderado,
Que venié dóu jardin, e sus l'anco tenié
Soun plen panié de liéume; courron
Tóuti lis ome que labouron...
Mirèio, en l'èr si bras s'aubouron;
— Maire de Diéu! pièi quilo, e toumbo soun panié.

Toi qui viens baigner tes pensées
Aux eaux qui les avaient bercées ;
Toi dont notre soleil réchauffe les écrits !
Adolphe Dumas, qui, l'année
Où ma Mireille, à peine née,
Loin de son mas fut entraînée,
La tenais par la main en lui montrant Paris !

Enfin toi, dont un vent de flamme
Emporte, agite et fouette l'âme,
Garcin, ô fils ardent du maréchal d'Allein !....
A mesure que j'escalade
Le mont où mûrit ma grènade,
O vous tous, brillante pléiade,
De votre sainte haleine aérez mon chemin !...

— Hé ! bonjour ! maître ! s'écrièrent
Les porchers dès qu'ils arrivèrent ;
Nous venons de trouver ce jeune homme en passant
Là-bas, sur la lande saline ;
Voyez sa plaie à la poitrine ;
Vite un morceau de toile fine ; —
Et sur la grande table ils déposent Vincent.

Au bruit qui de partout éclate,
Mireille accourt en toute hâte,
Son panier sous le bras, rapportant du jardin
Divers légumes ; tout émue
La ferme entière est accourue ;
Mireille d'une voix aiguë
S'exclame et son panier s'échappe de sa main.

— Vincèn! mai que t'an fa, pecaire!
Qu'as tant de sang? — De soun fringaire
Ausso alor douçamen la tèsto, e'n bon moumen
Lou regardo, mudo, atupido,
Pèr la doulour coume arrampido.
De lagremo grosso e rapido
S'inoundavo enterin l'auturoun de soun sen.

De l'amourouso pichouneto
Vincèn couneiguè la maneto;
E d'uno voues mourènto : — Oh! dis, agués pieta!
Ai de besoun que m'acoumpagne
Lou bon Diéu, car siéu bèn de plagne!
— Laisso que ta bouco se bagne,
Faguè Mèste Ramoun, d'un pau d'agrioutat [3].

— O, béu-lou lèu, qu'acò remounto,
Reprenguè la jouvènto. E, proumto,
Arrapè lou flasquet; e degout à degout,
En ié parlant lou fasié béure,
E ié levavo lou mau-viéure.
— De tau malur Diéu vous deliéure,
Vincèn coumencè mai, e vous pague de tout!

En refendènt uno amarino,
L'esquichave sus ma peitrino,
Quand lou fèrri m'esquifo e me pico au mamèu. —
Vouguè pas dire que pèr elo
S'èro batu coume uno grelo...
Mai sa paraulo, d'esperelo,
Revenié vers l'amour, coume la mousco au mèu.

Mon beau Vincent! pauvre victime!
Mais qui donc a commis ce crime?
Dit-elle, et de son bras lui faisant un coussin,
Et relevant un peu sa tête,
Elle le regarde, muette,
Et de sa paupière en cachette
S'échappent de gros pleurs qui vont mouiller son sein.

Vincent, que tout ce bruit réveille,
Reconnaît la main de Mireille.
— Oh! merci d'avoir pris pitié de mon état,
Dit-il; quelle crise est la mienne!
J'ai besoin, pour que j'en revienne,
Que Dieu lui-même me soutienne.
— Donnez-lui, dit Ramon, un peu d'agriotat.

— Oh! oui, bois-en, cela ravive,
Reprit Mireille, et prompte et vive
Apportant la liqueur, pour le fatiguer moins,
La lui fait boire goutte à goutte.
— Que Dieu, dit-il, qui nous écoute,
Ne sème pas sur votre route
De pareils accidents et vous rende vos soins!

En refendant une baguette
D'un osier trop dur, ma serpette
M'a fait au sein ce mal qui n'a rien de mortel. —
L'amant discret, sous une fable,
Déguisait le fait véritable.
Mais bientôt sa parole affable
Revenant à l'amour comme la mouche au miel:

— La doulour, dis, de vosto caro
Mai que ma plago m'es amaro!
Ço qu'avian coumença, lou canestèu poulit,
Fau dounc, parèis, que noun s'acabe,
E que la treno se derrabe!...
Pèr quant à iéu, Mirèio, sabe
Qu'auriéu de voste amour vougu lou vèire empli.

Mai tenès-vous aqui!... que vegue
Vòstis iue dous, e que ié begue
La vido enca 'n brisoun! vous demande pas mai...
Vous demande... se poudias faire
Quaucarèn pèr lou panieraire :
Ai alin moun paure vièi paire
Qu'es escranca de l'age, e mort pèr lou travai. —

Mirèio se descounsoulavo...
Dóu tèms, elo pamens lou lavo,
E l'un de l'escarpido esfato lou velout,
D'autre lèu landon vers l'Aupiho
Cerca li bònis erbouriho.
Mai sus-lou-cop Jano-Mario :
— Au Trau di Fado [1], au Trau di Fado pourtas-lou!

Tant mai la plago es dangeirouso,
Tant mai la masco èi pouderouso! —
Zóu dounc! au Trau di Fado, à la coumbo d'Infèr.
Quatre lou porton... Dins li peno
Que di Baus formon la cadeno,
En un rode que l'alabreno
Trèvo, e qu'en virouiant marcon li capoun-fèr.

— Auprès du mal que je vous cause,
Le mien, dit-il, est peu de chose!
Vous souvient-il qu'ensemble, en nous jouant, un jour,
Nous ébauchions une corbeille?
Il faudra que l'œuvre sommeille...
Et cependant, Dieu sait, Mireille,
Combien j'aurais voulu l'emplir de votre amour!

Restez là; que mon œil reçoive
Vos doux regards, et que je boive
La vie encore un peu; je ne veux rien de plus...
Je me trompe... tâchez de faire
Quelque chose pour mon vieux père,
Qui vit dans son mas solitaire,
Perdu pour le travail et par l'âge perclus. —

En l'écoutant, la pauvre amante
Lavait la plaie encore saignante;
Les uns de la charpie apprêtaient le velours;
D'autres couraient dans les vallées
Chercher les herbes signalées.
— Portez-le donc au Trou des Fées,
Leur dit Jeanne-Marie, et vous sauvez ses jours;

Plus grave sera la blessure,
Plus la guérison sera sûre.
— C'est juste, répond-on, et vers le Val d'Enfer
Quatre le portent. — Sous la roche,
Où la salamandre s'accroche,
Et qui des Baux défend l'approche,
Sur un point indiqué par les sacres dans l'air,

Di roumanin entre li mato,
A flour de roco, un trau s'acato.
Alin dedins, despièi que lou sant *Angelus*,
En l'ounour de la Vierge, pico
Lou brounze clar di baselico,
Alin dedins li Fado antico,
Pèr toustèms, dóu soulèu an fugi lou trelus.

Esperitoun plen de mistèri,
Entre la formo e la matèri
Erravon, au mitan d'un linde calabrun.
Diéu lis avié fa mié-terrèstre
E femenin, coume pèr èstre
L'amo vesiblo di campèstre,
E pèr di proumiés ome amansi lou ferun.

Mai li Fadeto, — bèu coume èron, —
Di fiéu dis ome s'aflamèron;
E, li foulasso! au-liò d'enaura li mourtau
Vers li celèstis esplanado,
Di passioun nostro apassiounado,
A nosto fousco destinado,
Coume d'aucèu pipa, toumbèron d'amoundaut.

Dins la gorgo estrechano e rudo
De la caforno sournarudo,
Li pourtaire pamens avien leissa Vincèn
Se davala de resquiheto.
Em' éu, dins l'escuro draieto
S'aventurè que Mireieto,
Recoumandant son amo à Diéu, camin fasènt.

Au milieu des vertes broussailles,
La terre entr'ouvre ses entrailles.
Dans cet antre désert aux sombres profondeurs,
Depuis que des saintes rosées
Nos terres furent arrosées,
L'antique légion des Fées
Du soleil pour jamais évite les splendeurs.

Êtres charmants! pleins de mystère,
Entre la forme et la matière,
Au-dessous des Esprits, au-dessus des humains,
Dieu les créa femmes et belles,
Afin que les races mortelles
Pussent, en s'appuyant sur elles,
Éviter les écueils semés sur leurs chemins.

Mais, hélas! aux ardeurs grossières
Elles cédérent les premières;
Et bien loin d'élever les hommes vers le ciel,
On les vit, reines détrônées
Et de la grâce abandonnées,
Vers nos communes destinées
Redescendre en perdant le sceptre originel.

Dans la gorge étroite et pierreuse
De la caverne merveilleuse,
Les porteurs essoufflés avaient laissé Vincent,
Qui se coulant et par glissade,
Une main sur son sein malade,
Battait cette pénible estrade;
Mireille le suivait d'un pas timide et lent.

Au founs dóu pous que li carrejo,
Dins uno grando baumo frejo
Se devinèron; e, souleto au bèu mitan,
E dins li sounge ennivoulido,
Taven la masco, agroumoulido,
Tenié 'no blesto de calido...
E tristo que-noun-sai tout en la regardant :

— Paure péu d'erbo serviciable!
Li gènt te noumon blad-dóu-diable,
Remiéutejavo, e sies un di signe de Diéu!
Alor Mirèio la saludo;
E coume entameno, esmougudo,
L'estiganço de sa vengudo,
La masco, sèns leva la tèsto : — Lou sabiéu! —

E pièi sa voues atremoulido
S'adreissè mai à la calido :
— Pauro flour de la tepo! es ti fueio e ti gre
Que li troupèu tout l'an rousigon,
E, pecaire! au mai te caucigon,
Au mai tis espigau espigon,
E vestisses de verd tant l'uba que l'adré. —

Taven aqui faguè 'no pauso.
Dins un crevèu de cacalauso
Un lumenoun cremavo, e fasié rougeja
La paret mouisso de la roco;
Sus la fourquello d'uno broco
I'avié 'no graio, e toco-à-toco
Uno galino blanco, em' un crevèu penja.

Au fond du puits qui les amène
Vers le fantastique domaine,
Ils arrivent enfin et rendent grâce à Dieu.
Taven de brumes entourée,
Tenant d'une main assurée,
Un brin de brome, herbe sacrée,
De la première grotte occupait le milieu.

— Pauvre brin d'herbe secourable,
Les gens te nomment Blé du Diable,
Disait-elle, ignorant tout le bien que tu fais !...
Alors Mireille la salue;
Et lorsqu'elle veut, tout émue,
Dire l'objet de sa venue,
Taven l'interrompant lui dit : — Je le savais. —

Ensuite sa voix chevrotante,
S'adressant encore à la plante :
— Pauvre fleur du gazon, c'est toi que les troupeaux
S'en vont broutant toute l'année,
Mais plus leur dent s'est acharnée,
Plus la montagne est gazonnée,
Et plus le sol verdit sous tes bourgeons nouveaux. —

Ici, Taven fit une pause.
Une petite flamme rose,
Du creux d'un escargot dont elle débordait,
En lueur douteuse s'épanche ;
Sur la fourchette d'une branche,
A côté d'une poule blanche,
Perchait une corneille ; un crible au mur pendait.

— Qnau que fugués, digué la masco
Subitamen e coume nasco,
Eh! que m'enchau? la Fe camino de-plegoun,
La Carita porto li plego,
E noun s'escarton de la rego...
Banastounié de Valabrego,
Te sèntes fe? — Me sènte! — Enrego moun regoun!

Adraiado coume uno loubo
Qu'emé sa co li flanc se zoubo,
Pèr un trau desparèis la masco. Estabousi,
Lou Valabregan e Mirèio
Après ié van. Davans la vièio,
S'entendié dins l'orro tubèio
Voulastreja la graio, e la clusso clussi.

— Davalas lèu, qu'es deja l'ouro
De se cencha de mandragouro! —
E lèu, de-rebaloun, de-tirassoun, parèu
Que l'un de l'autre noun se brando,
Van à la voues que li coumando.
En uno baumo enca plus grando
Venié se relarga l'infernau gourgarèu.

— Vaqui! Taven ié fagué signe...
O planto santo de moun segne
Nostradamus! brout d'or, bastoun de Sant Jóusè,
E vergo masco de Mouïse!
Crido; e de l'erbo que vous dise,
Cregnènto, courounè li vise
Emé soun capelet qu'à geinoun ié pausè.

— Qui que vous soyez, homme ou femme,
Dit la sorcière qui s'enflamme,
Peu m'importe! pourvu que vous ayez la foi;
La foi qui, ferme et quoi qu'on dise,
Marche droit au but qu'elle vise;
Vannier, réponds avec franchise,
As-tu la foi? — Je l'ai. — C'est bien, alors, suis-moi!

Comme une louve qui s'excite
Au moment de quitter son gîte,
Taven dans l'antre obscur commence à s'enfoncer;
Vincent et Mireille derrière
La suivent; devant la sorcière
On entendait joyeuse et fière
Voleter la corneille et la poule glousser.

— Hâtez-vous, car il faut encore
Ceindre nos reins de mandragore! —
Et rampant, se traînant, d'un mouvement égal,
Ces esclaves de la légende
Vont à la voix qui les commande.
Vers une grotte encor plus grande
Allait s'élargissant le couloir infernal.

— Voilà!... leur dit Taven d'un signe.
Puis elle ajoute : O baume insigne!
Fleur d'or! Nostradamus! Bâton de saint Joseph!
Verge magique de Moïse!...
Alors, à l'herbe qu'elle avise,
Craintive, elle enroule à sa guise
Son chapelet, s'incline et disant de rechef,

Pièi s'aubourant : Es l'ouro, es l'ouro
De se cencha de mandragouro! —
De la planto creissudo à l'asclo dóu roucas
Cuei tres jitello : n'en courouno
Elo, lou drole, la chatouno...
— Avans toujour! — E s'enfourgouno
Ardènto mai que mai, dins li sourne traucas.

Emé de lume sus l'esquino
Pèr enclari l'escuresino,
Un vòu d'escarava ié camino davan.
— Jouvènt! à tout camin de glòri
I'a soun travès de purgatòri...
An! courage! dóu Sabatòri
Anan aro, ai! ai! ai! franqui lis espravant. —

N'avié panca barra la bouco,
Uno auro forto li remouco
E ié copo l'alen, subit : — Amourren-nous!
Di Fouletoun veici lou trounfle!
Coume un croupas, de grelo gounfle,
Souto li croto passo à rounfle
L'eissame vagabound, quilant, revoulunous.

Passon; e, de tressusour trempe,
Li tres mourtau sènton si tempe
Ventoula, bacela de l'alo di Trevan,
Coume un glas pelado e jalèbro.
— Anas pu liuen pica tenèbro,
Taven cridè, bando menèbro!
Isso, mata-blad! isso! o garas-vous davan!

Qu'avant d'entrer, il faut encore
Ceindre ses reins de mandragore,
Elle en cueille trois brins aux fentes du rocher,
D'un des trois elle s'environne,
Pose les autres en couronne
Au front du couple, et s'abandonne
Aux sombres cavités dont on n'ose approcher.

Le dos chargé d'une lumière,
Dont la route obscure s'éclaire,
Un troupeau d'escarbots cheminait devant eux.
— Il n'est pas de si beau voyage
Que ne traverse un grain d'orage,
Dit Taven; allons, du courage!
Les horreurs du Sabbat vont passer sous vos yeux.

Un vent froid soufflant avec rage,
Soudain leur cingle le visage
Et leur coupe le soufle. — Enfants! prosternons-nous!
Les Follets arrivent!.... et telle
Qu'on voit parfois tomber la grêle,
Tel, sous les cryptes, pêle-mêle,
Vient l'essaim des Follets allant comme des fous.

Ils passent; et leurs grandes ailes
Fouettant l'air au loin autour d'elles,
Le trio voyageur sent fléchir ses genoux;
Taven cria : — Bandes funèbres,
Allez là-bas dans les ténèbres
Tordre à votre aise vos vertèbres;
Allez, esprits malins, allez, ou rangez-vous!

Oh! li pudènt! lis esbroufaire!...
E dins lou bèn que poudèn faire,
Dire pièi que nous faugue emplega talo gènt!
Car, o, de meme que lou mège
Souvènt tiro lou bon dóu pièje,
Pèr la vertu di sourtilège
Fourçan, nautre, lou mau à coungreia lou bèn;

Car sian li masco. E noun i'a causo,
Qu'à nosto visto rèste clauso.
E mounte lou coumun vèi uno pèiro, un fouit,
Uno malandro, uno coundorso,
Ié destrian, nautre, uno forço
Que dins sa rusco se bidorso,
Coume souto la raco un vin nouvèu que boui...

Trauco la tino : la bevènto
N'en gisclara touto bouiènto;
Destousco, se tu pos, la clau de Salamoun!
Parlo à la pèiro dins sa lengo,
E la mountagno, à toun arengo,
Davalara dins la valengo!...
E sèmpre descendien dins li cauno dóu mount.

Uno pichoto voues, malino
Coume un quilet de cardelino,
Alor ié fai : Hoi! hoi! la coumaire Taven
Viro lou tour ma tanto Jano,
Viro lou tour, e pièi debano,
La niue, lou jour, soun fiéu de lano,
E crèi fiela de lano, e fielo que de fen!

Les Follets! il n'est rien de pire;
Oh! la vilaine engeance!... et dire
Qu'il nous faut quelquefois les prendre pour soutien!
Car de même qu'un empirique,
Guérit souvent par un toxique,
Par une puissance magique,
Nous, nous forçons le mal à produire le bien.

Car nous, nous sommes les sorcières,
Et rien n'échappe à nos lumières,
Et dans ce qu'on croit être une torpille, un arc,
Un fouet, une pierre, une amorce,
Nous discernons, nous, une force
Qui bouillonne sous son écorce,
Comme le vin nouveau bouillonne sous le marc...

Percez la cuve, et la cuvée
En jaillira tout achevée;
Découvre si tu peux la clef de Salomon,
Parle dans sa langue à la pierre,
Et la montagne, à ta prière,
Au vallon ira tout entière...
Et leurs pas s'avançaient sous les grottes du mont

Une petite voix aiguë,
Comme un cri d'oiseau qui s'englue,
Lui dit alors: Hoï! hoï! *Nuit et jour, avec soin,*
Elle file, ma tante Jeanne,
Et puis dévide en sa cabane;
Mais, fatalité qui la damne!
Croyant filer la laine elle file du foin.

E zóu! ma grand! que lou tour vire!
— Em' acò 'n l'èr, vague de rire,
Tout coume quand endiho un pòutre desmama.
— De-qu'es aquelo voues parlanto
Que quouro ris e quouro canto?
Venguè Mirèio tremoulanto...
— Hoi! hoi! en repetant soun rire acoustuma,

Faguè la voues enfantoulido,
Quau es aquelo tant poulido?
Ah! laisso, mourranchoun, qu'auboure toun fichu...
Laisso qu'auboure... Es d'avelano
Que i'a dessouto, o de mióugrano?
E la paureto bastidano :
— Ai!! anavo crida. Taven ié fai lèu : Chut!

Agues pas pòu! acò 's un glàri
Bon que pèr faire de countràri;
Es aquéu fouligaud d'Esperit-Fantasti :
Quand dins si bono se devino,
Te vai escouba ta cousino,
Tripla lis iòu de ti galino,
Empura lou gavèu e vira toun roustit;

Mai, que ié prengue un refoulèri,
Pos dire adiéu!... Que treboulèri!
Dins toun oulo, ié largo un quarteiroun de sau;
Empacho que toun fiò s'alume;
Te vas coucha? boufo toun lume;
Vos ana i vèspro à Sant-Trefume [5]?
T'escound o te passis tis ajust dimenchau.

Çà, tourne le rouet, grand'mère! —
Et puis sautillante, légère,
De rire et de hennir comme un jeune poulain.
— Quelle est cette voix chevrotante,
Qui tantôt rit et tantôt chante?
Demanda Mireille tremblante.
— Hoï! hoï! dit en prenant son sourire malin

L'Esprit à la voix enfantine;
Laisse-moi voir, gentille mine,
Si, sous ton fichu blanc, tout est de bon aloi,
Et s'il y croît, pour tes conquêtes,
Des grenades ou des noisettes! —
A ces paroles déshonnêtes
Mireille allait crier; Taven lui dit: Tais-toi,

C'est un lutin peu redoutable
Malin sans doute, mais bon diable,
C'est l'Esprit Fantastique, un vrai cerveau fêlé;
Lorsque la bonne humeur domine,
Il triplera ton agneline,
Mettra de l'ordre à ta cuisine,
Cuira ton omelette ou ton petit salé;

Mais qu'il soit pris par un caprice,
Adieu, soudain, tout bon office!
Il fourre à ta marmite un quarteron de sel;
Il éteint ton feu qui s'allume;
Il cache ou frippe ton costume;
Tu vas à la messe, il t'enrhume,
Te suit même à l'église et brouille le missel.

— Tè! tè!... vièi cro, giblo ti pouncho!
L'ausès, la carrello mau vouncho?
Lou levènti lèu-lèu ié respond, o, carcan,
La niue, quand dormon li chatouno
Tire plan-plan sa cubertouno;
Lis espinche, nuso e redouno,
E que, folo de pòu, s'amaton en pregant.

Vese si dos coucoureleto
Que van e vènon, tremouleto;
Vese... E l'Esperitoun s'enanavo eilalin
Emé soun rire... Sout li baumo,
Li mascarié faguèron chaumo;
E dins lis oumbro e la calaumo
Entendien degouta sus lou sòu cristalin,

Degouta lou trespir di vòuto,
E rèn qu'acò, de vòuto en vòuto.
E veici, peravau dins la vasto negrour,
Veici qu'uno grand formo blanco,
Qu'èro assetado su 'no estanco,
S'aubourè drecho, un bras sus l'anco.
Vincèn, coume un queiroun, aplanta de terrour:

E s'aqui meme pousquèsse èstre
Un degoulòu, de l'escaufèstre
Mirèio tout d'un vanc se ié trasié. — Que vos,
Taven cridè, long escamandre,
Pèr que ta tèsto se balandre
Coume uno pibo?... Mi calandre,
Faguè pièi au parèu qu'a la mort dins lis os:

— Tiens! tiens! vieux croc! rive tes pointes!
Oui, je reste peu les mains jointes,
Lui réplique aussitôt l'espiègle; oui, maintes fois
La nuit, quand dort une fillette,
Je découvre un peu sa couchette,
Je vois sa jambe rondelette,
Je vois sa main faisant de grands signes de croix;

Je vois son sein qui se soulève
Sous l'influence d'un doux rêve.
Je vois... A ce point-là, l'Esprit heureusement
Fit trêve à ses espiègleries,
Et sans autres agaceries
Finirent les sorcelleries...
On n'entendait au loin que le bruissement

De l'eau qui filtre goutte à goutte
Par les fissures de la voûte.
Mais voici que, là-bas, au bout de l'horizon
Sur le noir duquel elle tranche,
Se dessine une forme blanche,
Debout et la main sur la hanche.
Vincent à cet aspect d'un horrible frisson

Sentit son âme traversée,
Et Mireille bouleversée
Volontiers dans un puits eût caché sa frayeur.
— Que veux-tu donc, grand escogriffe,
Sous le nuage qui t'attife,
Comme une robe de pontife?
Dit Taven; puis, parlant au couple voyageur:

Councissès pas la Bugadiero?
Sus Mount-Ventour (qu'èi sa cadiero)
Quand la veson, d'en bas, pèr un long nivo blanc
Li gènt la prenon; mai, o pastre,
Lèu! lèu! que voste avé s'encastre!
La Bugadiero de mal-astre
Acampo à soun entour li nivo barrulant;

E quand n'i'a proun pèr la bugado,
Sus lou mouloun, revertegado
E 'mé furour, bacello e rebacello : à bro,
N'en tors la raisso emé la flamo,
E, sus la mar que mounto e bramo,
A la gàrdi de Nosto-Damo
Li marin palinous recoumandon sa pro!

E lou bouié de-vers l'estable
Coucho... Un sagan espaventable
Ié tanco tourna-mai la paraulo entre dènt:
E de miaula de cato-miaulo,
E de brandamen de cadaulo,
E de piéu-piéu, e de paraulo
A mita dicho, e 'n quau lou diable soul entènd.

Gin! gin! poun-poun!... Quau es que pico
Sus de peirolo fantastico?...
E d'estras, e de rire, emé d'esquichamen
Coume de femo abasimado
Dins lou moumen de si ramado;
Pièi de badai, pièi de bramado,
E zóu! lou roumadan e li gingoulamen!

— Connaissez-vous la Lavandière,
Que l'on voit errer d'ordinaire,
Aux cimes du Ventour? d'en bas, sur ces hauteurs,
Les bonnes femmes du village
La prennent pour un grand nuage;
Quand elle vient, gare à l'orage
Qui porte l'épouvante et sème les malheurs!

Elle convoque les nuées,
Et de leurs masses remuées
Elle exprime à la fois l'eau, le vent et le feu;
Et si terrible est la tourmente
Que, sur la vague blanchissante,
Le nautonier pliant sa tente
S'enfonce dans sa barque et s'abandonne à Dieu.

Et le bouvier devers l'étable
Chasse... — Un tumulte épouvantable
Arrête de nouveau sa parole entre dents;
Miaulements de chattemites,
Choc de chenêts et de marmites,
Colères des âmes maudites,
Jurons interrompus, blasphèmes, cris stridents,

Sons de cymbales, coups de triques
Sur des chaudières fantastiques;
Danse macabre en branle, en avant, au rebours,
Bruit de ferrailles remuées,
Voix de femmes exténuées,
Longs bâillements, larges huées,
Sabbat, qu'à l'enfer même on n'entend pas toujours!

— Pourgès la man, que vous arrape!
E dounas siuen que noun s'escape
La courouno de masc que vous cencho lou front! —
E dins si cambo aqui s'encoufo
Coume uno pourcado qu'esbroufo :
Un quilo, un japo, un reno, un boufo.
Souto un lançòu de nèu quand la Naturo drom.

Pèr uno niue ventouso e claro,
Quand li cassàire de fanfaro
Espòusson li roumias tout-de-long di valat,
Ansin passeroun e machoto,
Destrassouna dins sa liechoto
E 'spavourdi, parton à floto,
E 'mé 'n brut d'auriflant s'embourson au fielat.

Mai alor l'escounjurarello :
— I, mau-vivènti sautarello!
Arri!... malavalisco à vàutri!... passas-me!
E coussaiant la chourmo impuro
Emé soun drai, dins la sournuro
Trasié de ciéucle, de figuro,
De raio luminouso e coulour de vermé.

— Entraucas-vous dins vòsti borno,
O maufatan!... quau vous destorno?
I dardaioun de tiò que pougnon vòsti car,
Sentès dounc pas que sus l'Aupiho
Lou soulèu rous encaro briho?
Pendoulas-vous i roucassiho!
Pèr li rato-penado es encaro trop clar...

— Mettez une main dans la mienne,
Et qu'à vos fronts l'autre maintienne
Le magique rameau d'où dépend votre sort,
Dit Taven; et vers eux se rue,
Une troupe immonde, incongrue,
Qui blesse et l'ouïe et la vue.
Ainsi, sous les frimas quand la nature dort,

La nuit, par un ciel sans brouée,
Quand le chasseur à la fouée
Bat les buissons neigeux qui bordent les ruisseaux;
Des oisillons la bande ailée,
Dans ses nids de mousse éveillée,
A grand bruit, à toute volée,
S'engouffre dans les rets tendus le long des eaux.

Mais aussitôt la charmeresse :
— Fuyez ma verge vengeresse,
Femmes de triste vie!... arrière!... je le veux...
Et toutes ces hordes impures,
A travers les grottes obscures,
S'enfuyaient devant les figures
Que son crible traçait en rayons lumineux.

— Clapissez-vous dans vos cavernes,
Vous qu'on ne voit qu'aux heures ternes!
Aux aiguillons de feu qui piquent votre chair,
Ne sentez-vous pas qu'à la terre
Le jour verse encor sa lumière?
Ne passez pas votre frontière!
Pour les chauves-souris il fait encor trop clair...

E de tout caire patusclavon,
E li brut pau-à-pau moulavon.
— Fau vous dire, au parèu diguè Taven alor,
Que di Trevan eiçò 's la cauno,
Tant que, sus lis estoublo jauno,
Lou jour laisso toumba sa mauno;
Mai uno fes que l'oumbro estènd soun drap de mort,

Eiça quand la Vièio [6] encagnado
Mando à Febrié sa reguignado,
Dins li glèiso deserto e clavado à tres tour,
Anessias pas, femo tardiero,
Lou front pendènt su 'no cadiero,
Resta 'ndourmido!... A la sourniero,
Pourrias vèire li bard s'eigreja tout autour;

E s'atuba li lumenàri,
E, courdura dins lou susàri,
Li mort, un aro, un pièi, s'ana metre à geinoun;
Un capelan, pale coume éli,
Dire la Messo e l'Evangéli;
E li campano d'esperéli
A brand, ploura de clar emé de long plagnoun!

Parlas, parlas-n'en i béulòli :
Dins li glèiso, pèr béure l'òli
Di lampo, quand, l'ivèr, davalon di clóuquié;
Demandas-ié se vous mentisse,
E se lou clerc que sèr l'óufice,
Que met lou vin dins lou calice,
N'es pas soulet d'en vido à la ceremounié!

Et cette verte remontrance
Rétablit l'ordre et le silence.
— Sachez donc, dit Taven au couple épouvanté,
Qu'aussi longtemps que la jachère
Des rayons du soleil s'éclaire,
Les fantômes font leur repaire
Des lieux dont devant vous s'ouvre l'immensité;

Mais dès que Février fait place
Au mois orageux qui le chasse,
Dans les temples déserts fermés à triple tour,
N'allez pas, femmes, trop à l'aise
Vous endormir sur votre chaise...
Vous pourriez, ne vous en déplaise,
Voir s'ouvrir lentement les tombeaux d'alentour,

Et s'allumer les luminaires,
Et cousus dans leurs blancs suaires,
Les morts s'agenouiller sur leurs bancs respectifs;
Le grand-prêtre de ce concile
Dire la Messe et l'Évangile,
La cloche devenir mobile
D'elle-même, et dans l'air pleurer des glas plaintifs.

Parlez-en plutôt à l'effraie
Dont, la nuit, l'église s'effraye
Quand, pour boire à la lampe, elle entre avec le vent,
Elle vous dira, sans malice,
Si le clerc qui sert à l'office,
Et qui met le vin au calice,
Au milieu de ces morts n'est pas le seul vivant.

Eiça quand la Vièio encagnado,
Mando à Febrié sa reguignado,
Pastre, se noun voulès, espeloufi de pòu,
Resta sèt an, li cambo redo,
Enclaus aqui 'mé vòsti fedo,
Rintras pulèu dins vòsti cledo,
Pastre! lou Trau di Fado a bandi tout soun vòu!

E dins la Crau, de quatre cambo
O de voulado, se ié rambo
Tout ço qu'a fa lou pache; e pèr li draiòu tort,
Li Matagoun de Varigoulo [7]
E li Masc de Fanfarigoulo [8]
Van veni dins li ferigoulo,
En farandoulejant, béure à la tasso d'or.

Vès! coume danson li garrigo [9]!
En fernissènt de l'embourigo,
Deja la Garaumaudo espèro lou Gripet...
Hui! la panturlo endemouniado!
Gripet, morde la carougnado
E 'stripo-la de grafignado...
Desparèisson... Vès mai que fan orre e tripet!

Aquelo, eilavau, que patusclo
Terro-bouiroun dins li lachusclo,
Coume un laire de niue que fuge en s'amourrant,
Es la Bambaroucho mourrudo!
Entre sis arpo loungarudo
E sus sa tèsto banarudo
Emporto d'enfantoun, tóuti nus e plourant...

Et lorsque Février fait place
Au mois orageux qui le chasse,
Si vous ne voulez pas vous voir clouer au sol,
Avec vos bêtes désolées,
Et pour sept ans ensorcelées,
Rentrez moins tard... Le Trou des Fées
Au royaume du jour a lâché tout son vol!

Et là-bas, dans la Crau stérile,
Pendant qu'arrivent à la file
Tous ceux que leur serment engage, on voit encor
De tous côtés, venir en foule
Les magiciens de Varigoule,
Les sorciers de Fanfarigoule,
Et, faisant le rondeau, boire à la coupe d'or.

Voyez les Garrigues qui dansent!
Avant que leurs ébats commencent
Voyez la Garamaude attendant le Gripet!
Arrière, Guénippe endiablée!
Toi, de ta dent bien affilée
Gripet, mors cette échevelée!
Ils partent... et plus loin se prennent au toupet!

Dans le fond, celle qui s'esquive
Vers les broussailles de la rive,
Comme un voleur de nuit qui fuit en se baissant,
C'est la sauvage Bambarouche,
Qui, suivant son instinct farouche,
Emporte et serre dans sa bouche
Les enfants dérobés à leur mère en naissant.

Eila, vesès la Chaucho-Vièio?
Pèr lou canoun di chaminèio,
Davalo d'à cachoun sus l'estouma relènt
De l'endourmi que se revèsso;
Mudo, se i'agrouvo; l'óuprèsso
Coume uno tourre, e i'entravèsso
De sounge que fan afre e de pantai doulènt.

Ausès desgounfouna li porto?
Lis Escarinche soun pèr orto,
Pèr orto lou Marmau, lou Barban... Dins l'ermas,
Fan nèblo; enjusquo di Ceveno,
Emé si vèntre d'alabreno,
Li Dra s'acampon à dougeno,
E 'n passant, pataflòu! destéulisson li mas.

Que tarabast!... O Luno, o Luno,
Que mau-passage t'encantuno,
Pèr davala, tant roujo e largo, sus li Bau?...
Aviso-te dóu chin que japo,
O Luno folo! Se t'arrapo,
T'engoulara coume une papo,
Car lou chin que t'aluco es lou Chin de Cambau!

Mai quau ansin brando lis éuse?...
Ai! soun troussa coume de féuse;
E di fiò de Sant-Èume, à saut, à vertouioun,
Boumbis la flamado gancherlo;
E d'estrepado, e 'n brut d'esquerlo
Estrementis la Crau esterlo...
Lou galop enrabia dóu Baroun Castihoum!

Voici le Cauchemar terrible,
Qui la nuit descend invisible
Sur le sein agité du malade qui dort,
L'enivre d'une fausse ivresse,
Sous sa lourde masse l'oppresse
L'étouffe et lui glisse sans cesse
Des spectres effrayants et des rêves de mort.

Qui donc soulève cette porte?
C'est l'Escarinche qui l'emporte;
En groupes vaporeux le Marmal, le Barban
Prennent leurs ébats; des Cévennes,
Avec leurs hideuses bedaines,
Les Dracs accourent par douzaines,
Dévalisant les toits qui craquent en tombant

Quels aboiements! O Lune, ô Lune,
Quel est l'astre qui t'importune
Pour dévier ainsi de ton chemin normal?
Prends garde, si le chien aboie,
Ce n'est ni de peur ni de joie;
Tu pourrais devenir sa proie,
Car le chien qui te guette est le chien du Cambal!

Mais qui branle ainsi les yeuses?...
Sous leurs formes capricieuses
Les feux Saint-Elme au loin, de sillon en sillon,
Font leur agile pirouette;
J'entends le bruit d'une clochette
Retentir dans la Crau muette!
Le galop enragé du baron Castillon... —

Rauco, desalenado, estenco,
S'èro arrestado la Baussenco.
Mai subran : Tapas-vous, faguè, 'mé lou faudau,
Tapas l'auriho e li parpello,
Que l'Agnèu Negre nous apello!
— Quau?... aquel agneloun que bèlo?
Diguè Vincèn. Mai elo : Auriho sourdo, e d'aut!

Malur, eici, pèr quau trebuco!
Mai que lou pas de la Sambuco [10]
Dangeirous èi lou pas dóu negre Banaru.
Coume aro venès de l'entèndre,
A 'n teta-dous, un bela tèndre
Que vous atiron à descèndre.
I Crestian imprudènt que se viron au brut,

Fai lusi l'empèri d'Erode,
L'or de Judas, e dis lou rode
Mounte la Cabro d'or fuguè di Sarrasin
Aclapado. Fin que degolon,
Mòuson la Cabro tant que volon;
Mai à l'angòni quand rangolon,
Fagon pièi demanda lou sacramen divin!

L'anouge negre ié resposto
Em' uno rousto sus li costo.
E pamens, e pamens, i tèms que sian. mau tèms
Escoussura de touto deco,
Quant n'i'a d'amo alucrido e seco,
Ai! las! que mordon à sa leco
E qu'à la Cabro d'or fan tuba soun encèns!

Haletante et tirant la langue,
Taven avait clos sa harangue;
Mais reprenant soudain : — Du voile couvrez-vous,
Et fermez l'oreille, dit-elle ;
C'est l'Agneau Noir qui nous appelle.
— Qui donc? cet agnelet qui bêle?
Dit Vincent. — Oui, dit-elle, alerte! et gare à nous!

Malheur souvent à qui s'engage
Dans ce redoutable passage!
C'est le pas périlleux, le pas de l'Agneau Noir.
Comme vous venez de l'entendre,
Son accent doucereux et tendre
Vers lui vous engage à vous rendre...
Aux Chrétiens imprudents qui restent pour le voir,

Il conte l'histoire d'Hérode
Celle de Judas, l'épisode
D'une Chèvre enfouie au temps des Sarrasins;
Chèvre d'or, que toute leur vie
Ils pourront traire à faire envie ;
Maïs à l'heure de l'agonie
Qu'ils veuillent s'abreuver aux sacrements divins!

Sourd à leurs vœux, l'Agneau maussade
Leur répond par une ruade.
Et pourtant, triste aveu! que d'hommes florissants
Qui n'obtinrent un sort propice
Qu'en s'enrôlant dans sa milice,
Et qui, gangrenés par le vice,
Devant la Chèvre d'or font fumer leur encens!

Aqui lou cant de la galino
Tres cop fendè la nevoulino.
— Dins la tregenco baumo, à la perfin, enfant,
Sian arriba! diguè la vièio.
Lou panieraire emé Mirèio,
Souto uno grando chaminèio,
Veguèron sèt cat negre, au fougau se caufant.

Veguèron, entre li sèt mascle,
Uno oulo de ferre au cremascle;
Veguèron dous coulobre en formo de tisoun,
Que racavon à plen de goulo
Dos flamo bluio au quiéu de l'oulo.
— Pèr cousina vosto bourroulo,
Vous servès d'aquéu bos, ma grand? — O, moun garçoun!

Brulo, acò, miéus que gens de busco :
Es de souquihoun de lambrusco. —
Mai, en cabessejant, Vincèn : De souquihoun,
De souquihoun, lou voulès dire...
Mai fasen lèu, qu'es pas de rire. —
Uno grand taulo de pourfire,
Au cèntre, espandissié soun large virouioun.

A proucessioun e blanquinello,
Milo coulouno, clarinello
Coume li jaleiroun que pènjon di cubert,
D'aqui parton, pèr ana courre
Souto li racino di roure
E la foundamento di moure ;
Inmènsi galarié que li Fado an dubert,

Mais tout à coup la poule chante :
C'était l'annonce triomphante
Qu'à la treizième grotte on arrivait enfin.
Dès lors, la course est terminée ;
Taven à Mireille étonnée
Montre sous une cheminée
Sept chats noirs se chauffant avec un air malin.

D'une crémaillère insolite
Pendait une énorme marmite;
Deux grands dragons ailés en forme de tison
Vomissaient par chaque narine
Un jet de flamme purpurine.
— C'est pour faire votre cuisine
Que vous avez ce bois, grand'mère? — Oui, mon garçon;

C'est un bois de valeur insigne
Choisi parmi des ceps de vigne.
— Des ceps! reprit Vincent; vous plaisantez toujours,
Grand'mère, et pourtant j'ose dire
Que c'est peu le moment de rire. —
Une grande table en porphyre
Au centre de la grotte étalait ses contours.

Pompeusement, quatre par quatre,
De grandes colonnes d'albâtre,
Semblables aux glaçons qui pendent à nos toits,
Donnent accès aux galeries
Ouvertes du temps des Féeries,
Et sur leurs piles arrondies
Soutiennent les rochers que couronnent les bois.

Porge majestuous, qu'amago
Uno lusour neblouso e vago ;
Meravihous emboui de tèmple, de palais,
De peristil, de laberinto,
Coume n'en taièron ansinto
Ni Babilouno ni Courinto,
E qu'un alen de Fado esvalis, quand ié plais.

Aqui li Fado varaiejon :
Coume de rai que trantaiejon,
Emé li chivalié qu'enfadèron antan
Countùnion la vido amourouso,
Dins lis andano souloumbrouso
D'aquelo tranquilo chartrouso...
Mai chut! pas i parèu dins l'oumbro s'acatant!

L'encantarello, deja lèsto,
Quouro dreissavo sus la tèsto,
Quouro de-vers lou sòu beissavo si bras nus.
Sus la grand taulo de pourfire,
Coume Laurèns lou sant martire,
Èro coucha sènso rèn dire
Vincèn lou panieraire, emé sa plago au bust.

Ferouno, creissegudo en taio
Pèr l'esperit que la travaio
E d'un vènt proufeti ié gounflo lou galet,
Taven, dins l'oulo que revouiro
A gròssis oundo boulidouiro,
Planto subran l'escumadouiro.
A soun entour li cat fasien lou roudelet

Porches majestueux qu'éclaire
Une vague et pâle lumière,
Ensemble merveilleux de temples, de palais,
Vaste et majestueuse enceinte,
Qu'aux jours de leur grandeur éteinte,
Ni Babylone, ni Corinthe,
Aux yeux du monde ancien ne montrèrent jamais.

C'est là le domaine des Fées;
Là, que toujours bien attifées,
Avec les chevaliers, leurs anciens amoureux,
On les voit reprendre leur vie
D'amour et de mélancolie...
Mais chut! voilà qu'on s'apparie...!
Paix aux couples errants dans les sentiers ombreux!

Et déjà prête, la sorcière,
Tantôt levait sa tête altière
Et tantôt vers le sol abaissait ses deux mains;
Et sur la table de porphyre,
Comme Laurent pour son martyre,
Vincent étendu, sans mot dire,
Attendait bravement les secours surhumains.

Sous le souffle qui la travaille,
Taven avait grandi de taille;
La flamme du génie illuminait son front;
Et pendant qu'elle précipite
L'écumoire dans la marmite,
Les chats faisant la chattemite,
Les sept chats autour d'elle étaient rangés en rond.

Venerablo, emé la menèstro,
La masco, de la man senèstro
Esbouiènto à Vincèn soun pitre descata;
E, lis iue fisse, n'escounjuro
La doulourouso pougneduro
En remoumiant à voues escuro :
Crist èi na! Crist èi mort! Crist èi ressuscita!

Crist ressuscitara!... Mestresso
Coume i fourèst la grand tigresso
Qu'alongo, après la casso, un cop d'arpo au flanc rous
De sa tremoulanto vitimo,
Sus la fruchaio que trelimo
Ansin la masco alor emprimo
Tres fes emé l'artèu lou signe de la crous.

E de sa bouco, à touto zurto,
La paraulo desboundo, e turto
I pourtau nivoulous de l'endevenidou :
O, ressuscitara! Lou crese!
De la colo entre li roumese
E li frejau, alin lou vese
Que mounto, emé soun front que sauno à gros degout!

E dins li róumio e dins li clapo
Mounto soulet; sa crous l'aclapo...
Mounte èi, pèr l'eissuga, Verounico?... Mounte es
Aquéu brave ome de Cireno,
Pèr l'auboura, se 'n-cop s'arreno?
Emé soun péu que se destreno,
Si Mario plagnènto ounte soun?... I'a pas res!

Puis de la liqueur qu'elle en tire
Avec un solennel sourire,
Elle échaude le sein de Vincent agité ;
Et l'œil fixe, d'une main sûre,
Elle charme enfin la blessure,
Pendant que sa bouche murmure :
Christ est né! Christ est mort! Christ est ressuscité!

Christ ressuscitera!... La vieille,
Triomphante, montre à Mireille
L'œuvre accomplie, et comme un tigre au fond des bois,
Après la chasse qui l'anime,
Met sa griffe sur sa victime,
Sur Vincent, la sorcière imprime
Trois fois avec l'orteil le signe de la croix.

Soudain sa face s'illumine
Et sa parole sibylline,
Sondant les profondeurs de l'obscur avenir :
Christ ressuscitera, j'en jure,
Enfants, par sa double nature,
Je le vois pendant qu'il endure
Plus de maux qu'un mortel n'en puisse soutenir!

Il monte, il monte son Calvaire,
Le sang coule de sa paupière...
Où donc est Véronique afin de l'essuyer?
Sous sa croix, il marche avec peine,
Où donc est Simon de Cyrène?
Où donc est Marthe ou Madeleine
Pour suivre la victime et pour s'apitoyer?

E dins l'oumbrun e la terriho,
Avau, richesso emai pauriho
Lou regardon que mounto, e dison : Mounte vai
Emé sa fusto sus l'espalo,
Aquéu, amount, que sèmpre escalo?
Sang de Caïn, amo carnalo,
Dóu pourtaire de Crous n'an de pieta, pas mai

Que se vesien dins lou campèstre
Un chin aqueira pèr soun mèstre!...
Ah! raço de Jusiòu, que mordes en furour
La man que t'abaris, e, torso,
Lipes aquelo que t'endorso,
Dins la mesoulo de toun orso
(Lou vos?) davalaran li frejoulun d'ourrour!

E ço qu'es pèiro vendra pòusso...
E de l'espigo e de la dòusso
Vai esfraia ta fam lou mascarun amar...
Oh! que de lanço! oh! que de sabre!
Sus quénti molo de cadabre
Vese boumbi l'aigo di vabre!...
Pacefico tis erso, o tempestouso mar!...

Ai! de Pèire la barco antico
Is àspri roco mounte pico
S'èi esclapado!... Oi-ve! lou mèstre pescadou
A dóumina l'oundo rebello;
Dins uno barco novo e bello
Gagno lou Rose, e reboumbello
Emé la crous de Diéu plantado au trepadou!

Il suit sa marche douloureuse ;
Et l'Humanité dédaigneuse
Le regardant monter se dit : Mais où va-t-il
Avec sa poutre qui l'accable,
Ce novateur infatigable?
Sang de Caïn! race coupable!
Ils ne plaignent pas plus ce porte-croix viril

Que s'ils voyaient, sans le connaître,
Un chien lapidé par son maître.
Tourbe semblable aux juifs et plus coupable qu'eux!
Tu vois le jour et tu l'évites,
L'ombre est là, tu t'y précipites,
Le sang divin perd ses mérites;
L'iniquité triomphe... Ah! puisque tu le veux,

Ton blé séchera, peuple indigne!
Le ver dévorera ta vigne ;
Pour ta soif et ta faim tu seras soucieux...
Mais d'où viennent ces cris d'alarmes?
Contre qui fourbit-on ces armes?
Oh ! que de sang! Oh! que de larmes!
Tempêtueuse mer, calme tes flots houleux !

La barque de Pierre chavire!
Sur la roche qui la déchire,
Elle vole en éclats ., mais le maître patron
A dominé le flot rebelle,
Et dans une barque plus belle,
Il gagne le Rhône et l'y scelle
Avec la croix de Dieu plantée à son timon.

O divin arc-de-sedo ! inmènso,
Eterno e sublimo clemènço !
Vese uno terro novo, un soulèu que fai gau,
D'óulivarello en farandoulo
Davans la frucho que pendoulo,
E sus li garbo de paumoulo [11]
Li meissounié jasènt que teton lou barrau.

E, desnebla pèr tant d'eisèmple,
Diéu es adoura dins soun tèmple...
E la masco di Baus, acò di, 'mé lou det
I dous enfant mostro uno draio
Qu'un fiéu de jour au bout ié raio,
Menu, menu... Parton en aio,
E la gaugno aferado, e courbant lou coutet.

De souto terro, au Trau de Cordo [12]
Lou bèu parèu enfin abordo ;
Remounton au soulèu... Acatant lou roucas
Emé si rouino e soun vieiounge,
Mount-Majour, l'abadié di mounge,
I'aparèis coume dins un sounge.
Se fan uno brassado, e gagnon lou jouncas.

Bel arc-en-ciel! Lueur immense!
Éternelle et douce clémence!
L'âge d'or rajeuni revient de son exil,
Les prés s'émaillent sous leurs herbes,
L'olivier a des fruits superbes,
Et je vois sur de grandes gerbes
Les moissonneurs gisants qui tètent le baril;

Et révélé par tant d'exemples,
Le Christ est béni dans ses temples. —
Et cela dit, du doigt la sorcière des Baux
Montre aux deux enfants une voie,
Qui, sombre, étroite, se déploie
Vers la lumière; et non sans joie.
Ils partent en pliant les genoux et le dos.

Par souterrains au Trou de Corde
Enfin le jeune couple aborde.
En voyant le soleil qui dore l'horizon,
Mont-Majour dont le toit s'affaisse
Sous le poids lourd de la vieillesse,
Saisis d'une soudaine ivresse
Ils s'embrassent l'un l'autre et gagnent la maison!

NOTES DU CHANT SIXIÈME

---

1. *Saint-Martin, Maussano* (Saint-Martin, Maussane), villages de la Crau. (*Tramountano*) Tramontane vent du nord-est.

2. La Touloubre, petite rivière qui se jette dans l'étang de Berre, après avoir traversé le territoire de Salon, patrie dn poète Croussillat.

L'astrolo souloumbrous, (Nostradamus, le sombre astrologue Michel de Nostre-Dame, ou Nostradamus, né à Saint-Remy en 1503, mort à Salon en 1565, exerça la médecine avec un grand succès sous les derniers Valois. Il s'adonna aussi aux mathématiques et à l'astrologie, et publia en 1557, sous le nom de *Centuries*, les fameuses prophéties qui ont rendu son nom si populaire. Charles IX le nomma son médecin en titre et le combla d'honneurs.

3. *Agrioutat* (agriotat), liqueur composée d'eau-de-vie et de sucre, et dans laquelle on fait macérer des cerises courte-queue.

4. *Trau di Fado* (trou des Fées). Nous aimons à citer notre ami Jules Canonge, parce qu'il a décrit avec bonheur la plupart des lieux chantés dans ce poème.

« Au fond d'une gorge bien nommée *Enfer*, je suis descendu dans la grotte des Fées; mais, au lieu des gracieux fantômes dont mon imagination l'avait peuplée, je n'y ai trouvé que voûtes sous lesquelles il faut ramper, blocs entassés, chauves-souris et profondeurs ténébreuses. Je viens de dire que cette gorge était bien nommée *Enfer;* nulle part,

en effet, je n'ai vu de roches aussi étrangement tourmentées ; elles se dressent, se creusent, se prolongent sur le vide en gigantesques entablements, jardins aériens qui soutiennent des végétations échevelées ; elles s'ouvrent en défilés comme ce bloc des Pyrénées fendu par le glaive de Rolland. » (*Histoire de la ville des Baux.* Avignon, Aubanel frères.)

En comparant la description de l'Enfer de Dante à ce paysage bouleversé, cyclopéen, fantastique, on devient convaincu d'une chose : c'est que le grand poète florentin, qui voyagea dans nos contrées et séjourna même à Arles, a visité la ville des Baux, s'est assis sur les escarpements du *valoun d'Infèr*, et, frappé de cette désolation grandiose, a conçu, au milieu de ce cataclysme de pierres, la configuration et le sombre caractère de son *Inferno.* Tout ramène à cette idée, et le nom de la gorge elle-même, *Infèr*, et sa forme amphithéâtrale, qui est donnée par Dante à l'Enfer, et les grandes roches détachées qui en forment les gradins,

> In su l'estremità d'un' alta ripa
> Che facevan gran pietre rotte in cerchio,

et le nom provençal de ces escarpements eux-mêmes, *baus*, italianisé par le poète, *balzo*, et donné par lui aux escarpements de son lugubre entonnoir.

5. *Sant-Trefume* (Saint-Trophime), cathédrale d'Arles, bâtie au septième siècle par l'archevêque saint Virgile. Frédéric Barberousse y fut sacré empereur en 1178.

6. « Vers le temps où la Vieille irritée— lance à Février sa ruade.

> Eiça quand la Vièio encagnado
> Mando à Febrié sa reguignado.

Les paysans du Midi ont remarqué que les trois derniers jours de février et les trois premiers de mars amènent presque toujours une recrudescence de froid, et voici comme leur imagination poétique explique cela :

Une vieille gardait une fois ses brebis. C'était à la fin du mois de février, qui, cette année-là, n'avait pas été rigou-

reux. La Vieille, se croyant échappée à l'hiver, se permit de narguer Février de la manière suivante :

> Adiéu, Febrié! 'Mé ta febrerado
> M'as fa ni pèu ni pelado!
>
> « Adieu, Février! Avec ta gelée
> Tu ne m'as fait ni peau ni pelée! »

La raillerie de la Vieille courrouce Février, qui va trouver Mars : « Mars! rends-moi un service! — Deux, s'il le faut! » répond l'obligeant voisin. — « Prête-moi trois jours, et trois que j'en ai, je lui ferai peaux et pelées! »

> Presto-me lèu tres jour, e tres que n'ai,
> Pèu e pelado ié farai!

Aussitôt se leva un temps affreux, le verglas tua l'herbe des champs, toutes les brebis de la Vieille moururent, et la Vieille, disent les paysans, regimbait, *reguignavo*. Depuis lors, cette période tempêtueuse porte le nom de *Reguignado de la Vièio*, ruade de la Vieille. (Voyez la note 8 du chant VIIe.)

7. *Varigoulo*, *Baumo de Varigoulo* (Varigoule, grotte de Varigoule), profonde caverne du Lubéron, du côté de Murs (Vaucluse).

8. *Fanfarigoulo* (Fanfarigoule), vallée de la Crau, du côté d'Istre (Bouches-du-Rhône).

9. *Garrigo* (Garrigues). (Voyez chant Ier, note 15.)

10. *Lou pas de la Sambuco* (le pas de la Sambuque), défilé redouté des voyageurs, dans les montagnes de la Sambuque, à l'orient d'Aix.

11. *Paumoulo* (paumelle), orge à deux rangs (*hordeum distichum*, Lin.).

12. *Cordo* (Corde). « A l'orient d'Arles s'élèvent deux collines qui, primitivement, n'en durent former qu'une, mais qu'un marais sépare aujourd hui. Dans le sommet nu, rocailleux et plat de la moins haute, les Celtes pratiquèrent jadis

en forme de glaive une excavation couverte de blocs gigantesques. Les Sarrasins campèrent, dit-on, sur cette colline; en souvenir de Cordoue, ils lui donnèrent le nom de Corde, qu'elle porte encore aujourd'hui. Des traditions merveilleuses l'animent et la poétisent : c'est la *Couleuvre-fée*, Mélusine provençale; c'est surtout la Chèvre-d'Or qui fait trouver les trésors cachés, mais rend incurablement tristes, au sein de leurs richesses, ceux qui ne les méritent pas.

« L'autre colline, plus grande, porte le nom presque romain de Mont-Majour. » (Jules Canonge, *Illustration*, 29 mai 1852.)

Sur cette colline sont les ruines gigantesques de la célèbre abbaye de Mont-Majour. Quant à la grotte de Corde, elle porte aussi le nom de *Trau-di-Fado*, comme la grotte des Baux; et, d'après la croyance populaire, ces deux excavations communiquent entre elles.

CANT SETEN

LI VIÈI

Lou vièi panieraire emé soun fiéu, asseta davans lou lindau de sa bòri, trenon uno canestello. — Lou ribeirés dóu Rose. — Vincèn dis à soun paire d'ana demanda Mirèio en mariage. — Refus e remoustranço dóu vièi — Vinceneto, sorre de Vincèn, pèr ajuda soun fraire à touca Mèste Ambroi, conto l'istòri de Sivèstre emé d'Alis. — Partènço de Mèste Ambroi pèr lou Mas di Falabrego. — L'arribado e lou gousta di meissounié. — Mèste Ramoun. — Lou labour. — Recit d'Ambròsi, responso de Ramoun. — La taulo de Calèndo. — Mirèio declaro soun amour pèr lou fiéu dóu panieraire. — Amaliciado, emprecacioun e refus di parènt. — Endignacioun de Mèste Ambroi. — Napouleon e li gràndi guerro. — Encagnamen de Mèste Ramoun. — Lou sóudard labouraire. — Farandoulo di meissounié à l'entour dóu fiò de Sant Jan.

— Vous dise, paire, e vous redise
Que n'en siéu fòu!... Cresès que rise?
En fissant Mèste Ambroi emé d'iue treboula
Fasié Vincèn à soun vièi paire.
Lou mistrau, pouderous courbaire
Dis àuti pibo dóu terraire,
A la voues dóu jouvènt apoundié soun ourla.

Davans soun cabanoun dóu Rose,
Large coume un crevèu de nose,
Lou vièi, sus un to d'aubre, èro asseta au calanc,
E desruscavo de redorto ;
Lou jouine, agrouva sus la porto,
Entre si man adrecho e forto
Plegavo en canestello aquéli vergan blanc.

CHANT SEPTIÈME

LES VIEILLARDS

Le vieux vannier et son fils, assis devant le seuil de leur cabane tressent une corbeille. — Paysage des bords du Rhône. — Vincent engage son père à aller demander la main de Mireille. — Refus et remontrance du vieillard. — Vincenette, sœur de Vincent, se joint à son frère pour fléchir Maître Ambroise, et raconte l'histoire de Sylvestre et d'Alix. — Départ de Maître Ambroise pour le Mas des Micocoules. — L'arrivée et le repas des moissonneurs. — Maître Ramon. — Le labour. — Récit d'Ambroise, réponse de Ramon. — La table de Noël. — Mireille avoue son amour pour le fils du vannier. — Courroux, imprécations et refus des parents. — Indignation de Maître Ambroise. — Napoléon et les grandes guerres. — Emportement de maître Ramon. — Le soldat laboureur. — Farandole des moissonneurs autour du feu de la Saint-Jean.

— Je dis, père, et je dis encore
Que j'en suis fou, que je l'adore.
A son vieux père Ambroise ainsi parlait Vincent,
Les yeux fixés sur son visage;
Pendant qu'un vrai mistral sauvage,
Courbant les arbres du rivage,
Opposait à sa voix son souffle étourdissant.

Devant sa hutte à peine grande
Comme une coquille d'amande,
A l'abri, sur un tronc, le pauvre et vieux vannier
Écorçait des harts; vers la porte,
Pensif, fiévreux en quelque sorte,
Le jeune homme, d'une main forte,
Tressait ces osiers blancs en forme de panier.

Lou Rose, enmalicia pèr l'auro,
Fasié, coume un troupèu de tauro,
Courre sis erso treblo à la mar; mai eici,
Entre li tousco d'amarino
Que fasien calo emai oumbrino,
Uno mueio d'aigo azurino,
Liuen dis oundo, plan-plan venié s'emperesi.

De vibre, long de la lauseto,
Rousigavon de la sauseto
La rusco amaro ; alin, à través lou cristau
De la calamo countinuio,
Apercevias li brùni luio
Barrula dins li founsour bluio,
A la pesco di pèis, di bèu pèis argentau.

Au long balans dóu vènt bressaire,
Aqui de-long li debassaire
Avien penja si nis ; e si nis blanquinèu,
Teissu, coume uno molo raubo,
Emé lou coutounet qu'is aubo
L'aucèu, quand soun flourido, raubo,
Boulegavon i brout de verno em' i canèu.

Rousso coume uno tourtihado [1],
Uno chato escarrabihado,
D'un large capeiroun espandissié li ple,
Trempe d'aigo, su 'no figuiero.
Li bestiàri de la ribiero,
Nimai li piegre di broutiero,
N'avien pas mai de pòu que di jounc tremoulet.

Poussé, troublé par la rafale,
Comme un grand troupeau qui détale,
Le Rhône vers la mer pressait son mouvement;
Mais ici, dans une échancrure
Qu'entoure un rideau de verdure,
Une grande mare d'eau pure
Loin du fleuve venait s'alentir mollement.

Les castors, le long de la rive,
Rongeaient de leur dent incisive
L'écorce au suc amer des saules étêtés;
Là-bas, sous le cristal de l'onde,
On pouvait voir la loutre blonde
Plonger dans la vase profonde
Pour pêcher les poissons aux reflets argentés.

Aux verts rameaux des aubépines
Les gracieuses pendulines
Avaient pendu leurs nids; et leurs jolis nids blancs,
Tissus comme une molle robe,
Du coton que l'oiseau dérobe,
Sous la forme d'un petit globe,
Oscillaient au-dessous des feuillages tremblants.

Aussi blonde que la touselle,
Une charmante jouvencelle
Aux branches d'un figuier croissant au bord des eaux,
Étendait un filet humide.
Loin de la fuir l'oiseau timide,
Touché de sa grâce candide,
Badinait avec elle à l'ombre des roseaux.

Pecaire! èro la chatouneto
De Mèste Ambròsi, Vinceneto.
Sis auriho, degun i'avié 'ncaro trauca;
Avié d'iue blu coume d'agreno [2],
Emé lou sen boudenfle à peno;
Espinouso flour de tapeno
Que lou Rose amourous amavo d'espousca.

Emé sa rufo barbo blanco
Que ié toumbavo enjusqu'is anco,
Mèste Ambroi à soun fiéu respoundè : Bartavèu,
De tout segur lou dèves èstre,
Car de ta bouco sies plus mèstre!
— Pèr que l'ase se descabèstre,
Paire, fau que lou prat fugue rudamen bèu!

Mai en que sèr que tant vous parle?
Sabès coume èi!... S'anavo en Arle,
Li fiho de soun tèms s'escoundrien en plourant,
Car après elo an rout lou mole...
Que respoundrés à voste drole,
Quand saubrés que m'a di : Te vole!
— Richesso e paureta, foulas, te respoundran.

— Paire, partès de Valabrego;
Anas au Mas di Falabrego,
E lèu-lèu! à si gènt racountas tout coume es!
Digas-ié que l'on dèu s'enchaure
Se l'ome èi brave e noun s'èi paure;
Digas-ié que sabe reclaure,
Desmaienca li vigno e laboura li gres.

C'était la jeune Vincenette,
Sœur de Vincent, pauvre fillette,
Sans perles à son cou, mais pouvant s'en passer ;
Ses yeux bleus étaient sa parure;
Fleur des champs, que sous la verdure,
D'une joyeuse éclaboussure
Le Rhône amoureux d'elle aimait à caresser.

Avec sa barbe rude et blanche
Et qui descend jusqu'à sa hanche :
— Pauvre fou! répondit maître Ambroise à Vincent;
Oui, pauvre fou! car ton langage
Part d'un cerveau qui déménage.
— Quand l'âne court au pâturage,
Père, c'est que le pré le tente rudement!

Mais à quoi sert que je vous parle!
Vous savez bien qu'en terre d'Arle,
Des filles de ce type et de cette beauté,
On n'en fait plus; sachez de même
Qu'un jour, sans aucun stratagème,
Elle m'a dit ces mots : Je t'aime!
— Mon fils, pèse ceux-ci : Richesse et pauvreté!

— Père, partez sans plus attendre,
Allez me proposer pour gendre;
Dites à ses parents toute la vérité;
Dites-leur, avec politesse,
Que vertu vaut mieux que richesse;
Que je sais avec quelque adresse
Labourer en hiver, moissonner en été;

Digas-ié mai que si sièis couble,
Sout moun gouvèr, cavaran double;
Digas-ié que siéu ome à respeta li vièi;
Digas-ié que, se nous separon,
Pèr toujour nòsti cor se barron,
E, tant iéu qu'elo, nous entarron!...
— Ah! faguè Mèste Ambroi, sies jouine, aqui se vèi.

Acò 's l'iòu de la poulo blanco! [3]
Acò 's lou lucre [4] sus la branco!
Auriés gau de l'avé; 'm' acò lou sounaras,
Ié proumetras la papo au sucre,
Gingoularas fin qu'au sepucre...
Jamai veiras veni lou lucre
Se pausa sus toun det, car noun sies qu'un pauras.

— Mai d'èstre paure es dounc la pèsto?
Vincèn en grafignant sa tèsto
Cridè. — Mai lou bon Diéu qu'a fa de causo ansin,
Lou bon Diéu que me vèn esclaure
Dóu soulet bèn que me restaure,
Es-ti juste?... Perqué sian paure?
Perqué, dóu vignarés embala de rasin,

Lis un cueion touto la frucho,
E d'autre an que la raco eissucho? —
Mai Ambroi tout-d'un-tèms aussant lou bras en l'èr:
— Treno, vai, treno ti pivello,
E lèvo acò de ta cervello!
Desempièi quouro la gavello
Repren lou meissounié?... Lou loumbrin o la serp

Qu'avec vous, j'ai fait bon ménage;
Que rien ne vaut un attelage
Que le maître conduit après qu'il l'attela;
Et qu'enfin, briser notre chaîne,
C'est vouloir, à date prochaine,
La mort de leur fille et la mienne.
— Jeunesse! dit le vieux, je te reconnais là!

Tu vois l'œuf de la poule blanche,
Tu vois le lucre sur la branche,
Et tu veux l'attirer vers ton gîte indigent;
Fol espoir! tentative vaine!
Tu perdras ton temps et ta peine...
Flairant ailleurs meilleure aubaine,
Le lucre s'enfuira, car tu n'as pas d'argent.

— Mais, dit Vincent, aigri de reste,
La pauvreté, c'est donc la peste!
Mais lorsque le bon Dieu, qui laisse à mes voisins
Les biens que sa bonté leur donne,
Me reprend à moi son aumône,
Est-il juste? Lorsque en automne
Le vignoble à foison a mûri ses raisins,

Sied-il qu'à la cuve remplie,
L'un ait le vin, l'autre la lie?...
Mais Ambroise, aussitôt, levant les mains au ciel:
— Abstiens-toi de plaintes pareilles,
Mon fils, et tresse tes corbeilles;
Que dirais-tu donc des abeilles
Remontrant à celui qui récolte le miel?

Adounc pòu dire à Diéu : Peirastre,
Que noun de iéu fasiés un astre ?
Perqué, dira lou biòu, m'as pas crea bouié ?
A-n-éu lou gran, à iéu la paio !...
Mai noun, moun fiéu : marrido o gaio,
Tóuti, soumés, tènon sa draio...
Li cinq det de la man soun pas tóuti parié !

Lou Mèstre t'a fa lagramuso ?
Tèn-te siau dins toun asclo nuso,
Béu toun rai de soulèu e fai toun gramaci.
— Mai, vous ai pas di que l'adore
Mai que moun Diéu, mai que ma sorre ?
Me la fau, paire, o senoun more !...
E coume pèr liuen d'éu bandi l'aspre soucit,

De-long dóu flume que rounflavo,
Éu en courrènt se desgounflavo.
Vinceneto, la sorre, en plourant alor vèn,
E ié fai au vièi panieraire :
Avans de maucoura moun fraire,
Ausès-me, pai ! l'a 'n labouraire,
Au mas ounte serviéu, qu'èro amourous tambèn ;

L'èro de la fiho dóu mèstre,
Alis ; éu, ié disien Sivèstre.
Au travai (tant l'amour l'avié fa courajous !)
Èro un loup ! en touto obro abile,
Abarous, matinié, doucile...
Li mèstre, anas, dourmien tranquile.
Un matin... regardas, paire, s'es pas fachous.

Que dirais-tu du ver de terre
A l'astre enviant sa lumière,
Ou des bœufs convoitant les ailes des oiseaux?
Mon fils, il faut suivre sa voie
Et prendre toujours avec joie
Le sort que le ciel nous envoie...
Les cinq doigts de la main ne sont pas tous égaux.

Si le maître t'a fait reptile,
Sur ta roche tiens-toi tranquille,
Et rends grâce en buvant ton rayon de soleil.
— J'ai dit, père, et je dis encore
Que j'en suis fou, que je l'adore,
Qu'un feu terrible me dévore,
Et que j'ai besoin d'elle et non pas de conseil.—

Et tout en tenant ce langage,
Vincent arpentait le rivage.
Mais alors en pleurant, Vincenette, sa sœur,
S'approche et dit : — Apprenez, père,
Avant de désoler mon frère,
Ce que le désespoir peut faire;
A la ferme où j'étais, un jeune laboureur,

Plus tendre aussi qu'il ne faut l'être,
Aimait la fille de son maître;
Lui s'appelait Sylvestre, elle avait nom Alix;
Laborieux, rangé, docile,
Pour tout ouvrage difficile
Sylvestre était le plus habile,
Tant l'amour, de cet homme avait fait un phénix !

Un matin, la mouié dóu mèstre
Entendeguè parla Sivèstre :
Countavo d'escoundoun soun amour à-n-Alis.
A dina, quand lis ome intrèron
E qu'à la taulo se virèron,
Lis iue dóu mèstre s'empurèron !
— Traite ! dis, tè toun comte, e passo que t'ai vist ! —

Lou bon ràfi partiguè. Nautre
S'espinchavian dis un is autre,
Mau-countènt e 'spanta de lou vèire embandi.
Tres semano, dins li roumpido,
Lou veguerian courre bourrido
Is alentour de la bastido,
Tout desvaria, morne, avala, mau vesti,

Quouro estendu, quouro à grand courso;
La niue, l'entendian coume uno ourso
Ourla souto li triho en apelant Alis !...
Mai un jour, pièi, un fiò venjaire
Que flamejavo i quatre caire
Counsumè la paiero, o paire,
E dóu pous lou trihau daverè 'n negadis !

Aqui s'aubourè Mèste Ambròsi :
— Enfant pichot, diguè renòsi,
Pichoto peno ; grand, grand peno. — E mounto d'aut,
Cargo sis àuti garramacho
Qu'éu-meme autre-tèms s'èro facho,
Si bon soulié garni de tacho,
Sa grand bouneto roujo, e camino à la Crau.

Un matin, l'épouse du maître
Le vit, hélas! de sa fenêtre
Causant avec Alix d'un air trop dégagé;
Et le soir, quand la compagnie
Des gens du mas fut réunie,
Lui reprochant sa félonie,
Le maître lui remit son compte et son congé.

Sylvestre partit sans mot dire.
Nous, nous ne songions pas à rire,
Désolés de le voir chasser si rudement;
Et pendant plus d'une semaine
On le vit, comme une âme en peine,
Traînant sa colère et sa haine,
Aux alentours du mas rôder furtivement,

Épier tout d'un œil sauvage,
Et parfois même, dans sa rage,
Troubler du nom d'Alix le silence des nuits...
Puis un jour, une flamme étrange,
Venant d'une main qui se venge,
Dévora la meule et la grange,
Et le corps d'un noyé fut retiré du puits!

A cet exemple qui l'entraîne :
— Enfant petit, petite peine,
Dit Ambroise en grognant; grand garçon, grand fardeau!
Puis il monte, prend aux filoches,
Ses grands houseaux, ses deux sacoches,
Met ses bons souliers à caboches,
Son large bonnet rouge et marche vers la Crau.

Erian au tèms que li terrado
An si recordo amadurado :
Èro, vous trouvarés, la vueio de Sant Jan.
Dins li draiòu, long di baragno,
Deja, pèr noumbróusi coumpagno,
Li prefachié de la mountagno
Venien, brun e póussous, meissouna nòsti champ ;

E li voulame en bandouliero
Dins li badoco de figuiero ;
Ensouca dous pèr dous, chasco sòuco adusènt
Sa ligarello; uno flaveto,
Un tambourin flouca de veto
Acoumpagnavon li carreto,
Ounte, las dóu camin, li vièi èron jasènt.

E 'n ribejant long di tousello
Que, sout lou vènt que li bacello,
Oundejon à grands erso : O moun Diéu ! li bèu blad !
Quénti blad drud ! fasien en troupo;
Acò sara de bello coupo !
Vès ! coume l'auro lis estroupo,
E peréu coume en l'èr soun lèu mai regibla ! —

Veici qu'Ambroi s'ajougnè 'm' éli :
— Soun tóuti preste coume aquéli,
Vòsti blad prouvençau, moun segne ? — fai subran
Un di jouvènt. — I'a li blad rouge
Que soun encaro darrierouge ;
Mai, en durant lou tèms aurouge,
Veirés que li voulame à l'obro mancaran !

En ce temps-là, dans la nature,
Toute récolte devient mûre.
C'était un jour de juin, veille de la Saint-Jean ;
Sur tous les points de la campagne,
Les moissonneurs de la montagne,
Qu'une gaîté franche accompagne,
Venaient à nos moissons fournir leur contingent.

Leurs faucilles en bandoulière
Se croisaient sur leur gibecière;
Accouplés deux par deux, chaque couple amenait
Sa lieuse gente et proprette ;
Le tambourin des jours de fête
Battait autour de la charrette,
Où lassé du chemin le vieillard se tenait.

Et tout en longeant les touselles,
Que les vents frôlaient de leurs ailes :
— O mon Dieu! disaient-ils, ô mon Dieu! les beaux blés!
Voyez comme l'ivraie est rare!
Quelle coupe ceci prépare!
Si parfois le ciel est avare,
Cette année, en revanche, il nous aura comblés! —

Et pendant qu'Ambroise s'avance :
— Grand-père, vos blés de Provence
Sont-ils, comme ceux-ci, déjà mûrs, dit l'un d'eux?
— Non, mon enfant, car tout influe
Sur leur marche et sur leur venue;
Mais si ce vent frais continue,
Vos bras pour les couper seront trop peu nombreux!

Remarquerias li tres candèlo,
Pèr Nouvè ? semblavon d'estello :
Rapelas-vous, enfant, que i'aura granesoun
Pèr benuranço ! — Diéu vous ause,
E dins voste òrri la repause,
Bon segne-grand ! — Entre li sause,
Emé lou bouscatié lis ome de meissoun,

Entanterin que s'avançavon,
Bounamen ansin devisavon.
E s'atrovo qu'au Mas di grand Falabreguié
Peréu venien li meissounaire.
Mèste Ramoun, en permenaire,
Dóu mistralas desengranaire
Venié vèire pamens ço que lou blad disié.

E de l'espigado planuro
Éu travessavo la jaunuro,
D'auro en auro, à grand pas ; e li blad roussinèu :
— Mèstre, murmuravon, es l'ouro !
Vès coume l'auro nous amourro,
E nous estraio, e nous desflouro...
Boutas à vòsti det li dedau de canèu ! [5] —

D'autre ié venien : Li fournigo
Deja nous mounton is espigo ;
Tout-escas plen de cai, nous derrabon lou gran...
Vènon pancaro li gourbiho ? —
Aperalin dins lis aubriho
Lou majourau virè li ciho,
E soun iue peralin li descuerbe subran.

Jamais, je crois, les trois chandelles
De Noël ne furent plus belles,
Et c'est un signe sûr de bonne grenaison.
— Oh! grand-père, Dieu vous entende!
Reprit alors toute la bande,
Et qu'en abondance il répande
Les récoltes aux champs, la joie à la maison! —

C'est en échangeant ces paroles
Qu'ils cheminaient le long des saules.
Or, par hasard, au Mas des grands Micocouliers,
Tous ces moissonneurs de passage
Dirigeaient aussi leur voyage.
Maître Ramon en homme sage,
Seul au milieu des champs qui lui sont familiers,

Écoutait ce qu'en leurs poèmes
Les blés jaunes disaient eux-mêmes,
De la pluie ou du vent, du ver ou de l'oiseau:
— Maître, murmuraient-ils, c'est l'heure!
Voyez! la bise nous effleure...
Portez-nous dans votre demeure,
Et mettez à vos doigts vos doigtiers de roseau. —

D'autres disaient : — Les fourmis folles
Se glissant sous nos alvéoles,
Même avant qu'il soit mûr, nous arrachent le grain...
Il est temps que le grenier s'ouvre. —
A ce moment, Ramon découvre
A travers l'ombre qui les couvre,
L'essaim des moissonneurs arrivant à grand train.

Entre parèisse, tout l'eissame
Desfourrelèron li voulame,
E dins l'èr au soulèu li fasien trelusi,
E li brandavon sus la tèsto,
Pèr saluda 'mé faire fèsto.
Mai à la troupelado agrèsto
Dóu plus liuen que Ramoun pousquè se faire ausi:

— Bèn-vengu sias, touto la bando!
Ié cridè ; lou bon Diéu vous mando.
E lèu de ligarello aguè 'n brande noumbrous
A soun entour : — O noste mèstre,
Toucas un pau la man ! bèn-èstre
Posque emé vous longo-mai èstre!
N'i'aura de garbo à l'iero, aquest an, Santo Crous!

— Noun fau juja tout pèr la mino,
Mi bèus ami! Quand pèr l'eimino [6]
Aura passa l'eiròu, alor de ço que tèn
Saubren lou just. S'èi vist d'annado
Que proumetien uno granado
A fai d'un vint pèr eiminado,
E pièi fasien d'un tres!... Mai fau èstre countènt. —

E 'mé la fàci risouleto,
Toucavo en tóuti la paleto;
Amistadousamen parlavo à Mèste Ambroi,
E tout-bèu-just prenien la lèio
De la bastido, que : — Mirèio!
Garnisse lèu la cicourèio,
E vai tira de vin, cridavo, tron-de-goi!

Et quand leurs yeux se rencontrèrent,
Tous les moissonneurs dégaînèrent
Leur faucille, et dans l'air la faisant resplendir,
Ils la brandissaient sur leur tête,
Pour saluer et faire fête.
Puis à la troupe qui s'arrête,
Du plus loin que Ramon puisse se faire ouïr :

— Que Dieu, dit-il, qui vous envoie,
Vous bénisse et vous tienne en joie!
— Oui, maître, et vous aussi ! lui répondent en chœur
Les moissonneurs et les lieuses,
En lui tendant leurs mains calleuses;
Honneur aux terres généreuses !
A l'aire, cet été, que de gerbes, Seigneur !

— Ne jugez rien à la figure,
Mes bons amis; quand la mesure
Nous aura dit son mot, alors on pourra voir.
Au cours de certaines années
J'ai cru, sur de bonnes données,
Aux moissons les plus fortunées;
Puis, au dernier moment, la récolte, bonsoir! —

Et gracieux pour tout le monde,
Il touchait la main à la ronde,
Ayant pour maître Ambroise un soin particulier;
Et du plus loin qu'il voit Mireille :
— Va remplir, dit-il, ta corbeille
Des plus beaux fruits, et sous la treille
Apporte-nous du vin, le meilleur du cellier!

Lèu aquesto, à pléni faudado,
Vujè sus taulo la goustado;
Ramoun, lou bèu proumié, se i'assèto à-n-un bout,
E tóuti fan coume éu. En briso
Lou pan croustous deja se friso
Souto la dènt que l'enfreniso,
Enterin que li man pescon i barbabou.

La taulo fasié gau, lavado
Coume uno fueio de civado;
Lou cachat [7] redoulènt, l'aiet que fai tuba,
Li merinjano à la grasiho,
Li pebroun, cousènto manjiho,
Li blóundi cebo, à la rapiho
Dessus li vesias courre, à bèl èime escampa.

Mèstre à la taulo coume au fouire,
Ramoun, qu'avié contro éu lou douire,
De tèms en tèms l'aussavo, e : D'aut! chourleu un cop:
Quand i'a de pèiro dins lis erme,
Pèr que la daio se referme,
N'en fau bagna lou tai, e ferme! —
E lis ome, à-de-rèng, aparavon lou got.

— Bagnen lou tai! — E dóu grand inde
Lou vin raiavo, rouge e linde,
Is àspri gargassoun di gourbihaire. — Pièi,
Venguè Ramoun à la taulado,
Se 'n-cop la fam èi sadoulado,
E li forço reviscoulado,
Pèr bèn acoumença, segound l'usage vièi,

Et Mireille, d'un air aimable,
Place le goûter sur la table.
Ramon va le premier s'asseoir à l'un des bouts,
Et marque ainsi sa préséance;
Alors tout le monde s'avance,
Et chaque convive en silence,
En grignotant son pain, attaque les ragoûts.

La table dûment préparée
Luisait sous sa toile cirée.
L'oignon qui pique à l'œil, l'ail, terrible aliment,
L'aubergine bonne en friture,
Le piment, fort de sa nature,
Le *cachat*, rude nourriture,
Du milieu jusqu'aux bords roulaient confusément.

Ramon habile à tout conduire,
A ses côtés ayant la buire,
A fréquente reprise en montrait le goulet:
— Amis, disait-il, la gargouille,
Si rien n'y passe, prend la rouille;
Quand la faux est sèche, on la mouille. —
Et chacun à son tour tendait son gobelet.

— Mouillons la faux! — Et du grand vase
Le vin limpide se transvase
Dans le gosier brûlant des joyeux faucilleurs,
Puis Ramon dit à l'assemblée:
— Mes amis, l'heure est écoulée;
La joie au repas s'est mêlée,
Selon l'usage antique, allez en grapilleurs,

Coupas, dins li bos de rebroundo.
Chascun voste balaus de broundo;
Qu'en làupi li balaus s'amoulounon. Mi fiéu.
Quand l'auto làupi sara lèsto,
De-vèspre, coumpliren lou rèsto,
Car de Sant Jan aniue 's la fèsto,
Sant Jan lou meissounié, Sant Jan l'ami de Diéu! —

Ansin lou mèstre li coumando.
Dedins la sciènci noblo e grando
Que fau pèr mena 'n bèn, que fau pèr coumanda,
Que fau pèr faire espeli, souto
La tressusour que ié degouto,
L'espigau blound i négri mouto,
De n'en saupre coume éu res poudié se vanta!

Sa vido èro paciènto e sobro;
Es verai que si lònguis obro,
Emé lou pes dis an, l'avien un pau gibla;
Mai au tèms dis iero, à la caro
Souvènti-fes di jóuini miarro,
Fièr e galoi, pourtavo encaro
Sus la paumo di man dous plen sestié de blad.

Couneissié l'aflat de la luno,
Quouro es bono, quouro impourtuno,
Quouro buto la sabo e quouro l'entussis;
E quand fai rodo, e quand es palo,
E quand es blanco vo pourpalo,
Sabié lou tèms que n'en davalo.
Pèr éu lis auceloun, lou pan que se mousis,

Couper, au pied des roches blanches,
Chacun votre fagot de branches ;
Entassez-les ; placez une bigue au milieu ;
Qu'un drapeau flotte sur le faîte !
Puis, nous irons, tambour en tête,
De saint Jean célébrer la fête,
Saint Jean le moissonneur, saint Jean l'ami de Dieu. —

Tels furent les ordres du maître.
Dans l'art utile de connaître
Les hommes qu'à la ferme il devait régenter,
Et dans l'art plus utile encore
De semer et de faire éclore
L'épi dont la terre se dore,
Nul d'être son égal ne pouvait se vanter.

Sa vie était sobre et modeste,
Et quoique le travail agreste
Et de nombreux hivers l'eussent un peu courbé,
Au temps où son aire était pleine
Des plus forts gars de son domaine,
Devant eux il portait sans peine
Sur la paume des mains deux pleins setiers de blé.

Il savait les jours où la lune
Donne ou refuse la fortune ;
Quand elle aide la sève ou qu'elle l'engourdit ;
Les temps variés qu'elle amène,
Selon qu'elle est rouge ou sereine
Ou qu'un anneau pâle la gêne.
Pour lui les oisillons, le pain qui se moisit,

E li jour negre de la Vaco [8],
Pèr éu li nèblo qu'Avoust raco,
E li contro-soulèu, e l'aubo de Sant-Clar,
Di quaranteno gabinouso,
E di secaresso rouinouso,
Di pountannado plouvinouso,
E peréu di bons an èron li signe clar.

Dins uno terro labourivo,
Quand la faturo es tempourivo,
Ai de-fes agu vist, atalado au coutrié,
Sièis bèsti grasso e nervïouso;
Èro uno visto mervihouso!
La terro, bleto e silenciouso,
Plan-plan devans la reio au soulèu se durbié.

E li sièis miolo, bello e sano,
Seguien de-longo la versano;
Semblavon, en tirant, coumprene pèr-de-que
Fau que la terro se laboure :
Sèns camina trop plan, ni courre,
De-vers lou sòu beissant lou mourre,
Atentivo, e lou còu tiblant coume un arquet.

Lou fin bouié, l'iue sus la rego,
E la cansoun entre li brego,
I'anavo à pas tranquile, en tenènt soulamen
L'estevo drecho. Ansin anavo
Lou tenamen que semenavo
Mèste Ramoun, e que menavo,
Ufanous, coume un rèi dins soun gouvernamen!

Les jours néfastes de la Vache,
Ceux d'Août, quand le soleil se cache,
L'étrange parhélie et l'aube de Saint-Clair,
Des quarantaines pluvieuses
Ou des sécheresses poudreuses,
Ou des périodes frileuses,
Ou bien d'un temps propice étaient le signe clair.

Dans une terre labourable,
Quand la saison est favorable,
J'ai vu parfois six bœufs, que sa main attelait,
Traîner une énorme charrue
Sous leur effort à peine mue ;
Et la terre qu'elle remue
Lentement sous le soc au soleil s'étalait.

Et les six bœufs à forte haleine,
En tous sens parcourant la plaine,
Allant et revenant sur le même sillon,
D'un pas réglé, la tête basse,
Sans que leur constance se lasse,
Semblaient comprendre sous leur masse
Qu'il faut semer avant de faire la moisson.

Le fin bouvier, l'œil sur la raie,
Fredonnant une chanson gaie,
Les suivait impassible, et tenait seulement
Le manche droit. Heureux domaine
Que Ramon retenait sans peine
Sous sa mouvance souveraine,
Plus glorieux qu'un roi dans son gouvernement !

Deja pamens levant la fàci,
Lou majourau disié li gràci
E signavo soun front; e di travaiadou
L'escarrado partié, galoio,
Pèr alesti lou fiò de joio.
D'ùni van acampa de boio,
D'autre, di pin negras toumba lou ramadou.

Mai li dous vièi rèston à taulo,
E Mèste Ambroi pren la paraulo :
— Vène, iéu, o Ramoun, vous demanda counsèu.
M'arribo uno àrsi qu'avans l'ouro
Me coundurra mounte se plouro;
Car noun vese coume ni quouro
D'aquéu nous de malur poudrai trouva lou sèu!

Sabès qu'ai un drole : jusqu'aro,
D'uno sagesso mai que raro
M'avié douna li provo, e toustèms. Auriéu tort,
Se veniéu dire lou countràri.
Mai touto pèiro a si gavàrri,
Lis agnèu meme an si catàrri,
E l'oundo la plus traito es aquelo que dor.

Sabès qu'a fa, lou sounjo-fèsto?
S'es ana metre pèr la tèsto
Uno chato qu'a vist de riche meinagié...
E la vòu, e la vòu, lou nèsci!
E tant vióulènt èi soun desfèci,
E soun amour de talo espèci
Que m'a fa pòu! En van i'ai moustra sa foulié;

Déjà pourtant pour rendre grâce,
Le maître, au ciel levait sa face,
Et se signait au front; déjà des moissonneurs
Partait la troupe qu'il envoie
Ramasser pour le feu de joie,
L'un la brindille qui flamboie,
L'autre le pin qui fume en donnant ses lueurs.

Les deux vieillards restent à table;
Croyant le moment favorable,
Ambroise dit : — Je viens demander vos conseils
Sur une peine qui m'arrive;
Fasse le ciel que j'y survive !
Car, à coup sûr, âme qui vive
Ne fut jamais troublée à des degrés pareils!

Mon fils, seul fils dont je sois père,
Fut d'une sagesse exemplaire
Jusqu'à l'heure où je parle, et certes, j'aurais tort
Si j'osais dire le contraire;
Mais tout bonheur a sa misère;
On voit des agneaux en colère,
Et l'eau la plus perfide est souvent l'eau qui dort.

Imaginez-vous que ce drôle
Sottement a fait son idole
D'une fille qu'il vit chez de grands tenanciers...
Il la veut, arrive que plante,
Et sa folie est si méchante
Qu'à vrai dire elle m'épouvante,
Et m'a fait quelquefois accuser les sorciers!

En van i'ai di qu'en aquest mounde
Richesso crèis, pauriho founde...
— Courrès dire à si gènt que la vole à tout pres,
A respoundu ; que fau s'enchaure
Se l'ome es brave e noun s'es paure ;
Digas-ié que sabe reclaure,
Desmaienca li vigno e laboura li gres.

Digas-ié mai que si sièis couble
Sout moun gouvèr cavarau double ;
Digas-ié que siéu ome à respeta li vièi ;
Digas-ié que, se nous separon,
Pèr toujour nòsti cor se barron,
E tant iéu qu'elo, nous entarron !
Aro dounc, o Ramoun, que vesès ço que n'èi,

Digas-me s'emé mi roupiho
Anarai demanda la fiho,
O bèn se leissarai mouri moun drole... — Pòu !
Ramoun ié fai, noun largués velo
Sus un tau vènt. Éu nimai elo,
Boutas, mouriran pas d'aquelo !
Es iéu que vous lou dise, Ambroi, n'agués pas pòu.

Moun ome, en voste lioc e plaço,
Fariéu pas tant de cambo lasso :
Acoumenço, pichot, de garda toun repau,
Ié vendriéu sènso mistèri,
Que s'à la fin ti refoulèri,
Ve ! fan esmòure lou tempèri,
Sarnipabiéune ! ve ! t'endóutrine em' un pau.

En vain lui dis-je qu'en ce monde
Pauvreté fond, richesse fonde;
— Courez à ses parents dire que je la veux,
Répond-il; dites-leur sans cesse
Que vertu vaut mieux que richesse,
Que je sais avec quelque adresse
Ébourgeonner la vigne et conduire les bœufs,

Qu'avec vous, j'ai fait bon ménage;
Que rien ne vaut un attelage
Que le maître conduit après qu'il l'attela;
Et qu'enfin, briser notre chaîne,
C'est vouloir, à date prochaine,
La mort de leur fille et la mienne.
Et maintenant Ramon, en sachant tout cela,

Dites-moi, si sous ma guenille
Au mas où trône cette fille
Je dois me présenter, ou bien laisser mon fils
Se consumer dans son envie?...
— Bah! dit Ramon, quelle folie!
Laissez courir la maladie;
Ambroise! on n'en meurt pas, c'est moi qui vous le dis;

Et si j'étais à votre place,
Un beau matin, de guerre lasse,
Je dirais à mon fils : Va, ton mal n'est pas neuf,
On le connaît de longue date;
Si ton cœur trop plein se dilate,
Serre-le mieux;.... ou, si j'éclate,
Fichtre! je t'endoctrine avec ce nerf de bœuf.

Alor Ambroi : — Quand l'ase bramo,
l'anés dounc plus traire de ramo :
Arrapas un barroun, e 'm' acò 'nsucas-lou! —
E Ramoun : — Un paire es un paire;
Si voulounta dèvon se faire;
Troupèu que meno soun gardaire
Crucis, à tèms o tard, dins la gorgo dóu loup.

Qu'à soun paire un fiéu reguignèsse,
De noste tèms, ah! Diéu gardèsse!
L'aurié tua, belèu!... Li famiho, tambèn,
Li vesian forto, unido, sano,
E resistènto à la chavano
Coume un brancage de platano!
Avien proun si garrouio, — acoto, lou sabèn.

Mai quand lou vèspre de Calèndo [9],
Souto soun estelado tèndo,
Acampavo lou rèire e sa generacioun,
Davans la taulo benesido,
Davans la taulo ounte presido,
Lou rèire, de sa man frounsido,
Negavo tout acò dins sa benedicioun! —

Mai, afebrido e blavinello,
L'enamourado pichounello
Vèn alor à soun paire : — Adounc me tuarés,
O paire! Es iéu que Vincèn amo,
E, davans Diéu e Nosto-Damo,
Res autre qu'éu n'aura moun amo!... —
Un silènci mourtau li prenguè tóuti tres.

— Bon! quand la bête est affamée,
Vous lui supprimez la ramée!
Prenez donc un gourdin et rompez-lui le dos.
— Oui, mon vieux, un père est un père,
Et sa volonté doit se faire;
Troupeau qui mène sa bergère
Chez le loup tôt ou tard verra craquer ses os.

Qu'à son père un fils fût rebelle,
De mon temps! Vous la baillez belle!
Il l'eût plutôt tué... Les familles, aussi,
On les voyait, fortes et saines,
Résister aux crises humaines
Comme aux vents résistent les chênes!
On se brouillait parfois, le monde est fait ainsi;

Mais à Noël, quand la coutume,
Près de la bûche qu'on allume,
Rassemblait les parents pour le repas béni,
L'aïeul,devant la table ornée
Des plus beaux produits de l'année,
Élevait sa main décharnée,
Bénissait tout le monde et tout était fini.

Mireille écoutait, pâle, émue...
Quand soudain, ferme et résolue,
Elle dit à son père : — Eh bien! immolez-moi,
Père, c'est moi que Vincent aime!
Et fussé-je à l'heure suprême,
Devant la Vierge et Dieu lui-même,
Je lui voûrais encor mon amour et ma foi! —

Jano-Mario es la proumiero
Que s'aubourè de la cadiero :
— Ma fiho! la resoun que vènes d'alarga,
Ié fai ansin 'mé li man jouncho,
Es uno escorno que nous councho,
Es uno espino d'aigo-espouncho
Que nous a pèr long-tèms nòsti cor trafiga!

As refusa lou pastre Alàri,
Aquéu qu'avié milo bestiàri!
Refusa Veranet lou gardian; rebuta,
Pèr ti maniero besuqueto,
Ourrias, lou tant riche en vaqueto!
Em' acò pièi, em' un fresqueto,
Em' un galo-bon-tèms te vas encoucourda [10]!

Bèn! i'anaras de porto en porto
Emé toun gus courre pèr orto!
Sies touto tiéuno, parte, abóumianido!... Bon!
Assòcio-te 'mé la Roucano,
Emé Beloun la Roubicano!
Sus tres caiau, emé la Cano,
Vai couire ta bouiaco à la sousto d'un pont! —

Mèste Ramoun leissavo dire;
Mai soun iue, lusènt coume un cire,
Soun iue parpelejavo e jitavo d'uiau
Souto sis usso espesso e blanco.
De sa coulèro la restanco
Pièi à la longo se desranco,
E l'oundo à boui feroun s'esclafis dins lou riau :

Tous trois sont pris d'un long silence...
Jeanne-Marie enfin s'avance :
— Ma fille! le propos que tu viens de lancer,
Les deux mains jointes, lui dit-elle,
A ma tendresse maternelle
Fait une injure trop cruelle
Pour que le souvenir puisse s'en effacer !

Alari ! ce pâtre qu'on cite,
Tu l'as congédié bien vite!
Véran le beau gardien, Ourrias le grand toucheur,
Tu les as mis en quarantaine...
Et puis, un vannier dans la gêne,
Un fou qui court la prétentaine,
Un va-nu-pieds, suffit pour fasciner ton cœur.

Eh bien! vas-y de porte en porte,
Avec ton gueux servant d'escorte!
Tu t'appartiens, va-t'en, pars, bohémienne.... Bon!
Prends pour compagne la Roucane,
Avec Belon la Roubicane,
Et sur trois cailloux, près d'un âne,
Fais cuire ton souper sous la voûte d'un pont!

Ramon écoutait sans mot dire,
Son œil brillait comme la cire,
Roulant dans son orbite, et jetant des éclairs;
Enfin sa colère déborde,
Comme, des harpes qu'on accorde,
Quand tout à coup casse une corde,
S'échappe un son strident qui vibre dans les airs:

— A resoun, o, ta maire! parte,
E que l'aurige liuen s'esvarte!...
Mai noun, demouraras, veses?... Quand saubriéu
De t'estaca 'mé lis enfèrri,
E de te metre i narro un fèrri,
Coume se fai à-n-un gimèrri;
Veguèsse-iéu subran toumba lou fiò de Diéu!

De facharié morno e malauto,
Veguèsse-iéu foundre ti gauto,
Coume la nèu di colo à l'uscle dóu soulèu!
Mirèio! coume aquelo graso
Dóu fougueiroun porto la braso;
Coume lou Rose, quand s'arraso,
Fau que desbounde, e ve! coume acò 's un calèu,

Rapello-te de ma paraulo :
Lou veiras plus!... E de la taulo
Em' un grand cop de poung destrantaio l'amplour.
Coume l'eigagno sus li berlo,
Coume un rasin que si pouperlo
Plovon à l'auro, perlo à perlo
Mirèio entanterin escampavo si plour.

— Quau m'a pas di, malavalisco!
Repren lou vièi, bret de la bisco,
Ambroi, quau m'a pas di que vous, vous, Mèste Ambroi,
Aguès, 'mé voste tantalòri,
Entrepacha dins vosto bòri
Aquel infame raubatòri!... —
L'endignacioun, aquest, l'enaurè tout revoi.

— Oui, pars, vilaine, et bon voyage!
Et qu'au loin éclate l'orage!...
Mais non, tu resteras, vois-tu, quand je devrais,
Te mettant au rang des esclaves,
Sous le poids d'ignobles entraves
Te clouer au fond de mes caves!
Dût la foudre m'atteindre, et dussent tes attraits,

Privés du soin qui les protége,
S'évaporer, mieux que la neige
Ne s'évapore aux feux des premiers jours de Mai,
Je mettrai fin à tes intrigues!
Comme un figuier porte des figues;
Comme le Rhône rompt ses digues
Alors qu'il ne peut plus s'y tenir enfermé,

Souviens-toi de cette parole:
Tu ne reverras plus ce drôle! .. —
Et d'un grand coup de poing qu'il frappe en ses fureurs,
La table entière est ébranlée;
Et comme pleure la feuillée
Quand un orage l'a mouillée,
Mireille en même temps laissait couler ses pleurs.

Mais, dit Ramon qui se ravise,
Et que la colère électrise:
— Qui m'assure que vous, maître Ambroise, oui, que vous,
Avec votre progéniture,
N'ayez pas dans votre masure
Machiné cette forfaiture? —
Là, l'indignation allumant son courroux:

— Malan de Diéu! cridè tout-d'uno,
Se l'avèn basso, la fourtuno,
Vuei aprenès de iéu que pourtan lou cor aut!
Que sache encaro, n'es pas vice
La paureta, nimai brutice!
Ai quaranto an de bon service,
De service à l'armado, au son di canoun rau!

Just manejave uno partego,
Que siéu parti de Valabrego
Pèr mòssi de veissèu. Emplana sus la mar,
Sus la mar tempestouso o lindo,
Ai vist l'empèri de Melindo,
Emé Sufren ai treva l'Indo,
E, mai que la marino, agu de jour amar!

Sóudard peréu di gràndi guerro,
Ai barrula touto la terro,
Em' aquel aut guerrié que mountè dóu Miejour,
E permenè sa man destrùssi
De l'Espagno à l'ermas di Rùssi;
E coume un aubre de perùssi
Lou mounde s'espóussavo au brut de si tambour!

E dins l'ourrour dis arrambage,
E dins l'angouisso di naufrage,
Li riche, pèr acò, n'an jamai fa ma part!
E iéu, enfant de la pauriho,
Iéu que n'aviéu dins ma patrìo
Pas un terroun à planta reio,
Pèr elo, quaranto an, ai matrassa ma car!

— Malheur! lui dit Ambroise en face,
On peut, sans être homme de race,
Avoir une âme noble et porter le cœur haut?
Et la pauvreté, que je sache,
N'a rien qui vicie ou qui tache;
Pendant quarante ans, sans relâche,
J'ai servi mon pays en suivant son drapeau;

A peine grand comme le pouce,
Je suis parti pour être mousse;
Errant sur la mer calme ou les flots en courroux
Au gré du vaisseau qui les scinde,
J'ai vu l'empire de Mélinde,
Avec Suffren, j'ai couru l'Inde,
Et passé bien des jours qui n'avaient rien de doux.

Ainsi fait à l'art de la guerre,
J'ai suivi sur toute la terre,
Ce guerrier, le plus grand des guerriers de nos jours;
En Prusse, en Espagne, en Russie,
Mille fois, j'ai risqué ma vie,
Pendant qu'au gré de son envie,
Il secouait le monde au bruit de ses tambours.

Et dans l'horreur des abordages,
Et dans l'angoisse des naufrages,
Les riches, après tout, n'ont jamais fait ma part!
Et moi, qu'au banquet de la vie,
Nul Dieu propice ne convie,
Moi qui n'ai rien dans ma patrie,
Quarante ans, de mon corps je lui fis un rempart!

E couchavian à la plouvino,
E manjavian que de canino !
E jalous de mouri, courrian au chapladis,
Pèr apara lou noum de Franço...
Mai, d'acò, res n'a remembranço! —
En acabant sa remoustranço,
Pèr lou mas bandiguè sa jargo de cadis.

— Qu'anas bousca vers Mount-de-Vergue [11]
Lou Sant-Pieloun [12] ? — lou vièi rouërgue
Rambaio coume eiçò Mèste Ambroi, — emai iéu
Ai ausi l'orre tron di boumbo
Di Toulounen clafi la coumbo;
D'Arcolo ai vist lou pont que toumbo,
E li sablas d'Egito embuga de sang viéu!

Mai, de retour d'aquéli guerro,
A fouire, à bourjouna la terro
Nous sian mes coume d'ome, à se desmesoula,
De pèd e d'ounglo! La journado
Èro avans l'aubo entamenado,
E la luno di vesprenado
Nous a vist mai d'un cop sus la trenco gibla!

Dison : La terro es abelano!
Mai, coume un aubre d'avelano,
En quau noun la tabasso à grand cop, douno rèn;
E se coumtavon, dèstre dèstre [13],
Li moutihoun d'aquéu bèn-èstre
Que moun travai me n'a fa mèstre,
Coumtarien li degout de moun front susarènt!

Et souvent couchés sur la dure,
N'ayant pour toute nourriture
Qu'un pain noir, nous trouvions que le sort le plus beau,
C'était de mourir pour la France....
Et votre indigne défiance
Est aujourd'hui ma récompense!... —
A ces mots, par la ferme il jette son manteau.

— Bah! dit l'autre, exhalant sa bile,
Ce chant lyrique est inutile;
Respect à vos chevrons! mais chacun a les siens!
Comme vous, j'ai joué mon rôle,
Toulon fut ma première école,
J'ai vu tomber le pont d'Arcole,
Et rougi de mon sang les sables égyptiens!

Mais après ces trop longues guerres,
A piocher, à fumer nos terres,
Nous vîmes qu'il fallait demeurer attachés
De pied et d'ongle! et la journée
S'ouvrait avant la matinée,
Et plus d'une fois, étonnée,
La lune nous surprit courbés sur nos louchets!

On dit la terre généreuse!
Mais sans la bêche qui la creuse,
Ingrate et désolée elle ne donne rien;
Et si l'on désirait connaître
Par quel moyen, au toit champêtre,
Je mis l'aisance et le bien-être,
Mes gouttes de sueur l'indiqueraient très bien.

Santo Ano d'At! pièi fau rèn dire!
Aurai adounc, coume un satire [14],
Rustica de-countùnio, e manja mi grapié,
Pèr qu'à l'oustau lou viéure abounde,
Pèr que de-longo se i'apounde,
Pèr me metre à l'ounour dóu mounde,
Pièi dounarai ma fiho à-n-un gus de paié!

Anas-vous-en au tron de Diéune!
Gardo toun chin, garde moun ciéune. —
Tau fuguè dóu pelot lou parla rabastous
E l'autre vièi, s'aussant de taulo,
Prenguè sa jargo emé sa gaulo,
E n'apoundè que dos paraulo :
Adessias! Quauque jour, noun fugués regretous!

E lou grand Diéu emé sis ange
Mene la barco e lis arange!... —
E coume s'enanavo emé lou jour fali,
Souto lou vènt-terrau que bramo,
Banejè dóu mouloun de ramo
Uno longo lengo da flamo.
Au tour, li meissounié, de joio trefouli,

Emé si tèsto fièro e libro
Se revessant dins l'èr que vibro,
Tóuti, d'un meme saut picant la terro ensèn,
Fasien deja la farandoulo.
La grand flamado, que gingoulo
Au revoulun que la ventoulo,
Empuravo à si front de rebat trelusènt.

Sainte Anne d'Apt! il faut se taire...
J'aurais donc comme un mercenaire
Subi le poids du jour, pâti, vécu de rien,
Pour rendre ma terre féconde,
Pour qu'à ma maison tout abonde,
Pour me mettre à l'honneur du monde,
Et puis je donnerais ma fille à ce vaurien!

Ah! plutôt que le ciel s'écroule!
Garde ton coq et moi ma poule. —
Ainsi parla Ramon en termes peu discrets;
Ambroise alors, quittant sa place,
Prend son bâton et sa besace,
Et part en disant à voix basse:
—Adieu! mais quelque jour n'ayez point de regrets!

Et que Dieu suivi de ses anges
Mène la barque et les oranges!... —
Et comme il s'en allait, avec le jour changeant,
Sous la brise, à l'accoutumée,
S'élève du tas de ramée
Un trait de flamme et de fumée.
Les moissonneurs joyeux en cercle se rangeant,

Avec leur tête fière et libre,
La renversant dans l'air qui vibre,
Et frappant de leurs sauts la terre en même temps,
Faisaient déjà la farandole;
La grande flamme qui s'envole
Sous la bourrasque qui la frôle,
Attisait sur leurs fronts des reflets éclatants.

Li belugo, à remoulinado,
Mounton i nivo, aferounado.
Au crucimen di trounc toumbant dins lou brasas,
Se mesclo e ris la musiqueto
Dóu flahutet, revertigueto
Coume un sausin dins li branqueto...
Sant Jan, la terro aprens trefoulis, quand passas!

La regalido petejavo;
Lou tambourin vounvounejavo,
Grèu e countinuous, coume lou chafaret
De la mar founso, quand afloco
Pasiblamen contro li roco.
Li lamo foro di badoco
E brandussado en l'èr, li dansaire mouret,

Tres fes, à gràndis abrivado,
Fan dins li flamo la Bravado [15],
E tout en trepassant lou rouge cremadou,
D'un rèst d'aiet trasien li veno
Au recaliéu; e, li man pleno
De trescalan e de verbeno,
Que fasien benesi dins lou fiò purgadou :

— Sant Jan! Sant Jan! Sant Jan! cridavon.
Tóuti li colo esbrihaudavon,
Coume s'avié plóugu d'estello dins l'oumbrun...
Enterin la rounflado folo
Empourtavo l'encèns di colo
Emé di fiò la rougeirolo
Vers lou Sant, emplana dins lou blu calabrun.

Furibondes, continuelles,
Dans l'air montent les étincelles;
Au craquement des troncs tombant avec fracas
Au milieu du brasier rougeâtre,
Se mêle avec son tril folâtre
Le son du fifre ami du pâtre...
Saint Jean! le sol entier tressaille sous vos pas!

De plus en plus la flamme brille;
Comme aubade au feu qui pétille
Le tambourin bourdonne un air grave, imitant
La plainte vague et continue
Du flot qui flue et qui reflue;
Brandissant leur faucille nue,
Les danseurs bruns, suivant un usage constant,

Font trois fois, par mainte gambade,
Autour des flammes la Bravade;
Et puis joyeux, fringants, pour mieux s'entretenir
Dans l'ivresse qui les entraîne,
Ils sautent le feu, la main pleine
De tresses d'aulx et de verveine
Qu'ils jettent dans la cendre et qu'ils y font bénir:

Saint Jean! Saint Jean! criait la foule;
Et pendant qu'au loin se déroule
Un vaste cercle d'or à l'horizon en feu,...
A l'envi, les brises badines
Emportaient l'encens des collines,
Et les bluettes purpurines,
Vers saint Jean qui planait dans le fond du ciel bleu.

NOTES DU CHANT SEPTIÈME

1. *Tourtihado* (tortillade), gâteau en forme de couronne, fait de fine pâte, de sucre, d'œufs et d'anis.

2. *Agreno* (prunelle), fruit du prunellier.

3. *C'est là l'œuf de la Poule blanche :* expression proverbiale, pour dire une chose rare, précieuse, à laquelle on tient beaucoup. Les sorciers allaient avec une poule blanche aux carrefours, au clair de lune, et évoquaient le diable par ce cri trois fois répété : *Pèr la vertu de ma poulo blanco !* Juvénal, en parlant d'un homme heureux, dit : *Gallinæ filius albæ.*

4. *Lucre* (lucre), tarin de Provence (*fringilla spinus*, Lin.), oiseau d'un beau jaune et dont le chant agréable a passé en proverbe.

5. *Dédau* (doigtiers), doigtiers de roseau que les moissonneurs adaptent aux doigts de leur main gauche, afin de ne pas se blesser avec la faucille.

6. *Eimino* (hémine), boisseau. — Héminée (*eiminado*), mesure de superficie, 8 ares 75, variable selon les pays.

7. *Cachat* (cachat), fromage pétri qui acquiert par la fermentation un goût excessivement piquant. Ce mets figure journellement sur la table des valets de ferme, ou *râfi*.

8. Les jours néfastes de la Vache, vulgairement *li Vaqueiriéu*. Ce sont les trois derniers jours de mars et les quatre

premiers d'avril, période redoutée des paysans. On a vu, dans la note 7 du chant VI, ce que les Provençaux entendent par *la Vieille*. Voici la suite de ce fabliau :

Quand la Vieille eut perdu son troupeau de brebis, elle acheta des vaches ; et, arrivée sans encombre à la fin de mars, elle dit imprudemmet :

> En escapant de Mars e de Marsèu,
> Ai escapa mi vaco e mi vedèu.

Mars, blessé du propos, va sur-le-champ trouver Avril :

> Abriéu, n'ai plus que tres jour : presto-me-n'en quatre,
> Li vaco de la Vièio faren batre!

Avril consentit au prêt... ; une tardive et terrible gelée brouït toute végétation, et la pauvre Vieille perdit encore son troupeau.

9. *Calèndo*. Noël est la principale fête des Provençaux.

10. *S'encoucourda* signifie au propre *acheter une courge pour un melon ;* au figuré, se tromper, se mal marier.

11. *Mount-de-Vergue* (Mont-de-Vergue), colline au levant d'Avignon.

12. *Lou Sant-Pieloun*, le Saint-Puy (le Saint-Pilon), nom du rocher à pic dans lequel est creusée la grotte où se retira sainte Magdeleine. (Voyez la chant XI.)

13. *Dèstre à dèstre* (pas à pas). Le *Dèstre* est une mesure agraire, la centième partie de l'*eiminado*, environ neuf centiares.

14. *Coume un Satire* (comme un satyre). Pour dire *travailler comme un nègre*, on dit en Provence *travailler comme un Satyre*. Les anciens ont pu prendre les nègres sauvages

pour des divinités des bois qu'ils nommèrent satyres, et dans l'esprit du peuple, ces deux mots ont pu devenir synonymes.

15. *Bravado* (bravade), décharge de mousqueterie qu'on faisait autrefois au moment d'allumer le feu de la Saint-Jean, et, par extension, cérémonies préliminaires et saut de ce feu.

CANT VUECHEN

LA CRAU

Desesperanço de Mirèio. — Atrencaduro d'Arlatenco. — La chato, au mitan de la niue, fugis l'oustau peirau. — Vai au toumbèu di Sànti-Mario, que soun li patrouno de Prouvènço, li suplica de touca si parènt. — Lis Ensigne. — Tout en courrènt à travès de Crau, rescontro li pastre de soun paire. — La Crau, la guerro di Gigant. — Li rassado, li prègo-Diéu d'estoublo, li parpaioun, avertisson Mirèio. — Mirèio, badanto de la set, e n'en poudènt plus de la caud, prègo sant Gènt, que vèn à soun secours. — Rescontre d'Andreloun lou cacalausié. — Eloge d'Arle. — Recit d'Andreloun : istòri dóu Trau de la Capo, li cauco, li caucaire aproufoundi. — Mirèio coucho au tibanèu de la famiho d'Andreloun.

Quau tendra la forto lïouno,
Quand, de retour à soun androuno,
Vèi plus soun lïounèu? Ourlanto sus-lou-cop,
Lóugiero e primo de ventresco,
Sus li mountagno barbaresco
Patusclo... Un cassaire douresco
Entre lis argelas i'emporto au grand galop.

Quau vous tendra, fiho amourouso?...
Dins sa chambreto souloumbrouso
Mounte la niue que briho esperlongo soun rai,
Mirèio es dins soun lié couchado
Que plouro touto la niuchado,
Emé soun front dins sa junchado :
— Nosto-Damo-d'Amour, digas-me que farai!

CHANT HUITIÈME

LA CRAU

Désespoir de Mireille. — Toilette d'Arlésienne. — La jeune fille, au milieu de la nuit, fuit la maison paternelle. — Elle va au tombeau des Saintes-Maries supplier ces patronnes de la Provence de fléchir ses parents. — Les constellations. — Dans sa course à travers la Crau, elle rencontre les bergers de son père. — La Crau, la guerre des Géants. — Les lézards, les mantes religieuses, les papillons avertissent Mireille. — Mireille haletante de soif, accablée par la chaleur du jour, implore saint Gent, qui la secourt. — Rencontre d'Andrelon le ramasseur de limaçons. — Éloge d'Arles. — Récit d'Andrelon : légende du Trou de la Cape, le foulage des gerbes, les fouleurs engloutis. — Mireille passe la nuit sous la tente de la famille d'Andrelon.

Qui tiendra la lionne mère,
Lorsque, rentrant dans son repaire
Elle n'y trouve plus son jeune lionceau?
Rugissante, au flair qui la guide,
Jusqu'au fond du désert aride,
Elle court;... mais non moins rapide
Disparaît le chasseur qui pilla le berceau.

Qui te tiendra, fille amoureuse!
Dans sa chambre silencieuse,
Dont un rayon de nuit éclaire la paroi,
Mireille en pleurs, l'âme oppressée,
Sur sa couche bouleversée,
Disait d'une voix affaissée:
— Notre-Dame d'amour, de grâce, inspirez-moi!

O marrit sort que m'estransines !
O paire dur que me chaupines,
Se vesiés de moun cor l'estras e lou coumbour,
Auriés pieta de ta pichoto !
Iéu qu'apelaves ta mignoto,
Me courbes vuei souto la joto,
Coume s'ère un fedoun atrinable au labour !

Ah ! perqué noun la mar s'enverso,
E dins la Crau largo sis erso !
Gaio, veiriéu prefoundre aquéu bèn au soulèu,
Soulo encauso de mi lagremo !
O perqué, d'uno pauro femo,
Perqué nasquère pas iéu-memo,
Dins quauque trau de serp !... Alor, alor, belèu,

S'un paure drole m'agradavo,
Se Vincenet me demandavo,
Lèu-lèu sariéu chabido !... O moun bèu Vincenet,
Mai qu'emé tu pousquèsse viéure,
E t'embrassa coume fai l'éurre,
Dins li roudan anariéu béure !
Lou manja de ma fam sarié ti poutounet ! —

E coume, ansin, dins sa bressolo,
La bello enfant se descounsolo,
Lou sen brulant de fèbre e d'amour fernissènt ;
De si proumiéris amoureto
Coume repasso lis oureto
E li passado tant clareto,
Ié revèn tout-d'un-cop un counsèu de Vincèn :

O sort cruel qui me désole !
Père dur, dont je fus l'idole,
Si tu savais mon trouble et mon déchirement,
Tu prendrais pitié de ta fille !
Moi que tu trouvais si gentille,
Par un sot orgueil de famille,
Tu troubles mon bonheur, et tu fais ton tourment !

Ah ! que la mer n'envahît-elle
La Crau de sa vague rebelle !
Je la verrais sans peine engloutir nos trésors...
Nos trésors ! Richesse importune,
A qui je dois mon infortune !
D'une naissance plus commune,
Que ne suis-je donc née ?... Alors, peut-être, alors,

Parmi les garçons de mon âge
Me recherchant en mariage
On m'eût laissé le choix !... Oh ! ma main dans ta main,
Doux Vincent, si, dans ta chaumière,
Pouvait couler ma vie entière,
J'irais boire l'eau de l'ornière,
Et tes baisers seraient le manger de ma faim ! —

Et pendant qu'ainsi dans les larmes
La belle enfant noyait ses charmes,
Pendant que lentement au chevet de son lit
Passaient, en images riantes,
Toutes ces scènes ravissantes
Dont vivaient leurs âmes aimantes,
Un conseil de Vincent lui revint à l'esprit :

— O, crido, un cop qu'au mas venguères
Es bèn tu que me lou diguères :
S'un chin foui, un lesert, un loup o 'n serpatas,
O tout autro bèsti courrènto
Vous fai senti sa dènt pougnènto;
Se lou malur vous despoutènto,
Courrès, courrès i Santo, aurés lèu de soulas [1]!

Vuei lou malur me despoutènto,
Parten! N'en revendren countènto. —
Acò di, sauto lèu de soun blanc linçoulet;
Emé la clau lusènto duerbe
Lou gardo-raubo que recuerbe
Soun prouvimen, moble superbe,
De nóuguié, tout flouri souto lou ciselet.

Si tresouroun de chatouneto
Èron aqui : sa courouneto
De la proumiero fes que faguè sòun bon jour;
Un brout de lavando passido;
Uno candeleto, gausido
Quasimen touto, e benesido
Pèr esvartà li tron dins la sourno liunchour.

Elo, em' uno courdello blanco,
D'abord se nouso, au tour dis anco,
Un rouge coutihoun, qu'elo-memo a pica
D'uno fino carreladuro,
Meraviheto de courduro;
E sus aquéu, à sa centuro,
Un autre bèn plus bèu es lèu mai atrenca.

Oui, c'est bien toi, s'écria-t-elle,
Toi qui m'as dit : « Mademoiselle,
Si par hasard un loup, ou tout autre animal
Vous mordait de sa dent cruelle;
Si le sort jaloux, infidèle,
Vous touchait jamais de son aile,
Vite aux Saintes! C'est là qu'on guérit de tout mal! »

Puisque le malheur me tourmente,
Partons! je reviendrai contente.
Et sautant aussitôt de ses petits draps blancs,
De son lit frôlant la descente,
Elle ouvre avec la clef luisante
Son bahut, armoire élégante
De noyer ciselé que brunirent les ans.

Tous les trésors de sa jeunesse
Étaient là : son livre de messe,
Sa couronne du jour où la première fois
Elle reçut la sainte hostie;
Un brin de lavande flétrie;
Le cierge autour duquel on prie,
Pour éloigner la foudre au signe de la croix.

Par un lacet de couleur blanche,
Elle noue autour de sa hanche
Un rouge cotillon qu'elle-même a piqué;
Beau travail! charmante piqûre!
Petit chef-d'œuvre de couture!
Sur celui-là, fond de parure,
Un autre bien plus riche est bientôt appliqué;

Pièi, dins uno èso negro, esquicho
Lóugeiramen sa taio richo,
Qu'uno espingolo d'or sufis à ressarra ;
Pèr treneto longo e brunello
Soun péu pendoulo, e i'enmantello
Si dos espalo blanquinello.
Mai elo, n'arrapant li trachèu separa,

Lèu lis acampo e li restroupo,
A plen de man lis agouloupo
D'uno dentello fino e clareto; e 'no fes
Li bèlli floto ansin restrencho,
Tres cop poulidamen li cencho
Em' un riban à bluio tencho,
Diadèmo arlaten de soun front jouine e fres.

Met soun faudau; sus la peitrino,
De soun fichu de mousselino
Se croso à pichot ple lou vierginen teissut;
Mai soun capèu de Prouvençalo,
Soun capeloun à gràndis alo
Pèr apara li caud mourtalo,
Oublidè, pèr malur, de s'en curbi lou su..

Acò fini, l'ardènto chato
Pren à la man si dos sabato;
Dis escalié de bos, sèns mena de varai,
Davalo d'escoundoun ; desplanto
Dóu pourtau la tanco pesanto;
Se recoumando i bòni Santo,
E part, coume lou vènt, dins la niue porto-esfrai.

Elle entoure sa taille fine
D'un corset noir qui la dessine,
Et qu'une agrafe d'or suffit à contenir;
Ses cheveux, hors de leur résille,
Couvraient, comme d'une mantille,
Ses épaules de jeune fille;
Mais, du bout de ses doigts, prompte à les réunir,

Elle en forme une double tresse,
Les tord, les roule et les redresse;
Une dentelle blanche en devient le soutien;
Sur la touffe ainsi préparée,
S'enroule en spirale serrée
Un ruban à teinte azurée,
De son front jeune et frais diadème Arlésien.

Tablier mis, sur sa poitrine
De son fichu de mousseline
Se croise à petits plis le tissu virginal;
Mais son chapeau de Provençale,
Abri de forme originale,
Contre la chaleur tropicale,
Elle le laisse au clou par un oubli fatal...

Ainsi prête dans sa parure,
Elle prend aux mains sa chaussure;
Par l'escalier de bois et sans le moindre bruit,
Descend, toute lumière éteinte,
Du verrou recule l'étreinte;
Se confie à la Vierge sainte,
Et part comme le vent dans l'horreur de la nuit.

Èro l'ouro que lis Ensigne
I barquejaire fan bèu signe.
De l'Aiglo de Sant Jan, que se vèn d'ajouca [2]
I pèd de soun Evangelisto,
Sus li tres astre mounte elo isto,
Se vesié trantaia la visto;
Lou tèms èro seren, e sol, e 'sperluca.

E dins li planuro estelado
Precepitant si rodo alado,
Lou grand Càrri dis Amo, alin, dóu Paradis
Prenié la mountado courouso,
Emé sa cargo benurouso;
E li mountagno tenebrouso
Regardavon passa lou Càrri vouladis.

Mirèio anavo davans elo,
Coume antan Magalouno [3], aquelo
Que cerquè tant de tèms, en plourant, dins li bos,
Soun ami Pèire de Prouvènço,
Qu'éu empourta pèr la vióulènço
Dis oundo, èro restado sènso.
I counfigno pamens dóu terraire entre-fos,

E dins lou pargue recampaire,
l'avié li pastre de soun paire
Qu'anavon deja móuse; e d'ùni, 'mé la man,
Tenènt li fedo pèr lou mourre,
Inmoubile davans li fourre,
Fasien teta lis agnèu bourre,
E de-longo entendias quauco fedo bramant.

C'était l'heure où des feux sans nombre
Brillent au fond de la nuit sombre;
De l'aigle de saint Jean, ce satellite ailé
Qui sous ses pieds a fait son aire,
La triple étoile qui l'éclaire
Faisait clignoter la paupière;
Le temps était serein et le ciel constellé.

Au fond de la voûte étoilée
Précipitant sa marche ailée,
Le grand Char des Esprits, aux célestes hauteurs,
Portait sa charge vénérée;
Au loin, dans l'ombre retirée,
Du majestueux Empyrée
La montagne en silence admirait les splendeurs.

Mireille au hasard s'abandonne;
Elle va comme Maguelonne
Du temps des chevaliers allait, au pied levé,
Chercher, avec persévérance,
Son ami Pierre de Provence,
Victime de son imprudence.
Cependant aux confins du terrain cultivé,

Dans le parc, où la troupe ovine
Venant de paître, se confine,
Les pâtres matineux allaient traire le lait;
Les uns sous l'abrivent fragile,
Tenant la brebis immobile,
Faisaient téter l'agneau docile,
Pendant que dans le parc tout le troupeau bêlait.

D'autre couchavon li maniero
Vers lou móusèire; à la sourniero,
Asseta su 'no pèiro, e mut coume la niue,
Di pousso gounflo aquest tiravo
Lou bon la caud : lou la 'spiravo
A long raiòu, e s'aubouravo,
Dins li bord escumous dóu cibre, à visto d'iue.

Li chin èron coucha, tranquile;
Li bèu chinas, blanc coume d'ile,
Jasien de-long dóu cast, 'mé lou mourre alounga
Dins li ferigoulo; calaumo
Tout à l'entour, e som, e chaumo
Dins lou campas que sènt qu'embaumo..
Lou tèms èro seren, e sol, e 'sperluca.

E coume un lamp, à ras di cledo
Mirèio passo. Pastre e fedo,
Coume quand lis amourro un subit fouletoun,
S'amoulounèron. Mai la fiho :
— Emé iéu, i Sànti-Mario
Res vòu veni, de la pastriho? —
E davans, ié fusè coume un esperitoun.

Li chin dóu mas la couneiguèron,
E dóu repaus noun boulegueron.
Mai elo, dis avaus frustant li cabassòu,
Es deja liuencho; e sus li mato
Di panicaut, di canfourato,
Aquéu perdigalet de chato
Lando, lando! Si pèd toucavon pas lou sòu...

D'autres gardaient sous leurs auspices
Celles qui ne sont plus nourrices,
Et les poussaient ensuite au trayeur compétent,
Qui, d'un vieux tronc faisant sa selle,
Exprimait de l'ample mamelle
Le bon lait chaud qui s'amoncelle
Dans la seille écumante et pleine en un instant

Les chiens étaient couchés tranquilles;
Les beaux chiens blancs las, immobiles,
Allongeaient près du parc leur grand museau voilé
Par le thym ou par la bruyère ;
Tout alentour, repos, mystère,
Sommeil de la nature entière;
Le temps était serein et le ciel constellé.

A ras du parc Mireille passe,
Et les brebis, l'oreille basse,
S'agglomèrent soudain, surprises par la peur;
Mais évitant les causeries :
— Qui laisse ses brebis chéries
Pour me suivre aux Saintes-Maries? —
Dit-elle, et dans les champs fuit comme une vapeur.

Comme les chiens la reconnurent,
Point après elle ils ne coururent.
Et pareille à l'oiseau, dont l'air soutient le vol,
Déjà loin, frôlant la ramille
Des bois nains dont la Crau fourmille,
Ce gracieux perdreau de fille
Vole, vole! ses pieds ne touchaient pas le sol...

Souvènti-fes à soun passage,
Li courreli que dins l'erbage,
Au pèd di reganèu, dourmien agroumouli,
De sa dourmido treboulado
Subran partien à grand voulado ;
E dins la Crau sourno e pelado
Cridavon : *Courreli! courreli! courreli!*

Emé si péu lusènt d'eigagno,
L'Aubo, entremen, de la mountagno
Se vesié pau-à-pau davala dins lou plan ;
E di calandro capeludo
Lou vòu cantaire la saludo ;
E de l'Aupiho baumeludo[4]
Semblavo qu'au soulèu se mouvien li calanc.

Acampestrido e secarouso,
L'inmènso Crau, la Crau peirouso
Au matin pau-à-pau se vesié destapa ;
La Crau antico, ounte, di rèire
Se li raconte soun de crèire,
Souto un deluge counfoundèire
Li Gigant auturous fuguèron aclapa.

Li testoulas ! em' uno escalo,
Em' un esfors de sis espalo
Cresien de cabussa l'Ounnipoutènt ! Deja
De Santo-Vitòri lou serre[5]
Èro estrassa pèr lou pau-ferre ;
Deja l'Aupiho venien querre,
Pèr n'apoundre au Ventour li grand baus eigreia...

Souventes fois à son passage,
Les longs courlis qui sous l'herbage,
Au pied des chêneteaux avaient trouvé leur lit,
Troublés dans leur couche isolée,
S'élançaient à grande volée,
Et dans la Crau sombre et pelée,
Trahissaient leur effroi par leur étrange cri.

Cependant la riante Aurore,
Vers les campagnes qu'elle dore,
Sur son char lumineux s'achemine à pas lents;
L'alouette, allant vers la nue,
De ses champs joyeux la salue;
Sur l'Alpine, à première vue,
Les sommets au soleil paraissent vacillants.

A cette lumière naissante,
Sous ses cailloux, la Crau luisante
Reprenait lentement son vague coloris;
La Crau, désert inexplicable,
Steppe aride où, selon la Fable,
Sous un déluge épouvantable,
Les Géants orgueilleux furent ensevelis.

Les insensés! dans leur audace,
Comme on escalade une place,
Ils voulurent, dit-on escalader le ciel!
Déjà leurs bras et leurs machines,
Du mont Victoire et des Alpines
Qu'ils ont fouillés jusqu'aux racines,
Ont fait sur le Ventour un pic artificiel;

Diéu duerb la man ; e lou Maïstre,
Emé lou Tron, emé l'Auristre,
De sa man, coume d'aiglo, an parti tóuti trcs :
De la mar founso, e de si vabre,
E de si toumple, van, alabre,
Espeiregа lou lié de mabre,
E 'm' acò s'enaurant, coume un lourd sagarés,

L'Anguieloun, lou Tron e l'Auristre,
D'un vaste curbecèu de sistre
Amassolon aqui lis oumenas... La Crau,
I douge vènt la Crau duberto,
La mudo Crau, la Crau deserto,
A counserva l'orro cuberto...
Mirèio, sèmpre-mai, dóu terradou peirau

Prenié l'alòngui. Li raiado
E lou dardai di souleiado
Empuravon dins l'èr un lusènt tremoulun ;
E di cigalo garrigaudo,
Que grasihavo l'erbo caudo,
Li cimbaleto fouligaudo
Repetavon sèns fin soun long cascarelun.

Ni d'aubre, ni d'oumbro, ni d'amo !
Car, de l'estiéu fugènt la flamo,
Li noumbrous abeié que rasclon, dins l'ivèr,
L'erbeto courto, mai goustouso,
De la grand plano sóuvertouso,
Dins lis Aup fresco e sanitouso
Èron ana cerca de pasquié sèmpre verd.

Quand tout à coup Dieu se ravise;
Pour déjouer leur entreprise,
Il mande l'Ouragan, la Foudre et le Mistral :
— L'homme s'insurge et cherche à mordre;
Allez! dit-il, — et sur cet ordre,
Ces trois ministres du désordre
S'engouffrent dans la mer, leur humide arsenal,

Fouillent à fond son lit de pierre,
Et, remontant vers la lumière,
Versent sur les Géants des torrents de galets...
Depuis ce temps la Crau déserte,
Aux douze vents toujours ouverte,
De ces cailloux resta couverte...
Mireille, cependant, dans ces champs désolés,

S'avançait toujours davantage;
Le soleil dardant sur la plage,
Attisait dans les airs un luisant tremblement;
Et sur les plantes estivales,
Les infatigables cigales,
Agitant leurs frêles cymbales,
Recommençaient sans fin leur long claquettement.

Point d'arbre, point d'ombre, point d'âme !
Car, de l'été fuyant la flamme,
Les troupeaux si nombreux, qui broutent en hiver
L'herbe courte mais savoureuse,
Qui naît dans la Crau caillouteuse,
Au sein de la montagne ombreuse,
Étaient allés chercher un gazon toujours vert.

Souto li fiò que Jun escampo,
Mirèio lampo, e lampo, e lampo !
E li rassado griso, au revès de si trau,
S'entre-disien : — Fau èstre folo
Pèr barrula li clapeirolo,
Em' un soulèu que sus li colo
Fai dansa li mourven[6] e li code à la Crau ! —

E li prègo-Diéu, à l'oumbrino
Dis argelas : — O pelerino,
Entourno, entourno-te ! ié venien. Lou bon Diéu
A mes i font d'aigo clareto,
Au front dis aubre a mes d'oumbreto
Pèr apara ti couloureto,
E tu, rimes ta caro à l'uscle de l'estiéu ! —

En van peréu l'avertiguèron
Li parpaioun que la veguèron.
Lis alo de l'Amour e lou vènt de la Fe
L'emporton, coume l'auro emporto
Li blanc gabian que soun pèr orto
Dins li sansouiro d'Aigo-Morto.
Tristas, abandouna di pastre e de l'avé,

De liuen en liuen, pèr la campagno,
Parèis un jas cubert de sagno...
Quand pamens se veguè, badanto de la set,
Au bruladou touto souleto,
Ni regouloun ni regouleto,
Trefouliguè 'no brigouleto...
E faguè : — Grand Sant Gènt, ermito dóu Bausset[7] !

Sous la chaleur qui la désole,
Mireille vole, vole et vole!
Et les grands lézards gris, sur le bord de leurs trous,
Disaient entre eux : — Mais c'est folie
De sortir de sa closerie
Par un ciel dont l'intempérie
Brûle aux coteaux les buis, aux plaines les cailloux ! —

A genoux, sous une aubépine,
Les mantes disaient : — Pèlerine,
Rebrousse ton chemin! la divine bonté
A mis pour toi l'onde aux fontaines,
Et l'ombre et la rosée aux plaines,
Et dans nos solitudes vaines
Tu viens brûler ton front au hâle de l'été!

Vainement aussi l'avertirent
Tous les papillons qui la virent;
Les ailes de l'amour et le vent de la foi
L'emportent comme un vent d'orage
Emporte un oiseau de passage
Qui planait là-haut sur la plage.
Sans pâtre, sans brebis, ouverte, en désarroi,

De loin en loin disséminée,
Une masure abandonnée
Montrait ses murs fendus et son toit défoncé..
Dans cette immensité sauvage,
Mireille seule et toute en nage,
En quête du moindre breuvage,
Se souvient de saint Gent, ermite du Bausset!

O bèu e jouine labouraire,
Qu'atalerias à voste araire
Lou loup de la mountagno ! o divin garrigaud,
Que durberias la roco duro
A dos pichòti couladuro
D'aigo e de vin, refrescaduro
Pèr vosto maire, lasso e mourènto de caud ;

Car, coume iéu, quand tout soumiho,
Avias plaça vosto famiho,
E, soulet emé Diéu, i gorgo dóu Bausset
Vous trouvè vosto maire. Ansindo,
Mandas-me 'n fiéu d'eigueto lindo,
O bon Sant Gènt ! Lou gres que dindo
Me crèmo li peiado, e more de la set ! —

Lou bon Sant Gènt, de l'empirèio,
Entendeguè prega Mirèio :
E Mirèio, autant lèu, d'un releisset de pous,
Alin dins la champino raso,
A vist belugueja la graso.
E dóu dardai fendè la braso,
Coume lou martelet que travèsso un espousc.

Èro un vièi pous tout garni d'èurre,
Que li troupèu i'anavon béure.
Murmurant douçamen quàuqui mot de cansoun,
I'a 'n pichot drole que jougavo
Souto la pielo, ounte cercavo
Lou pau d'oumbreto qu'amagavo ;
Contro, avié 'n panié plen de blanc cacalausoun.

— Beau laboureur, dit-elle, émue,
Qui sûtes, pour votre charrue
Apprivoiser le loup; Solitaire enchanteur,
Dont la main, domptant la nature,
Fit jaillir de la roche dure
Deux filets de vin et d'eau pure
Pour votre mère lasse et mourant de chaleur!

Vous qui, comme moi pauvre fille,
Aviez quitté votre famille,
Lorsqu'un jour le hasard, aux gorges du Bausset,
Vous fit rencontrer votre mère ;
Donnez-moi donc un peu d'eau claire,
Un peu d'eau qui me désaltère,
Et qui baigne mes pieds brûlés par le galet! —

Le bon saint, qui prêtait l'oreille,
Exauça le vœu de Mireille :
Et d'un bienheureux puits, soudain à l'horizon,
Voyant reluire la margelle,
Mireille y vole à tire-d'aile,
Plus légère que l'hirondelle
Qui regagne son nid au toit de la maison.

C'était un puits couvert de lierre,
Avec son abreuvoir de pierre;
Fredonnant gentiment quelques mots de chansons,
Un petit gars de bonne mine,
Avec une grâce enfantine,
A l'ombre que l'auge dessine,
Jouait près d'un panier plein de blancs limaçons.

E l'enfantoun, dins sa man bruno,
Lis agantavo, uno pèr uno,
Li pàuri meissounenco [8] e 'm' acò ié venié :
Cacalaus, cacalaus mourgueto,
Sorte lèu de ta cabaneto,
Sorte lèu ti bèlli baneto,
O senoun, te roumprai toun pichot mounastié.

La bello Cravenco enflourado,
E qu'au ferrat s'èro amourrado,
Aubourè tout-d'un-cop soun poulit mourranchoun
— Mignot, que fas aqui ? — Pauseto.
— Dins lou baucage e li lauseto,
Acampes de cacalauseto ?
— L'avès bèn devina ! respoundè lou pichoun.

Vès ! quant n'ai dins ma canestello !
Ai de mourgueto, de platello [9],
De meissounenco... — E pièi, li manjes ?— Iéu ? pas mai !
Ma maire, tóuti li divèndre,
Li porto à-n-Arle pèr li vèndre,
E nous entourno bon pan tèndre...
Ié sias agudo estado, en Arle, vous ? — Jamai.

— Hoi ! sias jamai estado en Arle ?
Ié siéu esta, iéu que vous parle !
Ai ! pauro, se sabias la grando vilo qu'es,
Arle ! Talamen s'estalouiro
Que, dóu grand Rose que revouiro,
N'en tèn li sèt escampadouiro !...
Arle a de biòu marin que paisson dins si tes,

Ce panier, c'était sa fortune.
L'enfant, prenant de sa main brune
Chacun des limacons, lui chantait ce refrain :
Escargot, escargot, nonnette !
Sors vite de ta maisonnette ;
Montre-moi ta double lunette,
Sinon, ton petit cloître est broyé sous ma main.

Et quand Mireille un peu pourprée,
Dans l'eau se fut désaltérée,
Relevant tout à-coup son minois ravissant :
— Mignon, que fais-tu là ? dit-elle ;
Tu cherches sous la pimprenelle
Des limaçons ? — Mademoiselle,
Vous avez deviné, lui répliqua l'enfant.

Voyez-en la longue séquelle ;
J'ai la *nonnain*, j'ai la *platelle*,
La *moissonnienne*.... — Et puis tu les manges ? — Non, mais
Ma mère, à qui je dois les rendre,
Au marché d'Arles va les vendre,
Et nous rapporte du pain tendre.....
La vîtes-vous jamais, vous, Arles ? — Non, jamais

— Quoi ! vous ne connaissez pas Arle ?
Je la connais, moi qui vous parle ;
Dieu ! quelle belle ville et quel riche pays !
Arle étend si loin ses pâtures,
Que du Rhône et de ses coupures
Elle tient les sept embouchures ;
Arle a des bœufs marins errant dans ses pâtis ;

Arle a soun cavalin sóuvage;
Arle, dins rèn qu'un estivage,
Meissouno proun de blad, pèr se nourri, se vòu,
Sèt an de filo ! A de pescaire
Que ié carrejon de tout caire;
A d'intrepide navegaire
Que van di liuénchi mar afrounta li revòu...

E tirant glòri mervihouso
De sa patrìo souleiouso,
Disié, lou galant drole, emé sa lengo d'or,
E la mar bluio que tremolo,
E Mount-Majour que pais li molo
De plen gourbin d'óulivo molo,
E lou bram qu'i palun fai ausi lou bitor.

Mai, o ciéuta douço e brunello,
Ta meraviho courounello,
Oublidè, lou pichot, de la dire : lou cèu,
O drudo terro d'Arle, douno
La bèuta puro à ti chatouno,
Coume li rasin à l'autouno,
De sentour i mountagno e d'aleto à l'aucèu.

La bastidano, inatentivo,
Èro aqui drecho e pensativo :
— Bèu jouveinet, se vos, faguè, veni 'mé iéu,
Emé iéu vène! Sus li sause
Avans que la reineto s'ause
Canta, fau que moun pèd se pause
De l'autro man dóu Rose, à la gàrdi de Diéu !

Arle a parmi ses élevages,
Sa race de chevaux sauvages;
Le blé d'un seul été peut la nourrir sept ans;
Elle a des lacs aux eaux limpides
Où se font des pêches splendides;
Des navigateurs intrépides
Qui vont aux grandes mers affronter les autans... —

Et cet enfant, se faisant gloire
De son pays, dans sa mémoire,
En conservait l'image, et dans sa langue d'or,
Il disait la mer et ses rives,
Mont-Majour et ses perspectives,
Ses meules broyant les olives,
Et les cris qu'aux marais fait ouïr le butor.

Mais, oubli qu'explique son âge!
O cité douce, ô doux rivage!
Il oubliait, l'enfant, de dire que le ciel
Donne à tes filles pour couronne
La beauté pure, comme il donne
Les raisins dorés à l'automne
Aux coteaux les senteurs, à l'abeille le miel!

Mireille, assez inattentive,
Était là debout et pensive :
— Beau gars! dit-elle, il faut que je quitte ce lieu;
Avant que le cri monotone
De la raine verte résonne
Je veux avoir passé le Rhône,
Veux-tu me suivre? Viens à la garde de Dieu!

Lou drouloun ié diguè : Pecaire!
Capitas bèn : sian de pescaire.
Emé nous-autre, aniue, souto lou tibanèu,
Vous coucharés au pèd dis aubo,
E dourmirés dins vosto raubo;
Moun paire, pièi, à la primo aubo,
Deman vous passara, dins noste breganèu.

— Oh! noun, me sènte enca proun forto
Pèr, esto niue, resta pèr orto...
— Que Diéu vous en preserve! adounc voulès aniue
Vèire la bando que s'escapo,
Doulènto, dóu Trau de la Capo?
Ai! ai! ai! ai! se vous encapo,
Em' elo dins lou gourg vous fai passa pèr iue!

— E qu'es aquéu Trau de la Capo?
— Tout en caminant dins li clapo,
Vous countarai acò, fiheto!... E coumencè :
I'avié 'no fes uno grando iero
Que regounflavo de garbiero.
Sus lou dougan de la ribiero,
Deman veirés lou rode ounte acò se passè.

Despièi un mes, emai passavo,
Sus lou plantat que s'espóussavo
Un roudet camarguen de-longo avié cauca.
Pas uno vòuto de relàmbi!
Sèmpre li bato dins l'engàmbi!
E sus l'eiròu póussous e gàmbi,
Dé mountagno d'espigo à sèmpre cavauca,

Le gars lui dit : — Mademoiselle,
Vous rencontrez bien; la nacelle
De mon père qui pêche est à deux pas d'ici ;
Cette nuit, si l'abri vous tente,
Vous dormirez sous notre tente ;
Et demain, à l'aube naissante,
Mon père passera le Rhône, et vous aussi.

— Merci, non ; j'aurai le courage
De passer la nuit en voyage.....
— Ah! gardez-vous-en bien, car vous pourriez, la nuit,
Voir venir du trou de la Cape
La bande en pleurs qui s'en échappe ;
Malheur à celui qu'elle attrape;
Avec elle à l'abîme il est bientôt conduit !

— Mais qu'est-ce donc que cette histoire?
— Oh! dit-il, le fait est notoire,
Et fier de le conter, bien vite, il commença :
— Il était une fois une aire,
Où l'on était en train de faire
Le foulage... Vers la rivière,
Vous verrez le lieu même où ceci se passa.

Depuis un grand mois, dénouées,
L'une après l'autre secouées,
Les gerbes, des chevaux avaient senti le poids.
Pas un seul instant de relâche!
Toujours tout le monde à la tâche!
Et sur le pavé qu'elle cache
La montagne d'épis se hérissa cent fois!

Fasié 'n soulèu !... La derrabado [10]
Semblavo, dison, atubado.
E li fourco de bos, de-longo en l'èr, fasien
Sauta de revoulun de blesto;
E lou póutras, e lis aresto,
Coume de flècho d'aubaresto,
I narro di chivau de-longo se trasien.

O pèr Sant Pèire o pèr Sant Charle
Poudias souna, campano d'Arle !
Ni fèsto ni dimenche au paure cavalun !
Sèmpre la matrassanto cauco,
Sèmpre l'aguïado que trauco,
Sèmpre la cridadisso rauco
Dóu gardian, aplanta dins l'ardènt revoulun !

L'avare mèstre, i blanc caucaire
Encaro avié bouta, pecaire!
Lou mourraioun... Venguè Nosto-Damo d'Avoust
Deja, sus lou plantat que fumo,
Li liame, coume de coustumo,
Viravon mai, trempe d'escumo,
Lou fege arrapa i costo e lou mourre bavous.

Veici que tout-d'un-cop s'acampo
E la chavano e la cisampo...
Ai ! un cop de mistrau escoubeto l'eiròu;
Dis afama (que renegavon
Lou jour de Diéu) lis iue se cavon;
Lou batedou mounte caucavon
Trantaio, e s'entre-duerb coume un negre peiròu!

Il faisait un soleil torride !
L'airée entière était splendide,
Et sans cesse dans l'air, sous les fourches de bois,
Bondissait la gerbe brisée;
Et, lancés d'une main aisée,
Les épis à barbe frisée
Allaient piquer le nez des chevaux aux abois.

Pour la Saint-Pierre ou la Saint-Charles,
Vous pouviez sonner, cloches d'Arles!
Ni fête, ni dimanche, aux pauvres animaux!
Toujours le harassant foulage,
Toujours l'aiguillade au passage;
Toujours le cri rauque et l'outrage
Du gardien immobile au milieu des chevaux!

Aux blancs fouleurs, l'avare maître
Avait de plus prescrit de mettre
La muselière... Vint la Notre-Dame d'Août;
Déjà sur les gerbes dressées,
Toutes les bêtes harassées,
D'écume blanche tapissées,
Tournaient, la tête basse et les forces à bout.

Tout à coup la foudre étincelle,
L'air s'emplit de pluie et de grêle...
Et tout est balayé par un coup de mistral;
Des affamés, dont nul n'observe
Le saint jour que Dieu se réserve,
L'œil se creuse, le bras s'énerve;
L'aire s'ouvre et se change en un gouffre infernal !

La grand bancado remoulino,
Coume en furour; de la toumplino,
Fourquejaire, gardian, gardianoun, rèn pousquè
Se n'en sauva! Lou mèstre, l'iero,
Lou drai, li cabro, li garbiero,
Li primadié, la rodo entiero,
Dins lou toumple sèns founs tout s'aproufoundiguè!

— Me fai ferni! diguè Mirèio.
— Oh! n'i'a bèn mai, o vierginèio!
Deman, dirés bessai que siéu un foulinèu;
Veirés, dins soun aigo blavenco,
Jouga lis escarpo e li tenco;
E li merlato palunenco
De-countùnio à l'entour canta dins li canèu.

Vèngue lou jour de Nosto-Damo.
Lou soulèu, courouna de flamo,
A mesuro que mounto à soun pountificat,
Emé l'auriho contro terro
Boutas-vous plan, plan, à l'espèro:
Veirés lou gourg, de linde qu'èro,
S'ensourni pau-à-pau de l'oumbro dóu pecat!

E di founsour de l'aigo fousco,
Coume de l'alo d'uno mousco
Ausirés pau-à-pau s'auboura lou zounzoun;
Pièi es un clar dindin d'esquerlo;
Pièi, à cha pau, entre li berlo,
Coume de voues dins uno gerlo.
Un orre chafaret qu'adus la fernisoun!

Sous l'ouragan qui les travaille,
En un instant, le blé, la paille,
Les fourches, les râteaux, les trois bigues du van,
Les sacs, la mesure, la pelle,
Hommes et chevaux pêle-mêle,
Tout tourbillonne, tout chancelle,
Tout roule et s'engloutit dans le gouffre béant!

— Ciel! dit Mireille, j'en frissonne!
— Et quoi! ce récit vous étonne,
Reprit le gars, voici qui paraîtra plus fort!
Demain, si la chose vous tente,
Vous verrez, dans l'eau transparente,
Frétiller la carpe brillante,
Et le merle siffler sous les roseaux du bord.

Vienne le quinze Août! à mesure
Que, sous sa blonde chevelure,
Le soleil dans les airs commence à resplendir,
Penchez-vous un peu sur le vide,
Vous verrez le gouffre limpide,
Prenant une couleur livide,
Sous l'ombre du péché lentement s'assombrir!

Des profondeurs de l'onde impure
S'élève d'abord un murmure,
Pareil au bruit que fait une mouche en passant;
Ce bruit, vague au moment d'éclore,
Devient de plus en plus sonore,
Comme la voix dans une amphore,
Qui s'enfle et se prolonge en s'y réfléchissant!

Es pièi un trot de chivau maigre
Que sus l'eiròu un gardian aigre
Lis esbramasso e coucho emé de maugrabiéu.
Es d'estrepado rabastouso;
Es uno terro despietouso,
Aspro, secado, sóuvertouso,
Que respond coume uno iero ounte caucon, l'estiéu.

Mai à mesuro que declino
Lou sant soulèu, de la toumplino
Li blastème, li brut, se fan rau, mourtinèu;
Toussis la manado gancherlo
Aperalin; souto li berlo
Calon li clar dindin d'esquerlo,
E canton mai li merle au bout di long canèu.

Tout en parlant d'aquéli causo,
'Mé soun panié de cacalauso
Davans la chatouneto anavo lou drouloun.
Lindo, sereno, acoulourido
Pèr lou tremount, la colo arido
Emé lou cèu deja marido
Sis àuti peno bluio e si grand testau blound;

E lou soulèu que, dins la cintro
De si long rai, plan-plan s'enintro,
Laisso la pas de Diéu i palun, au Grand-Clar [11],
Is óulivié de la Vau-Longo [12],
Au Rose qu'eilavau s'alongo,
I meissounaire, qu'à la longo
Aubouron soun esquino e bevon lou vènt Larg.

Puis, c'est un trot de chevaux maigres,
Dont en jurant, des gardiens aigres
Excitent la paresse avec brutalité;
C'est un tumulte indescriptible,
C'est un piétinement pénible
Sur un sol âpre, sec, horrible,
Sonore comme une aire où l'on foule l'été.

Mais aussitôt qu'à la colline
Le soleil du quinze Août décline,
Le blasphème, les bruits s'éteignent sous les eaux;
Insensiblement tout s'apaise,
Tout se tait; et ne vous déplaise,
Les merles viennent à leur aise,
Recommencer leurs chants au bout des longs roseaux.

Et narrateur plein d'abondance,
Avec son panier qu'il balance,
Devant la jeune fille allait le jeune gars;
Pendant que l'aride colline,
Qui des feux du soir s'illumine,
Mêlait au ciel qu'elle avoisine,
Et ses mamelons bleus et ses chênes épars.

Et sur la fin de sa carrière,
Le soleil, cachant sa lumière,
Laissait la paix du soir aux étangs, aux marais,
Au cours du Rhône qui serpente,
A la petite nef flottante,
Aux moissonneurs pliant leur tente,
Et relevant le dos pour boire le vent frais.

E lou drouloun diguè : Jouvènto,
Alin, vès la telo mouvènto
De noste tibanèu, mouvènto au ventoulet !
Vès, sus l'aubo que ié fai calo,
Vès, vès moun fraire Not qu'escalo !
Segur aganto de cigalo,
O regardo belèu se tourne au tendoulet.

Ai ! nous a vist !... Ma sorre Zeto,
Que ié fasié la courbo-seto,
Se reviro... e vela que vers ma maire cour
Ié dire que, sèns tiro-laisso,
Pòu alesti lou boui-abaisso.
Dins lou barquet deja se baisso,
Ma maire, e pren li pèis que soun à la frescour.

Mai éli dous, d'uno abrivado
Coume escalavon la levado :
— Tè ! cridè lou pescaire, espincho, que fai gau,
Femo !... Bèn lèu, pèr mau que vague,
Noste Andreloun, crese que fague
Un pescadou di fièr que i'ague !
Velou que nous adus la rèino di pougau !

Le gars dit à la jeune fille :
— Voyez là-bas, sous la charmille,
Notre tente blanchir; voyez mon frère Not,
Qui vient de quitter ses sandales,
Pour mieux grimper aux trembles pâles,
Afin d'attraper des cigales,
Ou de voir de plus loin si j'arrive bientôt.

Il nous a vus!... car ma sœur Zette,
Qui l'épaulait et qui me guette
Elle aussi, vers ma mère a bondi d'un seul saut,
Pour lui dire qu'elle se presse
De préparer la bouille-abaisse ;
Et déjà ma mère se baisse
Pour prendre le poisson dans le fond du bateau. —

Et d'un pas leste et sans fatigue,
Comme ils avaient gravi la digue :
— Femme! dit le pêcheur, voilà qu'en notre fils
L'instinct de la pêche s'éveille!
Cet Andrelon fera merveille !
Vois-le, mettant dans sa corbeille
Le plus beau des poissons que jamais on ait pris!

NOTES DU CHANT HUITIÈME

1. *Courrès i Santo* (courez aux Saintes). (Voyez chant Ier, note 15.)

2. L'Aigle, constellation.

3. *Magalouno* (Maguelonne). D'après un vieux roman de chevalerie aussi populaire que celui des *Quatre fils Aymon*, le comte Pierre de Provence, ayant enlevé Maguelonne, fille du roi de Naples, s'enfuit avec elle à travers monts et vallées. Un jour que Maguelonne s'était endormie au bord de la mer, un oiseau de proie enleva un bijou de santal qui brillait au cou de la princesse. Son amant monta sur une nacelle pour suivre l'oiseau sur la mer; mais soudain une tempête s'éleva, et emporta Pierre en Égypte, où il fut accueilli et comblé d'honneurs par le soudan. La belle Maguelonne s'éveilla et se mit, tout éplorée, à chercher son ravisseur. Après une foule d'aventures romanesques, ils se retrouvèrent en Provence, où Maguelonne, devenue abbesse, avait fondé un hôpital, autour duquel, selon cette chronique fabuleuse, s'éleva plus tard la ville de Maguelonne.

4. *L'Aupiho baumeludo* (l'Alpine *caverneuse*), épithète motivée par les grottes des Baux et de Cordes qu'on trouve dans cette montagne.

5. *De Santo-Vitòri lou serre* (le morne ou pic de Sainte-Victoire), à l'orient d'Aix : haut escarpement qui tire son nom de la grande victoire remportée par Marius sur les Teutons, à Pourrières, dans le voisinage.

6. *Li mourven* (les morvens), genévriers de Phénicie (*juniperus Phœnicea*, Lin.).

7. *Sant Gènt, ermito dóu Bausset* (saint Gent, ermite du Bausset), jeune laboureur, de Monteux, qui, au commencement du onzième siècle, se retira dans la gorge du Bausset (près de Vaucluse) pour y vivre en ermite. Son ermitage, et la fontaine miraculeuse qu'il fit jaillir, dit la tradition, en implantant ses doigts dans le rocher, sont le but d'un pèlerinage très fréquenté.

8. *Meissounenco* (hélice des *moissons*), *helix cæspitum*, nommée *meissounenco*, parce qu'après la moisson elle monte et se colle le long des chaumes.

9. *Mourgueto* (nonnain), *helix vermiculata*. — *Platello* (platelle), *helix algira*. — *Moissonniennes*. (Voyez la note précédente.)

10. *Derrabado*, improprement traduit par *airée*, signifie *arrachis*. Ce mot désigne les gerbes qui ont déjà subi un premier piétinement de chevaux, et qu'on arrache de dessous l'airée pour les soumettre à un nouveau foulage.

11. *Grand-Clar* (Grand-Clar), vaste étang de la Crau, entre les Baux et Arles.

12. *Vau-Longo* (Vallongue), vallée des Alpines.

CANT NOUVEN

L'ASSEMBLADO

Desoulacioun de Mèste Ramoun e de Jano-Mario, quand trovon plus Mirèio. — Tout-d'un-tèms lou vièi mando souna e acampo dins l'iero tóuti li travaiadou dóu mas.— Li segaire, li rastelarello, lou feneirage. — Li carretié, l'estremage di fen. — Li bouié. — Li meissounié, la meissoun, li glenarello. — Li pastre. — Recit de Laurèns de Gòut, capoulié di meissounié : lou cop de voulame. — Recit dóu segaire Jan Bouquet : lou nis agarri pèr li fournigo. — Recit dóu Marran, baile di ràfi : la marco de mort. — Recit d'Antèume, lou baile-pastre. — Antèume a vist Mirèio qu'anavo i Sànti-Mario. — Estrambord e prejit de la maire. — Partènço de la famiho pèr avé Mirèio.

Li grand falabreguié plourèron;
Adoulentido, s'embarrèron
Dins si brusc lis abiho, óublidant lou pasquié
Plen de lachusclo e de sadrèio.
— Avès rèn vist mounte èi Mirèio?
Ié demandavon li ninfèio,
I gèntis argno bluio adounado au pesquié.

Lou vièi Ramoun emé sa femo,
Tóuti dous gounfle de lagremo,
Ensèn, la mort au cor, asseta dins lou mas,
Amaduron soun coudoun [1] : — Certo,
Fau aguè l'amo escalaberto!...
O malurouso! o disaverto!
De la folo jouinesso o terrible estramas!

CHANT NEUVIÈME

L'ASSEMBLÉE

Désolation de Maître Ramon et de Jeanne-Marie, en s'apercevant de l'absence de Mireille. — Le vieillard mande aussitôt et rassemble dans l'aire tous les travailleurs de la ferme. — Les faucheurs, les faneuses, la fenaison. — Les charretiers, la rentrée des foins. — Les laboureurs. — Les moissonneurs, la moisson, les glaneuses. — Les bergers. — Récit de Laurent de Goult, chef des moissonneurs : le coup de faucille. — Récit du faucheur Jean Bouquet : le nid envahi par les fourmis. — Récit du Marran, chef des garçons de charrue : le présage de mort. — Récit d'Antelme, chef des pâtres. — Antelme a vu Mireille allant aux Saintes-Maries. — Transports et invectives de la mère. — Départ de la famille à la poursuite de Mireille.

Les grands Micocouliers pleurèrent,
Et les abeilles s'enfermèrent
Dans leurs ruches de bois, oubliant les rosiers,
Qu'elles avaient hantés la veille.
— Auriez-vous aperçu Mireille ?
Se disaient l'un l'autre à l'oreille,
Les beaux alcyons bleus adonnés aux viviers !

Le vieux Ramon avec sa femme,
Les yeux en pleurs, la mort dans l'âme,
Assis au fond du mas que glace ce départ,
Couvaient ensemble leur colère.
— Abandonner ainsi sa mère !
Disaient-ils ; ô douleur amère !
De la folle jeunesse ô déplorable écart !

Nosto Mirèio bello, o gafo!
O plour! 'mé lou darrié di piafo
S'èi raubado, raubado em' un abóumiani!...
Quau nous dira, desbadarnado,
Lou liò, la cauno acantounado
Ounte lou laire t'a menado?... —
E brandavon ensèn si front achavani.

Emé la saumo e lis ensàrri
Venguè lou chourlo, à l'ourdinàri;
E dre sus lou lindau : — Bonjour! Veniéu cerca,
Mèstre, lis iòu e lou grand-béure [2].
— Entourno-te, maladiciéure;
Cridè lou vièi, que, tau qu'un siéure,
Me sèmblo que sènso elo aro siéu desrusca!

D'uno souleto escourregudo,
Entourno-te de ta vengudo,
Chourlo! à travès de champ parte coume l'uiau!
Que li segaire e labouraire
Quiton li daio e lis araire!
I meissounié digo de traire
Li voulame; i mendi, de leissa lou bestiau :

Que vèngon m'atrouva! — Tout-d'uno,
Mai lóugeiret que la cabruno,
Part lou varlet fidèu; travèsso, dins li gres,
Li bèus esparset rouge; passo
Entre lis éuse di ribasso;
Franquis d'un bound li draio basso;
Sènt deja li perfum dóu fen toumba de-fres.

Enfant d'une grâce achevée,
Mireille nous est enlevée
Par un homme de rien, un chenapan, un gueux!...
Qui nous dira, pauvre affolée,
Le lieu, la caverne isolée
Où le larron t'a recélée?... —
Et leurs sourcils tremblaient sur leurs fronts orageux.

Avec l'ânesse du ménage
Vint l'échanson, selon l'usage,
Et debout sur le seuil : — Bonjour, je viens quérir
Maître, les œufs et le grand-boire.
— Certes, ton zèle est méritoire,
Dit le vieux, dans son humeur noire,
Mais il me touche peu car je n'ai qu'à mourir!

Cependant, échanson, écoute !
Retourne aux champs, reprends ta route,
Et par monts et par vaux va-t'en comme l'éclair,
Dire aux hommes du labourage,
Des prés, des moissons, du pacage,
Qu'ils aient à quitter leur ouvrage,
Qu'un grand malheur m'arrive, et sans parler plus clair,

Dis-leur qu'ici je les appelle. —
A ces mots le valet fidèle,
Au mandat qu'il reçoit prompt à donner ses soins,
Part de son pied le plus agile,
Et, traversant le sol stérile,
Atteint bientôt le pré fertile,
Guidé par le parfum que répandent les foins.

Dins li luserno bèn nourrido,
Auto, e de blu tóuti flourido,
Entènd cruci de liuen la daio; à pas egau
Vèi avança li fort segaire,
Sus l'andano plega : de caire,
Davans l'acié desverdegaire,
Cabusso la panouio en marro que fan gau.

D'enfant, de chato risouleto,
Dins l'andaiado verdouleto
Rastelavon; n'en vèi que meton à mouloun
Lou fen adeja lèst; cantavon,
E li grihet (que desertavon
De davans li daio), escoutavon...
Sus un brancan de frais que tiron dous biòu blound,

Alin plus liuen, vèi, auto e largo,
L'erbo fenalo que se cargo :
L'abile carretié, sus lou viage, eilamount,
A grand brassòu, de la pasturo
Que i'embarravo la centuro,
Fasié mounta sèmpre l'auturo,
Acatant parabando, e rodo, emai timoun.

E 'mé lou fen que tirassavo,
Quand pièi lou càrri s'avançavo,
D'un bastimen de mar aurias di l'embalun!
Veici pamens que lou cargaire
S'aubouro dre coume un targaire,
E tout-d'un-tèms crido i segaire :
— Segaire! aplantas-vous, i'a quauque treboulun!

Dans les luzernes bien nourries,
De bouquets bleus toutes fleuries,
Il reconnaît de loin le son que la faux rend;
Il voit tous les faucheurs en ligne,
Au pas que l'andain leur assigne,
Abattre l'herbe qui s'aligne
En tombant de côté sous l'acier dévorant.

Des enfants, des filles rieuses,
Passant derrière les faneuses,
Râtellent en chantant et mettent en tas ronds,
Le foin qui perd sa couleur verte,
Pendant que le grillon alerte
Écoute, tremble et puis déserte...
Sur un char de bois blanc que traînent des bœufs blonds,

Il voit plus loin la haute masse,
Du foin qu'on charge et qu'on entasse;
L'habile charretier sur la charge, là-haut,
En s'y plongeant jusqu'au visage,
Fait tant et tant que le fourrage,
S'élevant toujours d'un étage,
Finit par déborder sur tout le chariot.

Et lorsque avec le foin qui traîne,
La charrette roule avec peine,
Vous croiriez voir passer un bâtiment de mer,
Ayant du vent et de la marge!
Quand tout à coup l'homme qui charge,
D'une voix qui résonne au large :
— Faucheurs, dit-il, je vois quelque trouble dans l'air!

Li carreteiroun, qu'à fourcado
Ié pourgissien l'erbo secado,
Tourquèron li degout de soun front tout coulant;
E, sus la cenglo de sa taio
Pausant la costo de la daio,
Vers la planuro ounte dardaio
Li segaire tenien la visto, en amoulant.

— Ome! escoutas qu'a di lou mèstre,
Ié fai lou mandadou campèstre :
Chourlo, m'a di, subran parte coume l'uiau!
Que li segaire e labouraire
Quiton li daio e lis araire;
I meissounié digo de traire
Li voulame; i mendi, de leissa lou bestiau :

Que vèngon m'atrouva! — Tout-d'uno,
Mai lóugeiret que la cabruno,
Part lou varlet fidèu : encambo li regoun
Mounte trachisson li garanço,
D'Alten [3] preciouso remembranço;
Vèi de pertout l'Amaduranço
Que daurejo la terro i fiò de soun pegoun.

Dins li gara 'stela d'auriolo [4],
Vèi, caminant darrié si miolo,
Li ràfi vigourous, courba sus lou doubli
Vèi, de soun ivernenco dormo,
La terro qu'en mouto disformo
S'eigrejo, e dins la rego einormo
Li guigno-co segui l'araire, entrefouli.

Les aides dont la fourche jette
L'herbe sèche sur la charette,
Pour essuyer leurs fronts relèvent leurs chapeaux;
Et les faucheurs changeant d'allure,
Prennent en main la pierre dure
Qu'ils ont pendue à leur ceinture,
Et regardent au loin en aiguisant leur faux.

— Oyez la parole du maître,
Leur dit le messager champêtre :
Échanson, m'a-t-il dit, pars, va comme l'éclair
Dire aux hommes du labourage
Des prés, des moissons, du pacage,
Qu'ils aient à quitter leur ouvrage,
Qu'un grand malheur m'arrive, et, sans parler plus clair,

Dis-leur qu'ici je les appelle. —
Et sur ce, le valet fidèle,
Reprenant son élan, enjambe les billons
Où se cultive la garance,
D'Althen, heureuse souvenance;
Il voit partout la Providence
Dorant et mûrissant les fruits et les moissons.

Aux guérets bordés de rigoles,
Où fleurissent les aurioles,
Il voit les laboureurs marchant après les bœufs,
Avec leurs araires énormes
Soulever des mottes difformes,
Et sur les sillons uniformes,
Le hochequeue en joie accourir derrière eux.

— Ome! escoutas qu'a di lou mèstre!
Ié fai lou mandadou campèstre:
Chourlo, m'a di, subran parte coume l'uiau!
Que li segaire e labouraire
Quiton li daio e lis araire;
I meissounié digo de traire
Li voulame; i mendi, de leissa lou bestiau:

Que vèngon m'atrouva! — Tout-d'uno,
Mai lóugeiret que la cabruno,
Part lou varlet fidèu: e sauto li valat
Tóuti flouri d'erbo pradiero;
Trauco li blànqui civadiero;
Dins li grand terrado bladiero
E rousso d'espigau, s'esmarro apereila.

Quaranto meissounié, quaranto
Coume de flamo devouranto,
De soun vièsti fougous, redoulènt, agradiéu,
Despuiavon la terro; anavon
Sus la meissoun que meissounavon,
Coume de loup! Desverginavon
De soun or, de sa flour, e la terro e l'estiéu.

Darrié lis ome, e 'n lòngui ligno
Coume li maiòu d'uno vigno,
Toumbavo la gavello à-de-rèng: dins si bras,
Li ligarello afeciounado
Lèu acampavon li manado;
E lèu, la garbo estènt quichado
Em' un cop de geinoun, la jitavon detras.

— Oyez la parole du maître,
Leur dit le messager champêtre :
Échanson, m'a-t-il dit, pars, va comme l'éclair
Dire aux hommes du labourage
Des prés, des moissons, du pacage,
Qu'ils aient à quitter leur ouvrage,
Qu'un grand malheur m'arrive, et, sans parler plus clair,

Dis-leur qu'ici je les appelle. —
Et sur ce, le valet fidèle,
Reprenant son élan, enjambe les fossés
Tout fleuris d'herbes prairiales,
Et passant les avoines pâles,
Jusques aux terres principales
Et rousses d'épis mûrs, il court à pas pressés.

Quarante moissonneurs, quarante,
Comme une flamme dévorante,
Enveloppaient le sol et rasaient sa toison;
Beaux champs de blés! splendeurs rurales!
Vous tombiez sous leurs mains brutales!
Ils dévirginaient, les Vandales!
De leur fleur, de leur or, la terre et la saison!

Les moissonneurs en longues files,
Abattaient les tiges mobiles,
Et la javelle en ordre après eux foisonnant,
Les lieuses disséminées,
La prenaient à pleines poignées,
Et d'un coup de genou cognées
Les gerbes à l'arrière allaient s'échelonnant.

Coume lis alo d'un eissame
Beluguejavon li voulame;
Beluguejavon coume, à la mar, li risènt
Mounte au soulèu jogo la larbo;
E counfoundènt si rùfi barbo,
En garbeiroun lis àuti garbo,
En garbeiroun pounchu, mountavon à cha cènt.

Acò semblavo, pèr li terro,
Li pavaioun d'un camp de guerro :
Coume aquéu de Bèu-Caire, autre-tèms, quand Simoun
E la Crousado franchimando,
E lou legat que li coumando,
Venguèron, zóu! à touto bando,
Sagata la Prouvènço e lou Comte Ramoun!

Mai enterin li glenarello,
D'aqui, d'eila, van, jougarello,
E si gleno à la man; enterin, i canié,
O di garbiero à l'oumbro caudo,
Manto chatouno fouligaudo,
Souto un regard que l'esbrihaudo,
S'alangouris : Amour tambèn es meissounié.

— Ome? escoutas qu'a di lou mèstre,
Ié fai lou mandadou campèstre :
Chourlo! m'a di, subran parte coume l'uiau;
Que li segaire e labouraire
Quiton li daio e lis araire;
I meissounié, digo de traire
Li voulame, i mendi, de leissa lou bestiau.

Les faucilles auprès des gerbes
Reflétaient des rayons superbes;
Elles étincelaient, comme le flot rieur,
Où le carrelet téméraire
Vient jouer avec la lumière...
Entre-temps la récolte entière
En cent gerbiers pointus gisait au champ d'honneur.

Ils ressemblaient, hissés sur terre,
Aux pavillons d'un camp de guerre :
Tel qu'en eut autrefois Beaucaire, quand Simon,
Croyant que Dieu le lui demande,
S'en vint, avec toute sa bande,
Sous le Légat qui les commande,
Égorger la Provence et le comte Raymond !

Bientôt arrivent les glaneuses,
D'ici, de là, gentes, rieuses,
Leurs glanes à la main ; à l'ombre du buisson,
Croyant que nul ne la regarde,
Parfois l'une d'elles s'attarde,
Avec un jeune homme... Prends garde,
Jeune fille, l'amour fait aussi sa moisson !

— Oyez la parole du maître,
Leur dit le messager champêtre :
Échanson, m'a-t-il dit, pars, va comme l'éclair
Dire aux hommes du labourage,
Des prés, des moissons, du pacage,
Qu'ils aient à quitter leur ouvrage,
Qu'un grand malheur m'arrive, et, sans parler plus clair,

Que vèngon m'atrouva! — Tout-d'uno,
Mai lóugeiret que la cabruno,
Part lou varlet fidèu ; dins lis óulivié gris
Pren lis acóurchi; mounte lampo,
Di vignarés trosso la pampo,
Coume un revès de la cisampo;
E, tout soul, velaqui dins li canto-perdris.

Dins l'estendard di Crau brusido,
• Souto d'éusino abouscassido,
Destousco aperalin li troupèu achauma :
Li pastrihoun, lou baile-pastre,
Fasien miejour sus lou mentastre;
En pas courrien li galapastre
Sus l'esquino di fedo en trin de remiauma.

De nivoulino clarinello,
E voulatilo, e blanquinello,
De la mar plan-planet s'enauravon : belòu,
Dins lis autour inmaterialo,
Quauco santouno celestialo,
De soun velet de couventialo
S'èro delóugeirido en frustant lou soulèu

— Ome! escoutas qu'a di lou mèstre,
Ié fai lou mandadou campèstre :
Chourlo, m'a di, subran parte coume l'uiau;
Que li segaire e labouraire
Quiton li daio e lis araire;
I meissounié digo de traire
Li voulame; i mendi, de leissa lou bestiau. —

Dis-leur qu'ici je les appelle. —
Et sur ce, le valet fidèle,
Reprenant son élan, vers les oliviers gris
Porte sa course vagabonde,
Franchit la roubine profonde,
Et terminant son tour du monde,
Arrive enfin aux lieux où chante la perdrix.

Au fond de la vaste étendue,
De la Crau blanche, aride et nue,
Il aperçoit de loin les troupeaux endormis :
Les bergers couchés sous un chêne,
Faisaient un peu de méridienne ;
La bergeronnette sans gêne,
Courait et sautillait sur le dos des brebis.

Léger, diaphane, un nuage
S'élevant plus loin sur la plage,
Semblait du haut des airs protéger ce sommeil ;
Peut-être qu'en quittant la terre
Pour le ciel, une nonne austère
Du voile pris au monastère,
S'était-elle allégée en frôlant le soleil !

— Oyez la parole du maître,
Leur dit le messager champêtre :
Échanson, m'a-t-il dit, pars, va comme l'éclair
Dire aux hommes du labourage,
Des prés, des moissons, du pacage,
Qu'ils aient à quitter leur ouvrage,
Qu'ils viennent, et qu'ici je parlerai plus clair. —

Adounc li daio s'arrestèron,
E lis araire s'aplantèron;
Li quaranto gavot que toumbavon li blad,
Adounc quitèron li voulame,
E venguèron coume un eissame
Que, de sa brusco parti flame,
Au brut di chaplachòu su 'n pin vai s'assembla.

Au mas venguè li ligarello,
Venguèron li rastelarello,
Venguè lou carretié 'mé si carreteiroun;
Venguè li pastre, li glenaire,
E li tout-obro amoulounaire,
Venguè lis engarbeirounaire,
Leissant toumba li garbo au pèd di garbeiroun.

Morne e mut, dins l'iero tepouso,
Lou majourau e soun espouso
Esperavon l'acamp; e lis ome, esmougu
De ço qu'ansin li destourbavon,
Autour dóu mèstre se rambavon,
E ié disien, coume arribavon :
Nous avès manda querre, o mèstre, sian vengu!

Mèste Ramoun aussè la tèsto :
— Sèmpre à meissoun la grand tempèsto;
Pauras que tóuti sian! pèr tant qu'anen d'avis,
Sèmpre au malur fau que l'on pique!
Oh! diguè, sèns que mai m'esplique,
Mi bons ami, vous n'en suplique,
Lèu digue-me, chascun, ço que saup, ço qu'a vist.

Alors tous les travaux cessèrent,
Et les travailleurs cheminèrent,
En suivant l'échanson qui vint les appeler :
Comme les abeilles nouvelles,
Au moment où poussent leurs ailes,
Au bruit des rustiques crécelles,
Sur un arbre, en essaim, viennent se rassembler.

Au mas revinrent les lieuses,
Derrière elles les râteleuses,
Avec ses adjudants revint le charretier;
Vinrent aussi les faucheurs d'herbes,
Les pâtres, les glaneurs imberbes,
Enfin les entasseurs de gerbes,
Les laissant retomber tout autour du gerbier.

Près de l'aire, sur la pelouse,
Le vieux Ramon et son épouse
Étaient debout, le front plissé par le souci ;
Les hommes jaloux de connaître
Ce qui leur vaut de comparaître,
Disaient en approchant du maître :
Vous nous avez mandés, ô maître, nous voici!

Alors Ramon levant la tête :
— Après le calme la tempête,
Dit-il ; pas de bonheur qu'un revers ne suivit!
Pas de ciel qui soit sans nuage !...
Sans que j'en dise davantage,
Mes amis, que dans son langage,
Chacun raconte ici ce qu'il sait, ce qu'il vit.

Laurèns de Gòut[5] aqui s'avanço.
N'avié pas, dempièi soun enfanço,
Manca 'no soulo fes, quand bloundejon li blad,
De se gandi 'mé sa bedoco
I plano d'Arle. Vièio roco
Ounte la mar en van afloco,
Coume un queiroun de glèiso avié lou ten brula.

Vièi capitàni dóu voulame,
Que lou soulèu roustigue, o brame
Lou Maïstrau, de-longo à l'obro lou proumié!
Avié 'm' éu si sèt drole, ruste,
Mouret coume éu, coume éu roubuste...
Li meissounié, coume de juste,
L'avien, tout d'un acord, chausi pèr capoulié.

— S'acò 's verai que plòu o nèvo,
Quand, rouginas, lou jour se lèvo,
Ço qu'ai vist, coumencè Laurèns de Gòut, segur,
Mèstre, nous marco de lagremo.
Diéu! esvartas lou terro-tremo!
Èro de matin : l'aubo memo
Deja vers lou Pounènt fasié courre l'escur.

Trempe d'eigagno, à l'abitudo,
Anavian faire la fendudo.
— Sòci, rapelen-nous de lou bèn adouba,
Ié dise, e d'enavans!... M'estroupe,
A moun prefa, galoi, me groupe;
Dóu proumié cop, mèstre, me coupe!
I'a trento an, bèu Bondiéu! que noun m'èro arriba!

Sur ce, Laurent de Goult s'avance,
Laurent qui, depuis son enfance,
N'avait jamais manqué, quand on coupe le blé,
De se rendre avec sa faucille,
Aux champs d'Arles. Chef de famille,
En qui la vieille vertu brille,
Comme un pilier d'église ayant le teint brûlé;

Bref dans ses mots, vif dans ses gestes,
Vétéran des troupes agrestes,
A l'œuvre le premier, vigoureux, bien planté,
Ayant sept fils dont l'origine
Se lisait sur leur bonne mine....
Les moissonneurs, on le devine,
L'avaient élu pour chef à l'unanimité.

— S'il est vrai que l'aube rougeâtre
Marque une pluie à tout abattre,
Ce que j'ai vu, dit-il, ô maître respecté,
Ne nous présage que des larmes;
Dieu! rendez vaines mes alarmes!
Ce matin, munis de nos armes,
Aux premiers feux du jour chassant l'obscurité,

Résolus, l'humeur enjouée,
Nous allions faire la trouée :
— Compagnons, ai-je dit, allons au plus pressé,
Et de l'entrain et de l'adresse!...
Sur ce, vers le sol, je me baisse,
Et du premier coup, je me blesse!
Jamais depuis trente ans je ne m'étais blessé!

E coume a di, mostro sis ounso
Qu'ensaunousis la plago founso.
Li parènt de Mirèio an que mai pregemi.
E Jan Bouquet, un di segaire,
Pren la paraulo de soun caire,
Tarascounen e Tarascaire,
Bèu clapas de jouvènt, mai dous, e bon ami.

Ha ! quand courrié *la vièio masco,*
Lagadigadèu ! la Tarasco !
Que de danso, de crid, de joio e d'estampèu
La vilo morno s'enlumino,
Res que faguèsse en Coundamino,
Mies qu'éu o de meiouro mino,
Voulastreja pèr l'èr la Pico e lou Drapèu [6].

Entre li mèstre dóu segage
Aurié pres rèng, i pasturgage,
S'aguèsse dóu travai bèn tengu lou draiòu ;
Mai quand venié lou tèms di voto,
Adiéu l'enchaple ! I grand riboto
Souto l'autin o dins li croto,
I lòngui farandoulo, em' i courso de biòu,

Èro un timoun, un fena ! — Mèstre,
Coume daiavian à grand dèstre,
Coumencè lou jouvènt, souto un clot de margai,
Descate un nis de francouleto
Que boulegavon sis aleto ;
E vers la mato penjouleto,
Pèr vèire quant n'i'avié, me clinave tout gai ;

A ces mots. il montre à la foule
Ses doigts couverts du sang qui coule...
Les parents de Mireille ont encor plus gémi.
Perçant la foule qui le masque
S'avance alors, d'un pas de Basque,
Jean, Chevalier de la Tarasque,
Joli bloc de garçon, mais doux et bon ami!

Ah! quand la Tarasque à son aise
Court la cité Tarasconaise!
Quand de danses, de cris, de plumes au chapeau,
La ville morne s'enlumine,
Il n'est personne en-Condamine
Qui fît avec meilleure mine,
Voltiger dans les airs la Pique et le Drapeau.

Dans les concours de l'art champêtre,
Sa faux l'aurait fait passer maître,
S'il eût été plus sage et plus laborieux;
Mais, que survînt la moindre fête,
Il avait autre chose en tête;
C'était Nanon, c'était Suzette,
Ou bien la farandole, ou les courses de bœufs!

Donc Jean s'avance et dit: — Mon maître,
Le jour ne faisait que de naître,
Que déjà dans les prés nous fauchions à grand train;
Quand tout à coup ma faux s'arrête
Devant un beau nid d'alouette;
Aussitôt je baisse la tête
Pour compter les petits dont je le voyais plein.

Oh! noum de sort! pàuri bestiolo!
De fournigasso, roujo e folo,
Dóu nis e di nistoun venien de s'empara :
Tres èron deja mort; lou rèsto,
Empesouli d'aquelo pèsto,
Sourtié foro dóu nis la tèsto,
Que semblavo me dire : Oh! venès m'apara!

Mai uno nèblo de fournigo
Mai verinouso que d'ourtigo,
Ferouno, acarnassido, alabro, li pougnié;
E iéu, apensamenti qu'ère
Contro lou manche de moun ferre,
Dins la garrigo entendeguère
La maire qu'en plourant piéutavo e li plagnié. —

Aquéu recit de maluranço
Es tourna-mai un cop de lanço :
Dóu paire e de la maire a gounfla lou segren.
E coume, en Jun, quand vers la plano
Mounto en silènci la chavano,
Que, cop sus cop, la Tremountano [7]
Uiausso, e que lou tèms de tout caire se pren.

Vèn lou Marran. Dins li bastido
Soun noum avié de restountido;
E lou vèspre, enterin que li miòu estaca
Tiron di grùpi la luserno,
Souvènt li ràfi, quand iverno,
Abenon l'òli di lanterno,
En parlant de la fes que venguè se louga.

Sort fatal! pauvres bestioles!
D'affreuses fourmis rouges, folles,
Éparses dans le nid semblaient le soulever;
Trois petits étaient morts; le reste
Sous la vermine qui l'infeste
Semblait de la voix et du geste
Me dire; Doux faucheur! oh! venez nous sauver!

Hélas! la formidable armée,
De plus en plus envenimée,
Les perçait à plaisir de ses mille aiguillons;
Et moi, dans mon âme pensive,
Appuyé sur ma faux oisive,
J'écoutais la mère plaintive
Qui dans le champ voisin pleurait ses oisillons. —

Ce récit comme bien l'on pense,
Perce d'un nouveau coup de lance,
Les parents déjà pris d'un noir pressentiment.
Et comme en Juin, quand vers la plaine
Un orage au loin se promène,
Et que, sous le vent qui l'amène,
D'éclairs et de bruits sourds s'emplit le firmament,

Vint le Marran. Son nom superbe
Avait passé presque en proverbe;
Et le soir, quand les bœufs revenus du labour,
Tirent des crèches les luzernes,
Souvent les valets subalternes,
Épuisaient l'huile des lanternes,
En parlant du succès qu'il eut, au mas, un jour.

S'èro louga pèr li semenço :
Chasque bouié lèu acoumenço
D'enrega sa versano ; e lou Marran, pamen,
Èro darrié que de sa riho
Tascoulejavo lis auriho,
O l'aramoun o li tendiho,
Coume un que, de sa vido, a touca l'estrumen.

— Te vas louga pèr labouraire,
E sabes pas mounta 'n araire,
Desgaubia ! ié cridè lou proumié carretié.
Tène qu'un verre emé soun mourre
Miéus que tu, gafagnard, laboure !
— Vosto escoumesso, iéu l'auboure,
Respoundè lou Marran ; e quau sara coustié,

De iéu o de vous, perdra, baile,
Tres louvidor !... Sounas dóu graile ! —
Li dos reio à la fes an fendu lou gara.
Li dous bouié vers l'autro ribo
Prenon signau en dos grand pibo...
Li dous fourcat fan pa 'no gibo !
Pèr lou rai dóu soulèu li cresten soun daura.

— Rampau de Diéu ! adounc faguèron
Li lougadié tóuti tant qu'èron,
Vosto enregado, baile, es d'un ome de bon
E d'uno man rèn mal-adrecho !
Mai fau tout dire : es bèn tant drecho,
Aquelo d'éu, qu'em' uno flecho
Se pourrié de-segur enfiela tout-de-long !

Il venait aider aux semailles;
De la terre ouvrant les entrailles,
Chacun des laboureurs suivait son mouvement,
Et le Marran passait derrière
Tenant dans sa main son araire,
A peu près, comme eût pu le faire
Un homme qui jamais n'a touché l'instrument.

— Dis donc! as-tu loué ton œuvre
Comme maître ou comme manœuvre?
Lui crie, en ricanant, le premier laboureur;
Je tiens qu'un porc, avec sa trogne,
Mieux que toi ferait ta besogne!
— Peste soit à celui qui grogne,
Réplique le Marran, qui se pique d'honneur;

Parions cent francs, camarade!
Et le pari suit la bravade.
On s'apprête, on s'excite, on se regarde, on part;
Droit comme un I chaçun arrive
Au peuplier qu'à l'autre rive
Ils avaient pris en perspective...
Pas le plus petit coude et pas le moindre écart!

Jour de Dieu! dit la galerie.
De tant d'adresse abasourdie,
Maîtres, soyez tous deux fiers de votre sillon!
En vérité, celui de droite
N'est pas fait de main maladroite;
Mais l'autre a sa ligne si droite,
Qu'une flèche pourrait le suivre tout du long!

E lou Marran gagnè li joio.
Au parlamen que desmemoio
Lou Marran, éu peréu, venguè dounc escampa
Soun mot amar; diguè tout blave :
— Adès en coutreiant siblave;
Èro un brisoun dur : me tablave
D'alounga 'n pau la juncho, e 'm' acò d'acaba.

Tout-en-un-cop vese mi bèsti
Rebufela soun pelous vièsti;
Vese la fernisoun e l'esfrai tout ensèn
Que fan aplanta 'qui moun couble
E chauriha; iéu, vesiéu double,
Vesiéu lis erbo dóu restouble
Se clina vers lou sòu en s'escoulourissènt.

Couche mi bèsti : la Baiardo
Em' un èr triste m'arregardo,
Mais brando pas; Falet niflavo lou cresten;
Un cop de fouit lis enjarreto...
Parton esglaia; la cambeto,
Uno cambeto d'óume, peto;
Emporton bacegoun e joto; e pale, esten,

A iéu m'a pres coume un catàrri;
Un aucidènt invoulountàri
A fa cruci ma maisso; un frejoulun me vèn;
E sus mi car estabousido,
E sus ma tèsto agarrussido
Coume li tèsto de caussido,
Iéu ai senti la Mort qu'a passa coume un vènt!

Et le Marran eut la victoire!
Mais en tout cas, voici l'histoire
Qu'à son tour, au conseil, il eut à raconter :
— Tantôt, dit-il, d'un pas tranquille,
Je faisais ma tâche ; l'argile
La rendait dure et difficile,
Et pour en voir la fin,il fallait se hâter.

Tout à coup mes bêtes hennissent;
Sur leur dos leurs poils se hérissent;
Leur oreille se dresse, et sans choc apparent,
Net et court s'arrête l'araire;
La vue à mes yeux n'est plus claire,
Je vois l'herbe de la jachère
Se pencher sur le sol en se décolorant.

Je les pique au flanc : la Bayarde
Triste, immobile, me regarde;
Falet flaire du nez l'arête du sillon;
N'obtenant rien des coups d'épingle,
D'un grand coup de fouet je les cingle...
La paire part, brise la tringle,
Et me laisse tout seul avec mon aiguillon.

Et stupéfait à ce spectacle,
Survivant comme par miracle,
Immobile, muet, devant ce trait du sort,
J'étais là, glacé d'épouvante...
Et, telle qu'on la représente.
Avec sa grande faux luisante,
Au fond des cieux troublés je vis passer la Mort!

— Bono Maire de Diéu! acato
De toun mantèu ma bello chato!
Cridè la pauro maire em' un crid desoula.
Es à geinoun aqui toumbado
E vers li nivo encaro bado...
Veici qu'arribo à grand cambado
Lou baile Antèume, pastre e móusèire de la.

— Qu'èi qu'avié dounc tant matiniero,
Pèr treva 'nsin li cadeniero?
Diguè lou baile Antèume en intrant au counsèu.
Nautre erian claus dins nòsti cledo,
En trin de mòuse nòsti fedo;
E sus li vàsti claparedo
Lis estello de Diéu clavelavon lou cèu.

Uno amo, uno oumbrinello, un glàri
Frusto lou pargue; de l'esglàri
Se tènon mut li chin, s'amoulouno l'avé.
— Parlo-me dounc, se sies bono amo!
Se sies marrido, tourno i flamo!
En iéu pensère... A Nosto-Damo,
Mèstre, n'ai pas lesi d'entamena 'n *Ave*.

Emé iéu, i Sànti-Marìo,
Res vòu veni de la pastriho?...
Uno voues couneigudo alor crido. E 'm' acò
Tout s'esvalis dins lou campèstre.
Quau vous a pas di, noste mèstre,
Qu'èro Mirèio! — Acò pòu èstre?
Tout lou mounde à la fes adounc fai sus-lou-cop.

Mère de Dieu! sous ta mantille
Daigne abriter ma chère fille,
S'écrie, à ce récit, la pauvre mère en pleurs;
Et tremblante, à genoux tombée,
Elle était là, tout absorbée,
Quand soudain, à grande enjambée,
Accourt le chef Antelme, un des pâtres trayeurs.

— Qu'eut-elle donc, j'en rêve encore,
Pour devancer ainsi l'aurore?
Dit Anselme, en prenant la parole à son tour.
Nous étions dans le parc, les pâtres
Contenaient les agneaux folâtres;
Sur nous, au fond des cieux bleuâtres,
Les étoiles brillaient, en attendant le jour.

Une âme, une ombre, un spectre passe;
Soudain le troupeau se ramasse;
Les chiens restent muets, couchés sur le pavé.
— « Si tu pars du ciel, viens, belle âme!
Sinon, retourne dans ta flamme, »
Dis-je en moi-même; à Notre-Dame
Je n'avais pas le temps d'adresser un *Ave*.

— Qui laisse ses brebis chéries
Pour me suivre aux Saintes-Maries?...
Dit une voix d'enfant, qui comme une vapeur
S'envole loin du parc champêtre.
Eh bien! ce spectre, ô notre maître,
C'était Mireille! — Peut-il être
Que Mireille fût là, dit tout le monde en chœur?

— Mirèio! countuniè lou pastre,
L'ai visto à la clarta dis astre,
L'ai visto, iéu vous dise, e m'a fusa davan;
L'ai visto, noun plus talo qu'èro,
Mai dins sa caro tristo e fèro
Se couneissié que, sus la terro,
Un cousènt desplesi ié dounavo lou vanc!

D'entèndre la debalausido,
Entre si man enterrousido
Lis ome en gemissènt piquèron à la fes.
— I Santo menas-me lèu, drole!
Crido la pauro maire : vole,
Ounte que vague, ounte que vole,
Segui moun auceloun, moun perdigau de gres!

Se li fournigo l'agarrisson,
Fin que d'uno, mi dènt que trisson
Manjaran, trissaran fournigo e fourniguié!
Se l'abramado Mort-peleto
Te voulié torse, iéu souleto
Embrecarai sa daio bleto,
E dóu tèms, fugiras à travès li jounquié! —

E pèr lou champ, Jano-Mario,
Que la cregnènço desvario,
Semenavo en courrènt si desvaga prejit.
— Carretié, tendo la carreto,
Vougne l'essiéu, bagno li freto,
E lèu atalo la Moureto [8],
Qu'es tard, disié lou mèstre, e qu'avèn long trejit!

— C'était Mireille et bien Mireille,
Reprit le pâtre ; à mon oreille
Aussi bien qu'à mes yeux vous pouvez vous fier ;
Comme je vous vois, je l'ai vue,
Non telle que je l'ai connue,
Mais triste, morose, abattue,
Comme une biche en pleurs qu'on va sacrifier! —

A cette nouvelle fatale,
Une tristesse générale
Plana sur le conseil muet comme un tombeau.
— Aux Saintes, vite qu'on me mène!
Dit Jeanne-Marie, hors d'haleine ;
Où qu'il volète, ou qu'il s'engraine,
J'irai le retrouver mon beau petit perdreau!

Si les fourmis te font la guerre,
Va, mes dents, jusqu'à la dernière
Broîront et mangeront fourmilière et fourmis!
Si la mort pâle et décharnée
Veut te prendre, avec ma cognée
J'ébrècherai sa faux damnée ;
Entre-temps tu fuiras, toi, vers des bras amis! —

Et par les champs, Jeanne-Marie
S'en allait comme une Furie,
Frappant l'air de ses cris, le sol de ses talons.
— Charretier, couvre la charrette,
Oins l'essieu, mouille la clavette,
Et vite attelle la Mourette,
Il est tard, dit le maître, et les chemins sont longs! —

E sus lou càrri bacelaire
Jano-Marìo mounto, e l'aire
S'emplissié mai-que-mai d'estrambord pietadous
— Ma bello mignoto!... Clapouiro,
Erme de Crau, vàsti sansouiro,
A ma chatouno que langouiro,
Emai tu, souleias, fugués amistadous!...

Mai, l'aboumiuablo mandrouno
Que póutirè dins soun androuno
Ma chato, e de-segur i'a veja, i'a 'mpassa
Si trassegun e si boucòni,
Taven! que tóuti li demòni
Qu'espaventèron Sant Antòni,
Sus li roco di Baus te vagon tirassa!...

Dins lou trantran de la carreto
S'esperd la voues de la paureto...
E lis ome dóu mas, en espinchant se res
Apareissié dins la Crau liuncho,
Plan s'entournavon à la juncho...
Urous, entre li lèio juncho,
Li vòu de mousquihoun revoulunant au fres.

Sur le char couvert de sa tente
Monte la mère gémissante,
S'aidant comme elle peut de ses bras défaillants,
Et d'une voix désespérée,
S'écriant : Mireille adorée !
Plages, étangs, mer azurée,
Et toi, brûlant soleil, soyez-lui bienveillants !...

Ou, si la vieille enchanteresse
Ma fille, t'a versé l'ivresse,
Le jour où tu parus dans ses antres déserts.
Taven matrone abominable,
Que la haine de Dieu t'accable !
Ou mieux encore que le diable
Vienne te prendre aux Baux et te traîne aux enfers !...

Sous les cahots du char qui roule
La voix se perd... Toute la foule
Cherchant, si de Mireille, au loin, vers les marais,
La silhouette se dessine,
Du côté des champs s'achemine...
Heureux, sur la verte colline,
Les vols de moucherons tourbillonnaient au frais !

NOTES DU CHANT NEUVIÈME

1. *Amaduron soun coudoun* (mûrissent leur douleur). *Coudoun* signifie, au figuré, lourd chagrin, poids douloureux qu'on a sur le cœur; au propre, coing. Ce mot, sans le dernier sens, dérive du grec κυδώνιον, fruit de Cydon, coing; dans le premier, de κότος, profond ressentiment.

2. *Grand-béure* (grand-boire), petit repas que les moissonneurs font vers les dix heures du matin.

3. Jean Althen, aventurier arménien qui, en 1774, introduisit la culture de la garance dans le comtat Venaissin. En 1850, on lui a élevé une statue sur le rocher d'Avignon.

4. *Auriolo* (auriole), centaurée du solstice (*centaurea solstitialis*, Lin.), plante qui pullule dans les chaumes, après la moisson. Ses fleurs jaunes, et les épines étoilées de leur involucre, lui ont valu son nom provençal, qui signifie *auréole.*

5. *Gòut* (Goult ou Agoult), village du département de Vaucluse, qui a donné son nom à l'une des plus illustres maisons de Provence.

6. Tout le monde a entendu parler de la Tarasque, monstre qui, d'après la tradition, ravageait les bords du Rhône et qui fut dompté par sainte Marthe. Chaque année les Tarasconais célèbrent leur délivrance par l'exhibition d'un simulacre de ce monstre, que des hommes portent à la course à travers les rues; et à des époques plus ou moins rapprochées, on rehausse cette fête par une foule de jeux. Ceux de la Pique et du Drapeau, mentionnés dans le poème, consistent à

faire voltiger gracieusement, à lancer à une grande hauteur et à rattraper avec adresse un étendard aux larges plis ou une longue javeline.

— *Lagadigadèu* est la célèbre ritournelle d'une chanson populaire attribuée au roi René, et qu'on chante à Tarascon dans cette fête. En voici le couplet le plus connu :

Lagadigadèu !
La Tarasco !
Lagadigadèu !
La Tarasco
De Castèu !
Leissas-la passa,
La vièio masco !
Leissas-la passa
Que vai dansa.

— *En Coundamino*. La Condamine (*Condominium*) est un quartier de Tarascon. On retrouve cette dénomination dans plusieurs villes du Midi.

7. *Tremountano* (tramontane), vent du nord-est, et par extension nord-est.

8. *La Moureto* (la Mourette), nom de mule. Dans les campagnes, on désigne ordinairement les bêtes de somme par la couleur de leur robe. Les noms les plus communs sont *blanquet* (blanc), *mouret* (noir), *brunèu* (brun), *falet* (gris), *baiard* (bai), *roubin* (bai clair).

CANT DESEN

LA CAMARGO

Mirèio passo lou Rose dins lou barquet d'Andreloun, e countùnio sa courso à travès la Camargo. — Li dougan dóu Rose entre la mar e Arle. — Descripcioun de la Camargo. — La calour. — La danso de la Vièio. — Li mountiho. — Li sansouiro. — Mirèio es ensucado pèr un cop de soulèu sus li ribo de l'estang dóu Vacarés. — Lis arabi la revènon. — La roumiéuvo d'amour se tirasso jusqu'à la glèiso di Santo. — La preguiero. — La vesioun. — Discours di Sànti-Mario. — La vanita dóu bonur d'aquest mounde, la necessita e lou merite de la soufrènço. — Li Santo, pèr ié refermi lou cor, raconton à Mirèio sis esprovo terrèstro.

Desempièi Arle jusqu'à Vènço [1],
Escoutas-me, gènt de Prouvènço!
Se trouvas que fai caud, ami, tóutis ensèn,
Sus lou ribas di Durençolo,
Anen à santo-repausolo!
E de Marsiho à Valensolo
Que se cante Mirèio e se plagne Vincèn!

Lou pichot barquet fendié l'aigo,
Sèns mai de brut qu'uno palaigo;
Lou pichot Andreloun menavo lou barquet;
E l'amourouso qu'ai cantado
Em' Andreloun s'èro avastado
Sus lou grand Rose; e, d'assetado,
Countemplavo lis oundo em' un regard fousquet.

CHANT DIXIÈME

LA CAMARGUE

Mireille passe le Rhône dans la nacelle d'Andrelon et poursuit sa course à travers la Camargue. — Les bords du Rhône entre la mer et Arles.— Description de la Camargue.— La chaleur.—Le mirage. — Les dunes. — Les *sansouires*. — Mireille est frappée d'un coup de soleil, sur les rives de l'étang du Valcarès. — Les moustiques la rappellent à la vie. — La pèlerine d'amour se traîne jusqu'à l'église des Saintes-Maries. — La prière. — La vision. — Discours des Saintes Maries. — La vanité du bonheur de ce monde, la nécessité et le mérite de la souffrance. — Les Saintes, pour raffermir le courage de Mireille, lui font le récit de leurs épreuves terrestres.

Depuis Arles jusques à Vence,
Écoutez-moi, gens de Provence;
S'il fait trop chaud pour vous, amis, allons gaîment,
Sur les bords d'une Durençole,
Nous étendre sur l'herbe molle!
Mais de Marseille à Valensole,
Que l'on chante Mireille et qu'on plaigne Vincent!

Des joncs qui la tenaient cachée,
La nef fragile est détachée;
Le petit Andrelon de ses bras gracieux
La conduit dans la traversée;
Mireille, la tête baissée,
Sur le grand Rhône balancée,
En contemplait les flots d'un regard soucieux.

E ié disié l'enfant remaire :
— Ve! coume es large dins sa maire
Lou Rose!... Jouveineto, entre Camargo e Crau,
Se ié farié de bèlli targo!
Car aquelo isclo es la Camargo,
E peralin tant s'espalargo
Que dóu fluve arlaten vèi bada li sèt grau. —

Coume parlavo, dins lou Rose
Tout resplendènt di trelus rose
Que deja lou matin i'espandissié, plan-plan
Mountavo de lahut : di velo
L'auro de mar gounflant la telo,
Li campejavo davans elo
Coume uno pastourello un troupèu d'agnèu blanc.

O magnifiqui souloumbrado!
De frais, d'aubo desmesurado
Miraiavon, di bord, si pège blanquinous;
De lambrusco antico, bestorto,
I'envertouiavon si redorto
E dóu cimèu di branco forto
Leissavon pendoula si pampagnoun sinous.

Lou Rose, emé sis oundo lasso
E dourmihouso e tranquilasso,
Passavo; e regretous dóu palais d'Avignoun,
Di farandoulo e di sinfòni,
Coume un grand vièi qu'es à l'angòni,
Éu pareissié tout malancòni
D'ana perdre à la mar e sis aigo e soun noum.

Tout en ramant sur sa nacelle,
L'enfant disait : — Ma jeune belle,
Vois-tu comme le fleuve est large dans son lit!
La Camargue est sur l'autre rive,
La Camargue, île productive,
Où par sept bras le Rhône arrive
A la mer qui l'attend et qui l'ensevelit. —

Pendant qu'il tenait ce langage,
L'aube semait sur le rivage
Ses rayons tamisés aux feuillages tremblants;
Au ciel s'effaçaient les étoiles,
Les bateaux montaient; de leurs voiles
Le vent de mer poussait les toiles,
Comme une pastourelle un troupeau d'agneaux blancs.

Salut! ombrages magnifiques
Des trembles, des frênes antiques,
Se mirant dans le fleuve et buvant à ses eaux!
Salut! lianes tortueuses,
Qui pendez aux branches rugueuses,
Et d'un arbre à l'autre amoureuses,
Enlacez dans les airs vos flexibles rameaux!

Majestueux, calme, tranquille,
Le Rhône immense au bord de l'île,
Passait; et, regrettant le palais d'Avignon,
Les chants, les fêtes, l'harmonie
Qui charment sa rive bénie,
Semblait pris de mélancolie
D'aller perdre à la mer et ses eaux et son nom.

Mai l'amourouso qu'ai cantado
Sus lou dougan èro sautado :
— Camino, lou pichot ié cridavo, tant que
Trouvaras de camin ! Li Santo
A sa capello miraclanto
Tout dre te menaran. — Aganto,
Acò di, si dos remo, e viro soun barquet.

Souto li fiò que Jun escampo,
Mirèio lampo, e lampo, e lampo!
De soulèu en soulèu[2] e d'auro en auro, vèi
Un plan-païs inmènse; d'erme
Que n'an à l'iue ni fin ni terme;
De liuen en liuen e pèr tout germe,
De ràri tamarisso... e la mar que parèi...

De tamarisso, de counsòudo,
D'engano, de fraumo, de sòudo[3],
Amàri pradarié di campèstre marin,
Ounte barrulon li brau negre
E li cavalot blanc : alègre,
Podon aqui libramen segre
Lou ventihoun de mar tout fres de pouverin.

La bluio capo souleianto
S'espandissié, founso, brihanto,
Courounant la palun de soun vaste countour,
Dins la liunchour qu'alin clarejo
De-fes un gabian voulastrejo;
De-fes un aucelas oumbrejo,
Ermito cambaru dis estang d'alentour.

Au point que le pilote marque,
Mireille saute de la barque.
— Marche, lui dit l'enfant, va, le chemin est beau;
Les Saintes, en voyant ton zèle,
Te conduiront à leur chapelle. —
Et cela dit, de la nacelle
Il ressaisit la rame et la remet à l'eau.

Par une chaleur tropicale
Notre intrépide Provençale
Vole de vent en vent, de soleil en soleil;
Devant elle une plaine immense
Qui finit où la mer commence;
Où l'œil, de distance en distance,
Distingue un tamaris ou quelque arbre pareil...

Ces tamaris mêlés aux prêles,
Aux arroches, aux soudes grêles,
Sur des sables où règne un silence éternel,
Forment les vastes pâturages
Où, bœufs noirs et chevaux sauvages
Viennent, sur les humides plages,
Respirer l'air marin tout imprégné de sel.

Cependant la voûte azurée,
D'un brillant soleil éclairée,
Couronnait les marais de son vaste contour;
Pour toute vie au paysage,
Parfois, au loin vers le rivage,
Un chevalier au noir plumage,
Solitaire aux longs pieds des étangs d'alentour;

Es un cambet[4] qu'a li pèd rouge;
O 'n galejoun[5] qu'espincho, aurouge,
E drèisso fieramen soun noble capelut,
Fa de tres lòngui plumo blanco.....
La caud deja pamens assanco :
Pèr s'alóugeri, de sis anco
La chatouno desfai li bout de soun fichu.

E la calour, sèmpre mai vivo,
Sèmpre que mai se recalivo;
E dóu soulèu que mounto à l'afrèst dóu cèu-sin,
Dóu souleias li rai e l'uscle
Plovon à jabo coume un ruscle :
Sèmblo un lioun que, dins soun ruscle,
Devouris dóu regard li desert abissin!

Souto un fau, que farié bon jaire!
Lou blound dardai beluguejaire
Fai parèisse d'eissame, e d'eissame feroun,
D'eissame de guèspo, que volon,
Mounton, davalon, e tremolon
Coume de lamo que s'amolon.
La roumiéuvo d'amour que lou lassige roump,

E que la caumo desaleno,
De soun èso re:ouno e pleno
A leva l'espingolo; e soun sen, bouleguiéu
Coume dos oundo bessouneto
Dins uno lindo fountaneto,
Sèmblo d'aquéli campaneto[6]
Qu'en ribo de la mar blanquejon dins l'estiéu.

Parfois un bihoreau farouche,
Qui, vous regardant d'un œil louche,
Redressait fièrement son plumet élégant,
Fait de trois longues plumes blanches...
Mireille, retroussant ses manches,
Dégage bientôt de ses hanches
Les bouts de son fichu devenu fatigant.

Car, chaque heure nouvelle apporte
Une chaleur toujours plus forte;
Et trônant au zénith, du haut des cieux sereins,
Le soleil, sur la terre ardente,
Versait sa flamme ruisselante.
Tel un lion, que la faim tente,
Dévore du regard les déserts abyssins!

Sous un grand hêtre et sur la mousse
Dieu! qu'une halte eût été douce!
On croyait voir dans l'air, sous un prisme trompeur,
Des essaims de guêpes légères,
S'agitant, usant leurs colères,
Sous le feu des rayons solaires.
Alors la pauvre enfant qu'essouffle la chaleur,

Et que la fatigue exténue,
Ote de sa main ingénue
L'épingle à son corsage; et son sein agité
Comme les flots d'une onde pure
Sous les souffles de la nature,
Ressemble à ces fleurs d'aventure
Qu'aux rives de la mer on voit blanchir l'été.

Mai pau-à-pau davans sa visto
Lou terradou se desentristo;
E veici pau-à-pau qu'aperalin se móu
E trelusis un grand clar d'aigo :
Li daladèr [7], li bourtoulaigo,
Autour de l'erme que s'enaigo
Grandisson, e se fan un capèu d'oumbro móu.

Èro uno visto celestino,
Un fres pantai de Palestino!
De-long de l'aigo bluio uno vilo lèu-lèu
Alin s'aubouro, emé si lisso,
Soun bàrri fort que l'empalisso,
Si font, si glèiso, si téulisso,
Si clóuchié loungaru que crèisson au soulèu.

De bastimen e de pinello,
Emé si velo blanquinello
Intravon dins la darso; e lou vènt, qu'èro dous,
Fasié jouga sus li poumeto
Li bandeiroun e li flameto.
Mirèio, emé sa man primeto
Eissuguè de soun front li degout aboundous;

E de vèire tal espetacle,
Cujè, moun Diéu! crida miracle!
E de courre, e de courre, en cresènt qu'èro aqui
La toumbo santo di Mario.
Mai au mai cour, au mai vario
La ressemblanço que l'esbriho,
Au mai lou clar tablèu de liuen se fai segui.

Mais tout à coup, ô douce ivresse,
La Camargue perd sa tristesse;
Voici qu'à l'horizon s'étend et resplendit
Un beau lac plein d'une eau limpide;
Près de là, sur le sol humide,
Le pourpier, ailleurs si timide,
En longs rameaux ombreux s'élève et s'arrondit.

C'est une vision divine,
Un vrai rêve de Palestine!
Sur les bords de ce lac, de mousse revêtus,
Vers le fond d'un golfe tranquille,
S'élève bientôt une ville,
Avec ses maisons à la file,
Ses temples, ses palais et ses clochers pointus.

Des bateaux déployant leurs flammes,
Fendaient les eaux avec leurs rames;
Et les grands bâtiments, banderoles en l'air,
Et toute voile desserrée,
De la rade abordaient l'entrée.
Mireille, aussitôt rassurée,
Oublie en un instant tout ce qu'elle a souffert,

Et rayonnante, à ce spectacle,
Elle croit que, par un miracle,
Cet amas de maisons à son regard offert,
Marque le but de son voyage;
Mais, hélas! vers la douce image,
Plus elle va, plus le mirage
Recule devant elle et fuit dans le désert.

Obro vano, sutilo, alado,
Lou Fantasti[8] l'avié fielado
Em' un rai de soulèu, tencho emé li coulour
Di nivoulun : sa tramo feblo
Finis pèr tremoula, vèn treblo,
E s'esvalis coume uno nèblo.
Mirèio rèsto soulo e nèco, à la calour.

E zóu li camello de sablo,
Brulanto, mouvènto, ahissablo!
E zóu la grand sansouiro[9], e sa crousto de sau
Que lou soulèu boufigo e lustro,
E que cracino, e qu'escalustro!
E zóu li plantasso palustro,
Li canèu, li triangle, estage di mouissau!

Emé Vincèn dins la pensado,
Pamens, dempièi lòngui passado,
Ribejavo toujour l'esmarra Vacarés;
Deja, deja di gràndi Santo
Vesié la glèiso roussejanto,
Dins la mar liuencho e flouquejanto
Crèisse, coume un veissèu que poujo au ribeirés.

De l'implacablo souleiado
Tout-en-un-cop l'escandihado
Ié tanco dins lou front si dardaioun : vela,
O pecaireto! que s'arreno,
E que, long de la mar sereno,
Toumbo, ensucado, sus l'areno...
O Crau, as toumba flour! o jouvènt, plouras-la!...

Œuvre vaine, subtile, ailée,
Que les lutins avaient filée
Avec des vapeurs d'ombre et des feux de soleil!
Trame aérienne que la brise
De son souffle volatilise,
Et que Mireille, en sa surprise,
Croit avoir vue en songe aux heures du sommeil

Vogue donc encor, misérable,
Dans les grands océans de sable!
Et seule et sans secours et sans abris voisins,
En avant, dans les vastes plaines,
Dans les solitudes peu saines,
Dans les herbes paludéennes,
Et dans les roseaux verts, asile des cousins!

Ayant Vincent dans sa pensée,
Déjà la triste fiancée
Du vaste Valcarès allait quitter le bord;
Déjà, des Saintes immortelles,
Elle voyait les trois chapelles,
Sous leur forme de citadelles,
Croître, comme un vaisseau qui cingle vers le port.

Tout à coup, ardent, implacable,
Le soleil, dont le feu l'accable,
Lui darde ses rayons dans le front; la voilà
Seule au bord de la mer sereine,
Sans une main qui la soutienne,
Tombant sous son poids qui l'entraîne...
O Crau! ta fleur périt; jeunes gens pleurez-la!...

Quand lou cassaire de la coumbo
De-long d'un riéu vèi de couloumbo
Que bevon, innoucènto, e que s'aliscon, lèu
Qu'entre-mitan li bouissounaio
Emé soun armo vèn en aio;
E sèmpre aquelo qu'engranaio
Es la plus bello : ansin faguè lou dur soulèu.

La malurouso èro esternido
Sus lou sablas, estavanido.
D'asard, aqui de-long, passè 'n vòu d'arabi;
E 'n la vesènt que rangoulavo,
E soun blanc pitre que gounflavo,
E dóu rebat que la brulavo
Pas un brout de mourven [10] que vèngue la curbi,

Pietousamen li mouissaleto
Fasien vióuloun de sis aleto,
E zounzounavon : Lèu! poulido, lèvo-te!
Lèvo-te lèu! qu'es trop malino
La caud de la palun salino!
E ié pougnien sa tèsto clino.
E la mar, entremen, de si fin degoutet,

Contro li flamo de sa caro
Bandissié l'eigagnolo amaro.
Mirèio se levè. Doulènto, e gingoulant :
Ai! de ma tèsto! plan-planeto
Se tirassè la chatouneto;
E, d'enganeto en enganeto,
I Santo de la mar venguè balin-balant.

Quand le chasseur de la vallée
Surprend le soir, sous la feuillée,
Des colombes buvant le long d'un clair ruisseau,
Et battant l'onde de leur aile;
Du plomb qui part sous l'étincelle
Il atteint toujours la plus belle;
Ainsi fit le soleil aux plaines de la Crau.

La malheureuse était gisante
Sur la poussière incandescente.
Un grand vol de cousins survint en ce moment,
Gent peu tendre de sa nature !
Mais, en voyant cette figure,
Ce sein que la douleur torture,
Leur petit cœur lui-même eut un bon mouvement.

Et les cousins, pleins d'un beau zèle,
Tourbillonnant tout autour d'elle,
Lui bourdonnaient ces mots : « Viens! belle, lève-toi!
Car cette zone n'est pas sûre!
Puis, à la pauvre créature,
Tous, venaient faire une piqûre;
Et la mer, à son tour, prise d'un doux émoi,

Jetait sur sa face embrasée,
Ses fines gouttes de rosée.
Mireille se leva croyant presque à sa fin:
— *Oh! de ma tête!* cria-t-elle;
Et derechef, vers la chapelle,
Tirant le pied et traînant l'aile,
Aux Saintes de la mer, la pauvre arrive enfin.

E mé de plour dins si parpello,
Contro li bard de la capello,
Que lou toumple marin bagno de soun trespir,
Piquè sa tèsto, la paureto !
E, sus lis alo de l'aureto,
Entanterin sa preguiereto
Veici coume eilamount s'enanavo en souspir :

O Sànti Mario,
Que poudès en flour
Chanja nòsti plour,
Clinas lèu l'auriho
De-vers ma doulour !

Quand veirés, pecaire !
Moun reboulimen
E moun pensamen
Vendrés de moun caire
Pietadousamen.

Siéu uno chatouno
Qu'ame un jouveinet,
Lou bèu Vincenet !
Iéu l'ame, Santouno,
De tout moun senet !

Iéu l'ame ! iéu l'ame,
Coume lou valat
Amo de coula,
Coume l'aucèu flame
Amo de voula.

Devant la Majesté divine,
A deux genoux elle s'incline;
Longtemps elle s'excite à ces élans pieux
Que le vieux temple favorise;
Et puis, sur l'aile de la brise,
Voici comment, à peine émise,
Sa prière aussitôt s'envolait vers les cieux.

Glorieuses Saintes,
Qui pouvez en fleurs,
Changer tous nos pleurs,
Écoutez mes plaintes,
Calmez mes douleurs!

Mon malheur insigne,
Étant raconté,
Avec vérité,
Vous paraîtra digne
De votre bonté!

Je me suis éprise
D'un garçon charmant;
Il a nom Vincent;
Et, quoi qu'on en dise,
Je l'aime ardemment!

Je l'aime de même
Qu'au riant ruisseau,
Aime à couler l'eau;
Je l'aime, comme aime
A voler l'oiseau.

E volon qu'amosse
Aquéu fiò nourri
Que vòu pas mouri !
E volon que trosse
L'amelié flouri !

O Santi Mario
Que poudès en flour
Chanja nòsti plour,
Clinas lèu l'auriho
De-vers ma doulour !

D'alin siéu vengudo
Querre eici la pas.
Ni Crau, ni campas,
Ni maire esmougudo
Qu'arrèste mi pas !

E la souleiado,
Emé si clavèu
E sis arnavèu,
La sènte, à raiado,
Que poun moun cervèu.

Mai, poudès me crèire !
Dounas-me Vincèn ;
E gai e risènt,
Vendren vous revèire
Tóuti dous ensèn.

Et l'on veut de force,
Qu'en mon pauvre cœur,
Meure cette ardeur;
On veut que j'écorce
L'amandier en fleur!

Glorieuses Saintes,
Qui pouvez en fleurs
Changer tous nos pleurs,
Écoutez mes plaintes,
Calmez mes douleurs.

Vers ce sanctuaire,
Dieu m'en est témoin,
Je viens de bien loin,
Des pleurs de ma mère
N'ayant aucun soin!

Et sans m'être plainte
D'un chemin si long,
A travers mon front,
J'ai senti l'atteinte
D'un soleil de plomb!

A mon cœur qui tremble
Accordez Vincent,
Et d'un cœur fervent,
Nous viendrons ensemble
Voùs prier souvent!

L'estras de mi tempe
Alor calara;
E dóu grand ploura
Moun regard qu'èi trempe,
De gau lusira.

Moun paire s'oupauso
A-n-aquel acord.
De touca soun cor,
Vous èi pau de causo,
Bèlli Santo d'or!

Emai fugue duro
L'óulivo, lou vènt
Que boufo is Avènt,
Pamens l'amaduro
Au poun que counvèn.

La nèspo, l'asperbo,
Tant aspro au culi
Que fan tressali,
I'a proun d'un pau d'erbo
Pèr li remouli [11]!

O Sànti Marìo,
Que poudès en flour
Chanja nòsti plour,
Clinas lèu l'auriho
De-vers ma doulour!

Toute ma tristesse
Alors se fondra.
Dans ce bonheur-là ;
Mon œil d'allégresse
Alors reluira!

Mon père s'oppose
A ce doux accord ;
Adoucir mon sort
Vous est peu de chose,
Belles Saintes d'or!

L'olive si dure
Qu'elle soit avant,
L'olive à l'Avent
Cède et devient mûre
Au souffle du vent!

Quelque temps qu'il faille
Pour y réussir,
La nèfle, à loisir,
Sur des brins de paille
Finit par mollir!

Glorieuses Saintes,
Qui pouvez en fleurs,
Changer tous nos pleurs,
Écoutez mes plaintes,
Calmez mes douleurs!

. . . .

. . . .

Ai de farfantello?
Qu'es ?... lou paradis?
La glèiso grandis,
Un baren d'estello
Amount s'espandis!

O iéu benurouso!
Li Santo, moun Diéu!
Dins l'èr sènso niéu
Davalon, courouso,
Davalon vers iéu!...

O bèlli patrouno,
Èi vous, bèn verai!...
Escoundès li rai
De vòsti courouno,
O iéu mourirai!

Vosto voues m'apello?...
Que noun vous neblas,
Que mis iue soun las!...
Mounte es la capello?
Santo!... me parlas?...

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Qui tire ces voiles ?
A mes yeux ravis,
Les arceaux grandis
Se couvrent d'étoiles...
Suis-je au paradis ?

Extases heureuses !
Les Saintes, mon Dieu,
Du fond du ciel bleu,
Viennent radieuses
Sur un char de feu...

O belles patronnes,
C'est vous, c'est bien vrai !...
Cachez sans délai,
Vos riches couronnes,
Ou bien j'en mourrai !

Votre voix m'appelle !
De grâce, voilez
Vos fronts étoilés !
Où va la chapelle ..!
Saintes !... Vous parlez...?

. . . .

. . . .

E dins l'estàsi que l'emporto,
Desalenado, mita morto,
Mirèio, d'à-geinoun, èro aqui sus li bard,
Li bras en l'èr, la tèsto à rèire;
E dins li porto de Sant-Pèire,
Sis iue fissa pareissien vèire
L'autre mounde, à travès la teleto de car.

A si bouqueto que soun mudo;
Sa caro bello se tremudo,
E soun amo e soun cors dins la countemplacioun
Nadon estabousi: dins l'Aubo
Que cencho d'or lou front dis aubo,
Palis dę meme e se derraubo
Lou lume que vihavo un ome en perdicioun.

Tres femo de bèuta divino,
Pèr un draiòu d'estello fino,
Davalavon d'amount; e coume, au jour levant,
Un escabot se destroupello,
Lis aut pieloun de la capello
Emé l'arcèu que l'encapello,
Pèr ié durbi camin, se garavon davan.

E, dins l'èr linde, blanquinouso,
Li tres Mario luminouso
Davalavon d'amount: uno, contro soun sen,
Tenié sarra 'n vas d'alabastre;
E, dins li niue sereno, l'astre
Que douçamen fai lume i pastre,
Pòu retraire soulet soun front paradisen!

Et dans l'extase qui l'emporte
La pauvre fille à demi-morte,
Haletante, à genoux, les bras levés en l'air,
La tête penchée en arrière,
Par la grand'porte de saint Pierre,
Croyait voir, en pleine lumière,
L'autre monde à travers le voile de la chair.

A ce jour d'une autre nature,
Son visage se transfigure,
Et son âme et son corps, dans un rêve enivrant,
Nagent transportés : devant l'aube,
Éclairant le réveil du globe,
Ainsi pâlit et se dérobe,
La lampe qui veillait au chevet d'un mourant.

Trois femmes à formes divines,
Par un sentier d'étoiles fines,
Venaient du haut du ciel ; et comme, au point du jour,
Un troupeau s'enfuit pêle-mêle,
Les hauts piliers de la chapelle,
La voûte et l'arceau qui la scelle,
Pour les laisser passer s'ouvraient avec amour;

Et dans les brumes vaporeuses,
Les trois figures lumineuses,
Descendaient vers le sol : l'une contre son sein,
Tenait un beau vase d'albâtre,
Et la lune à lueur blanchâtre,
Qui, la nuit, éclaire le pâtre,
Peut seule rappeler son front de Séraphin.

I jo de l'auro, la segoundo
Laisso ana si treneto bloundo,
E camino, moudèsto, un rampau à la man
La tresenco, jouineto encaro,
De sa blanco mantiho claro
Escoundié 'n pau sa bruno caro,
E si négri vistoun lusien mai que diamant.

Vers la doulènto quand fuguèron,
En dessus d'elo se tenguèron,
Immoubilo, e 'm' acò ié parlavon. Tant dous
E clarinèu èro soun dire,
E tant afable soun sourrire,
Que lis espino dóu martire
Flourissien dins Mirèio en soulas aboundous

†

Assolo-te, pauro Mirèio :
Sian li Marìo de Judèio!
Assolo-te, fasien, sian li Santo di Baus!
Assolo-te! sian li patrouno
De la barqueto, qu'envirouno
Lou trigos de la mar ferouno,
E la-mar, quand nous vèi, retoumbo lèu à paus!

Au souffle du vent, la seconde
Livre sa chevelure blonde,
Et chemine, modeste, une palme à la main;
L'autre un peu brune et jeune d'âge
Cachait à moitié son visage
Sous un long voile qui l'ombrage
Et modère le feu dont son regard est plein.

Vers Mireille quand elles vinrent,
Au-dessus d'elle, elles se tinrent,
Immobiles, avec d'ineffables accents;
Et si suave était leur dire,
Et si gracieux leur sourire,
Que les épines du martyre
Fleurissaient dans son sein en bouquets ravissants :

†

Console-toi, pauvre Mireille;
Ta plainte a frappé notre oreille!
Nous vînmes de Judée aux collines des Baux!
Nous sommes les Saintes Maries,
Veillant sur ces terres chéries,
Calmant la mer dans ses furies,
Et protégeant l'esquif qui vogue sur ses eaux!

Mai, que ta visto amount s'estaque!
Veses lou camin de Sant Jaque?
Adès i'erian ensèn, alin de l'autre bout;
Regardavian, dins lis estello,
Li proucessioun que van, fidèlo,
En roumavage à Coumpoustello
Prega, sus soun toumbèu, noste fiéu e nebout.

E 'scoutavian li letanio....
E lou murmur di fountaniho,
Lou balans di campano, e lou declin dóu jour,
E li roumiéu pèr la campagno,
Tout rendié glòri, de coumpagno,
A l'Apoustòli de l'Espagno,
Noste fiéu e nebout, Sant Jaque lou Majour.

E, benurouso de la glòri
Que remountavo à sa memòri,
Sus lou front di roumiéu mandavian lou bagnun
Dóu serenau, e dedins l'amo
Ié vejavian joio e calamo.
Pougnènt coume de jit de flamo,
Es alor que vers nautre an mounta ti plagnun.

O chatouno, ta fe 's di grando;
Mai, que nous peson ti demando!
Vos béure, dessenado, i font de l'amour pur!
Dessenado, avans qu'èstre morto,
Vos assaja la vido forto
Que dins Diéu meme nous tresporto!
Dempièi quouro as avau rescountra lou bonur?

Au-dessus des brumes opaques,
Vois-tu le chemin de saint Jacques?
Nous le suivions tantôt sur notre char de feu;
Du haut de la voûte éternelle,
Nous voyions la troupe fidèle
Des gens venant à Compostelle
Chercher la tombe où dort notre fils et neveu.

Nous écoutions les litanies....
Et la brise et ses harmonies,
Les cloches qui sonnaient, les cantiques en chœur
Des pèlerins sur la montagne,
Tout racontait ce qu'à Dieu gagne
Ce grand apôtre de l'Espagne,
Notre fils et neveu, saint Jacques le Majeur.

Et bienheureuses de la gloire
Qui remontait à sa mémoire,
Nous versions la rosée au front des pèlerins;
Ou mieux, nous versions dans leur âme
La douce paix qu'elle réclame.
Poignante comme un jet de flamme,
C'est alors que ta voix nous a dit tes chagrins.

Ta foi, jeune fille est bien grande;
Mais que répondre à ta demande?
Aux eaux de l'amour pur tu veux plonger ton cœur!
Et tu crois, ô folie extrême,
Trouver là ce bonheur suprême
Qui nous égale à Dieu lui-même!
Ou donc, as-tu là-bas rencontré le bonheur?

L'as vist dins l'ome riche? Gounfle,
Estalouira dins soun triounfle,
Nègo Diéu dins soun cor e tèn tout lou camin;
Mai, quand es plen, toumbo l'iruge;
E que fara de soun gounfluge,
Quand se veira davans lou Juge
Que dins Jerusalèn intravo su 'n saumin?

L'as vist au front de la jacudo,
Quand de soun la, touto esmougudo,
Porge lou proumié rai à soun enfantounet?
I'a proun d'uno malo tetado;
E, sus la brèsso descatado,
Regardo-la, despoutentado,
Que poutounejo mort soun paure pichounet!

L'as vist au front de la nouvieto,
Quand, plan-planet, dins la draieto
Caminavo à la glèiso emé soun nòvi?... Vai,
Pèr lou parèu que lou chaupino,
Aquéu draiòu a mai d'espino
Que l'agrenas de la champino.
Car tout n'es eilavau qu'esprovo e long travai!

E 'ilavau l'oundo la pu claro,
Quand l'as begudo, vèn amaro;
Eilavau nais lou verme emé lou fru nouvèu,
E tout degruno, e tout se gasto...
As bèu chausi sus la banasto:
L'arange, tant dous à la tasto,
A la longo dóu tèms vendra coume de fèu!

L'as-tu trouvé dans la richesse?
Que sert d'avoir, dans son ivresse,
Renié Dieu, rempli la terre de son nom?
Après le beau temps le déluge;
Et l'or n'est qu'un pauvre refuge
Quand on arrive aux pieds du Juge,
Qui dans Jérusalem entrait sur un ânon!

L'as-tu vu chez la jeune mère
Qui sur son lit, joyeuse et fière,
Prodigue au nouveau-né ses baisers éperdus?...
Que le moindre souffle morbide
Vienne altérer ce front candide,
Et le berceau redevient vide,
Et le ciel dans ses rangs compte un ange de plus!

L'as-tu vu dans la fiancée,
Qui, des plus doux rêves bercée,
Monte, au milieu des siens, les marches de l'autel?...
Oh! va! pour peu qu'elle y chemine,
Ce chemin, comme l'églantine,
Pour elle aura plus d'une épine;
Car là-bas rien n'est stable, encor moins éternel!

Et là-bas l'onde la plus claire
Devient une boisson amère;
Le ver, au fruit nouveau, naît avec le printemps;
L'or le plus pur a son mélange;
La perle tombe dans la fange;
Et si douce que soit l'orange,
L'amertume s'y met à la longue du temps!

É tau, te sèmblo que respiron,
Dins voste mounde, que souspiron !...
Mai quau sara 'nvejous de béure à-n-un sourgènt
Que noun s'agoute e se courroumpe,
En soufrissènt, que se lou croumpe,
Fau que la pèiro en tros se roumpe,
Se voulès n'en tira la paiolo d'argènt.

Urous adounc quau pren li peno,
E quau en bèn-fasènt s'abeno ;
E quau plouro, en vesènt ploura lis autre; e quau
Trai lou mantèu de sis espalo
Sus la pauriho nuso e palo ;
E quau 'mé l'umble se rebalo,
E pèr l'afrejouli fai lampa soun fougau !

E lou grand mot que l'ome óublido,
Veleici : La mort es la vido !
E li simple, e li bon, e li dous, benura !
Emé l'aflat d'un vènt sutile,
Amount s'envoularan tranquile,
E quitaran, blanc coume d'ile,
Un mounde ounte li Sant soun de-longo aqueira.

Tambèn, oh ! se vesiés, Mirèio,
Pereiçamount de l'empirèio,
Coume voste univers nous parèis marridoun,
E folo, e pleno de misèri
Vòstis ardour pèr la matèri,
E vòsti pòu dóu cementèri !
O pauro ! belariés la mort e lou perdoun !

Tel paraît nager dans la joie
Qui dans la tristesse se noie!
Qui veut boire une eau pure et jamais ne changeant,
Doit l'acheter par la souffrance!
La volonté, c'est la puissance!
A qui brise sa résistance,
Le rocher livre enfin la paillette d'argent!

Heureux donc qui, dans ses largesses
Épuise toutes ses richesses!
Qui, lorsqu'il voit des pleurs, cherche à les essuyer!
Qui du bien, faisant son idole,
Revêt le pauvre, le console
De son pain ou de sa parole,
Et pour le réchauffer allume son foyer!

Et le grand mot que l'homme oublie,
Le voici : La mort, c'est la vie!
Car à la mort, les bons, les simples et les doux,
Comme l'enfant qui rompt ses langes,
Iront sur les ailes des anges,
Grossir les célestes phalanges,
Loin d'un monde trop plein de méchants ou de fous.

Ah! si tu voyais, pauvre fille,
Des hauteurs où le soleil brille,
Combien votre univers est chétif à nos yeux,
Et combien nous paraissent vaines,
Vos jouissances et vos peines,
Et toutes vos choses humaines,
La mort serait alors le plus cher de tes vœux.

Mai, de davans que lou bla 'spigue,
En terro fau que rebouligue!
Es la lèi... Emai nautre, avans d'avé de rai,
Avèn begu l'aigre abéurage;
E pèr enfin que toun courage
Prengue d'alen, de noste viage
Voulèn te racounta lis àrsi e lis esfrai. —

E se teisèron li tres Santo;
E lis oundado caressanto,
Pèr escouta, courrien de-long dóu ribeirés,
A troupelado; li pinedo
Faguèron signe à la vernedo;
E li gabian e lis anedo
Veguèron s'amata l'inmènse Vacarés [12].

E lou soulèu emé la luno,
Dins la liunchour que s'empaluno,
Adourèron, clinant si frountas cremesin;
E la Camargo salabrouso
Trefouliguè... Li Benurouso,
Pèr douna voio à l'amourouso,
Au bout d'un moumenet coumencèron ansin:

†

Mais avant d'orner le parterre,
La fleur doit germer dans la terre;
C'est la loi; nous de même, au temps de notre exil,
Nous avons bu l'amer breuvage;
Et, pour soutenir ton courage
Nous allons de notre voyage
Te raconter l'effroi, le trouble et le péril. —

A ces mots, les Saintes se turent,
Et toutes les vagues s'émurent,
Courant vers le rivage afin d'écouter mieux;
Les pins, du haut de leurs collines,
Firent signe aux plantes marines;
Et calmant ses ondes mutines,
L'immense Valcarès devint silencieux.

Plus loin, derrière la lagune,
On vit le Soleil et la Lune
Incliner à la fois leur front respectueux;
La Crau, la Camargue adorèrent;
Les cimes des monts s'abaissèrent;
Et les trois Saintes commencèrent,
Commencèrent ainsi leur récit merveilleux:

†

NOTES DU CHANT DIXIÈME

1. *Vènço* (Vence), petite ville du département du Var, du côté d'Antibes, ancien évêché.—*Durençolo.* On donne ce nom aux divers canaux dérivés de la Durance. —Valensole, petite ville des Basses-Alpes.

2. *De soulèu en soulèu e d'auro en auro* (de soleil en soleil et de vent en vent), locution usuelle en Provence pour dire: Du levant au couchant, du nord au midi.

3. *Tamarisso* (tamaris), *tamarix gallica*, Lin. — *Engano* (salicorne), *salicornia fruticosa*, Lin. -- *Fraumo* (arroche-pourpier), *atriplex portulacoides*, Lin.— *Sòudo* (soude), *salsola soda*, Lin., végétaux communs dans la Camargue.

4. *Cambet.* Ce nom désigne plusieurs oiseaux de l'ordre des échassiers, principalement le petit Chevalier aux pieds rouges (*tringa gambetta*, Lin.), et le grand Chevalier aux pieds rouges (*scolopax calidrix*, Lin.).

5. *Galejoun* (bihoreau), *ardea nycticorax*, Lin., oiseau de l'ordre des échassiers, qu'on appelle aussi *moua.*

6. *Campaneto*, les campanules qui, au rivage de la mer, étalent en été leur blancheur

L'auteur a voulu parler ici de la belle fleur qu'on nomme en provençal *île de mar* (*pancratium maritimum*, Lin.).

7. *Daladèr* (du latin *alaternus*), *phyllirea latifolia*, Lin., grand arbrisseau de la famille des jasminées.

8. *Lou Fantasti* (le Fantastique), autrement nommé *Esprit fantasti*, follet, lutin dont l'action se manifeste par des espiè-

gleries. Pour plus de détails sur cette croyance populaire, voyez chant VI, strophes 41 et suiv.

9. *Sansouiro* (sansouire), vastes espaces stérilisés et couverts d'efflorescences salines par le voisinage et l'infiltration de la mer.

10. *Mourven* (morven), genévrier de Phénicie.

11. C'est assez d'un peu d'herbe pour les ramollir.
On fait mûrir et ramollir sur de la paille les nèfles et les cormes.

12. *Vacarés* (le Valcarès). (Voyez chant IV, note 10.)

CANT VOUNGEN

LI SANTO

Li Sànti Mario raconton qu'après la mort dóu Crist, fuguèron embandido, emé d'àutri disciple, à la bello eisservo de la mar, e qu'abourdèron en Prouvènço, e que counvertiguèron li pople d'aquelo encountrado. — La navigacioun. — La tempèsto. — Arribado en Arle di sant despatria. — Arle rouman. — La fèsto de Venus —Sermoun de sant Trefume. — Counversioun dis Arlaten. — Li Tarascounen vènon imploura lou secours de Santo Marto. — La Tarasco. — Sant Marciau à Limoge; Sant Savournin à Toulouso; Sant Estròpi en Aurenjo. — Santo Marto doumto la Tarasco, e pièi counvertis Avignoun. — La papauta en Avignoun. — Sant Lazàri à Marsiho. — Santo Madaleno dins la baumo. — Sant Massemin à-z-Ais. — Li Sànti Mario i Baus. — Lou rèi Reinié. — La Prouvènço unido à la Franço. — Mirèio, vierge e martiro.

L'aubre de la crous, o Mirèio,
Sus la mountagno de Judèio
Èro encaro planta: dre sus Jerusalèn,
E dóu sang de Diéu encaro ime,
Cridavo à la ciéuta dóu crime,
Endourmido avau dins l'abime:
Que n'as fa, que n'as fa dóu rèi de Betelèn?

E di carriero apasimado
Mountavon plus li grand bramado;
Lou Cedroun tout soulet gingoulavo cilalin;
E lou Jourdan, de languitudo,
S'anavo escoundre i soulitudo,
Pèr desgounfla si plagnitudo
A l'oumbro di rastencle e di verd petelin.

CHANT ONZIÈME

LES SAINTES

Les Saintes Maries racontent comment, après la mort du Christ, ayant été livrées à la merci des flots avec plusieurs autres disciples, elles abordèrent en Provence et convertirent les peuples de cette contrée. — La navigation. — La tempête. — Arrivée des Saints proscrits à Arles. — Arles romaine. — La fête de Vénus. — Discours de saint Trophime. — Conversion des Arlésiens. — Les Tarasconnais viennent implorer le secours de Sainte Marthe. — La Tarasque. — Saint Martial à Limoges; Saint Saturnin à Toulouse; Saint Eutrope à Orange. — Sainte Marthe dompte la Tarasque et ensuite convertit Avignon. — La papauté à Avignon. — Saint Lazare à Marseille; Sainte Magdeleine dans la grotte; Saint Maximin à Aix; les Saintes Maries aux Baux. — Le roi René. — La Provence unie à la France. — Mireille, vierge et martyre.

L'arbre de la croix, ô Mireille!
Du sang qui l'arrosait la veille,
Était encore humide, et sur Jérusalem,
Planant, comme sur un abîme,
La voix de la sainte Victime,
Criait à la cité du crime:
Qu'as-tu fait, qu'as-tu fait du roi de Bethléem?

Les clameurs de la populace
A la stupeur avaient fait place;
Le Cédron seul gardait sa désolation;
Et le Jourdain, aux rives saintes,
Pour mieux donner cours à ses plaintes,
Sous l'ombre des verts térébinthes,
Semblait se dérober aux regards de Sion.

E lou paure pople èro triste,
Car vesié bèn qu'èro soun Criste
Aquéu que de la toumbo aussant lou curbecèu,
A si coumpagno, à si cresèire
Èro tourna se faire vèire,
E pièi, leissant li clau à Pèire,
S'èro coume un eigloun enaura dins lou cèu!

Ah! lou plagnien, dins la Judèio,
Lou bèu fustié de Galilèio!
Lou fustié di péu blound qu'amansissié li cor
Emé lou mèu di parabolo,
E qu'à bèl èime sus li colo
Li nourrissié 'mé de caudolo,
E toucavo si ladre, e revenié si mort!

Mai li dóutour, li rèi, li prèire,
Touto la chourmo di vendèire
Que de soun tèmple sant lou mèstre avié cassa:
— Quau poudra teni la pauriho,
Se murmurèron à l'auriho,
Se dins Sioun e Samario
Lou lume de la Crous n'èi pas lèu amoussa?

Alor li ràbi s'encagnèron, —
E li martire temounièron:
Alor l'un, coume Estève, èro aqueira tout viéu,
Jaque espiravo pèr l'espaso,
D'autre, engrana souto uno graso!...
Mai sout lou ferre o dins la braso,
Tout cridavo en mourènt: O, Jèsu 's Fiéu de Diéu!

Et le pauvre peuple est tout triste,
Car il voit bien que Jean-Baptiste
A dit la vérité sur l'homme glorieux,
Qui, de sa tombe ouvrant la pierre,
Avait reparu sur la terre,
Et puis laissant les clefs à Pierre
S'était comme un aiglon envolé vers les cieux!

On le plaignait dans la Judée,
Le charpentier de Galilée!
Jésus, aux blonds cheveux, apprivoisant les cœurs,
Avec le miel des paraboles,
Renversant les vieilles idoles,
Montrant l'erreur des vierges folles
Et prodiguant le baume à toutes les douleurs!

Mais les docteurs pharisaïques,
Et les prêtres des rits antiques,
Et les vendeurs du temple, entre eux, à demi-voix,
Se disaient : — Mais bientôt la lie
Va prendre la suprématie,
Si dans Sion et Samarie
Nous n'obscurcissons pas les lueurs de la Croix! —

Alors les rages éclatèrent,
Et les martyres témoignèrent ;
Étienne est lapidé, fier d'être au premier rang ;
Puis, Jacques périt par l'épée ;
Puis, commence cette épopée,
Où toute victime frappée
Pour confesser sa foi la signait de son sang!

Nautre, li sorre emé li fraire,
Que lou seguian pèr tout terraire,
Sus uno ratamalo i furour de la mar,
E sènso velo e sènso remo,
Fuguerian embandi. Li femo,
Toumbavian un riéu de lagremo;
Lis ome vers lou cèu pourtavon soun regard

Deja, deja vesèn s'encourre
Ouliveto, palais e tourre;
Vesèn de l'aut Carmel li serre e lis estras,
Qu'aperalin fasien la gibo.
Tout-d'un-cop un crid nous arribo :
Nous reviran, e sus la ribo
Vesèn uno chatouno. Aubouravo si bras,

En nous cridant, touto afougado :
— Oh! menas-me dins la barcado,
Mestresso, menas-me! Pèr Jèsu, iéu peréu,
Vole mouri de mort amaro! —
Èro nosto servènto Saro;
E dins lou cèu la veses aro
Que lou front ié lusis coume uno aubo d'abréu.

Liuen d'aqui l'Aguieloun nous tiro;
Mai Salomé, que Diéu ispiro,
Is erso de la mar a jita soun velet...
O pouderouso fe!... Sus l'oundo
Que sautourlejo, bluio e bloundo,
La chato, que noun se prefoundo,
Vengué dóu ribeirés à noste veisselet,

Nous autres, troupe plus obscure,
Sur un esquif, à l'aventure,
Aux fureurs de la mer fûmes jetés, épars;
Frêle esquif, sans voiles ni rames,
Qui nous emportait tous, les femmes,
Gardant nos douleurs dans nos âmes,
Les hommes vers le ciel élevant leurs regards.

Bientôt, à l'horizon tranquille
S'effacent les tours de la ville;
Bientôt, dans le ciel bleu la crête du Carmel
Échappe à la vue attentive;
Tout à coup un cri nous arrive;
Nous regardons, et sur la rive,
Une fille apparaît, levant ses bras au ciel,

Et nous criant : — Troupe fidèle,
Prenez-moi dans votre nacelle,
Je veux ma part de gloire et ma part de péril,
La palme des martyrs me tente! —
C'était Sara notre servante,
Que tu vois là resplendissante
Avec son front brillant comme une aube d'avril.

Pendant que soufflait le Zéphire,
Salomé, que Dieu même inspire,
Avait jeté son voile aux vagues de la mer...
O foi puissante! ô foi profonde!...
Sur cette toile mise à l'onde,
Sans que jamais le flot l'inonde,
Sara vient jusqu'à nous en dépit de l'enfer;

E l'Aguieloun la campejavo,
E lou velet la carrejavo.
Pamens, quand dins la fousco eilalin veguerian
Cimo à cha cimo desparèisse
Lou dous païs, e la mar crèisse,
Fau l'esprouva pèr lou counèisse
Lou làngui segrenous qu'alor sentiguerian!

Adiéu! adiéu, terro sacrado!
Adiéu! Judèio mal astrado,
Que coussaies ti juste e clavelles toun Diéu!
Aro, ti vigno emé ti dàti
Di rous lioun saran lou pàti,
E ti muraio, lou recàti
Di serpatas!... Adiéu, patrìo, adiéu, adiéu!

Uno ventado tempestouso
Sus la marino sóuvertouso
Couchavo lou batèu: Marciau e Savournin
Soun ageinouia sus la poupo;
Apensamenti, dins sa roupo
Lou vièi Trefume s'agouloupo;
Contro éu èro asseta l'evesque Massemin.

Dre sus lou tèume, aquéu Lazàri
Que de la toumbo e dóu susàri
Avié 'ncaro garda la mourtalo palour,
Sèmblo afrounta lou gourg que reno:
Em' éu la nau perdudo enmeno
Marto sa sorre, e Madaleno,
Couchado en un cantoun, que plouro sa doulour.

Et le vent l'aidait de son aile,
Et le voile flottait sous elle !
Pourtant, dans le lointain, quand nous vîmes les monts
Cime par cime disparaître,
La mer seule nous apparaître,
Qui dira ce qu'en nous put naître
De nostalgie amère, et de regrets profonds !

Adieu ! terre trois fois sacrée,
Adieu malheureuse contrée,
Qui tourmentes le juste et fais la guerre à Dieu !
Les lions, dures représailles,
Viendront dévorer tes entrailles !
Et les serpents, dans tes murailles,
Feront leur nid !... Adieu ! belle patrie, adieu !

Cependant sur la mer houleuse,
Vogue la barque aventureuse ;
Martial sur la poupe auprès de Saturnin,
Au ciel adressait sa prière ;
Sans que rien puisse l'en distraire,
Trophime pensait au Calvaire ;
Non loin était assis l'évêque Maximin ;

Sur le tillac était Lazare,
Ce mortel que la mort avare
Dut rendre à la lumière, et qui, d'un air vainqueur,
Affronte l'orageuse plaine ;
A ses côtés, la nef emmène,
Marthe sa sœur et Madeleine
Gisante dans un coin et pleurant sa douleur.

La nau, que buton li demòni,
Meno Estròpi, meno Sidòni,
Jóusè d'Arimatio, e Marcello, e Cleoun;
E, d'apiela sus lis escaume,
Au silènci dóu blu reiaume
Fasien ausi lou cant di Saume,
E 'nsèn repetavian : *Laudamus te Deum!*

Oh! dins lis aigo belugueto
Coume landavo la barqueto!
Nous sèmblo enca de vèire aquéli fouletoun
Que retoursien en revoulino
Lou pouverèu de la toumplino,
Pièi, en coulouno mistoulino,
S'esvalissien alin coume d'esperitoun.

De la mar lou soulèu mountavo,
E dins la mar se recatavo;
E, toujour emplana sus la vasto aigo-sau,
Courrian toujour la bello eissservo.
Mai dis estèu Diéu nous preservo,
Car dins si visto nous reservo
Pèr adurre à sa lèi li pople prouvençau.

Un matin sus tóuti lis autre,
Fasié tèms sol : de davans nautre
Vesian courre la niue 'mé soun lume à la man,
Coume uno véuso matiniero
Que vai au four couire si tiero;
L'oundo, aplanado coume uno iero,
Dóu batèu tout-bèu-just batié li calaman.

La nef, que la mer enveloppe,
Conduit, enfin, Sidoine, Eutrope,
Joseph d'Arimathie et Marcelle et Cléon ;
De temps en temps, l'un de ces hommes
Charmait les humides royaumes
Du chant sublime de nos psaumes;
Et le chœur répétait : *Laudamus te Deum!*

Oh! sur l'onde limpide et belle
Comme glissait notre nacelle!
Il me semble encor voir ces souffles tournoyants,
Frôlant l'écume qui bouillonne,
L'unir à l'air qui l'environne,
Et puis en légère colonne
S'évanouir au loin sur les flots souriants.

Le jour, sur la mer qu'il colore,
Naissait, mourait, naissait encore;
Et nous, au gré des vents, ballottés par les eaux,
Nous errions sur notre gondole...
Mais Dieu remplaçait la boussole;
Car il nous réservait le rôle
De porter l'Évangile aux peuples provençaux.

Un matin, plus que de coutume,
L'aube s'éclaire et se parfume;
Nous voyions la nuit fuir, sa lanterne à la main,
Comme une veuve matinale,
Qui va, pour sa table frugale,
Cuire son pain; la mer égale
Nous laissait doucement faire notre chemin.

D'apereilalin nais, se gounflo,
E porto ourrour dins l'amo, e rounflo
Un brut descouneissable, un sourne brounzimen,
Que nous penètro li mesoulo,
E sèmpre mai ourlo e gingoulo.
Isterian mut! La visto soulo,
Tant liuen que poudi' ana, tenié l'aigo d'à-ment.

E sus la mar que s'agrounchavo,
La broufounié se raprouchavo,
Rapido, fourmidablo! e morto à noste entour
Èron lis erso; e, negro marco,
Enclauso aqui tenien la barco.
Alin, tout-en-un-cop s'enarco
Uno mountagno d'aigo, esfraiouso d'autour.

De nivoulas encourounado,
La mar entiero amoulounado,
E que boufo, e que bramo, o Segnour! en courrènt
Venié sus nautre: à la subito,
Un cop de mar nous precepito
Au founs d'un toumple, e nous rejito
A la pouncho dis erso, espavourdi, mourènt!

Quéntis espaime! que destourne!
De longs uiau fèndon lou sourne
E peto cop sus cop d'espaventàbli tron!
E tout l'Infèr se descadeno
Pèr englouti nosto careno...
La Labechado[1] siblo, reno,
E contro lou paiòu bacello nòsti front.

Mais voilà qu'au loin, vers la terre,
Un bruit comme un bruit de tonnerre,
S'élève dans les airs et nous glace de peur;
Ce bruit, redouble, s'accentue,
Et l'œil fixé sur l'étendue,
Aussi loin que porte la vue,
Chacun de nous regarde et redoute un malheur.

Bientôt, hélas! de proche en proche,
On sent que la rafale approche,
Et dans les airs troublés promène son courroux;
La mer tremblait à son passage;
Et cependant, triste présage!
La nef ne fait plus son sillage,
Et tout est immobile et calme auprès de nous.

Tout à coup s'élève à distance
Une trombe d'eau qui s'avance
Vers nous en mugissant; pleine de nos sanglots,
En tous sens la barque s'agite,
Lorsqu'une secousse subite
Dans le gouffre la précipite,
Puis la fait remonter à la cime des flots!

Une nuit noire est survenue;
Les éclairs sillonnent la nue;
La foudre éclate et gronde à coups précipités;
On dirait que, mû par sa haine,
L'enfer lui-même se déchaîne
Pour engloutir notre carène,
Et déjouer ainsi des plans prémédités.

Sus l'esquinau de si camello
Tantost la mar nous encimello;
Tantost, dins la founsour di négri garagai,
Ounte barrulon li lasàmi
Li biòu-marin e li grand làmi,
Anan entèndre lou soulàmi
Di negadis, que l'oundo escoubiho, pecai!

Nous veguerian perdu! S'enverso
Sus nòsti tèsto uno grando erso,
Quand Lazàri: Moun Diéu, serve-nous de timoun,
M'as davera 'n cop de la toumbo...
Ajudo-nous! la barco toumbo!
Coume l'auroun de la paloumbo,
Soun crid fènd la chavano e volo peramount.

De l'aut palais ounte triounflo
Jèsu l'a vist; sus la mar gounflo
Jèsu vèi soun ami, soun ami qu'en-tant-lèu
Vai èstre aclapa souto l'oundo.
Sis iue 'mé 'no pieta prefoundo
Nous countèmplon: subran desboundo
A travès la tempèsto un long rai de soulèu.

Alleluia! sus l'aigo amaro
Mountan e davalan encaro;
E trempe, e matrassa, boumissèn l'amarun.
Mai lis esfrai tout-d'un-tèms parton,
Li lamo fièro s'escavarton,
Li nivoulado alin s'esvarton,
La terro verdouleto espelis dóu clarun.

Et longtemps dure ce supplice;
Et tantôt la vague nous hisse
Sur des montagnes d'eau qui bouillonnent dans l'air;
Et tantôt de ces hautes cimes,
Comme acharnée à ses victimes,
Elle nous descend aux abîmes,
Et nous mêle éperdus aux monstres de la mer!

Croyant à notre heure dernière,
Lazare fait cette prière :
— Une fois, ô Jésus tu m'as rouvert les yeux,
Et je suis sorti de la tombe...
Aide-nous, ou la barque tombe! —
Comme l'essor de la colombe,
Ce cri perce la nue et vole dans les cieux.

Jésus, des hauteurs de l'espace,
Voit le péril qui nous menace;
Il voit son doux ami qui l'implore à genoux;
Et pris d'une pitié profonde,
Apaisant la foudre qui gronde,
Il lance aux colères de l'onde
Un rayon de soleil qui glisse jusqu'à nous.

Alleluia! de la tourmente,
Ce rayon marque la détente;
Le vent tombe; des flots nous vomissons le fiel;
On voit s'éclaircir le nuage,
Qui nous avait porté l'orage;
L'espoir ranime le courage,
Et la terre apparaît à la clarté du ciel.

Long-tèms, 'mé d'afróusi turtado,
Nous trigoussejon lis oundado.
Pièi se courbon enfin davans li primo nau
Souto un alen que lis abauco:
La primo nau, coume uno plauco [2],
Fuso entre li roumpènt, e trauco
De làrgi flo d'escumo emé soun carenau.

Contro uno ribo sènso roco,
Alleluia! la barco toco;
Sus l'areno eigalouso aqui nous amourran,
E cridan tóuti : Nòsti tèsto
Qu'as póutira de la tempèsto,
Fin qu'au coutèu li vaqui lèsto
A prouclama ta lèi, o Crist! Te lou juran!

A-n-aquéu noum, de jouïssènço,
La noblo terro de Prouvènço
Parèis estrementido ; à-n-aquéu crid nouvèu,
E lou bouscas e lou campèstre
An trefouli dins tout soun èstre,
Coume un chin qu'en sentènt soun mèstre,
Ié cour à l'endavans e ié fai lou bèu-bèu.

La mar avié jita d'arcèli...
Pater noster, qui es in cœli,
A nosto longo fam mandères un renos;
A nosto set, dins lis engano
Faguères naisse uno fountano;
E miraclouso, e lindo, e sano,
Gisclo enca dins la glèiso ounte soun nòstis os!

Et cependant le flot rebelle
Lutte encor contre la nacelle;
A la fin il se rend; le sombre tourbillon,
Sous la force qui le maîtrise,
S'éloigne,... et poussé par la brise,
A travers une onde soumise,
Le bateau suit sa ligne et trace son sillon.

Sur un sable couvert de mousse,
Alleluia! le vent nous pousse;
Nous mettons pied à terre, et nous nous prosternons,
En criant tous : — Puisque nos têtes
Viennent d'échapper aux tempêtes,
Jusqu'à la mort les voici prêtes
A proclamer ta loi, Christ! nous te le jurons! —

A ce nom de paix, la Provence
Du nouveau règne qui s'avance
Pressent les jours heureux dès longtemps annoncés;
La forêt, la lande champêtre
En tressaillent dans tout leur être,
Comme un chien qui revoit son maître
Le fête en l'assaillant de ses bonds empressés.

Pour nous, la mer sur ses rivages
Avait semé des coquillages.
Père! tu nous donnais notre pain quotidien!
En complément à cette aubaine,
Tu fis jaillir une fontaine,
Dont l'eau miraculeuse et saine
Coule encor dans l'église au puits qui la contient!

Pleu de la fe que nous afougo,
Dóu Rose prenèn lèu la dougo;
De palun en palun caminan à l'asard;
E pièi, galoi, dins lou terraire
Trouvan la traço de l'araire;
E pièi, alin, dis Emperaire
Vesèn li tourre d'Arle auboura l'estendard.

A l'ouro d'iuei sies meissouniero,
Arle! e couchado sus toun iero,
Pantaies em' amour ti glòri d'àutri-fes;
Mai ères rèino, alor, e maire
D'un tant bèu pople de remaire
Que, de toun port, lou vènt bramaire
Noun poudié travessa l'immènse barcarés.

Roumo, de nòu, t'avié vestido
En pèiro blanco bèn bastido;
De ti gràndis Areno avié mes à toun front
Li cènt vint porto; aviés toun Cièri;
Aviés, princesso de l'Empèri,
Pèr espassa ti refoulèri,
Li poumpous Aquedu, lou Tiatre e l'Ipoudrom.

Intran dins la ciéuta: la foulo
Mountavo au Tiatre en farandoulo.
E zóu! mountan em' elo; au mitan di palai,
A l'oumbro di temple de mabre,
Se gandissié lou pople alabre,
Coume quand rounco dins li vabre
Un lavàssi de plueio, à l'oumbrino di plai.

Pleins de la foi que Dieu nous donne,
Nous suivons la rive du Rhône ;
De marais en marais, nous marchons au hasard ;
Nous trouvons enfin dans la plaine
La trace de la race humaine,
Et bientôt la Cité romaine
Aux tours d'Arles au loin montre son étendard.

A cette heure, Arles, tu moissonnes,
Rêvant peut-être à ces couronnes
Qu'en des temps plus heureux te départit le sort...
Car à ton berceau, tu fus reine,
Et la mer était ton domaine,
Et le vent passait avec peine
Dans la forêt de mâts qui remplissait ton port.

C'est Rome qui, de tes carrières,
Avait extrait tes blanches pierres ;
C'est elle, qui, mettant tes monuments caducs
Au niveau des splendeurs romaines,
Avec leurs portes par centaines,
Bâtissait tes belles Arènes
Ton Cirque, ton Théâtre, et tes grands Aqueducs.

Nous portons nos pas dans la ville ;
Avec une ardeur juvénile,
La foule du théâtre assiégeait les degrés ;
Nous y pénétrons avec elle ;
Sous la tente elle s'amoncelle ;
Comme on voit la pluie ou la grêle,
S'abattre à gros bouillons sur le tapis des prés.

O maladicioun ! o vergougno !
I son moulan de la zambougno,
Sus lou pountin dóu Tiatre, emé lou pitre nus,
Un vòu de chato viroulavon,
E su 'n refrin qu'ensèn quilavon,
En danso ardènto se giblavon,
Au tour d'un flo de mabre en quau disien Venus.

La publico embriagadisso
Ié bandissié si bramadisso ;
Jouvènto emai jouvènt repetavon : Canten !
Canten Venus, la grand divesso
De quau prouvèn touto alegresso !
Canten Venus, la segnouresso,
La maire de la terro e dóu pople Arlaten !

Lou front aut, la narro duberto,
L'idolo, encourouna de nerto,
Dins li nivo d'encèns pareissié s'espoumpi ;
Quand, endigna de tant d'audanço,
E derroumpènt e crid e danso,
Lou vièi Trefume que se lanço,
En aussant si dous bras sus lou mounde atupi,

D'uno voues forto : Pople d'Arle,
Escouto, escouto que te parle !
Escouto, au noum dóu Crist !... E n'en diguè pas mai.
Au frouncimen de sa grando usso
Vaqui l'idolo que brandusso,
Gènço, e dóu pedestau cabusso.
Em' éu li dansarello an toumba de l'esfrai !

O douleur! ô honte! ô délire!
Aux sons langoureux d'une lyre,
Sur la scène, en plein jour, les bras et les seins nus,
Un vol de filles élégantes.
S'excitant de leurs voix stridentes,
Dansaient des danses indécentes
Autour d'un bloc sculpté qu'elles nommaient Vénus.

L'enthousiasme populaire
Poussait des clameurs pour leur plaire ;
Et des chœurs répétaient selon le mode ancien :
Chantons Vénus ! c'est la déesse
De qui nous vient toute allégresse ;
Chantons Vénus l'Enchanteresse,
La mère de la terre et du peuple Arlésien !

L'idole de fleurs couronnée,
De flots d'encens environnée,
De ces hommages vains semblait s'enorgueillir ;
Lorsque indigné de tant d'audace,
Le vieux Trophime en qui la grâce
A placé ce souffle efficace
Qui donne l'éloquence et qui la fait jaillir :

— Peuple esclave de tes idoles,
Dit-il, écoute mes paroles,
Écoute au nom du Christ ! — Et sans un mot de plus,
Au feu dont son œil étincelle,
Voilà que l'idole chancelle,
Et que s'abîment avec elle,
Les ballets et les chœurs roulés et confondus !

Se fai qu'un crid, s'entènd qu'ourlado;
Vers li pourtau de troupelado
S'engorgon, e pèr Arle escampon l'espravant;
Li majourau se descourounon,
Li juvenome s'enferounon,
En cridant : Zóu ! nous envirounon...
En l'èr milo pougnard lusisson tout d'un vanc.

Pamens, de nosto vestiduro
L'enregouïdo saladuro;
De Trefume lou front seren, coume enciéucla
De clarour santo; e, mai poulido
Que sa Venus enfrejoulido,
La Madaleno ennivoulido,
Tout acò, 'n moumenet, li faguè recula.

Mai alor Trefume : Gènt d'Arle,
Escoutas-me que iéu vous parle !
Ié cridè tourna-mai, après me chaplarés !
Pople arlaten, vènes de vèire
Toun diéu s'esclapa coume un vèire
Au noum dou miéu ! Anes pas crèire
Que ma voues l'a pouscu : nous-àutri sian pas res.

Lou Diéu qu'a 'sclapa toun idolo
N'a ges de tèmple sus la colo !
Mai lou jour e la niue veson qu'éu eilamount;
Sa man, pèr lou crime sevèro,
Es alarganto à la preièro ;
Es éu soulet qu'a fa la terro,
Es éu qu'a fa lou cèu, e la mar, e li mount.

Un frisson parcourt l'assemblée;
Vers les portes amoncelée,
La foule fuit et sent son courage faillir;
Les Vieillards brisent leur couronne
La Jeunesse nous environne,
Pousse des cris dont l'air résonne,
Et, la dague à la main, cherche à nous assaillir.

Et cependant, l'onde salée,
A nos robes encor mêlée;
Le grand front de Trophime où vient se refléter
L'éclat de son âme sereine;
La beauté de la Madeleine,
Éclipsant leur Vénus païenne,
Tout cela les arrête et les fait hésiter.

— Peuple esclave de tes idoles,
Écoute, écoute mes paroles,
Dit de nouveau Trophime, après tu me tueras!
Si ce bloc, brisé comme verre,
Vient d'être renversé par terre,
Ce n'est pas moi qui pus le faire,
C'est mon Dieu; seul il est; nous, nous ne sommes pas.

Celui qu'annonce cet exemple,
Ici n'a point encor de temple;
Mais le jour et la nuit le chantent dans les airs;
Sa main pour le crime sévère,
Est généreuse à la prière;
C'est lui seul qui fit la lumière,
Et le ciel et la terre, et les monts et les mers!

Un jour, de soun auto demoro,
A vist soun bèn manja di toro;
A vist béure à l'esclau si plour e soun verin;
E jamai res que lou counsolo!
A vist lou Mau, pourtant l'estolo,
Sus lis autar teni l'escolo;
Toun fihan, l'a vist courre à l'afront di gourrin!

E pèr espurga tau brutice,
Pèr bouta fin au loug suplice
De la raço oumenenco estacado au pieloun,
A manda soun Fiéu : nus e paure,
Emé pas un rai que lou daure,
Soun Fiéu es davala s'enclaure
Dins lou sen d'uno Vierge; es na sus d'estoubloun!

O pople d'Arle, penitènci!
Coumpagnoun de soun eisistènci,
Te poudèn afourti si miracle : eilalin,
Is encountrado mounte coulo
Lou blound Jourdan, entre uno foulo
Espeiandrado e mau sadoulo,
L'avèn vist blanqueja dins sa raubo de lin!

E nous parlavo qu'entre nautre
Falié s'ama lis un lis autre;
Nous parlavo de Diéu, tout bon, tout pouderous,
E dóu reiaume de soun Paire,
Que noun sara pèr li troumpaire,
Lis auturous, lis usurpaire,
Mai bèn pèr li pichot, li simple, li plourous

Un jour, des hauteurs qu'il habite,
Il a vu la terre maudite ;
La vertu méprisée et le vice en honneur ;
L'esclave que nul ne console ;
Il a vu le Mal en étole,
Sur les autels tenir école ;
La débauche livrer assaut à la pudeur !

Et pour laver ces immondices,
Et pour mettre fin aux supplices
De la race d'Adam qu'il créa pour le ciel,
Il a voulu que, sous le chaume,
Pauvre et nu, loin de son royaume,
Son Fils bien-aimé se fît homme,
Dans le sein d'une Vierge, au milieu d'Israël !

O peuple d'Arles! pénitence!
Compagnons de son existence,
Nous pouvons affirmer ses prodiges sans fin ;
Dans ce coin reculé du monde,
Où le Jourdain roule son onde,
Nous avons vu sa tête blonde,
Et les plis ondoyants de sa robe de lin !

Il nous disait que ses Apôtres
Devaient s'aimer les uns les autres ;
Il nous parlait de Dieu, des anges, des démons,
Et du royaume de son Père,
Dont une consigne sévère
Exclura les grands de la terre,
Où viendront les petits, les simples et les bons.

E fasié fe de sa dóutrino
En caminant sus la marino;
Li malaut, d'un cop d'iue, d'un mot li garissié;
Li mort, mau-grat lou sourne bàrri,
Soun revengu : vaqui Lazàri
Que pourrissié dins lou susàri!...
Mai, rèn que pèr acò, boufre de jalousié,

Li rèi de la nacioun Jusiolo
L'an pres, l'an mena su 'no colo,
Clavela su 'n trounc d'aubre, abéura d'amarun,
Cubert d'escra sa santo fàci,
E pièi auboura dins l'espàci
En se trufant d'éu!... — Gràci! gràci!
Esclatè tout lou pople, estoufa dóu plourun;

Gràci pèr nautre! Que fau faire
Pèr desarma lou bras dóu Paire?
Parlo, ome de Diéu, parlo! e s'èi de sang que vòu,
Ié semoundren cènt sacrefice!
— Inmoulas-ié vòsti delice,
Inmoulas vosto fam de vice,
Respoundeguè lou Sant en se jitant pèr sòu.

Nàni, Segnour! ço que t'agrado,
N'es pas l'óudour d'uno tuado,
Ni li tèmple de pèiro : ames, ames bèn mai
Lou tros d'artoun que l'on presènto
A l'afama, vo la jouvènto
Que vèn à Diéu, douço e cregnènto,
Oufri sa casteta coume uno flour de Mai.

Et ses leçons et ses oracles
Il les prouvait par des miracles ;
Il marchait sur la mer, multipliait les pains,
Changeait en vin l'eau de fontaine,
Ramenait la Samaritaine,
Rendait Lazare à Madeleine,...
Et c'est pourquoi les Rois et les Juges hautains,

Jaloux de sa sainte doctrine
L'ont conduit sur une colline,
L'ont abreuvé de fiel, l'ont cloué sur la croix,
Ont craché sur sa sainte face,
Et l'ont élevé dans l'espace
En le raillant... — Oh! grâce, grâce !
Dit avec des sanglots tout le peuple à la fois ;

Grâce pour nous ! Que faut-il faire
Pour désarmer le bras du Père?
Est-ce du sang qu'il veut? oh! parle, dis-le-nous,
Nous immolerons cent génisses.
— Immolez plutôt vos délices
Vos déréglements et vos vices,
Leur répondit le saint en tombant à genoux.

Non, Seigneur, ce que tu préfères,
Ce n'est pas l'odeur des viscères,
Ni le sang des taureaux par le feu consumé;
C'est l'aumône, c'est la prière,
C'est le cœur de la vierge austère,
Qui vient au fond d'un monastère
T'offrir sa chasteté comme une fleur de Mai. —

Di bouco dóu grand Apoustòli
Ansin raiè coume un sant òli
La paraulo de Diéu : e plour de regoula,
E malandrous e rusticaire
De beisa sa raubo, pecaire!
E lis idolo, de tout caire,
Sus li graso di tèmple alor de barrula!

Entanterin, en testimòni,
L'Avugle-na (qu'èro Sidòni),
Moustravo is Arlaten si vistoun neteja ;
En d'autre Massemin recito
Lou Clavela que ressuscito,
La repentènci qu'es necito...
Arle, aquéu meme jour, se faguè bateja!

Mai, coume uno auro qu'escoubiho
Davans elo un fiò de broundiho,
Sentèn l'Esprit de Diéu que nous buto. E veici,
Coume partian, uno embassado
Qu'à nòsti pèd toumbo, apreissado,
En nous disènt : Uno passado,
Estrangié dóu bon Diéu, vougués bèn nous ausi!

Au brut de vòsti grand miracle
E de vòsti nouvèus ouracle,
Nous mando à vòsti pèd nosto pauro ciéutà...
Sian mort sus nòsti cambo! Alabre
De sang uman e de cadabre,
Dins nòsti bos e nòsti vabre
Un moustre, un flèu di diéu, barrulo... Agués pieta!

Ainsi parla le vieux Trophime ;
Et sous sa parole sublime,
On voyait les cœurs fondre et les larmes couler,
Les coupables demander grâce,
Les malades baiser sa trace,
Et, cédant au souffle qui passe,
Les idoles s'enfuir et les temples crouler.

A l'appui de cette éloquence,
Sidoine, aveugle de naissance,
En montrant ses beaux yeux tâchait d'en imposer;
Maximin parlait du baptême,
Ce Sacrement que Dieu lui-même
Oppose à l'antique anathème;
Et tout Arles, le soir, s'était fait baptiser.

Mais semblable au vent qui balaie
Les émondes de la futaie,
Nous sentions l'Esprit Saint nous pousser devant lui ;
Quand tout à coup, sur notre estrade,
Se précipite une ambassade
Qui, de la prochaine bourgade,
Venait pieusement implorer notre appui.

— Étrangers du bon Dieu, dit-elle,
Notre bourgade, à la nouvelle
Des miracles nombreux qui s'opèrent par vous,
Vient implorer votre assistance
Contre la terrible puissance
D'un monstre de la pire engeance ;
Étrangers du bon Dieu, prenez pitié de nous!

La bèstio a la co d'un coulobre,
A d'iue mai rouge qu'un cinobre;
Sus l'esquino a d'escaumo e d'àsti que fan pòu.
D'un gros lioun porto lou mourre,
E sièis pèd d'ome pèr mies courre;
Dins sa caforno, souto un moure
Que doumino lou Rose, emporto ço que pòu.

Tóuti li jour nòsti pescaire
S'esclargisson que mai, pecaire! —
E li Tarascounen se bouton à ploura.
Mai, sènso pauso ni chancello,
Marto s'escrido : — Emé Marcello
Iéu i'anarai! Moun cor bacello
De courre à-n-aquéu pople e de lou deliéura. —

Pèr la darriero fes sus terro,
Nous embrassan, emé l'espèro
De nous revèire au cèu, e nous desseparan.
Limoge aguè Marciau; Toulouso
De Savournin fuguè l'espouso;
E dins Aurenjo la poumpouso,
Estròpi lou proumié semenè lou bon gran.

Mai ounte vas, tu, douço vierge?
Em' uno crous, em' un asperge,
Marto, d'un èr seren, caminavo tout dre
Vers la Tarasco : li Barbare
Noun poudènt crèire que s'apare,
Pèr espincha lou coumbat rare,
Èron tóuti mounta sus li pin de l'endré.

Ce monstre est muni d'une queue
Qui bat l'espace d'une lieue;
Il a l'air d'un lion, des dards, des yeux ardents,
Un long dos hérissé d'écailles,
Six pieds d'homme, et pour victuailles,
Dans un grand trou, sous des broussailles,
Il porte le butin qu'il fait avec ses dents.

Et dans la rage qui l'anime,
De plus en plus il nous décime... —
Et les Tarasconnais se prennent à pleurer.
— Moi, j'irai, dit Marthe attendrie,
Avec Marcelle mon amie;
J'irai, car je brûle d'envie
De courir à ce peuple et de le délivrer. —

Alors, l'Apostolat commence;
On s'embrasse avec l'espérance
De se revoir au Ciel. — Au cœur du Limousin
Martial va prêcher; Toulouse
De Saturnin devint l'épouse;
Et rempli d'une ardeur jalouse,
Eutrope dans Orange apporta le bon grain.

— Où vas-tu donc, vierge émérite,
Avec ton vase d'eau bénite,
Ta croix sur la poitrine et ton grand aspersoir?
— Voyez! C'est Marthe qui s'avance
Vers le monstre, avec confiance,
Parmi les flots d'un peuple immense
Qui doute et qui se hisse aux arbres pour mieux voir.

Destrassouna, poun dins soun soustre,
Aguèsses vist boumbi lou moustre!...
Mai souto l'aigo santo a bèu se trevira,
De-bado reno, siblo e boufo...
Marto, em' un prim seden de moufo,
L'embourgino, l'adus que broufo...
Lou pople tout entié courreguè l'adoura!

— Quau sies? La cassarello Diano?
Venien à la jouino Crestiano,
O Minervo la casto e la forto? — Noun, noun,
Ié respoundeguè la jouvènto :
Siéu de moun Diéu que la servènto! —
E quatecant lis assavènto,
E 'm' elo davans Diéu pleguèron lou geinoun.

De sa paraulo vierginenco
Piquè la roco Avignounenco,
E la fe talamen à bello oundo gisclè,
Que li Clemèn e li Gregòri
Plus tard, emé soun sant cibòri,
Vendran ié béure; pèr sa glòri
l'a Roumo qu'eilalin setanto an tremoulè!

Pamens, deja de la Prouvènço
Mountavo un cant de reneissènço
Que fasié gau à Diéu : l'as agu remarca,
Tre qu'a plóugu 'n degout de plueio,
Coume tout aubre e touto brueio
Aubouron lèu sa gaio fueio?
Ansin tout cor brulant courrié se refresca.

Prise en sursaut, dans sa retraite,
Eusses-tu vu bondir la bête!...
Mais en vain, sous l'eau sainte elle hurle en courroux,
Et siffle, et souffle et se trémousse,
Marthe, prenant un brin de mousse,
L'enlace, l'attire et la trousse. ..
Le peuple bat des mains et tombe à ses genoux.

— Qu'es-tu, dit-il, femme ou déesse?
Es-tu Diane chasseresse
Ou Minerve la chaste et la forte? — Non, non!
Répondit Marthe triomphante,
De mon Dieu je suis la servante. —
Et la foule reconnaissante,
Depuis lors la vénère et s'incline à son nom.

Bientôt après, à son approche,
Avignon entr'ouvrit sa roche
Dont une foi si vive et si pure coula,
Que les Clément et les Grégoire,
Plus tard, avec leur Saint Ciboire,
Y boiront; et que pour sa gloire,
Pendant sept fois dix ans Rome même en trembla.

Déjà, dans toute la Provence
S'élève un chant de renaissance.
Avez-vous remarqué, quand il vient de pleuvoir,
Combien la feuillée étincelle;
Combien, sous l'onde qui s'y mêle
Elle est plus brillante et plus belle?
Ainsi tout cœur flétri renaissait à l'espoir.

Tu memo, auturouso Marsiho,
Que sus la mar duerbes ti ciho,
E que rèn de ta mar noun te pòu leva l'iue,
E qu'en despié di vènt countràri
Sounjes qu'à l'or entre ti bàrri,
A la paraulo de Lazàri,
Rebalères ta visto e veguères ta niue!

E dins l'Uvèuno [3] que s'aveno
Emé li plour de Madaleno,
Lavères davans Diéu toun orre queitivié...
Vuei tourna-mai drèisses la tèsto...
Davans que boufe la tempèsto,
Ensouvène-te, dins ti fèsto,
Di plour madalenen bagnant tis óulivié!

O colo d'Ais, cresten arèbre
De la Sambuco [4], vièi genèbre,
Grand pin que vestissès li baus de l'Esteréu,
Vous, mourven de la Trevaresso,
Redigas de quinto alegresso
Vòsti coumbo fuguèron presso,
Quand passè Massemin pourtant la crous em' éu!

Mai, alin, la veses aquelo
Que, si bras blanc sarra contro elo,
Prègo au founs d'uno baumo? Ai! pauro! si g[illegible]
Se macon à la roco duro,
E n'a pèr touto vestiduro
Que sa bloundo cabeladuro,
E la luno la viho emé soun lumenoun

Et toi, Marseille! ville altière!
Toi, que rien n'avait pu distraire
Des flots bleus sur lesquels l'amour de l'or te suit;
Malgré cet amour qui t'égare,
Sur l'anse où ta flotte s'amarre,
A la parole de Lazare
Tu ramenas tes yeux et tu pus voir ta nuit!

Les larmes de la Sainte-Baume,
Avec leur poétique arome,
En descendant vers toi lavèrent tes fumiers;
Si la soif du lucre te tente,
Souviens-toi, Cité florissante,
Qu'une sublime pénitente
De ses pleurs abondants baigna tes oliviers!

Ville d'Aix, mont de la Victoire,
Vaste plaine où vit la mémoire
De Marius vainqueur; grands pins de l'Estérel,
Collines de la Trévaresse,
Parlez-nous de la douce ivresse
Qui mettait les cœurs en liesse,
Quand passa Maximin en vous parlant du ciel!

Dans le lointain, la vois-tu celle
Qui, ses bras blancs serrés contre elle,
Prie au fond d'une grotte? Ah! ses pauvres genoux
S'éraillent sous leur meurtrissure;
Elle n'a contre la froidure
Que l'ampleur de sa chevelure,
Et la lune la veille en passant sous les houx.

E pèr la vèire dins la baumo,
Lou bos se clino e fai calaumo;
E i'a d'ange, tenènt lou batre de si cor,
Que l'espinchon pèr uno esclèiro;
E quand perlejo sus la pèiro
Un de si plour, en grand pressèiro
Van lou cueie e lou metre en un calice d'or..

N'i'a proun, n'i'a proun, o Madaleno!
Lou vènt que dins lou bos aleno
T'adus dempièi trento an lou perdoun dóu Segnour;
E de ti plour la roco memo
Plourara sèmpre, e ti lagremo
Sèmpre, sus touto amour de femo,
Coume uno auro de nèu, jitaran la blancour!

Mai dóu regrèt que l'estransino
Rèn counsoulavo la mesquino :
Ni lis aucelounet qu'en foulo au Sant-Pieloun
Pèr èstre benesi, nisavon,
Ni lis ange que l'enaussavon
A la brasseto, e la bressavon
Sèt fes tóuti li jour, en l'èr sus li valoun!

A tu, Segnour, à tu revèngue
Touto lausènjo! à nautre avèngue
De te vèire sèns fin tout lusènt e verai!
Pàuri femo despatriado,
Mai de toun amour·embriado,
De toun eterno souleiado
Avèn, nàutri peréu, escampa quàuqui rai!

Et pour la voir dans son extase,
Les rocs s'inclinent sur leur base;
Les Anges en voyage arrêtent leur essor
Au-dessus de ce sanctuaire;
Et lorsque sur la froide pierre,
Un pleur tombe de sa paupière,
Ils vont le recueillir dans un calice d'or...

Assez! assez! ô Madeleine!
Depuis trente ans, dans son haleine,
Le zéphir t'a porté le pardon du Seigneur;
Dieu voudra même qu'à toute heure,
Autant que toi ta grotte pleure,
Afin que ta fraîche demeure
Puisse à tout cœur aimant donner la paix du cœur!

Mais du regret qui la consume,
Rien n'adoucissait l'amertume,
Ni les petits oiseaux nichant dans le vallon
Pour que la Sainte les bénisse;
Ni les Anges, dont la milice
La berce au bord du précipice,
Et sept fois tous les jours l'élève au Saint-Pilon!

A toi, Seigneur! à toi revienne
Toute louange! A nous advienne
De te voir à jamais au sein de tes splendeurs!
Nous aussi, pauvres exilées,
Mais de ton amour affolées,
Vers tes doctrines révélées
Nous avons pu peut-être attirer quelques cœurs!

Colo Baussenco, Aupiho bluio,
Vòsti calanc, vòstis aguïo,
De nosto predicanço à toustèms gardaran
La gravaduro peirounenco [6].
I soulitudo paluuenco,
Au founs de l'isclo Camarguenco,
La mort nous alóujè de nòsti jour óubrant.

Coume en touto causo que toumbo,
L'óublit rescoundè lèu li toumbo.
La Prouvènço cantavo, e lou tèms courreguè;
E coume au Rose la Durènço
Perd à la fin soun escourrènço,
Lou gai reiaume de Prouvènço
Dins lou sen de la Franço à la fin s'amaguè.

— Franço, emé tu meno ta sorre!
Diguè soun darrié rèi, iéu more.
Gandissès-vous ensèn alin vers l'aveni
Au grand pres-fa que vous apello..
Tu sies la forto, elo es la bello :
Veirés fugi la niue rebello
Davans la resplendour de vòsti front uni. —

Reinié faguè 'cò bèu. Un sero
Qu'entre dourmié dins sa coucero,
Ié moustrerian lou rode ounte èron nòstis os :
Emé douge evesque, si page,
Sa bello court, sis equipage,
Lou rèi venguè sus lou ribage,
E souto lis engano atrouvè nòsti cros.

Crête des Baux! pics des Alpines!
Vous qui, de nos leçons divines,
Avez goûté le charme et reçu la primeur,
Gardez-en le saint héritage!
Pour nous, au terme du voyage,
Ici même, sur cette plage,
La mort nous allégea de nos jours de labeur.

Hélas! comme à tout ce qui tombe,
L'oubli pesa sur notre tombe.
La Provence chantait; le temps suivit son cours,
Et comme au Rhône la Durance
Perd à la fin son existence,
Le gai royaume de Provence
Sous le sceptre français s'endormit pour toujours.

— France, conduis ta sœur chérie,
Dit son vieux roi quittant la vie;
Allez d'un pas égal vers le grand avenir
Auquel le destin vous appelle;
Toi sois la forte, elle est la belle;
Et vous verrez la nuit rebelle
Fuir l'éclat de vos fronts que ma main vient d'unir.

Mais, avant que sa prévoyance
Eût consommé cette alliance,
René, pour mieux marquer notre champ de repos,
S'en vint un jour sur ces rivages,
Avec sa Cour, ses équipages,
Douze évêques et douze pages,
Et sous le sable humide il recueillit nos os...

Adiéu, Mirèio!... L'ouro volo,
Vesèn la vido que tremolo
Dins toun cors, coume un lume en anant s'amoussa...
De davans que l'amo lou quite,
Parten, mi sorre, parten vite!
Vers li bèlli cimo es necite
Qu'arriben davans elo, es necite e pressa.

De roso, uno raubo nevenco
Alestissen-ié : vierginenco
E martiro d'amour, la chato vai mouri!
Flourissès-vous, celèsti lèio!
Sànti clarour de l'empirèio,
Escampas-vous davans Mirèio!...
Glòri au Paire, em' au Fiéu, em' au Sant-Esperit!

Adieu, Mireille!... l'heure vole,
Et ta belle âme qui s'envole
Ne tient plus à ton corps que par un léger fil...
Puisque Dieu veut qu'elle le quitte,
Devançant cette âme d'élite,
Partons, mes sœurs, et partons vite,
Pour annoncer au ciel son retour de l'exil!

Roses et lys, blanche tunique,
Préparons tout; vierge pudique
Et martyre d'amour, Mireille est à sa fin;
Ouvrez-vous, portes éternelles!
Inondez-la, clartés nouvelles!
Anges du ciel, battez des ailes!
Et gloire soit au Père, au Fils, à l'Esprit Saint!

NOTES DU CHANT ONZIÈME

1. *Labechado*, en italien *libecciata*. Tempête occasionnée par le vent du sud-ouest appelé *labé*, qu'on fait dériver du grec λιβόνοτος, même signification.

2. *Plauco* (colymbe à crête), *podiceps cristatus* Lin., oiseau de l'ordre des palmipèdes.

3. Et dans l'Huveaune qui s'alimente avec les pleurs de Magdeleine.

L'Huveaune, petite rivière qui prend sa source à la Sainte-Baume (Var), passe à Aubagne, et se jette dans la mer, à Marseille, au bout de la promenade du *Prado*.

Une pieuse et poétique légende attribue son origine aux larmes de sainte Magdeleine.

4. *Sambuco* (Sambuque), montagne à l'orient d'Aix. — *Esteréu* (Estérel), montagne et forêt du département du Var. — *Mourven de la Trevaresso : mourven*, genévrier de Phénicie. — La Trévaresse, chaîne de montagnes entre la Touloubre, la Durance et le canal de Craponne.

5. *Sant-Pieloun* (Saint-Pilon). Voy. chant VII, note 12.

6. *La gravaduro peirounenco* (la trace gravée dans la pierre). On a vu, dans le récit des Saintes Maries, que la barque des saints proscrits aborda à l'extrémité de l'île de Camargue. Ces premiers apôtres des Gaules remontèrent le Rhône jusqu'à Arles, et de là se dispersèrent dans le Midi. On dit même que Joseph d'Arimathie alla jusqu'en Angleterre. Telle est la tra-

dition arlésienne. La tradition des habitants des Baux reprend alors et continue l'odyssée des saintes femmes : elle dit que ces dernières vinrent prêcher la foi dans les Alpines, et que pour éterniser le souvenir de leur prédication, elles gravèrent miraculeusement leurs effigies sur un rocher. Au levant du rocher des Baux, on voit encore ce mystérieux et antique monument; c'est un énorme bloc détaché, debout sur le penchant d'un précipice, et taillé en aiguille. Sur sa face orientale sont sculptées trois figures grandioses, objets de la vénération des populations voisines.

CANT DOUGEN

LA MORT

Lou païs dis arange. — Li Santo remounton au paradis. — Lou paire emé la maire arribon. — Li Santen mounton Mirèio à la capello auto, ounte i'a li relicle — La glèisc di Sànti Mario. — Li suplicacioun. — La plajo camarguenco. — Vincèn arribo et sa doulour desboundo. — Lou cantico di Santen. — Darriero vesioun de Mirèio : vèi li Sànti Mario emplanado dins la mar. — Darriéro paraulo e luminouso mort de la chatouno. — Li coumplancho, la desesperanço.

Au païs dis arange, à l'ouro
Que lou jour de Diéu s'esvapouro;
E que li pescadou, qu'an cala si jambin,
Tiron si barco à la calanco;
E que, leissant parti la branco,
Sus la cabesso vo sus l'anco
Li chato en s'ajudant cargon si plen gourbin;

Di ribo ounte l'Argèns [1] varaio,
Di plano, di coulet, di draio,
S'enausso peralin un long Cor de cansoun.
Mai belamen de la cabruno,
Cant d'amour, èr de cantabruno,
Pau-à-pau dins li colo bruno
S'esperdon, e vèn l'oumbro emé la languisoun.

CHANT DOUZIÈME

LA MORT

Le pays des oranges. — Les Saintes remontent dans le ciel. — Arrivée du père et de la mère. — Les Saintins montent Mireille à la chapelle haute, où sont déposées les reliques. — L'église des Saintes Maries. — Les supplications. — La plage de Camargue. — Arrivée de Vincent, éclat de sa douleur. — Le cantique des Saintins. — Dernière vision de Mireille : les Saintes Maries lui apparaissent sur la haute mer. — Dernières paroles et radieuse mort de la jeune fille. — Les plaintes, le désespoir.

Au pays que l'orange dore,
Quand le jour de Dieu s'évapore,
Quand le pêcheur, ayant tendu tous ses engins,
Revient à sa cabane blanche,
Et que, laissant partir la branche,
Ou sur la tête ou sur la hanche,
Les femmes s'entr'aidant chargent leurs paniers pleins;

Des bords ou l'Argens se dessine,
Des bois, des champs, de la colline,
Un long chœur de chansons s'élève vers la nuit.
Mais tour à tour, cris d'hirondelle,
Chants d'amour de la pastourelle,
Airs de chalumeau, pêle-mêle,
Tout s'éteint... la nuit tombe et le calme la suit.

Di Marìo que s'envoulavon
Ansin li paraulo calavon,
Calavon pau-à-pau, de nivo en nivo d'or :
Semblavo un resson de cantico,
Semblavo uno liuencho musico
Qu'en dessus de la glèiso antico
S'enanavo emé l'auro. Elo, sèmblo que dor

E que pantaio ageinouiado,
E qu'uno estranjo souleiado
Encourouno soun front de nouvèlli bèuta.
Mai, dins lis erme e li jouncado,
Si vièi parènt tant l'an cercado
Qu'à la perfin l'an destouscado;
E dre, souto lou porge, alucon espanta.

Prenon pamens d'aigo signado,
Mandon au front sa man bagnado.
Sus lou bard que respond e la femo e lou vièi
Dedins s'avançon... Espaurido
Coume quand subran uno trido
Vèi li cassaire : Moun Diéu! crido,
Paire e maire, ounte anas? — E de vèire quau vèi,

Mirèio toumbo aqui. Sa maire,
Em' un visage lagremaire,
Ié cour, e dins si bras l'aganto, e ié disié :
— Qu'as, que toun front es caud que brulo?
Noun es pa 'n sounge que m'embulo,
Es elo qu'à mi pèd barrulo,
Es elo, es moun enfant!... — E plouravo, e risié.

Du groupe divin qui s'envole,
Ainsi s'éteignait la parole,
En montant lentement vers les nuages d'or,
Comme l'écho d'un saint cantique,
Qu'au-dessus d'une Basilique,
L'air emporte... A l'église antique,
Mireille est à genoux; on dirait qu'elle dort,

Et qu'elle rêve et que les Anges,
Par des rayonnements étranges
D'une beauté nouvelle illuminent ses traits...
Mais ses parents l'ont tant cherchée,
Qu'aux lieux qui la tenaient cachée,
A la fin, ils l'ont dénichée ;
Et debout sous le porche, ils sont là stupéfaits !

Après avoir, selon le rite,
Trempé leur main dans l'eau bénite,
Sur le sol résonnant la femme et le vieillard
S'avancent à pas lents... Mireille,
Au bruit qui frappe son oreille,
Sort de son extase, s'éveille,
Et de ses vieux parents rencontrant le regard,

Tombe là, muette... Sa mère
Courant vers elle, la première,
La saisit dans ses bras, et folle en ses douleurs :
Qu'as-tu? qu'as-tu? lui disait-elle,
Ton front brûle... ô ma fille belle!...
Et pendant qu'elle l'interpelle,
Un rire convulsif se mêlait à ses pleurs.

— Mirèio, ma bello mignoto,
Es iéu que sarre ta manoto,
Iéu toun paire!... E lou vièi, que la doulour esten
Ié recaufavo si man morto.
Lou vènt deja pamens emporto
La grand nouvello : à plen de porto,
Dins la glèiso, esmougu, s'acampon li Santen [2].

— Mountas-la, mountas la malauto!
Venien ; à la capello-z-auto
Mountas-la, tout-d'un-tèms! que toque li sants os!
Dins si caisso miraclejanto
Que baise nòsti gràndi Santo
De si bouqueto angounisanto! —
Li femo tout-d'un-tèms l'arrapon entre dos.

De-pèr-d'aut de la glèiso bello,
I'a tres autar, i'a tres capello
Bastido uno sus l'autro en blo de roucas viéu.
Dins la capello sousterrado
I'a Santo Saro, venerado
Di brun Bóumian ; mai aubourado,
La segoundo es aquelo ounte èi l'autar de Diéu.

Sus li pieloun dóu santuàri,
La capeleto mourtuàri
Di Mario, amoundaut, s'enarco dins lou cèu,
'Mé li relicle, sànti laisso
D'ounte la gràci coulo à raisso...
Quatre clau pestellon li caisso,
Li caisso de ciprès emé si curbecèu.

— Mireille ! ma belle mignonne,
Sens-tu la main que je te donne ?
Parle, disait Ramon réchauffant dans ses mains
Sa pauvre fille à demi-morte...
Dans un instant, le vent emporte
La nouvelle de porte en porte,
Et dans l'église, émus, s'assemblent les Saintins.

— Au chœur de la chapelle haute,
Disaient-ils, montez-la sans faute ;
Qu'elle touche les os, les os miraculeux !
Oh ! oui ! que ses lèvres éteintes,
S'appliquent aux reliques saintes ! —
Et dans leurs pieuses étreintes
Les femmes sur-le-champ la saisissent à deux.

L'église, l'une des plus belles,
Se subdivise en trois chapelles,
Portant l'une sur l'autre en blocs de rochers vifs.
Dans la plus basse, retirée,
Est sainte Sara, vénérée
Des Bohémiens à peau cuivrée ;
L'autre au-dessus du sol élève ses massifs ;

Sur les piliers du sanctuaire,
Est la chapelle mortuaire
Des Saintes, élevant sa voûte dans les cieux.
Là, dans des châsses magnifiques,
Reposent les saintes reliques ;
Trésor, dont des caisses antiques
Gardent, sous quatre clefs, le dépôt précieux.

Un cop, chasque cènt an, li duerbon :
Urous, urous, quand li descuerbon,
Aquéu que pòu li vèire e li touca! bèu tems
Aura sa barco e bono estello,
E de sis aubre li jitello
Auran de frucho à canestello,
E soun amo cresènto aura lou bon toustèms.

Uno bello porto de chaine
Rejoun aquéu sacra doumaine,
Richamen fustejado, e doun di Bèu-Cairen.
Mai subre-tout ço que l'aparo,
Noun es la porto que lou barro,
Noun es lou bàrri que l'embarro :
Es l'aflat que ié vèn di relarg azuren.

La malauto à la capeleto,
Dins la viseto virouleto
La mountèron. Lou prèire, en subrepelis blanc,
Buto la porto. Dins la pòusso,
Coume un òrdi grèu de si dòusso,
Qu'un fouletoun subran espòusso,
Tóuti sus lou bardat s'aboucon en quilant :

O bèlli Santo umanitouso,
Santo de Diéu, Santo amistouso!
D'aquelo pauro chato agués, agués pieta!
— Agués pieta! la maire crido.
Vous adurrai, se 'n-co 's garido,
Moun anèu d'or, ma crous flourido,
E pèr vilo e pèr champ iéu l'anarai canta!

Une fois par siècle on les ouvre :
Bienheureux, lorsqu'on les découvre,
Celui qui peut les voir et surtout les toucher!
Il a beau temps, et bonne étoile;
Il peut, endormi sous sa voile,
Attendre qu'au ciel se dévoile
Ce bonheur qu'ici-bas il s'épuise à chercher.

Au seuil de ce sacré domaine,
Se trouve une porte de chêne,
Présent des Beaucairois et d'un travail exquis;
Mais sa défense la plus sûre
N'est ni la clef ni la serrure,
Ni le haut rempart qui le mure,
C'est la faveur qui vient des célestes parvis.

Donc, à la plus haute chapelle,
Par l'escalier de la tourelle,
On monte la malade; un prêtre à surplis blanc
Paraît et force le passage.
A son aspect, tout l'entourage
Comme un blé mûr sous un orage,
S'incline, se prosterne et sur un ton dolent :

— Saintes, dit-il, Saintes puissantes!
Saintes de Dieu, Saintes aimantes!
De cette pauvre enfant, ayez, ayez pitié!...
— Pitié! disait Jeanne-Marie,
Et si par vous, elle est guérie,
Je vous promets ma croix fleurie,
Et le miracle au loin en sera publié!

— O Santo, acò 's ma pesqueirolo!
O Santo, acò 's ma denierolo!
Gemis Mèste Ramoun en turtant dins l'oumbrun
Emé sa tèsto atremoulido.
O Santo, à-n-elo, qu'es poulido,
Innoucentouno, enfantoulido,
La vido ié counvèn : mai iéu, vièi sabourun,

Iéu, mandas-me fuma li maulo!...
Lis iue barra, sènso paraulo,
Mirèio èro estendudo. Èro alor sus lou tard.
Pèr que l'auro tamarissiero
Reviscoulèsse la masiero,
Dessus li lauso téulissiero
L'avien entre-pausado, en visto de la mar.

Car lou pourtau (qu'es la parpello
D'aquelo benido capello),
Regardo sus la glèiso : alin, pereilalin,
D'aqui se vèi la blanco raro
Que joun ensèn e desseparo
Lou cèu redoun e l'aigo amaro;
Se vèi de la grand mar l'eterne remoulin.

De-longo lis erso foulasso
Que s'encavaucon, jamai lasso
De s'esperdre en bramant dins li mouloun sablous;
De-vers la terro uno planuro
Qu'a gens de fin; pas uno auturo
Qu'à soun entour fague centuro;
Un cèu inmènse e clar sus d'erme espetaclous.

— O Saintes, c'est là ma fortune!
C'est ma fille, je n'en ai qu'une !
Disait maître Ramon heurtant les bancs de bois
Avec sa tête qui chancelle ;
Qu'elle vive ! elle est jeune et belle;
Moi, je suis vieux, la mort m'appelle,
C'est moi qui dois mourir; à l'ombre de la Croix,

Creusez ma tombe au cimetière... —
Cils abaissés, tête en arrière,
Mireille était gisante; on n'y voyait plus clair;
Pour que la pauvre créature
Respire une brise plus pure,
Sur les dalles de la toiture,
On l'avait déposée en face de la mer.

Car l'ouverture par laquelle
S'éclaire la haute chapelle,
Mène au toit qui s'étend en face de l'autel;
On voit de là la ligne ronde
Qui, là-bas, loin, au bout du monde,
Divise et joint le ciel et l'onde;
On voit la mer, avec son murmure éternel,

Avec ses vagues insensées
Qui, l'une sur l'autre entassées,
S'élancent vers le sable où leur rage se perd;
De l'autre côté, c'est la terre,
Uniforme, sans une pierre,
Sans un seul tertre qui l'enserre;
Un ciel immense et pur sur un vaste désert;

De clarinèlli tamarisso
Au mendre vènt boulegadisso;
De long campas d'engano, e dins l'oundo pèr-fes
Un vòu de ciéune que s'espurgo;
O bèn, dins la sansouiro turgo,
Uno manado que pasturgo,
O que passo en nadant l'aigo dóu Vacarés [3].

Mirèio enfin, d'un parla feble,
A murmura quàuqui mot treble :
De-vers la terro, dis, emé de-vers la mar
Sènte veni dos alenado
Uno di dos èi serenado
Coume l'alen di matinado ;
Mai l'autro es espannado, ardènto, e sènt l'amar.

E se teisè... De-vers la plano,
E de-vers lis oundo salano,
Li Santen sus-lou-cop regardèron veni :
E n'en veson un qu'esfoulisso
De revoulun de terro trisso
Davans si pas; li tamarisso
Parèisson davans éu s'encourre e demeni.

Es Vincenet lou panieraire!...
Oh! paure drole e de mau-traire!
Soun paire Mèste Ambroi pas-pu-lèu i'aguè di :
Moun fiéu, sara pas pèr ti brego
Lou poulit brout de falabrego!
Que tout-d'un-tèms de Valabrego,
Pèr la vèire enca 'n cop, partè coume un bandit.

Des tamàris au clair feuillage ;
A leurs pieds une herbe sauvage
Qui tapisse le sol, et dans l'onde parfois
Un vol de cygnes qui s'épure ;
Ou bien, dans la maigre verdure,
Un troupeau de bœufs qui pâture,
Ou qui traverse un lac pour attcindre le bois.

Mireille enfin, agonisante,
Murmure d'une voix tremblante :
— Le côté de la terre et celui de la mer
M'apportent une double haleine ;
L'une des deux me rassérène ;
L'autre au contraire ne m'amène
Que trouble, inquiétude et désespoir amer.

Et vers la mer et vers la plaine
Promenant leur vue incertaine,
Les Saintins aussitôt voulurent voir venir :
Soudain, à très grande distance,
Paraît un homme qui s'avance
A travers la savane immense,
Et si léger que l'air semble le soutenir.

C'était Vincent, l'amant fidèle
Qu'agite une frayeur mortelle,
Et qui, dès que son père eut brisé son espoir.
Le cœur rempli de son amante,
Avait repris sa marche errante,
Et voulu, dès l'aube naissante,
Une dernière fois essayer de la voir.

En Crau ié dison : Es i Santo.
Rose, palun, Crau alassanto,
Rèn l'avié detengu de courre enjusqu'i tes.
Mai pas-pu-lèu es dins la glèiso,
Pas-pu-lèu vèi aquelo prèisso,
Pale, sus lis artèu se drèisso,
E cridavo : Mounte es? ensignas-me mounte es!

— Es amoundaut à la capello,
Dins uno angòni que trampello! —
E lèu coume un perdu mountè lou marridoun.
Entre la vèire, vers l'espàci
Levè si man emai sa fàci :
Pèr encapa tàli desgràci,
A Diéu, cridè lou paure, à Diéu que i'ai fa dounc?

Ai-ti coupa la gargamello
En quau tetère li mamello?
Escumerga, m'an vist abra moun cachimbau
Dins uno glèiso à la viholo?
O tirassa dins lis auriolo
Lou Crucefis, à la Jusiolo?
Qu'ai fa, malan de Diéu! pèr agué tant de mau?

Pas proun que me l'an refusado,
Enca me l'an martirisado!
E 'mbrassè soun amigo; e de vèire Vincèn
De la grand forço que trenavo,
Lou mounde foui qu'envirounavo
Sentien soun cor que tresanavo,
E pèr éu trasien peno, e plouravon ensèn.

Quand il sut qu'elle était aux Saintes,
Ni temps, ni fatigues, ni craintes,
N'arrêtèrent ses pas jusqu'aux flots lointains ;
Mais dès qu'il entre à la chapelle,
Dans son anxiété cruelle :
— Saintins ! dit-il, où donc est-elle ?
Dites, dites-le-moi, charitables Saintins ! —

— Elle est là haut, la pauvre fille,
Comme une lampe qui vacille, —
Lui dit-on ; et Vincent y monte d'un seul trait ;
Et l'apercevant, de la porte,
Pâle, étendue, à demi-morte :
— Mais pour me traiter de la sorte,
O Dieu, s'écria-t-il, mais que t'ai-je donc fait ?

Ai-je coupé la gorge à celle
Qui m'allaita de sa mamelle ?
Ai-je allumé ma pipe aux lampes du saint lieu ?
Ai-je pillé les sacristies ?
Ai-je traîné dans les orties
La Croix ou les Saintes Hosties ?
Mais encore une fois, que t'ai-je fait, mon Dieu ?

J'admets qu'ils me l'aient refusée ;
Mais me l'avoir martyrisée !... —
Et pendant qu'il parlait, la prenant sur son cœur,
Il l'embrassait avec tendresse ;
Et sympathique à cette ivresse
La foule autour de lui se presse
S'afflige de sa peine et pleure son malheur.

E coume, i vabre d'uno coumbo,
Lou brut d'un gaudre que trestoumbo
Vai esmòure lou pastre amount sus li cresten,
Dóu founs de la glèiso mountavo
La voues dóu pople que cantavo,
E tout lou tèmple ressautavo
Dóu cantico tant bèu que sabon li Santen :

— O Santo, bèlli mariniero
Qu'avès chausi nòsti sagniero
Pèr i'auboura dins l'èr la tourre e li merlet
De vosto glèiso roussinello,
Coume fara dins sa pinello
Lou marin, quand la mar bacello,
Se ié mandas pas lèu voste bon ventoulet?

Coume fara la pauro avuglo?
Ah! noun i'a sàuvi nimai buglo
Que poscon ié gari soun lamentable sort;
E, sèns muta, tout lou jour isto
En repassant sa vido tristo...
O Santo, rendès-ié la visto,
Que l'oumbro, e toujour l'oumbro, es pire que la mort!

Rèino de Paradis, mestresso
De la planuro d'amaresso,
Clafissès, quand vous plais, de pèis nòsti fielat :
Mai à la foulo pecadouiro
Qu'à vosto porto se doulouiro,
O blànqui flour de la sansouiro,
S'èi de pas que ié fau, de pas emplissès-la!

Et comme au fond d'une vallée
Quand roule une onde échevelée,
Le bruit en monte au pâtre assis sous les grands pins;
Ainsi, vers Mireille mourante,
Montait la voix retentissante
Du peuple en prière qui chante
Le cantique si beau que savent les Saintins :

— O Saintes! belles marinières!
Qui sur nos humides frontières
Avez daigné bâtir vos tours et vos créneaux!
Que deviendra, dans la tourmente,
Le voyageur que la mer tente,
Si votre main compatissante
Ne mesure la brise à l'aile des vaisseaux?

Qui soutiendra, dans son épreuve,
La pauvre femme aveugle et veuve,
Si vous n'adoucissez la rigueur de son sort?
Elle est là, triste et solitaire,
Se rappelant sa vie entière...
Saintes! rendez-lui la lumière,
La nuit, toujours la nuit, c'est pire que la mort!

O grandes Saintes, souveraines,
Des mers qui baignent ces domaines,
Sur un signe de vous s'emplissent nos filets...
Sauvez-nous de tous les naufrages,
Aux cœurs troublés par les orages,
Suaves fleurs de nos rivages!
Si c'est la paix qu'il faut, de paix emplissez-les! —

Ansin li bon Santen pregavon,
Emé de crid que vous trancavon!
E veici que li Santo à la pauro que jai
Boufèron un brisoun de voio ;
E sa caro un brisoun galoio
S'enflourè d'uno douço joio,
Car de vèire Vincèn i'agradè que-noun-sai.

— Moun bèl ami, de mounte vènes?
Ié faguè. — Digo, t'ensouvènes
De la fes qu'emé tu parlavian eila au mas,
Asseta 'nsèn souto la triho?
Se quauque mau te desvario,
Courre lèu i Sànti Mario,
Me diguères alor, auras lèu de soulas...

O Vincenet, que noun pos vèire
Dins moun cor coume dins un vèire!
De soulas, de soulas, n'en regounflo moun cor!
Moun cor es un lauroun que verso :
Abelimen de touto merço,
Gràci, bonur, n'ai à reverso!...
Dis Ange dóu bon Diéu entre-vese li cor...

Aqui Mirèio s'abaucavo,
E dins l'estendudo alucavo :
Semblavo, peralin au fin founs de l'èr blu,
Vèire de causo espetaclouso.
Pièi sa paraulo nivoulouso
Recoumençavo : Urouso, urouso
Lis amo que la car en terro detèn plu

Ainsi, sous la chapelle antique,
Retentissait le saint cantique;
Et les Saintes alors, à Mireille qui gît,
Redonnèrent un peu de vie;
Et sur sa figure pâlie,
Parut une heureuse embellie,
Car l'aspect de Vincent ravivait son esprit.

— D'où viens-tu, mon ami fidèle,
Oh! d'où viens-tu? lui disait-elle.
Te souvient-il qu'un soir, dans un récit charmant,
Assis ensemble sous la treille,
Tu murmurais à mon oreille:
Si jamais vous souffrez, Mireille,
Vite aux Saintes, c'est là qu'est le soulagement!

Ah! Vincent, si tu pouvais lire
Sous les palmes de mon martyre,
Tu comprendrais combien fut sage ton conseil;
Dans mon cœur que la grâce inonde,
Espoir, bonheur, tout surabonde;
Je plane au-dessus de ce monde,
Et j'en découvre un autre au delà du soleil! —

Mireille alors portait sa vue
Aux limites de l'étendue,
Et disait voir au loin, dans les clartés de l'air,
Les choses les plus merveilleuses;
Puis en paroles nébuleuses,
Elle ajoutait: — O bienheureuses
Les âmes que la mort dégagea de la chair!

Vincèn! as vist, quand remountavon,
Li flo de lume que jitavon!...
Ah! dis, lou libre bèu que se n'en sarié fa,
S'aquéli resoun que m'an dicho,
Fin-que d'uno, s'èron escricho! —
Vincèn, que lou plourun esquicho,
Lachè mai soun gounflige un moumen estoufa :

— Basto lis agué visto! basto!
Éu cridè, coume uno langasto
Me sariéu à si raubo arrapa tout bramant...
Oh! i'auriéu di, rèino celèsto,
Soulet recàti que nous rèsto,
Prenès-me lis iue de la tèsto,
E li dènt de la bouco, e li det de la man!

Mai elo, ma bello fadeto,
Oh! rendès-me-la gaiardeto!..,
— Velèi! velèi veni 'mé si raubo de lin
Elo subran se bouto à faire.
E 'n boulegant pèr se desfaire
D'entre la faudo de sa maire,
De la man vers la mar fasié signe eilalin.

Quatecant tóuti se dreissèron,
De-vers la mar tóuti fissèron,
E la man sus lou front : — Eilalin descurbèn,
Venien entre éli, rèn pèr aro,
Senoun alin la blanco raro
Que joun lou cèu e l'aigo amaro...
Noun, se vèi rèn vèni... — Si! si! regardas bèn!

Mon doux Vincent, les as-tu vues
Quand elles remontaient aux nues,
Brillantes de clartés?... Quel beau livre on eût fait,
Des paroles qu'elles m'ont dites,
Si la plume les eût écrites! —
Mais pris par des transes subites,
Les larmes dans les yeux, le visage défait :

— Ah! oui, que ne les ai-je vues
Quand elles remontaient aux nues!
Reprit-il, car alors leur barrant le chemin,
Je leur aurais dit : — Cour céleste,
Seule ressource qui me reste,
Donnez-moi donc plutôt la peste,
Prenez mes yeux, mes dents, et les doigts de ma main,

Mais elle, l'amour de ma vie,
Qu'elle ne me soit pas ravie!...
— Les voici, les voici, leur barque s'aperçoit!
Mireille alors se met à dire,
Je vois leur bouche me sourire! —
Et dans son gracieux délire,
Là bas, loin, vers la mer, elle étendait le doigt.

Et tous aussitôt se levèrent,
Et tous les regards se portèrent
Vers la mer. — Mais au loin nous ne découvrons rien,
Disaient-ils, si ce n'est l'écume
Qui, de la plaine d'amertume,
Va se confondre avec la brume...
On ne voit rien de plus. — Si, si, regardez bien;

Soun su 'no barco sènso velo,
Cridè Mirèio... Davans elo,
Vesès pas coume l'oundo aplano si revòu ?
Oh! qu'es bèn éli! L'èr clarejo,
E l'alen siau que li carrejo
Lou mai plan que pòu voulastrejo...
Lis aucèu de la mar li saludon à vòu.

— La pauro chato ravassejo...
Sus la marino que rougejo
Vesèn que lou soulèu que vai se cabussa.
— Si! si! lis èi, fai la malauto;
Boutas! moun iue noun me desfauto,
E quouro founso, quouro-z-auto,
O miracle de Diéu! sa barco vèn d'eiça! —

Mai deja venié 'scoulourido,
Coume uno blanco margarido
Que lou dardai la rimo, entre que s'espandis
E Vincenet, l'esfrai dins l'amo,
Agrouva contro aquelo qu'amo,
La recoumando à Nosto-Damo,
La recoumando i Santo e Sant dóu Paradis.

Avien abra de candeleto...
Cencha de l'estolo vióuleto,
Venguè lou capelan 'mé lou pan angeli
Refresca soun palai que crèmo;
Ié dounè pièi l'ouncioun estrèmo,
E la vougnè 'mé lou sant crèmo
En sèt part de soun cors, segound l'us catouli.

Ne voyez-vous pas ces trois femmes
Voguant sur un bateau sans rames?
Les flots, avec respect, y viennent affluer;
Une clarté surnaturelle
Scintille autour de la nacelle;
Et du battement de leur aile,
Les oiseaux de la mer semblent la saluer...

— La pauvre enfant!... Elle délire!...
Et sur la mer, elle a beau dire,
Hors le soleil couchant, rien ne se voit d'ici.
— Oh! ce sont bien elles, vous dis-je,
Et leur barque sainte, ô prodige!
Vers ce bord même se dirige ;
Ouvrez, ouvrez les rangs; à genoux, les voici! —

Mireille, que la fièvre agite,
Plus pâle qu'une marguerite,
Sentait la chaleur fuir de ses sens engourdis;
Et le front baissé vers la terre,
Les pleurs inondant sa paupière,
De sa plus ardente prière,
Vincent la recommande à tout le Paradis.

On avait allumé les cierges...
Récitant l'office des vierges,
Arrive alors le prêtre avec le pain du ciel,
Aliment de l'heure suprême;
Il lui fait l'onction extrême,
En l'oignant avec le saint chrême
Sur sept points de son corps, selon le rituel.

D'aquéu moumen tout èro en pauso;
Noun s'entendié dessus la lauso
Que l'*oremus* dóu prèire. Au flanc de la paret,
Lou jour-fali que se prefoundo
Esvalissié si clarta bloundo,
E la marino à bèllis oundo
Plan-plan venié se roumpre em'un long chafaret.

Ageinouia, soun tèndre amaire,
Emé soun paire, emé sa maire,
Trasien de tèms en tèms un senglut rau e sourd.
— Anen! diguè Mirèio encaro,
La despartido se preparo...
Anen! touquen-nous la man aro,
Que dóu front di Mario aumento la lusour.

A l'endavans, li flamen rose
Courron deja di bord dóu Rose...
Li tamarisso en flour coumençon d'adoura.
O bòni Santo! me fan signe
D'ana 'm' éli, qu'ai rèn à cregne,
Que, coume entèndon is Ensigne,
Sa barco en Paradis tout dre nous menara. —

Mèste Ramoun ié diguè : Migo,
D'avé 'strassa tant de garrigo,
De que vai me servi, se partes dóu maset?
Car l'afecioun que m'ajudavo,
De tu venié! La caud lardavo,
Lou fiò di mouto m'assedavo...
Mai te vèire empourtavo e la caud e la set!

Un triste et solennel silence
Régnait dans toute l'assistance,
Pendant que le saint prêtre étouffant ses sanglots,
Accomplissait son ministère;
Le jour mourant, au sanctuaire,
Versait une faible lumière,
Et les vents y portaient le murmure des flots.

Agenouillés, l'âme attendrie,
Vincent, Ramon, Jeanne-Marie,
Se tenaient auprès d'elle et l'inondaient de pleurs.
— Allons ! dit Mireille plaintive,
Le moment du départ arrive,
Car une auréole plus vive
Entoure en ce moment le front des Saintes Sœurs.

Les flamants roses auprès d'elles,
Accourent en ouvrant leurs ailes;
Les tamaris en fleur commencent d'adorer;
Les bonnes Saintes me font signe
De les suivre, et qu'en droite ligne
Au ciel, dont je leur parais digne,
La nef nous conduira, sans pouvoir s'égarer. —

Ramon lui dit : — Mireille, amie,
Le nom, la fortune, la vie,
A quoi bon tout cela, sans l'amour de mon cœur!
De toi me venait le courage,
Et si mon ardeur à l'ouvrage
Parfois me mettait tout en nage,
Ton aspect emportait la soif et la chaleur!

— Se 'n-cop veirés à voste lume
Quauque sant-fèli que s'alume,
Bon paire, sara iéu... Li Santo, sus la pro,
Soun drecho que m'espèron... Eto !
Esperas-me 'no passadeto...
Vau plan, iéu, que siéu malauteto...
La maire alor esclato : Oh ! noun, noun, acò 's trop !

Vole pas, vole pas que mores !
Emé iéu vole que demores !
E pièi, ma Mireiouno, e pièi, se 'n cop vas bèn,
Anaren vers ta tanto Aurano
Pourta 'n canestèu de mióugrano :
Di Baus n'èi pas bèn liuen Maiano,
E se pòu dins un jour faire lou vai-e-vèn [4].

— Noun, es pas liuen, bono meireto !
Mai, boutas ! lou farés souleto !...
Ma maire, pourgès-me mis ajust blanquinèu...
Vès li blanco e bèlli mantiho
Qu'an sus l'espalo li Mario !
Quand a neva sus li mountiho,
Pas tant bléujo èi la nèu, la tafo de la nèu ! —

Lou brun trenaire de garbello
Ié crido alor : Moun tout, ma bello,
Tu que m'aviés dubert toun fres palais d'amour,
Toun amour, óumorno flourido [5] !
Tu, tu pèr quau ma labarido
Coume un mirau s'èro clarido,
E sèns crento jamai di marridi rumour ;

— A votre lampe, d'huile pleine,
Quand vous verrez une phalène,
Père, ce sera moi... les Saintes sur la nef
Du doigt me montrent leur patrie...
Un moment! Saintes, je vous prie,
Voyez! je suis toute meurtrie... —
Et la mère, à ces mots, éclatant derechef :

— Non, je ne veux pas que tu meures;
Je veux qu'avec moi tu demeures;
Et puis, si le bon Dieu te rend à mon amour,
Nous irons chez ta tante Auranne
Porter des pommes, sur notre âne;
Les Baux sont si près de Maillane
Qu'on peut faire aisément le voyage en un jour.

— Oui, la course est facile à faire,
Mais vous la ferez seule, ô mère...
Mère, préparez-moi mes beaux vêtements blancs!
Voyez les mantes si jolies
Qu'ont sur l'épaule les Maries ?
Quand il neige sur les prairies
La neige a des reflets bien moins étincelants! —

Le brun vannier, debout près d'elle
Lui dit alors : — Mon tout, ma belle,
Toi qui m'avais ouvert ton frais palais d'amour,
Ton amour, aumône fleurie,
Rayon par qui ma triste vie
D'un peu d'espoir fut embellie,
Comme l'est un cachot par un rayon du jour!

Tu, la perleto de Prouvènço,
Tu, lou soulèu de ma jouvènço,
Sara-ti di que iéu, ansin, dóu glas mourtau
Tant lèu te vegue tressusanto?...
Sara-ti di, vous, gràndi Santo,
Que l'aurés visto angounisanto
E de-bado embrassa vòsti sacra lindau? —

Su 'cò-d'aqui, la jouveineto
Ié respoundeguè plan-planeto :
— O moun paure Vincèn, mai qu'as davans lis iue?
La mort, aquéu mot que t'engano,
Qu'es? uno nèblo que s'esvano
Emé li clar de la campano,
Un sounge que reviho à la fin de la niue!

Noun, more pas! Iéu, d'un pèd proumte
Sus la barqueto deja mounte...
Adiéu, adiéu!... Deja nous emplanan sus mar!
La mar, bello plano esmougudo,
Dóu Paradis èi l'avengudo,
Car la bluiour de l'estendudo
Tout à l'entour se toco emé lou toumple amar.

Ai!... coume l'aigo nous tintourlo!
De tant d'astre qu'amount penjourlo,
N'en trouvarai bèn un, mounte dous cor ami
Libramen poscon s'ama!... Santo,
Es uno ourgueno, alin, que canto?... —
E souspirè l'angounisanto,
E revessè lou front, coume pèr s'endourmi...

Toi, la perle de la Provence,
Toi, fleur de grâce et d'innocence,
Sera-t-il dit qu'ainsi, sous le froid de la mort,
Je verrai tes lèvres éteintes?...
Sera-t-il dit, ô grandes Saintes,
Que ni ses larmes ni ses plaintes
N'auront touché vos cœurs et désarmé le sort? —

Là-dessus, Mireille mourante
Lui répondit d'une voix lente :
— O mon pauvre Vincent, quelle erreur te séduit!
La mort, que tu crains, que j'implore,
N'est qu'un brouillard qui s'évapore
Aux premiers rayons de l'Aurore;
Un songe qui s'envole à la fin de la nuit!

Non, je ne meurs pas, je m'éveille!
Tu la reverras, ta Mireille!...
Adieu, le vent nous pousse, et nous gagnons la mer!
La mer, belle plaine azurée,
Du Paradis route assurée,
Car la voûte de l'Empyrée
Confine de tout point avec le gouffre amer.

Vois-tu comme l'eau nous balance!
Oh! parmi tant d'astres, je pense,
Il en sera bien un où deux cœurs, sans gémir,
Puissent s'aimer et se le dire!...
Qu'entends-je au loin? Est-ce une lyre...? —
Et l'agonisante soupire,
Et renverse son front comme pour s'endormir...

Is èr de sa risènto caro,
Aurien di que parlavo encaro...
Mai deja li Santen, à l'entour de l'enfant
Un après l'autre s'avançavon,
E 'm' un cire que se passavon
Un après l'autre la signavon...
Atupi, si parènt arregardon que fan.

En liogo d'èstre mourtinouso,
Éli la veson luminouso;
An bèu la senti frejo, au cop descounsoula
Noun volon pas, noun podon crèire.
Mai Vincèn, éu, quand la vai vèire
Emé soun front que pènjo à rèire,
Si bras enregouï, sis iue coume entela :

— Es morto!... vesès pas qu'es morto? —
E coume torson li redorto,
A la desesperado éu toursegué si poung;
E 'mé si bras foro di mancho,
Acoumencèron li coumplancho :
— I'a pas que tu que saras plancho!
Emé tu de ma vido a toumba lou cepoun!

Es morto!... Morto? Es pas poussible!
Fau qu'un demòni me lou sible...
Parlas, au noum de Diéu, bòni gènt que sia 'qui,
Vautre, avès agu vist de morto :
Digas-me s'en passant li porto
Risoulejavon de la sorto!...
Pas verai qu'a sis èr quasimen ajougui?

A l'incarnat qui la colore,
On dirait qu'elle vit encore...
Mais chacun des Saintins, muni d'un cierge blond,
L'un derrière l'autre s'avance,
Et sur la défunte, à distance,
Jette l'eau bénite en silence...
Les parents atterrés contemplent ce qu'ils font.

Loin que la vie en soit absente,
Pour eux, sa face est rayonnante;
Au coup qui les accable, heureux de résister,
Tout leur semble encore un mystère!
Mais au front qui penche en arrière,
A l'œil dont la clarté s'altère
L'amant infortuné ne pouvant plus douter:

— Elle est morte! hélas, elle est morte!...
Et, tordant les poings, il s'emporte
Contre le sort cruel qui lui ravit son bien...
Et puis, plus tendre en sa colère :
— Va, dit-il, on aura beau faire,
Nous aurons le même suaire,
Car le fil de tes jours était aussi le mien!

Mais que dis-je! Elle vit peut-être...
La mort! à quoi la reconnaître!
Parlez, au nom de Dieu, vous tous qui m'entourez;
Vous avez dû voir une morte!
Dites, quand la mort nous emporte,
Sourit-on jamais de la sorte?...
Les traits ne sont-ils pas autrement altérés?

Mai de-que fau?... viron la tèsto,
Soun tóuti gounfle! Ah! n'i'a de rèsto!
Ta voues, toun dous parla, iéu l'entendrai pas plu!...
Aqui de tóuti lou cor boundo.
Un lavàssi de plour desboundo,
Lou crèbo-cor au plang dis oundo
Apoundeguè subran un desbord de senglut.

Ansin, dins uno grand manado,
Se 'no ternenco es debanado.
A l'entour dóu cadabre estendu pèr toujour,
Nòu vèspre à-de-rèng, tau e tauro
Van, souloumbrous, ploura la pauro,
E la palun, e l'oundo, e l'auro
De si doulourous bram restountisson nòu jour.

— Vièi Mèste Ambroi, plouro toun drole!
Ai! ai! ai! Vincèn fasié, vole,
Santen, que dins lou cros em elo m'empourtés...
Aqui, ma bello, à moun auriho
Tant-e-pièi-mai de ti Mario
Me parlaras;... e de couquiho,
O tempèsto de mar, aqui nous acatés!

Bràvi Santen, de vous me fise!...
Fasès pèr iéu ço que vous dise :
Pèr un dòu coume aquéu es pas proun lou ploura?
Cavas-nous dins l'areno molo
Pèr tóuti dous qu'uno bressolo!
Aubouras-ié 'no clapeirolo,
Pèr que l'oundo jamai nous posque separa!

O ciel! ils font la sourde oreille;
C'en est donc fait, ô ma Mireille!
Ta voix, ton doux parler, je ne l'entendrai plus!... —
Alors, des yeux de tout le monde,
Une averse de pleurs débonde,
Et de tous les cœurs à la ronde,
S'échappent des regrets et des sanglots confus.

Ainsi, quand meurt une génisse,
Les bœufs, avant qu'on l'enfouisse,
Viennent près du cadavre, étendu pour toujours,
Neuf soirs de suite au pâturage,
De la mort contempler l'ouvrage;
Et les vents et le marécage,
De leurs mugissements retentissent neuf jours.

— Oh! pleure, mon vieux père, pleure!
Disait Vincent; oh! que je meure!
Et près d'elle, ô Saintins, venez m'ensevelir!...
Là, belle, dans nos rêveries,
Nous parlerons de tes Maries...
Et là, de coquilles fleuries,
O tempêtes des mers, puissiez-vous nous couvrir!

Oui, Saintins, je vous en conjure,
Pour un deuil de cette nature,
C'est peu de s'attendrir et c'est peu de pleurer!
Sous le sable, où la vague glisse,
Qu'un même tombeau nous unisse!
Qu'un tas de pierres l'affermisse,
Pour que l'eau vainement cherche à nous séparer!

E d'enterin qu'i liò mounte èro
Se turtaran lou front sus terro
Dóu remors, iéu em' elo, enclaus d'un blu seren,
Souto lis aigo atremoulido,
O, iéu 'mé tu, ma tant poulido!
Dins de brassado trefoulido
Longo-mai e sèns fin nous poutounejaren

E, desvaga, lou panieraire
A la perdudo vèn se traire
Sus lou cors de Mirèio, e lou desfourtuna
Dins si brassado fernetico
Sarro la morto... Lou cantico,
Eilavau dins la glèiso antico,
Coume eiçò tourna-mai s'entendié ressouna :

O bèlli Santo, segnouresso
De la planuro d'amaresso,
Clafissès, quand vous plais, de pèis nòsti fielat!
Mai à la foulo pecadouiro
Qu'à vosto porto se doulouiro,
O blànqui flour de la sansouiro,
S'èi de pas que ié fau, de pas emplissès-la!

Maiano (Bouco-dóu-Rose),
lou bèu jour de la Candelouso de l'an 1859.

FIN

Et pendant qu'au Mas solitaire,
Eux, du front heurteront la terre,
Nous, leur laissant les pleurs, la honte et les affronts,
Sous l'eau, par le ciel embellie,
Moi près de toi, ma si jolie,
Dans notre amoureuse folie,
A jamais et sans fin nous nous embrasserons! —

Et le vannier hors de lui-même,
Les yeux hagards, la face blême,
Par un dernier élan se laissant entraîner,
Dans une étreinte frénétique
Serre la morte... Le cantique
Là-bas, dans la chapelle antique,
Vaguement, à nouveau, s'entendait résonner :

O grandes Saintes, souveraines
Des mers qui baignent ces domaines,
Sur un signe de vous s'emplissent nos filets!
Sauvez-nous de tous les naufrages !
Aux cœurs troublés par les orages,
Suaves fleurs de nos rivages,
Si c'est la paix qu'il faut, de paix emplissez-les.

La Mignarde, près Aix (Bouches-du-Rhône),
le beau jour de la Chandeleur de l'année 1879.

FIN

NOTES DU CHANT DOUZIÈME

1. *Argèns* (Argens), rivière du département du Var.

2. *Li Santen* (les Saintins), habitants de la ville des Saintes-Maries

3. *Sansouiros* (Sansouire). (Voy. chant X, note 8). Vacarés (*Valcarés*). (Voy. chant IV, note 10).

4. Maillane, village de l'arrondissement d'Arles, patrie de l'auteur.

5. *Oumorno flourido* (aumône fleurie), aumône que le pauvre qui l'a reçue donne à un autre pauvre, poétique locution qui signifie par extension *rare bienfait.*

MAGALI

MÉLODIE PROVENÇALE POPULAIRE



Allegretto.

CHANT.

O Ma - ga - li, ma tant a -
O Ma - ga - li, ma tant ai -

PIANO.

- ma - do, Mete la tèsto au fe - nes - troun: Escouto un
- mé - e, E - cou - te un peu mon gai re-frain, Pa-rais et



pau aquesto au_ba_do De tambou_rin e de viou_
tu se-ras char-mé-e, Du son jo-yeux, du tam-bou-
loun. Ei plen d'es_tello a_pe_ramount! L'auro es toum_
-rin. D'é-toi-les d'or, le ciel est plein, L'onde est cal-
_ba_do; Mai lis es_tel_lo pa_li_ran Quand te vei_ran!
-mé-e, Mais quand les astres te ve-rront, ils pâ-li-ront!

TABLE

TAULO

CANT PROUMIÉ — LOU MAS DI FALABREGO

CANT SEGOUND — LA CULIDO

TABLE

CHANT PREMIER — LE MAS DES MICOCOULES

CHANT DEUXIÈME — LA CUEILLETTE

CHANT TROISIÈME — LE DÉPOUILLEMENT DES COCONS

CHANT QUATRIÈME — LES PRÉTENDANTS

CHANT CINQUIÈME — LE COMBAT

CHANT SIXIÈME — LA SORCIÈRE

CHANT SEPTIÈME — LES VIEILLARDS

CHANT HUITIÈME — LA CRAU

CANT NOUVEN — L'ASSEMBLADO

CANT DESEN — LA CAMARGO

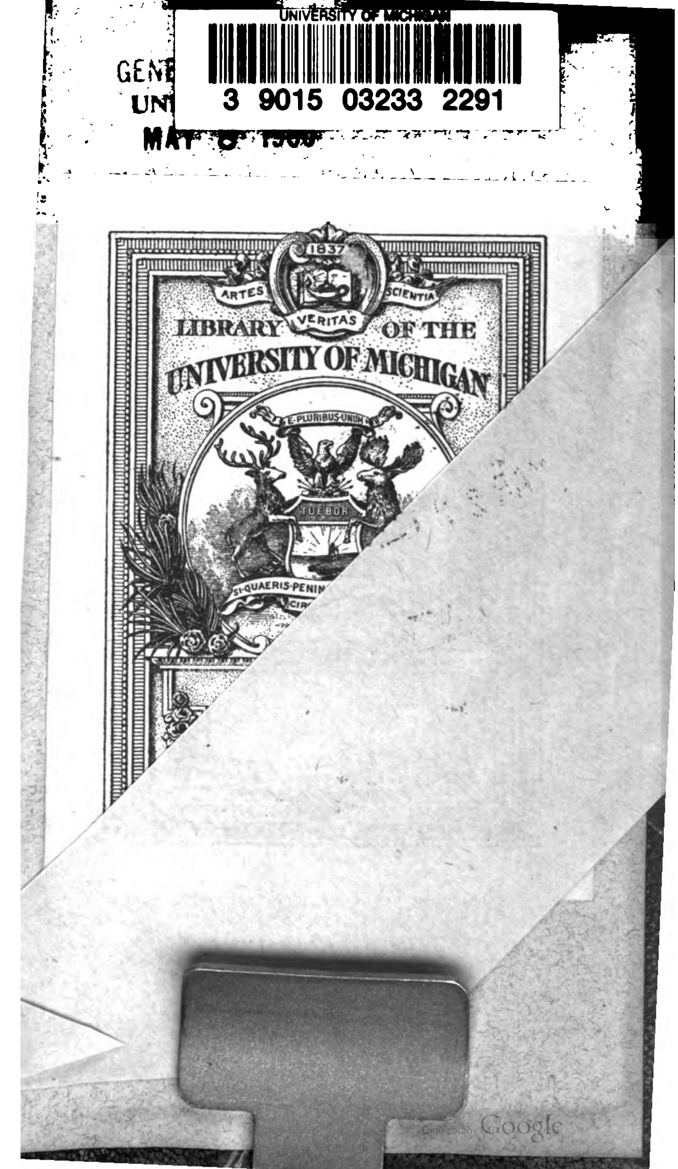
CHANT NEUVIÈME — L'ASSEMBLÉE

CHANT DIXIÈME — LA CAMARGUE

CHANT ONZIÈME — LES SAINTES

CHANT DOUZIÈME — LA MORT

4991. BOURLOTON. — Imprimeries réunies, A, 2, rue Mignon, Paris.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03233 2291
1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E·PLURIBUS·UNUM
TUEBOR

